Un diamant d'Afrique

Vie du Cheikh Kaluta Amri Abedi (1924-1964)

Cheikh Bakri Abedi

DL$_2$A

Buluu Publishing

UN DIAMANT D'AFRIQUE

Vie du Cheikh Kaluta Amri Abedi
(1924-1964)

Cheikh Bakri Abedi

DL$_2$A – Buluu Publishing
66 avenue des Champs-Elysées,
75008 PARIS,
FRANCE

Email : *buluu.publishing@gmail.com*

Traduit du kiswahili (Tanzanie) par Mathieu Roy

Titre original : *Almasi ya Afrika : maisha ya Sheikh Kaluta Amri Abedi, 1924-1964.*

ISBN 979-10-92789-26-3

Un diamant d'Afrique

Vie du Cheikh Kaluta Amri Abedi (1924-1964)


Cheikh Bakri Abedi

Traduction du kiswahili et notes de Mathieu Roy

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE DU CHEIKH MUBARAK AHMAD 15

PRÉFACE DU CHEIKH MUBARAK AHMAD 16

INTRODUCTION 18

LA SOURCE 23

LE MARIAGE 29

LE LION LUMONA 34

LA RECHERCHE DE LA CONNAISSANCE 37

LA PERTE DE SON PÈRE 41

LA RENCONTRE AVEC LE CHEIKH MUBARAK AHMAD 49

L'ÉCOLE DE TABORA 52

L'ENSEIGNEMENT ISLAMIQUE 56

L'ANTAGONISME S'EXACERBE 64

LES ENNEMIS FONT GRONDER TABORA 73

LE TRAVAIL DE PRÉDICATEUR COMMENCE 98

LES SERMONS AU KENYA 105

FAZAL AHMAD ODERA 107

LES ANGES GARDIENS 115

CE QU'IL ADVINT DE L'ARABE QUI AVAIT GIFLÉ AMRI 117

LE DEUXIEME MARIAGE 120

LES TROUBLES EN INDE 123

L'ÉDUCATION DE SA FILLE 129

LA FORMATION À L'IMPRIMERIE 131

LE RETOUR À TABORA 133

LE VOYAGE DE BUKOBA 139

LE COMMENTAIRE DU SAINT-CORAN EN KISWAHILI 145

LES LOIS DE LA COMPOSITION DE POÈMES 149

LES ADIEUX À UJIJI 153

LE CHEIKH KHALFAN KIUMBE COMMANDE À LA FOULE 159

IL SE FIANCE AVEC MME AMINA HAMISI MLENZI 164

LES PRÉMICES DE LA LUTTE POLITIQUE 166

LES ÉTUDES À RABWAH AU PAKISTAN OCCIDENTAL 170

DU PAKISTAN AU TANGANYIKA 193

LE TROISIÈME MARIAGE 196

IL DÉMÉNAGE À DAR-ES-SALAAM 197

L'OUVERTURE DU MASJID SALAAM 200

LA FORMATION DES ADULTES 203

LA NAISSANCE D'UN GARÇON 206

LE VOL D'ÉPOUSES À RUFIJI 209

IL RENCONTRE LA DÉLÉGATION DES NATIONS-UNIES 215

LE CHEIKH KALUTA AMRI ABEDI DÉFEND DES JOURNALISTES 223

L'ASSOCIATION DES POÈTES 227

L'INCARCÉRATION DU CHEIKH MBARAKU KAPILIMA 230

LE PORT DU VOILE 231

LA SOCIÉTÉ DE RADIODIFFUSION DU TANGANYIKA 233

LE RÊVE D'ÊTRE ASSIS SUR LA CHAISE DE NYERERE 234

ON LE PRIE DE SE JOINDRE À LA TANU 235

LE DÉFENSEUR DE L'ISLAM 235

LA VAGUE TRANQUILLE DE LA PRÉDICATION 238

LA REPRÉSENTATION DE LA TANU EN TUNISIE 240

LE MAIRE DE DAR-ES-SALAAM 243

LES MÉDIAS AU SUJET DU MAIRE 248

LES CHANGEMENTS DEPUIS LA NOMINATION COMME MAIRE 253

LA FÊTE DU THÉ POUR LE MAIRE 255

LA TANU PRÉPARE UNE RÉCEPTION 256

LES FÊTES DE L'AÏD 257

LES PÈRES SE PLAIGNENT 257

LA NOUVELLE POLITIQUE ÉDUCATIVE 261

IL DEVIENT MEMBRE DU CONSEIL LÉGISLATIF (LEGCO) 262

LES GENS DE KIGOMA 264

LES NOUVELLES VOITURES 266

LE RÊVE DE PLUIE DE RADHIA 269

IL EST RÉÉLU COMME MAIRE 270

L'AIDE AUX ENNEMIS **272**

LE PREMIER VOYAGE AUX ÉTATS-UNIS **276**

LA DISCRIMINATION RACIALE AUX ÉTATS-UNIS **283**

EN ANGLETERRE **285**

UN DISCOURS HISTORIQUE **286**

L'INDÉPENDANCE DU TANGANYIKA **293**

LA LUNE DE MIEL DE L'INDÉPENDANCE **301**

LE CHEF DE LA RÉGION DE L'OUEST **303**

LA RÉCEPTION POUR LE CHEIKH AMRI **311**

LE SERMON DU VENDREDI **312**

CE QUI ARRIVA À M. HAMISI MLENZI **313**

LE TÉMOIGNAGE DU CHEIKH RASHID AHMAD SARWAR, PRÉDICATEUR DE TABORA **313**

LE VOYAGE EN RUSSIE **317**

LES PROGRÈS D'AMRI – LES PROGRÈS DE LA COMMUNAUTÉ **324**

LA VISITE DE SIR MUHAMMAD ZAFARULLAH KHAN EN TANZANIE **325**

LE MINISTRE DE LA JUSTICE **330**

LE VOYAGE DES NATIONS-UNIES ET EN AFRIQUE DE L'OUEST 332

LE RÊVE OÙ IL FAIT UN DISCOURS À DES ANIMAUX DE DIFFÉRENTES ESPÈCES 332

LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DU PROGRÈS SOCIAL 339

UN MAL MORTEL 341

IL EST ENVOYÉ EN ALLEMAGNE POUR DES SOINS SUPPLÉMENTAIRES 349

LA PROPHÉTIE DE LA MORT D'AMRI 360

LA MORT DU CHEIKH AMRI ABEDI 363

LES FUNÉRAILLES DU CHEIKH AMRI ABEDI 373

L'INFLUENCE D'AMRI DANS LES CŒURS 378

ANNEXES 387

LETTRES DU KHALIFATUL MASIH V ET DE FATIMAH HANEEF MAHMUD 387

LE DISCOURS DE 1961 : RACE ET NATIONALITE AU TANGANYIKA 391

PHOTOGRAPHIES 403

NOTES 410

LETTRE DU CHEIKH MUBARAK AHMAD

« Tout d'abord, je te félicite. L'essai que tu as écrit sur ton pieux père, par la générosité d'Allah, recèle de nombreuses choses passionnantes. Tu as écrit plus de cinq-cent pages. Je l'ai lu avec grande attention et j'ai pensé à ton père du début à la fin. Je l'ai terminé le 5 octobre 1994 après avoir pris quelques jours pour le lire d'un trait…

Si Dieu m'en donne la possibilité et bien mon projet est de le faire publier. Inshaallah. *Toi aussi fais-en la prière, il faut qu'il soit publié et sa parution nous aidera à répandre la splendeur de l'Islam et de l'Ahmadiyya. Les frais seront très élevés. Prie pour que Dieu Tout-Puissant permette sa publication…*

Lorsque je suis arrivé à la dernière partie du livre, que j'ai lue de nombreuses fois, mes yeux se sont emplis de larmes au point de tremper mes joues. C'est ainsi que j'ai pu faire de très longues et nombreuses prières, en particulier celle que Dieu Tout-Puissant bénisse la Tanzanie en lui apportant son remplaçant et que l'Ahmadiyya triomphe en Tanzanie. Pour que ces mots qui furent prononcés maintes fois par Hadhrat le Calife du Messie II (RA) se réalisent : « Ye Mulk Hamara. *Ceci est notre pays. »*

Pour tout cela, mon cher Bakri, j'ai la joie de te féliciter et aussi de ressentir de la compassion pour toi

et ce dur labeur que tu as mené. Il ne fait nul doute que tu as accompli un grand travail mais il faut à présent qu'il change de forme et prenne la belle apparence d'un livre. Donne la permission de procéder ainsi afin qu'un excellent et conséquent livre sur la vie du Cheikh Amri Abedi puisse être préparé, je demeurerai dans l'attente de ta réponse. J'ai parlé avec un professeur, voyons s'il pourra le réviser ou pas, assurément c'est un travail immense ».

Immédiatement après avoir reçu cette lettre, je répondais au Cheikh Mubarak Ahmad et lui donnais l'autorisation de faire paraître ce livre. Avant de mourir, il laissa cette dernière volonté à ses enfants de financer la publication et l'on s'attèle à l'heure d'écrire ces lignes à le publier en anglais aux États-Unis.

Il nous a laissé la préface qui suit.

PRÉFACE DU CHEIKH MUBARAK AHMAD

Ce livre est l'histoire de la vie du Cheikh K. Amri Abedi. Cette histoire raconte des évènements de la vie de ce serviteur de la communauté islamique Ahmadiyya qui s'est dévoué sans compter. Elle s'ouvre sur une description du contexte historique et géographique, de la famille, des premiers jours d'école, de l'entrée dans l'Ahmadiyya, des leçons de religion et du service à la communauté, le travail de

prédication, les réussites politique et sociale jusqu'à l'acquisition d'une renommée internationale. Le récit est accompagné de vues spirituelles très profondes. Ce livre se trouve à la source fondamentale et effective de la façon dont une personne, avec l'aide du Ciel, peut s'élever d'une origine modeste jusqu'au stade d'infléchir la vie et le cours de sa Nation. Elle se trouve alors en position de vaincre la domination, la haine et l'oppression de la discrimination raciale jusqu'à la conquête des cœurs de ses opposants, actrice d'un succès qui n'est pas ordinaire dans les activités de prédication et ferment des progrès politiques, sociaux, éducatifs et économiques au niveau national. La vie du Cheikh Amri Abedi est la manifestation de la vérité de l'Ahmadiyya. Il convient grandement de lire ce livre et de voir de quelle manière l'Ahmadiyya peut changer la vie. Non pas d'une seule personne, mais jusqu'à l'environnement de sa Nation.

INTRODUCTION

C'est un grand privilège qu’accorde Dieu Tout-Puissant, que pour une personne de laisser un beau nom dont on se souvient un long moment avec amour, honneur et respect. Cette qualité, d'ordinaire, ceux qui l'atteignent sont ces gens qui marchent avec précaution sur les voies de la crainte de Dieu et, de là, se parent des ornements séduisants de la beauté de l'âme. Ils accomplissent tous les vœux de la foi et emploient tous leurs dons, extérieurs comme par exemple les yeux, les oreilles, les bras, les jambes, etc. et intérieurs comme l'esprit et d'autres dons de ce type, en des opportunités qui sont honorables. Ainsi, ils évitent de nombreux abimes qui n'ont pas de sens et causent des souffrances qui conduisent d'autres personnes à leur perte. Sans cesse ils témoignent d'une douceur et d'une belle politesse qui transforment pour eux les ennemis en amis. Tous leurs dons et toutes leurs sensations ont été remplis de la lumière de l'âme. Ils s’ôtent absolument de très grands maux comme l'adultère et la cupidité. Ils se gardent de la mauvaise nature et franchissent des étapes vers la nature complètement bonne. Ils traitent leur prochain avec compassion et douceur, bâtissent une réelle confiance en Dieu Tout-Puissant et, toujours, cherchent les occasions de prodiguer d’avantageux services. Ceux-ci sont les amoureux de Dieu Tout-Puissant qui laissent un beau nom dont on se souvient un long moment avec amour, honneur et

respect. L'un de ceux qui a tenté de passer par ce chemin fut le Cheikh Kaluta Amri Abedi de Tanzanie.

Le Cheikh Amri Abedi est né à Ujiji, département de Kigoma, en 1924 et est mort à l'âge de quarante ans en Allemagne en 1964. Il fut un politicien renommé, un fin swahilisant, un poète de niveau supérieur, un saint de Dieu Tout-Puissant à qui Dieu Tout-Puissant a montré quelques choses, le prédicateur de la communauté islamique Ahmadiyya, un brillant orateur, le premier maire de la grande ville de Dar-es-Salaam et le premier maire africain à advenir dans l'ensemble des grandes villes de l'Afrique tropicale, le premier député de Kigoma après l'Indépendance, un ministre de Tanzanie et le chef de la délégation du Tanganyika à l'assemblée générale des Nations-Unies.

Le deuxième Calife du Messie, Hadhrat Mirza Bashiruddin Mahmud Ahmad (RA), a eu l'occasion de dire que le Cheikh Amri Abedi a ôté l'opinion répandue parmi les gens que les Africains sont derrière les autres sur le plan de l'intelligence et de la compréhension (*The Daily Al-Fazal,* 27/10/1964, page 3, col. 3).

Le troisième Calife du Messie, Hadhrat Hafidh Mirza Nasir Ahmad (RA), a aussi eu l'occasion de dire :

« *Cet homme de Dieu et amoureux de l'Islam était un Africain à la peau noire. Les gens des pays civilisés le regardaient avec haine et mépris, mais au travers du Grand Messager Muhammad (SAW) le regard de Dieu Tout-Puissant tomba sur lui et il parla avec lui. Cet*

homme est notre ami Amri Abedi... Cet ami était un amoureux fidèle de l'Ahmadiyya. Il était un homme qui avait des rêves prémonitoires[1] *»* (Discours de Jalsa Salana du 21/12/1965, *Daily Al-Fazal* du 26/03/1996).

Le quatrième Calife du Messie, Hadhrat Mirza Tahir Ahmad (RA), dit : *« ... (Amri) était un leader politique très célèbre de Tanzanie qui, après avoir fait des progrès conséquents dans sa jeunesse, avait obtenu de très hautes responsabilités dans ce pays et est mort prématurément. La Nation se souvient toujours de lui et ressent le vide qu'il a laissé. Il était un très fidèle Ahmadi et très humble »* (Jalsa Salana, Royaume-Uni, juillet 1988).

Le cinquième Calife du Messie, Hadhrat (ATBA), a dit: *« Que Dieu Tout-Puissant accorde sa bénédiction afin qu'il y ait de nombreuses personnes comme Amri Abedi en Tanzanie »* (Jalsa Salana, Tanzanie, 2005).

Sir Muhammad Zafarullah Khan (RA), le Compagnon du Messie Promis (AS), a dit : *« Le Cheikh Amri était d'une authentique valeur pour l'Afrique. Et ceux qui ont eu l'occasion de le rencontrer savent qu'il comptait parmi les brillantes étoiles des espoirs de ce continent ».*

Le *mwalimu* J. K. Nyerere, premier président de Tanzanie a déclaré: *« Les services du Cheikh Amri Abedi, d'abord pour la TANU, ensuite pour la grande ville de Dar-es-Salaam et pour le gouvernement, ont apporté une grande contribution à notre progrès. Avec ceux-ci, son grand travail pour développer et faire*

évoluer le kiswahili, la langue de notre Nation, fera durer son souvenir dans toute notre histoire. Sa grande compétence et son dévouement ont été placés sans entrave au service des gens de ce pays. Nous sommes absolument démunis pour combler ce vide [que laisse sa disparition NDT] *en notre sein »* (*Sunday News,* 11/10/1964).

Au siège de la communauté d'Afrique de l'Est à Arusha en Tanzanie, il y a un terrain de football qui est des plus célèbres et qui porte le nom de stade du Cheikh Amri Abedi. Il y a une école qui a reçu le nom de Kaluta à Ujiji, en Tanzanie. Il y a un quartier Kaluta à Dar-es-Salaam et jusqu'à Mwanza et Musoma, en Tanzanie, des quartiers portent le souvenir de son nom. Ceci est l'histoire passionnante d'un homme qui a vécu ici-même en Tanzanie mais nombreux sont ceux parmi les nouvelles générations qui ne le connaissent pas et supposent qu'il s'agit de M. Karume parce qu’ils portent le même prénom Abedi.

« Mtu wa fikira njema, kwa watu huacha jina
Na watu wajao nyuma, wakapenda kuliona
Katika dunia nzima, ikawa kubwa hazina
Na akili si kusema, akili ni kufikiri »

« Une personne faite de bonnes pensées, par les gens laisse un nom
Et ceux qui viennent à la suite, aiment alors à le voir
Dans le monde entier, il y aura un grand trésor
Et l'intelligence n'est pas la parole, l'intelligence est la pensée »

(Shaaban Robert)

LA SOURCE

Au bord du lac Tanganyika il y a une ville qui s'appelle Ujiji. C'est dans cette ville historique que le journaliste et explorateur célèbre Henry Morton Stanley a rencontré le Dr. David Livingstone. C'est dans cette même ville qu'en 1924 dans le quartier de Kitongoni, à Mnazi Mmoja, M. Abedi Kaluta et Mme Joha Kakolwa reçurent la bénédiction d'avoir un enfant du sexe masculin qui prit le nom de son grand-père paternel, Kaluta et qui fut ensuite connu sous le nom de Cheikh Kaluta Amri Abedi, surnommé « Adili » par ses pairs poètes.

Le père d'Amri, Abedi fils de Kaluta, était né dans le village de Karamba, à l'Est de la République Démocratique du Congo.

« Lorsqu'il était encore un enfant âgé d'environ dix ans, raconte madame Joha fille de Kakolwa, la mère d'Amri, avec la confirmation et les compléments de madame Khadija fille de Musa Kiziba, Abedi, tandis qu'il était dans un champ en train de manger du maïs, fut enlevé par des inconnus qui l'emmenèrent à Ujiji ».

C'était une vie faite de tristesse et de douleur du fait de la séparation brutale d'avec ses parents. Toujours le jeune Abedi aimait à demeurer au bord du lac Tanganyika, le plus long lac d'eau douce du monde, et penser à ce qui continuait à se passer sur l'autre rive.

Il observait avec un regard d'espoir ceux qui descendaient des pirogues, qui sait s'il ne reconnaitrait pas l'un de ses parents ? Un jour, une pirogue arriva du Congo et un monsieur qui en descendait regarda longuement Abedi et finalement lui demanda :

« Pourquoi ai-je l'impression de te connaître ? Qui es-tu toi ?

-Je suis Abedi fils de Kaluta, Kisindika, Sesa, Kyazoba, Kabung'a wa bene Mwafu ».

Cet homme, Musa Kiziba, sursauta et se mit à pleurer en embrassant son neveu qui avait disparu il y a longtemps et avait quitté sa famille, ses parents en particulier, qui n'avaient alors cessé de ressentir une tristesse sans pareil. Musa Kiziba était parent de madame Kazungwe, la mère d'Abedi fils de Kaluta. Abedi conduisit Musa Kiziba chez les gens avec qui il vivait puis Musa Kiziba raconta la tragédie en entier et demanda l'autorisation de prendre son neveu et sa demande fut acceptée.

Musa Kiziba est le père de madame Khadija fille de Musa. Ainsi Khadija et Abedi étaient cousins.

Apparemment, la situation n'était pas calme au Congo car Musa Kiziba décida de s'établir ici-même à Ujiji. Depuis les temps anciens le Congo était un pays de guerre qui avait poussé de nombreuses personnes à le fuir.

« La mère d'Abedi Kaluta, Kazungwe, raconte le vieux Karenga Mtale, était la fille du chef Pole wa Kasumba,

fils de Kiemo wa Mtozo fils de Pole Mtangi fils de Kibwere fils de Karenga fils de Lumona.

-Le titre de Sultan, dit maman Bambe, était utilisé par ces chefs, car ils avaient tous les pouvoirs du Souverain sur ses gens. Ils avaient jusqu'au droit de vie et de mort et aussi celui de gracier les coupables. Le Sultan n'avait pas un nombre limité de femmes. Il pouvait en épouser autant qu'il le voulait. Dans ses déplacements, arrivait-il qu'il rencontre une belle femme qui, qui qu'elle soit, lui fût désirable ? Et bien il disait seulement à ses suivantes : « J'ai besoin de cette femme pour qu'elle devienne mon épouse ». Puis à l'instant-même ces demoiselles allaient passer au cou de cette femme chanceuse le collier du Sultan et commençaient à la féliciter et à la fêter du fait qu'elle avait eu la chance de devenir une Reine. Alors, elle accompagnait le Souverain et devenait l'une des épouses du Sultan et ses parents recevaient une dot par la suite.

Quand naissait un enfant dans la maison du Sultan, cela était proclamé à tous par la corne de l'annonce. La Reine qui avait enfanté demeurait recluse pendant cinq jours et sortait le sixième jour où une grande fête était donnée pendant trois jours. Ils mangeaient et buvaient et dansaient. Chaque personne qui venait pour la fête apportait des vivres et des boissons.

Le Palais du Sultan était construit comme une forteresse, en son centre elle était cerclée de maisons de branchages où vivaient les épouses du Sultan. Ces

branchages étaient tressés avec une grande maîtrise au point de rendre impossible de voir au travers.

Lorsque le Sultan était sur le point de mourir, il était entouré par les Walumvi, une caste particulière au sein du clan du Sultan qui avait reçu la charge de ses funérailles. Ceux-ci étaient également nommés Wakerenge ou Wagonda. Ils étaient en permanence aux côtés du Sultan tandis qu'il souffrait. Les nouvelles de la maladie du Sultan étaient tenues dans le plus grand secret. Lorsqu'il devenait clair que le Sultan ne guérirait pas de cette maladie et bien il n'était pas permis qu'il meure de maladie, car ceci est le symbole du malheur pour le pays. Alors ils le tuaient et la nouvelle de sa mort restait secrète pendant trois mois. Ensuite une vache noire était égorgée et sa peau servait de linceul au Sultan ».

Le travail prestigieux qu'avait Abedi fils de Kaluta, depuis le temps des Allemands jusqu'à celui des Anglais, était d'être agent de santé. En ces temps-là, la trypanosomiase (maladie du sommeil), qui est causée par la mouche tsé-tsé, était très répandue dans la région de Kigoma. Le travail d'Abedi fils de Kaluta était d'inciter, et même de contraindre par la force, à aller se faire vacciner. Il était un peu dur à l'égard de ceux qui ignoraient cet ordre. Il avait le pouvoir d'arrêter quiconque il voyait en train de somnoler et de l'emmener au centre de santé pour qu'il reçoive le vaccin. Il envoyait des agents dans tel endroit pour qu'ils arrêtent untel et untel et qu'ils les emmènent de

force se faire vacciner. C'est en raison de ce travail qu'il a reçu le surnom de « Trypanosomiase ». Un jour, le vieux Hamisi Msongera m'a montré, alors que nous étions à Ujiji, la cicatrice de la variole qui avait été incisée par Abedi Kaluta lui-même alors qu'il était encore un tout jeune enfant.

Parmi ses tâches, il y avait aussi celle de veiller à la propreté de la ville. Il soufflait dans un sifflet le matin et de bonne heure et toutes les femmes sortaient de leurs maisons avec un balai dans les mains afin de balayer devant chez elles. Il arrêtait aussi les prostituées et les conduisait de force à l'hôpital pour qu'elles soient traitées des maladies vénériennes. Il avait une stature dans la moyenne et il se ressemblait beaucoup avec son fils Amri par l'apparence. Il était dur comme le sont habituellement les gens d'origine congolaise. Il se fâchait avec une voix rude qui s'entendait de loin. Au moment de la nuit, on l'entendait en train de faire taire ses enfants en prononçant seulement « le bruit ! » et sa voix grondait au loin. Les gens, même des maisons éloignées, disaient : « C’est Abedi et ses enfants ». Il forçait ceux qui parlaient avec lui à le regarder dans les yeux et il était sévère avec quiconque baissait le regard en lui parlant.

Cependant, Abedi Kaluta était un homme très généreux, il était hospitalier avec les étrangers et il les régalait. Son fils, le Cheikh Kaluta Amri Abedi s'en souvient dans un poème qui dit :

« Alikua na akili, hekima ilimjaa
Na alikuwa na mali, na mkono wa kutoa
Hakujua ubakhili, baba aliyenizaa »

« Il grandit avec l’intelligence, de sagesse il débordait
Et il était riche, avec des mains pour donner
Il ne connaissait pas l'avarice, le père qui m'a fait naître »

LE MARIAGE

La première femme d'Abedi Kaluta était Sifa fille de Mlati. Cette femme n'eut pas d'enfant. Ainsi, elle conseilla à son mari Abedi Kaluta d'épouser la fille de son frère aine qui était encore une jeune fille afin que, peut-être, Dieu lui accorde de donner naissance pour Abedi afin qu'ils soient enserrés dans le clan. Cette fille qui était proposée comme épouse était Joha fille de Kakolwa (la quatrième épouse) qui par la vertu de Dieu enfanta Matala fille d'Abedi, deux garçons morts en bas âge et Kaluta Amri Abedi qui était le cadet.

Chausiku, Maarusi, Kashindi, Washa et Kaindu Athumani Abedi, étaient tous de la même mère (maman Chausiku Kashindi). Cette mère est morte subitement après avoir donné naissance à Kaindu, un enfant qui a été élevé par sa mère adoptive, Joha fille de Kakolwa, qui l'a élevé comme son propre enfant. Une chèvre qui allaitait fut achetée exprès et on lui prit son lait pour le mettre dans un biberon pour allaiter Kaindu. On dit que c'est le premier enfant à Ujiji à avoir été allaité de cette façon au point de devenir un sujet de discussion en ville.

La troisième femme était maman Moshi Rashid qui a donné naissance à Moshi, Rashid et Misima.

Par conséquent la première femme était madame Sifa fille de Mlati, la deuxième maman Kashindi Chausiku, la troisième maman Moshi Rashid et la cadette des femmes était Joha fille de Kakolwa, maman Matala.

Tous ses frères et sœurs Kaluta les cite dans une strophe d'un poème :

« Chausiku Maarusi, wewe ulitangulia
Washa, Matala na Moshi, nyuma wakaandamia
Kaluta, Misima nasi, Kaindu katufuatia »

« Chausiku Maarusi, toi tu nous as précédés,
Washa, Matala et Moshi, à sa suite vous êtes venus,
Kaluta, Misima quant à nous, Kaindu nous a suivis »

Abedi fils de Kaluta avait ses parents du côté paternel qui s'appelaient Musa Kiziba, celui qui l'avait reconnu sur la berge du lac Tanganyika, et Selemani Kasase. Kasase était le frère du vieux Kaluta. Ce Selemani, à son décès avait laissé des enfants nommés Ibrahim, Mwasiti et Khalfan. Khalfan et Mwasiti furent élevés par Abedi Kaluta et par conséquent, conformément à la coutume de cette époque, ils prirent le nom de famille de leur père adoptif et s'appelèrent Khalfan Abedi et Mwasiti fille d'Abedi. Mwasiti vint à être épousée par Mbaruku Msonga et de leur union naquirent plusieurs enfants dont Yusufu Mbaruku Msonga, Ali Mbaruku Msonga, Adam Mbaruku Msonga, Malaya Mbaruku Msonga et Amisa Mbaruku Msonga.

Ali Mbaruku Msonga fut attiré par la vérité de l'Ahmadiyya, il se joint à la communauté islamique Ahmadiyya et se dévoua entièrement de sa personne et de ses biens jusqu'à la fin de sa vie. Cet homme reçut la bénédiction d'avoir dix-neuf enfants dont Mahmud (Jack), Misingo, l'épouse de M. Musa Hilali Samizi, Mwasiti, Siyawezi, Hidaya, Kulthum, Msonga, Kabwe, *etc.*

La femme d'Abedi Kaluta, Joha fille de Kakolwa, avait une parente plus jeune, la fille de son oncle, qui s'appelait Ngolo fille de Karenga. Cette fille prit le cœur de M. Mbaruku Msonga qui finalement l'épousa, en dépit de l'opposition qui était advenue car Mlle Mwasiti fille d'Abedi, qui était la femme de M. Mbaruku Msonga, était considérée comme la cadette de Mlle Ngolo fille de Karenga en raison de son lien de parenté avec Joha fille de Kakolwa. Ce mariage porta les fruits de deux enfants, Omari (Kabinga) et Rajabu (Karenga).

Ibrahim fils de Selemani, le grand frère de Mwasiti fille d'Abedi, eut une fille nommée Mwaluma (maman Mwamgeni).

M. Musa Kiziba eu Khadija fille de Musa qui donna naissance à Juma Omari Kizyala, Musa Omari Kizyala, Sufiani Omari Kizyala et Amina Omari Kizyala.

Amri ressemblait beaucoup à son père comme il le montre dans l'un de ses poèmes qui dit :

« Baba yangu memlanda, watujuao wajua
Uso wangu uso wake, ndio sura alokua »

« Mon père je lui ressemble, ceux qui nous connaissent le savent,
Mon visage est son visage, c'est ainsi que l'apparence s'est développée »

L'arbre généalogique de Mme Joha fille de Kakolwa remonte à Mme Sango de Kivanga et son époux Huseni Kitaka qui reçurent la bénédiction de quatre enfants appelés Mliza, Kazunga, Kalalila et Magomba. Mliza donna naissance à Kakolwa, Katango et Kazuba. Kakolwa épousa Loba Mwamini et eu avec elle une fille prénommée Joha. Joha est la mère d'Amri Abedi. Quant à Kakolwa il épousa également Mme Lono fille de Mwenga, qui était la grande-sœur dans le clan de Mme Msimu fille de Kiurila fils de Pole, qui était la mère de Mme Zubeda Athumani Kagobe (maman Fida) et avait donné naissance à M. Mbaruku (Mwenga) Kakolwa.

Un autre point de vue est que Lono fille de Mwenga n'était pas la grande-sœur de Mme Msimu, mais qu'en revanche elle était la sœur de M. Mbila et M. Kiramba. M. Mbila épousa Afua fille de Kiurila qui était la sœur de Mme Msimu Kiurila, Mme Asumini Kiurila, Mme Mkella Kiurila, Mme Zabibu Kiurila et Mme Aziza Kagomba. Ce mariage entre M. Mbila et Mme Afua

Kiurila reçut la bénédiction d'un enfant nommé Fadhili Mbila qui eut quant à lui sept enfants nommés Hawa, Mbila, Afua, Yusuf, Mohamed, Yahya (qui a eu la chance d'accueillir le cinquième Calife à Mtwara tandis qu'elle représentait le préfet de la région) et Musa.

Le mariage entre Mme Lono fille de Mwenga et M. Kakolwa (le père de la mère d'Amri Abedi) reçut la bénédiction d'un enfant du sexe masculin nommé Mbaraku qui reçut la bénédiction de cinq enfants nommés Mme Mwamvita (la mère de Yusuf Dunia qui fut le mari de Radhia fille d'Amri Abedi), M. Kakolwa, M. Katango, Mme Zainabu et Mme Ukiwa.

Un autre frère de Mme Lono qui s'appelait Kiramba, a donné naissance à Bilali qui donna naissance à Mme Tatu qui allait être la mère de Saadani Abdu Kandoro.

Mme Msimu fille de Kiurila qui fut épousée par Athumani Kagobe et eut avec lui quatre enfants nommés M. Selemani, Mme Mashavu, Mme Zubeda et M. Isa. Zubeda (maman Fida) fut bénie de dix enfants nommés M. Fida Taki, M. Roshi Taki, M. Mamdu Taki, M. Sheri Taki, Mme Bebi Taki, Mme Leila Taki, Mme Khairun Taki, Mme Kijakazi Rajabu, M. Yusuf Kambi et M. Athumani Kambi. Ainsi Mme Mwamvita fille de Mbaraku, la mère de Yusuf Dunia Kalamse, est issue de M. Mbaraku (Mwenga). Khadija fille de Katango est issue de Katango et M. Mruta est issu de Kazuba par sa mère Mwajuma. Les Vieux Mtale sont issus de Mme Kalalila fille de Sango de

Kivanga et les Vieux Mgoi sont issus de Magomba qui a été engendré également par Sango de Kivanga.

LE LION LUMONA

« Avant la naissance d'Amri, raconte Radhia fille d'Amri, Abedi proclamait aux habitants d'Ujiji qu'il aurait un fils qui deviendrait le lion de Lumona. Lumona était un Souverain célèbre au Congo, qui était de la descendance du Roi Pole. Il était aimé et respecté par ses sujets en raison de sa sagesse et de sa sagacité.

Il semble, poursuit Radhia, qu'Abedi, d'une certaine façon, ait eu le sentiment que cet enfant qui était dans le ventre de Mme Joha fille de Kakolwa serait le lion de Lumona dont la naissance était annoncée. Parce que les égards et l'affection que recevait Mme Joha au moment de sa grossesse n'avaient aucune commune mesure avec ceux qu'avaient reçus ses premières femmes ni même Mme Joha lors de ses premières grossesses. Au point où cette situation fit surgir la jalousie des coépouses. Abedi et sa famille cultivaient au Rwanda, dans des champs à l'extérieur d'Ujiji lorsqu'il eut la nouvelle de la naissance d'un garçon. Il se réjouit d'une voix forte et dit :

-Le lion de Lumona est né, son nom est Kaluta.

Suivant les coutumes de ces temps, un enfant qui recevait le nom de son grand-père paternel avait fait

l'objet d'un grand respect et fréquemment c'était le premier garçon à naitre qui recevait ce nom. Cette situation blessa l'ainée des femmes d'Abedi qui sentait que son enfant, Moshi Abedi, était celui à qui revenait cet honneur. Mais la chance était tombée sur Amri.

Abedi aima beaucoup Kaluta. Souvent, il se promenait avec lui et était présent avec lui dans le conseil des anciens. À chaque fois qu'il arrivait, il n'oubliait pas de faire connaître aux anciens l’histoire du lion de Lumona et de leur expliquer que ce lion serait un homme de lettres et de pouvoir. Il serait le maître des Européens, il volerait dans le ciel dans une pirogue et que par conséquent ils devaient prendre soin de leur lion. Ce sont quelques-unes des prédictions qui étaient les plus racontées par les anciens d'Ujiji au temps du vieux Abedi Kaluta.

-À un autre moment, raconte M. Ali Mbaraku Kakolwa, le vieux Abedi fils de Kaluta appelait son fils Amri par le nom de « Monseigneur », un nom dont feu mon père, le vieux Mbaraku Kakolwa n'était pas content. Un jour père dit aux vieux Abedi qu'un tel nom par lequel il appelait son enfant n'était pas bon. Alors le vieux Abedi Kaluta lui dit :

-Je l'appelle ainsi parce que Dieu lui donnera un grade honorable en ce monde. Il vient d'un clan royal et Dieu lui donnera la royauté ».

Il semble que le vieil Abedi faisait partie de ces gens qui ont reçu de Dieu les dons spéciaux de prédire les choses qui arrivent, parce que les choses dont il parlait

eurent l'occasion de se réaliser de nombreuses années plus tard. La pirogue volant dans les airs est un petit avion de location que le Cheikh Amri Abedi utilisait de temps à autre pour aller de Dar-es-Salaam à Kigoma tandis qu'il occupait de hautes responsabilités dans le gouvernement. Il est très courant dans la communauté islamique Ahmadiyya de désigner les Cheikhs par le titre de Monseigneur. Amri vint par la suite à étudier pour le rang de Cheikh et par conséquent il obtint ce titre.

LA RECHERCHE DE LA CONNAISSANCE

Le père d'Amri, Abedi Kaluta, aimait beaucoup l'instruction. Ceci est mis en évidence par les prédictions qu'il faisait au sujet de son enfant qui serait un homme de lettres. Lorsqu'il atteint l'âge de six ans en l'année 1930 il fut conduit à l'école où il s'introduisit à la connaissance du Saint-Coran, aux récits de la vie du Prophète Muhammad (SAW) et à l'histoire de l'Islam. Comme il le reconnait lui-même dans son livre *Lois de la composition poétique et Diwani d'Amri*[2], il eut la chance d'avoir de bons maîtres qui l'aimaient. Ils l'aidèrent en toute circonstance et lui adressaient de bonnes prières. Son premier maître était Fadhili Mbila. C'était un maître tranquille qui avait un grand souci de ses élèves afin qu'ils apprennent le Saint-Coran suivant les lois et les règles qui étaient acceptées. Avant qu'il n'ait bien terminé, son père le fit aller dans une autre école. Toute cette agitation était dans le but que Kaluta Amri Abedi reçoive une instruction complète. L'école du maître Fadhili Mbila était un lieu éloigné et il fut placé par conséquent chez le maître Suleiman Kagobe qui habitait dans le même quartier où était né Kaluta Amri Abedi, c'est à dire à Kitongoni. Le maître Kagobe était calme, craignant Dieu et quelqu'un qui aimait observer les règles de la lecture du Saint-Coran. Il avait une belle voix. Là, dans l'école, il y avait son fils, Mtumwa Selemani, qui apprit à Kaluta Amri

Abedi la façon de réciter et de lire le Tajwid. Cette connaissance l'aida beaucoup dans la composition de poésies car il faut surtout qu'une poésie soit composée dans un certain style. Il avait la possibilité de lui chercher un beau chemin pour la chanter, qui réjouirait tout auditeur. De nombreuses années plus tard Kaluta Amri Abedi composa des poèmes et enregistra certains d'eux sur des disques. Assurément si tu les entends sache qu'ils ont été créés et par qui. Ces maîtres lui donnèrent une bonne direction dans la récitation des poèmes et leur composition. D'autres maîtres qui ajoutèrent à sa connaissance de la religion sont Zaidi Abdallah, Abedi Chuma et Ramadhani Hayeshi qui fit le grand effort d'apprendre à Amri Abedi les récits de la vie du noble Prophète Muhammad (SAW). Les Musulmans sont dirigés par trois livres, d'abord le Saint-Coran, la Sunna et les récits de la vie du Prophète Muhammad (SAW) (les Hadiths). Mais il est important de se rappeler que tout Hadith qui va à l'inverse du Saint-Coran n'est absolument pas accepté.

Bien que Kaluta Amri Abedi fût jeune à l’époque où il était dans ces écoles, il donnait du souci à ses maîtres par les questions qu’il posait. En particulier celle de savoir pourquoi le Coran n’est pas traduit en langue swahilie.

Un jour le maître Musa Setengwa commit l’erreur de donner la bastonnade au « Lion Lumona ». Abedi fils de Kaluta avait l’habitude de demander à son enfant ce qui s’était passé à l’école et, ce jour, ce dernier ne se

montra point indulgent dans sa complainte au sujet du tourment qu'il y avait trouvé. Abedi rentra à l'intérieur et revêtit de vieux vêtements de soldat qu'il avait eus au moment de l'administration allemande et qu'il portait quand il avait l'intention de semer le trouble. Le Maître Principal, qui était avec Musa Setengwa et d'autres maîtres, vit le vieux Abedi venir avec ses habits de guerre. Il conseilla au maître Setengwa de disparaître car ce vieux ne venait pas pour quelque chose d'heureux avec ces vêtements, et sans un doute il venait pour s'occuper du maître qui avait frappé avec un bâton son enfant.

« Où est celui qui a osé battre le lion de Lumona ? hurla Abedi avec fureur.

-Il était ici-même, peut-être est-il sorti un peu, ils essayèrent de le cacher.

-Qu'aujourd'hui soit la première et la dernière fois de battre le lion de Lumona ! », et de continuer à hurler et finalement de s'en aller avec son fils qui marchait avec des airs importants et de la fierté, tout en étant envié par les élèves de son âge. Parce que Kaluta Amri Abedi avait un bon caractère, ils ne le détestèrent pas pour l'acte de son père. La vie de l'école allait comme d'habitude.

Amri Abedi aimait beaucoup le football et il était bon à ce jeu. Lors d'un match, il était avec son frère cadet Kaindu, mais dans une autre équipe. Kaindu jouait au ballon avec beaucoup de fougue et lors de ce jeu il blessa sérieusement son grand frère Amri dont l'épaule

s'était déboîtée. Il passa la nuit à pleurer en raison des douleurs qu'il ressentait. Et le lendemain était le jour où il retournait à Tabora après avoir terminé ses vacances. Cette situation fit beaucoup souffrir Kaindu et lui fit passer la nuit dans le remord d'avoir joué rudement avec son grand-frère. À partir de ce jour Amri arrêta de jouer au football, bien qu'il jouât à nouveau quand il était au Pakistan où aujourd'hui encore l'on se souvient de la façon dont il jouait avec talent.

Il était apprécié par les maîtres à l'école. La politesse et l'effort à l'étude étaient ce qui les attiraient chez Kaluta Amri Abedi. Il ne lui fut ménagé aucune aide afin qu'il réussisse dans ses études. Monsieur Salum Bakari, un maître doté de sagesse et apprécié de ses élèves, figurait parmi les premiers maîtres de Kaluta Amri Abedi. Karolo Kipenye était un maître qui comprenait les méthodes de la pédagogie et il avait ce travail d'enseignement dans le sang. Il prenait beaucoup de temps pour faire comprendre ses élèves. Rashidi Madema, Hebeti Josefu, Dismas Ngunga, Shija Kapele, Omari Athumani, Rajabu Mabira, Musa Sentengwa, Hamza Hasan, tous s'efforcèrent avec vigueur de transmettre la connaissance. Le maître Hamza Hasan, au moment de l'examen final de 1936, parvint avec ses élèves à démontrer qu'ils avaient réussi. Vraiment quand il y a une volonté il y a un chemin. Dix-neuf enfants réussirent à aller à l'école supérieure tandis que le standard à cette époque n'était que de quatre.

LA PERTE DE SON PÈRE

L'année 1937 fut une année de grande tristesse pour Amri, car c'est l'année où mourut son père et où il demeurait seul, orphelin de père, à l'âge de treize ans seulement. Nous appartenons à Dieu Tout-Puissant et vers lui nous retournons. C'étaient des pleurs et des lamentations dans la ville d'Ujiji toute entière, car Abedi Kaluta était un homme très célèbre qui était connu de tous. Toute sa vie Amri se souvint de son père et dans une œuvre fameuse il lui rend hommage en disant :

Seigneur accorde ta miséricorde au père, le père qui m'a fait naître,

Seigneur c'est Toi Celui qui accueille le repentir, absout-le des péchés aussi,

Au Paradis donne-lui une place, les degrés fais-lui franchir,

La prière je me trouverai face à elle, Seigneur accorde ta miséricorde au père.

Père de beaucoup de compassion, avec bonté il m'a élevé,

Il m'a envoyé à l'étude, de la religion et également du monde,

Il m'a appris des choses bonnes, de l'au-delà et de l'ici-bas,

La prière je me trouverai face à elle, Seigneur absout le père.

Père je m'en souviens, de la façon dont je le connaissais,

Un généreux il est sans équivoque, ayant statut et prospérité,

C'était un grand homme, et en rang il est monté,

La prière je me trouverai face à elle, Seigneur accorde ta miséricorde au père.

Abedi fils de Kaluta, est un lion dont faire la louange,

Un homme apte à se tenir droit, la santé était en lui,

Il n'y en a pas qui l'ait dépassé, son époque je te raconte,

La prière je me trouverai face à elle, Seigneur absout le père.

Il était intelligent, de sagesse il débordait

Et il était riche, avec des mains pour donner

Il ne connaissait pas l'avarice, le père qui m'a donné naissance

La prière je me trouverai face à elle, Seigneur accorde ta miséricorde au père.

Il m’appelait le lion Lumona, il m’enseignait la bravoure,

Il m’apprenait à parler, à raconter les nouvelles,

Il me prenait la journée, pour aller me promener,

La prière je me trouverai face à elle, Seigneur absout le père.

Il m’a aimé à merveille, qu’il ne cesse de parler de mes mérites,

Et il m’apprit la politesse, à présent elle me convient,

Que j’agisse avec valeur, c’est ainsi que j’ai été élevé,

La prière je me trouverai face à elle, Seigneur accorde ta miséricorde au père.

Abedi lion adroit, sa voix effrayait,

Il demeurait fier, sans arrogant envers lui,

Les Européens et les Émirs, tous le connaissaient,

La prière je me trouverai face à elle, Seigneur absout le père.

Père obtint une place, payée par les Allemands,

Les patrons que nous avions, puis les Anglais aussi,

Lui ceux qui l’aimaient, lorsqu’il les servait,

La prière je me trouverai face à elle, Seigneur accorde ta miséricorde au père.

Mon visage est son visage, c’est ainsi que l’apparence s’est développée,

Ma voix est la sienne, si ce n’est que la mienne s’est apaisée,

Mon corps n’est pas le sien, il me dépassait en prestance,

La prière je me trouverai face à elle, Seigneur absout le père.

Mon père je lui ressemble, ceux qui nous connaissent le savent,

Si ce n’est qu’en haut je ne suis monté, sa taille de l’atteindre,

Et je réussis, dans les écoles où j’entrais,

La prière je me trouverai face à elle, Seigneur accorde ta miséricorde au père.

Sept enfants en vie, il a laissé au monde,

Auprès du Seigneur nous espérons, d’être dirigé sur ton chemin,

Le mal ne nous convient pas, mes frères et sœurs écoutez-moi,

La prière je me trouverai face à elle, Seigneur absout le père.

Chausiku Maarusi, toi tu nous as précédés,

Washa, Matala et Moshi, à sa suite vous êtes venus,

Kaluta, Misima quant à nous, Kaindu nous a suivis

La prière je me trouverai face à elle, Seigneur accorde ta miséricorde au père.

Nous sommes restés orphelins, Washa alors veilla sur nous,

Comme un homme elle s'est tenue, la richesse elle nous garda,

Elle est une fille sage, que père nous a fait naître,

La prière je me trouverai face à elle, Seigneur absout le père.

Ici à présent je m'arrête, mon père de faire l'éloge,

Autrefois cela s'est passé, ce n'est pas mauvais de raconter,

Mon père le géant, a quitté le monde,

La prière je me trouverai face à elle, Seigneur accorde ta miséricorde au père.

« C'était au mois de Novembre 1936, dit Monsieur Rashid Bakari Kazema, vingt-sept élèves avaient réussi leur examen de sortie de l'école d'Ujiji. Amri était celui qui avait pris la première place. Parmi eux, dix-neuf avaient obtenu des notes qui leur permettaient

de rejoindre l’école de Tabora. Mais seuls les quatre premiers furent choisis pour aller à Tabora, c’étaient : Amri Abedi, Athumani Masudi, Rashid Bakari Kazema et Ramadhani Baraka. Les cinq suivants furent désignés pour aller à l’école secondaire de Mpwapwa et trois autres pour celle de Bwiru ».

Kaluta Amri Abedi avait bien réussi et était le premier de son école mais en cette même année 1937, son cher père, qu’il aimait profondément, avait pris congé du monde. Le grand problème qui survint fut la difficulté à réunir les frais d’inscription scolaire. Les temps étaient difficiles alors. Le maître Hamza Hassan qui était le défenseur de toujours des élèves en difficulté comprit le problème auquel Amri Abedi était confronté. Ils se dirigèrent ensemble chez le DC[3] de Kigoma qui était alors John Rooke Johnston. Le DC – qui était connu sous le nom de « Manioc amer » parce qu’il avait forcé les gens à cultiver du manioc chez eux à cause de la famine provoquée par une invasion de criquets – accepta de leur donner audience. Le maître Hamza Hassan lui expliqua que Kaluta Amri Abedi était un excellent élève, assidu à l’étude, qui avait été reçu premier à l’examen final. Son père était décédé et il n’avait plus par conséquent la capacité de payer les frais d’inscription de l’école de garçons de Tabora. Le DC l’écouta avec attention et accepta sa demande. Kaluta Amri Abedi allait recevoir une bourse, c’est à dire qu’il pouvait étudier sans avoir à payer les frais d’inscription.

Monsieur Rashid Bakari Kazema raconte, « qu'en date du 8 mars 1937, nous les quatre élèves qui avaient été choisis pour aller à Tabora, nous avons voyagé ensemble. Nous sommes allés prendre le train à la gare de Luiche. Il y avait le Cheikh Amri Abedi, Monsieur Athumani Masudi, Monsieur Ramadhani Baraka et moi. Lorsque nous sommes arrivés à Tabora nous avons trouvé un camion qui nous attendait pour nous conduire à l'école depuis la gare. Nous avons été accueillis à l'école et on nous a montré nos dortoirs. On nous remit nos uniformes ainsi que d'autres objets importants pour les activités scolaires. Chacun de nous reçut deux chemises blanches et une chemise kaki avec trois shorts de couleur kaki. Nous n'étions pas autorisés à porter des chaussures et une punition était donnée à ceux qui allaient à l'encontre de cette règle. Seuls les élèves européens avaient le droit de porter des chaussures et ils avaient aussi plus de permissions. Amri fut placé au dortoir qui s'appelait « l'Hippopotame », moi dans le dortoir de « la Girafe » et Baraka dans celui du « Rhinocéros ». »

C'est le 10 mars 1937 qu'Amri fut enregistré pour la première fois à l'école sous le numéro 593. C'est là qu'Amri et ses camarades eurent l'occasion de faire connaissance avec des élèves venant de toutes les régions du pays, parmi eux le *mwalimu* Julius Nyerere, M. Ngemela Biteko, M. Maisi Nkongwanzoka, M. Elon Jeron et quelques autres.

Cette année, les résultats de la cinquième à l'examen furent les suivants : le premier était M. Julius Nyerere, le deuxième M. Saidi Ali Maswanya, le troisième le Cheikh Amri Abedi, le quatrième Ramadhani Baraka et le cinquième M. Rashid Bakari Kazema.

« Quand Amri fut en septième, raconte le vieux Kazema, il lui fut confié la tâche de garder le bétail de l'école. Il avait la responsabilité de bien surveiller les bêtes et leur lait était réparti avec sa permission. M. Julius Nyerere était notre délégué de classe. Notre petit-déjeuner était fait d'un bol de bouillie avec du sucre. Pour le déjeuner nous mangions de la pâte de maïs ou de manioc avec de la viande sauf le vendredi à nous mangions des légumes car les catholiques ne mangeaient pas de viande ce jour-là. Pour le diner nous mangions du riz avec des haricots et des arachides, parfois nous recevions du lait et le dimanche nous avions du pain. -La classe d'Amri, raconte M. Jumanne Abdallah qui était aussi un élève de cette école de Tabora au moment où Amri y étudiait, avait des élèves dotés d'une intelligence qui sortait de l'ordinaire. Ils étaient plus brillants que tous les autres élèves depuis la classe de cinquième ».

LA RENCONTRE AVEC LE CHEIKH MUBARAK AHMAD

Il existe des êtres qui ont la grande chance d’avoir une force d’attraction et la capacité d’influer sur les autres. On imite l’allure, la parure, la voix de ces êtres charismatiques. Nul n’est plus attirant que le Prophète Muhammad (SAW). Kwame Nkrumah, le premier président du Ghana, a été fortement influencé par le chef de la révolution russe de 1917, Vladimir Lénine. Kenneth Kaunda, le premier président zambien fut marqué par le père de la nation indienne qui l’a conduit à l’indépendance en 1942, le mahatma Gandhi. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi a été influencé par le Cheikh Mubarak Ahmad au point où d’aucuns ont pu dire qu’il n’y avait pas de Cheikh Kaluta Amri Abedi sans le Cheikh Mubarak Ahmad. C’est à dire que le Cheikh Mubarak Ahmad a déployé une force extraordinaire pour le fabriquer et l’éduquer. D’autres disent qu’ils se sont rencontrés car ils partageaient un but et un projet unique.

Le Cheikh Mubarak Ahmad est né en Inde le 10 octobre 1910. Il a reçu une instruction élémentaire puis a rejoint l’université de la communauté islamique Ahmadiyya. Un jour, alors qu’il était dans une station de train en Inde, il se vit dans un rêve dans cette même station en train d’attraper des oiseaux. Le lendemain matin il reçut une convocation d’Hadhrat Mirza Bashir-ud Din Mahmood Ahmad, le deuxième Calife

du Messie (RA). C'était en 1934 et le Calife avait déjà annoncé le plan Tahrik-i-Jadid de diffusion de l'Ahmadiyya à l'extérieur de l'Inde et du Pakistan. Les Ahmadis du Kenya avaient écrit une lettre au Calife pour lui demander un prédicateur car, bien que la communauté Ahmadiyya fut présente au Kenya depuis 1896, il n'y avait pas de prédicateur pour les sermons et l'édification.

L'année 1934, le deuxième Calife du Messie, Hadhrat Mirza Bashir-ud Din, choisit le Cheikh Mubarak Ahmad pour venir en Afrique comme le premier prédicateur de la communauté Ahmadiyya de cette région du monde. Il n'était qu'un tout jeune homme de vingt-cinq ans avec un infini sourire sur les lèvres lorsqu'il atteint Mombasa. La situation de Mombasa n'était pas propice à la tâche qu'il se proposait de mener. Ainsi il fit le tour de l'Afrique de l'Est à la recherche d'un endroit qui lui conviendrait. Tabora avait toutes les qualités dont il avait besoin. Il y avait de grands centres d'enseignement : l'école de garçons de Tabora et l'université des pères de Kipalapala. Beaucoup de sectes chrétiennes étaient à Tabora et de solides et fermes Ahmadis étaient également présents. Ainsi, en décembre, le Cheikh Mubarak Ahmad atterrit à Tabora et apporta une immense révolution religieuse en Afrique de l'Est.

Sa première tâche fut de faire enregistrer officiellement la communauté et elle fut accomplie fin décembre. L'état de l'Islam était attristant. Il n'avait

d’Islam que le nom. Le Saint-Coran avait été transformé en amulette magique et en support de divination. Le Cheikh Mubarak Ahmad commença par apprendre le kiswahili avec ardeur. Il fallait au départ écrire un livre d’enseignements islamiques. En 1936, il fit débuter la parution du journal *L’Amour de Dieu* et entama la traduction du Saint-Coran en kiswahili de par l’ordre d’Hadhrat Mirza Bashir-ud Din Mahmood Ahmad, le deuxième Calife du Messie (RA). Le Cheikh Mubarak Ahmad avait l’habitude de rendre visite aux gens pour les édifier. Et il invitait des gens chez lui pour converser. Ceci le fit connaître de tout Tabora, il n’y avait pas une cérémonie où il ne fut invité. Lors de l’une de ces réceptions, il fit la connaissance du directeur de l’école de Tabora, Patrick Williams, avec qui il discuta un long moment. Williams reconnut son habileté et sut qu’il était un prédicateur musulman. C’est pourquoi il lui demanda d’aller à l’école de Tabora afin d’enseigner aux élèves musulmans qui n’avaient pas de maître. En son cœur, le Cheikh Mubarak Ahmad se réjouit et senti qu’il avait obtenu là une belle occasion de prêcher auprès des jeunes de l’école.

L’ÉCOLE DE TABORA

L’école de garçons de Tabora est l’une des premières écoles à avoir été construite au Tanganyika. Cette école a été achevée en 1928 suivant l’idée que Travers Lacey avait donnée au gouverneur Sir Donald Cameron. Il sortit 20000 livres sterling pour la construire. En raison du manque de main d’œuvre et de problèmes financiers, la Grande-Bretagne employa la manière qui avait été initiée au Nigéria par Lord Lugard en administrant ses colonies par l’intermédiaire des institutions précoloniales. L’une de ces institutions connue en Afrique avant l’arrivée des colons était la chefferie. Les chefs furent d’une grande aide aux colons pour l’administration. Il fallait ainsi leur donner des leviers d’action modernes et prendre la décision de construire l’école des enfants des chefs et des enfants ayant un don en vue de la rédemption de ce pays. Il y avait parmi ces élèves Julius Kambarage Nyerere, le premier président de Tanzanie, Said Maswanya, ministre de l’intérieur, Emmanuel Kibira, officier d’éducation à Dar-es-Salaam, pour n’en citer que quelques-uns.

L’école de Tabora se prépara en toute hâte en recrutant de bons élèves, avec une bonne bibliothèque et des maîtres qui aimaient et respectaient leur travail. C’est vrai que l’école est plus que les bâtiments. Les maîtres qu’il rencontra à Tabora contribuèrent au développement de ses dons et il s’en souvint dans son

livre, *Lois de la composition poétique et Diwani d'Amri*, publié en 1953 par l'East African Literature Bureau. Les maîtres qui enseignèrent à Amri étaient Samuel Jaffer, Julius Maziku, Adriano Kamugisha, Stefano Mgalawe, Harubu Saidi, Makame, Charles Edward, Karl Mahizi, Kasim Male, Musa Musoke, Sentam, Fadha Abraham Pitison et Franck Gondwe. Malheureusement cette école comportait une sorte de mur de Berlin : il y avait d'un côté les élèves africains et de l'autre les élèves occidentaux[4] qui vivaient une meilleure vie que les élèves africains. Patrick Williams et Kinge Williams étaient les principaux pour les élèves occidentaux. M. Stefano Mgalawe était le principal des élèves africains. Julius Maziku enseignait l'anglais, Karl Mahizi la géographie et l'histoire, Kassim Male, un citoyen ougandais, enseignait la science et Musa Musoke, un autre ougandais, enseignait l'arithmétique. C'est dans cette école où la discrimination était présente que le Cheikh Mubarak Ahmad eut l'occasion de venir enseigner la religion musulmane. Et le Cheikh Mubarak Ahmad montra par les actes à Kaluta Amri Abedi que tous les hommes sont égaux.

Patrick Williams, comme nous l'avons déjà vu, avait invité le Cheikh Mubarak Ahmad pour qu'il vienne enseigner l'Islam à l'école. Ils s'étaient accordés à ce qu'il vienne rencontrer les élèves le mardi et le vendredi. Le Cheikh Mubarak Ahmad vint enseigner l'Islam en conformité avec ces accords. M. Rashid Bakari Kazema raconte qu'une discussion entre élèves

chrétiens et musulmans avait commencé à l'école au sujet de la viande de porc. Les Chrétiens brocardaient les Musulmans du fait qu'ils ne mangeaient pas de porc et voulaient savoir pour quelle raison ils n'en mangeaient pas. Les Musulmans demeuraient sans réponse et étaient désespérés par cette question. Le mardi ils posèrent la question lors du cours du Cheikh Mubarak Ahmad. Il commença à leur répondre et ce qui les passionna fut d'apprendre que les Chrétiens eux-mêmes avaient reçu l'interdiction de manger du porc. Lorsqu'il leur fut montré les versets de la Bible correspondant, ils les apprirent parfaitement. À leur retour en classe la question était maintenant de savoir pourquoi les Chrétiens mangeaient du porc alors que cela leur était interdit. Ils leur dire que c'était la gourmandise qui les faisait agir ainsi. Ces répliques ébranlèrent les élèves chrétiens qui étaient stupéfaits d'apprendre que même leur livre leur interdisait de manger du porc. Finalement la salle du Cheikh Mubarak fut pleine d'élèves chrétiens et musulmans. Cette situation effraya les prêtres qui contraignirent les enfants chrétiens à l'interdiction absolue d'entrer dans la classe du Cheikh Mubarak jusqu'à ce qu'ils obtiennent une autorisation écrite de la part de leurs parents.

Puis les Sunnites de la ville devinrent gros de jalousie et amenèrent leur propre maître pour cette raison. La sérénité des élèves pour assister aux cours du Cheikh Mubarak diminua. Kaluta Amri Abedi était présent dans cette classe mais il devint moins assidu en raison

des rumeurs qui bruissaient dans l'air à propos de l'Ahmadiyya. Un jour, le Cheikh Mubarak arriva dans une salle qu'il trouva vide de tout élève : les élèves musulmans avaient été prévenus de ne plus venir aux cours du Cheikh Mubarak car un vrai maître musulman avait été recruté. Le Cheikh Mubarak Ahmad fit montre d'une exceptionnelle retenue. En conformité avec le programme il arriva en classe et y resta pendant toute la durée de son cours jusqu'à la sonnerie. Il ne perdit pas espoir et continua à venir en priant le Seigneur. Ses prières furent exaucées d'une manière fort étonnante.

Le nouveau maître musulman n'avait aucun attrait au plan de l'érudition et la plupart du temps ne faisait qu'expliquer les cinq piliers de l'Islam comme si c'était la fin et l'unique savoir de tout enseignement islamique. « Après avoir assisté à quelques cours de ce Cheikh sunnite, raconte M. Rashid Bakari Kazema, Amri me dit qu'il voyait une grande différence de connaissance entre le Cheikh Mubarak et ce nouveau Cheikh. C'est pourquoi Amri fut le premier à retourner dans la classe du Cheikh Mubarak et je l'ai suivi avec quelques autres. Un jour, ce Cheikh sunnite jeta une grande disgrâce sur les élèves musulmans. Il alla demander aux élèves chrétiens de dérober pour lui à la librairie le dictionnaire d'anglais de Michael West. Ces élèves chrétiens comprirent qu'ils tenaient là une occasion de jeter l'opprobre sur la religion musulmane. Ils se plaignirent du Cheikh auprès de la direction et il fut renvoyé de l'école. Chose qui

contraria énormément les élèves musulmans. Ainsi, tous revinrent dans la classe du Cheikh Mubarak ».

L'ENSEIGNEMENT ISLAMIQUE

L'enseignement que dispensait le Cheikh Mubarak Ahmad suscita un élan nouveau à l'école. Les discussions érudites commencèrent à dominer, les élèves musulmans étaient joyeux et avaient pris confiance en eux-mêmes. Une sérieuse discussion subsista entre Chrétiens et Musulmans au sujet de la question de l'interdiction de la consommation de porc comme nous l'avons indiqué ci-dessus. Le Cheikh Mubarak Ahmad développa la philosophie de l'effet important de la nourriture sur notre nature et notre comportement. Le porc est sale au-delà du raisonnable et il n'a pas de volonté. Ces attitudes sont prises par ceux qui mangent de la viande de porc. Afin de compléter la question, le Cheikh Mubarak Ahmad expliqua que l'enseignement de l'interdiction de la viande de porc n'est pas dans l'Islam uniquement mais que même la Bible n'autorise pas la consommation de viande de porc. Cet élément était très important. La salle du Cheikh Mubarak Ahmad fut pleine et l'un des élèves assidus était Kaluta Amri Abedi.

Peu à peu Kaluta Amri Abedi fut attiré par l'attitude et la personnalité du Cheikh Mubarak Ahmad. Sa manière de prodiguer des enseignements islamiques

l’attira et la façon dont il répondait aux questions le réjouissait beaucoup. Deux cœurs à l’unisson s’étaient rencontrés. Depuis l’enfance Kaluta Amri Abedi témoignait d’une bonne direction religieuse. Il n’y avait rien qu’il ne détestait autant que la superstition. Encore tout jeune, il était allé retirer sa sœur de chez des sorciers qui prétendaient la guérir des génies. Alors qu’il avait huit ans, sa mère le réprimanda pour qu’il ne vienne pas à l’intérieur de la cuisine. Elle préparait de l’huile de palme et pourrait en obtenir moins s’il était là. Cette croyance superstitieuse contraria au plus haut point Kaluta Amri Abedi qui leva les bras au ciel et implora : « Mon Seigneur il y a à l’intérieur des superstitieux, je te demande de lui verser cette huile ». Il ne fallut pas attendre longtemps pour qu’une pierre ne bouge dans le feu et qu’un torrent d’huile de palme ne se déverse. La mère de Kaluta Amri Abedi avait retenu la leçon. Elle demanda, un autre jour où elle voulait extraire de l’huile de palme, que Kaluta Amri Abedi prie pour elle et vraiment elle eut beaucoup d’huile ce jour-là.

La piété du Cheikh Mubarak Ahmad attira Kaluta Amri Abedi comme un aimant. À cette époque les Anglais se considéraient comme d’une classe et d’une qualité supérieure à toutes les autres communautés dans la société. La bonne terre fertile était entre leurs mains et ils pouvaient obtenir des prêts considérables dans les banques. Quant aux Asiatiques et aux Arabes, ils les avaient rangés en deuxième classe. Ils avaient des permissions un peu plus réduites que les Anglais.

Ils pouvaient avoir des prêts bancaires. Les Africains avaient été placés parmi les gens de troisième classe. Ils n'auraient ni de bonnes terres ni de prêts bancaires. Le travail des Africains était d'être employés par ces deux classes. S'il y avait trois docteurs de bonne réputation et bien ils ne recevaient pas des salaires égaux mais au contraire des salaires qui dépendaient de la couleur de la personne. Pendant les fêtes, les Africains, les Occidentaux et les Indiens n'étaient pas ensemble. Dans cette situation qui puait le mépris et le racisme le Cheikh Mubarak Ahmad mit ensemble les gens de couleurs différentes sans discrimination aucune. Kaluta Amri Abedi eut l'occasion d'être invité dans des banquets de cette sorte où les gens demeuraient sans faire de différence. C'était un pas de géant à faire à l'époque du racisme colonial. De ce pas, le Cheikh Mubarak Ahmad prit le cœur des Africains et parmi eux celui de Kaluta Amri Abedi.

Lorsqu'il parlait de la situation d'alors, Kaluta Amri Abedi disait qu'une foi véritable apporte l'amour et l'unité parmi ses adeptes. Mais une foi qui n'est pas véritable ne cesse de s'emplir d'hypocrisie plus que d'amour et d'harmonie. La personne à la foi corrompue ne peut ressentir un amour sincère pour l'être humain. Son intérêt va dans le sens de son bénéfice propre et elle ne fait montre d'amour qu'à ceux qui lui sont liés.

L'Africain a été hautement méprisé. Et les choses étaient encore pires dans l'enseignement. Ce qui

étonnait le jeune Kaluta Amri Abedi était que la communauté islamique Ahmadiyya, c’est à dire les adeptes du Messie Promis (AS), étaient complètement différents des autres personnes. Même les Indiens de la communauté paraissaient différents. Ils n’avaient ni discrimination ni mépris. C’était une communauté qui accueillait les gens de toute couleur.

Un jour, Kaluta Amri Abedi assista à l’une de ces cérémonies pour l’Id-ul-Adha à la mosquée de Tabora où vivait le Cheikh Mubarak Ahmad. Les Occidentaux, les Arabes, les Indiens, les Africains avaient tous été conviés. Lorsque les Africains arrivèrent ils restèrent de leur côté dans leur groupe. Le Cheikh Mubarak Ahmad changea cette disposition et plaça à chaque table un Occidental, un Asiatique et un Africain. Situation qui étonna au plus haut point certains des Asiatiques qui dirent qu’eux n’auraient absolument pas pu s’autoriser une audace de la sorte. En ces temps c’était un pas de géant qui toucha beaucoup le futur combattant de la liberté du Tanganyika, Kaluta Amri Abedi. Les nouvelles qu’il reçut à propos du Cheikh Mubarak Ahmad augmentèrent son amour pour l’Ahmadiyya. Il apprit que des Indiens avaient préparé une fête et qu’ils avaient invité le Cheikh Mubarak Ahmad. Ses hôtes lui avaient demandé de prononcer quelques paroles. À la surprise générale, il dit qu’il se désolait de ne pas voir d’Africains et ce qui les stupéfia fut qu’il prononça son discours en kiswahili. L’ami véritable est celui qui t’honore en ton absence.

C’est Kaluta Amri Abedi, avec la ferme conviction de l’existence de Dieu Tout-Puissant, c’est lui qui fit la rencontre du Cheikh Mubarak Ahmad dans les années 1930 où le racisme était grandement en vogue. L’Africain n’avait aucune valeur. Petit à petit Kaluta Amri Abedi fit connaissance avec le Cheikh Mubarak Ahmad et il l’invita chez lui. Il n’y avait pas une once de mépris ou de discrimination mais au contraire de l’amour et de la compassion. Cette situation influença grandement Kaluta Amri Abedi. Fréquemment, le Cheikh Mubarak Ahmad donnait des réceptions où il réunissait des Occidentaux, des Asiatiques et des Africains, chose qui était révolutionnaire à cette période.

En plus de lui montrer qu’il était un être humain comme un autre être humain, le Cheikh Mubarak Ahmad lui donna à lire des livres de la communauté. Ces livres achevèrent de le prendre au piège. Il les lisait beaucoup et à chaque moment de solitude il avait un livre ou un journal de la communauté. Ces deux évènements apportèrent de grands changements dans sa vie. Sa faculté de comprendre les choses augmenta et sa capacité à s’exprimer en anglais en étonnait plus d’un. Tout cela vint de la lecture des écrits de la communauté. Suivant les directives et des discussions avec le Cheikh Mubarak Ahmad, Kaluta Amri Abedi se tint fermement à la prière, en particulier la prière de Tahajjud [5] (du soir). Il pouvait avoir des visions complètes. Dans ces commencements, il reçut le journal *Sunrise* qui expliquait que le voyage de

l'Ascension [6] à travers les cieux du Prophète Muhammad (SAW) était un voyage de l'âme et non du corps. Un jeune lui demanda où se trouvait ce verset de l'Ascension dans le Saint-Coran. Kaluta Amri Abedi ne s'en souvenait plus et il lui promit qu'il pourrait lui montrer lorsqu'il arriverait chez le Cheikh Mubarak Ahmad. Dieu bénisse la nuit où il lui fut montré ce verset dans une vision. Puis il alla expliquer à ce camarade qu'il était étonné de la façon dont il avait perçu ce verset.

Grâce aux changements et à l'inclination que voyait le Cheikh Mubarak Ahmad, ce-dernier procura à Kaluta Amri Abedi des parties du Saint-Coran qu'il avait fini de commenter afin qu'il les lise et qu'il les corrige. Kaluta Amri Abedi lut ce commentaire du Saint-Coran avec ardeur. Le Cheikh Mubarak Ahmad lui donna aussi *L'Arche de Noé,* le livre qu'il avait traduit d'Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad, le Messie Promis (AS). Son intention était qu'il ait aussi l'occasion de lire les écrits du Messie Promis qui ont une force extraordinaire d'attraction. Lorsqu'il explique finalement les raisons qui l'ont conduit à se joindre à la communauté Ahmadiyya, Kaluta Amri Abedi dit dans une lettre, datée du 9 juillet 1948, écrite à l'intention du *Wakilut-Tabshir*, Tahrik Jadid Anjuman :

« J'avais réussi en 1936 l'examen d'entrée à l'école publique de Tabora. Dans notre école, notre Émir d'alors venait nous donner des leçons au sujet de la

religion islamique. À ce moment, j'appréciais beaucoup les affaires religieuses. Mais je ne comprenais pas le sens profond des enseignements de l'Émir. Je considérais le Cheikh comme les autres Cheikhs. Puis survint une hostilité à son égard. Ceci fit que je voulus connaître la raison de cette opposition. Par l'effort et la prière sincère qui provient du cœur Dieu Tout-Puissant Qui a la capacité m'a donné la capacité de discerner la vérité. Pendant ces jours, presque chaque nuit, j'avais des visions qui renforçaient ma foi en l'Ahmadiyya. Et par ces rêves, je me suis affermi au point de pouvoir faire face à toute opposition et de ne point me soucier de toutes les formes d'hostilité qui m'étaient adressées pour cette raison. En résumé, j'ai rejoint la communauté Ahmadiyya parce que je savais qu'elle était bâtie sur le fondement de la vérité. Et en 1939 ou 1940 je suis entré en la demeure Alhamdulillah[7] ».

Dans un cahier, Amri a écrit l'année 1942 comme celle où il a rejoint l'Ahmadiyya.

Sheikh Mubarak Ahmad dit, quant à lui, à propos de l'entrée de Kaluta Amri Abdi dans la communauté islamique Ahmadiyya :

« Progressivement, Kaluta Amri Abedi devint très proche de moi au point où il me rendait souvent visite à la maison et où il venait avec ses amis. J'ai commencé à lui apprendre le Saint-Coran puis je lui ai donné différents journaux de la communauté afin qu'il les lise. Lorsque Kaluta Amri Abedi termina de

lire la traduction en kiswahili du livre du Messie Promis, Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS), la vérité lui devint évidente et sans hésiter il rejoint l'Ahmadiyya. Lorsqu'il eut rejoint la communauté, il se prépara par le jeûne et la prière et persévéra dans la prière du Tahajjud. Il me disait souvent durant ces jours qu'il se levait la nuit de minuit à deux heures et qu'il lui venait des larmes tandis qu'il implorait l'aide de Dieu Tout-Puissant. À la fin de l'enseignement, il aima lire le Saint-Coran avec un immense amour. Pendant ces jours il avait de vraies visions et dans ces visions il lui fut expliqué qu'Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS) était sincère dans ses prétentions. Il était le Messie Promis, le vrai Prophète de ces temps et la rédemption de l'être humain dépendait à présent qu'il se joigne à lui. »

M. Saidi Maswanya ainsi que M. Rashid Kazema m'ont dit que le Cheikh Amri s'était profondément immergé dans la lecture des livres de l'Ahmadiyya à un point où même ses camarades de classe craignaient qu'il ne soit perturbé par cet excès de lecture. Au moment des récréations, tandis que ses camarades s'occupaient à des jeux et d'autres activités, il apparaissait à l'ombre d'un arbre plongé dans la lecture de ces livres.

L’ANTAGONISME S’EXACERBE

Le Saint Prophète Muhammad (SAW) a eu l’occasion de dire que les infidèles ne cessent, de tout temps, d’avoir une « *milatul wahida* ». C’est à dire qu’ils ont une coutume unique, ils ont une tradition unique. Ceci provient de l’affrontement entre la lumière et l’ombre. Platon, un brillant philosophe de la Grèce antique a expliqué cette situation par l’allégorie des gens de la caverne. Les gens y vivent dans l’obscurité complète, ils se réjouissent de se piétiner mutuellement et de faire toutes les saletés parce qu’il n’y en a pas un pour voir l’autre et la société n’a absolument aucune direction ni boussole.

Dans l’histoire des religions, nous n’avons pas un seul exemple qui nous montrerait qu’un Prophète du Dieu Tout-Puissant ait été accueilli par des démonstrations d’allégresse et des cris de joie. C’est impossible car le Prophète est porteur d’une révolution spirituelle et il vient au moment où la corruption est à son comble, étendue de la Côte au Continent. Même la meilleure de toutes les créatures, la cause de la création du monde, la miséricorde pour toutes les créatures, le Sceau de Dieu[8], le meilleur de tous les Prophètes n’a pas guéri des tourments des ennemis. En raison de ces souffrances le Prophète Muhammad (SAW) est parti à Médine et même ainsi ses ennemis le suivirent. Ses compagnons furent obligés de se réfugier en Abyssinie. Le Prophète Issa (AS), Jésus Christ, le doux

cœur qui a appris à aimer son ennemi comme l'on s'aime soi-même, qui voulait que les gens s'entendent avant qu'ils n'aillent au tribunal, qui disait tends la joue gauche lorsque l'on te frappe sur la joue droite, n'a pas guéri de l'envie et de la haine de ses adversaires.

En général, les tourments sont le signe de la vérité du Prophète et de ses partisans et c'est ainsi que cela s'est passé pour Kaluta Amri Abedi. Lorsqu'il reçut le Prophète de Dieu qui prétendait qu'il n'y aurait absolument pas de loi nouvelle parce que la loi qui a atteint la complétude est celle du Saint-Coran, et qu'il ne viendrait pas un Prophète pour apporter une loi nouvelle si ce n'est ceux qui viendront expliquer et décrire cette loi parfaite. Et ce stade même maintenant n'est atteint que par l'abandon total du serviteur en l'amour du Saint Prophète Muhammad (SAW). Le Prophète Issa (AS), contrairement aux pensées corrompues, n'est pas monté au Ciel mais a perdu conscience sur la Croix. Puis on soigna ses blessures et il fit le voyage vers l'Inde à la recherche d'autres brebis égarées des maisons d'Israël, afin de rappeler à l'être humain ses devoirs envers le Créateur et ses créatures. Ce sont les enseignements qui attirèrent Kaluta Amri Abedi qui esquiva les obstacles et entra dans la sûre demeure nommée Ahmadiyya.

La nouvelle du ralliement de Kaluta Amri Abedi à l'Ahmadiyya se répandit à la vitesse d'un feu de brousse à la saison sèche. Kaluta Amri Abedi était

connu à Ujiji en raison de l'habitude de son père d'expliquer aux anciens l'histoire du Roi Lumona et la prédestination à être chef de son fils. Au moment où Kaluta Amri Abedi était entré à l'école les anciens conféraient et disaient :« Nous avions interdit à Abedi d'envoyer son fils à l'école et maintenant voyiez ce qui se passe ! ». Mais une autre raison à ce que la nouvelle de sa conversion se répande était qu'à l'âge de treize ans, Kaluta Amri Abedi s'était déjà fait un nom dans le domaine de la poésie. Il pouvait composer de beaux poèmes dotés de sagesse et les chanter d'une voix qui en ravissait plus d'un. Les poètes sont des personnes très respectées dans la société et lorsqu'il s'avère que le poète est très jeune et bien, ce-dernier devient d'une grande attractivité. Bien que nous ayons dit que Kaluta Amri Abedi était un élève, il est nécessaire de préciser que c'était un élève brillant. Nous avons vu qu'il avait été reçu le premier à l'examen d'entrée de l'école de Tabora. Et à Tabora, la première place était occupée tour à tour par Julius Kambarage Nyerere ou Kaluta Amri Abedi. Ces raisons furent comme de l'essence supplémentaire dans une maison en feu, elles attisèrent l'hostilité et l'inimitié. Ceux qui tant le moquèrent, tant l'insultèrent, tant le déshonorèrent, qui prétendirent qu'on lui avait apposé un cachet, n'en parlons pas. Les élèves musulmans, incités par les Cheikhs de Tabora, ne voulaient pas côtoyer Kaluta Amri Abedi. Les élèves chrétiens, qui de coutume ne supportent pas les victoires de la contradiction et qui ont l'interdiction d'entrer dans des conversations

religieuses, avaient de la haine pour la capacité de Kaluta Amri Abedi de leur montrer la corruption de leurs enseignements. Sans un doute un poète qui écrit un poème comme celui qui suit ne peut plaire aux Chrétiens :

« Il ne se peut absolument, que Dieu Tout-Puissant procrée

Que Dieu Tout-Puissant procrée, et lui son père qui est-ce ?

Quiconque donne naissance, a été engendré par quelqu'un

Nos frères de l'Évangile, la raison utilisez

Quoi qui engendre, sa mort est certaine

Si le Créateur a engendré, qui est celui qui crée encore ?

Nos frères de l'Évangile, s'il vous plait réfléchissez

Si Dieu a engendré, et bien sa femme qui est-ce ?

Honte à Dieu d'épouser, ou bien ne le voyiez-vous pas ?

Il n'a pas besoin d'engendrer, d'amante il n'a pas du tout »

Les Indiens de la ville de Tabora sont ceux qui ont ajouté à la haine et à l'inimitié. La grande arme qu'ils ont utilisée est le mensonge. Ils dirent aux habitants de Tabora qu'ils connaissaient très bien Mirza Ghulam Ahmad dans son village natal et que c'était un menteur (que Dieu Tout-Puissant l'en préserve). Et ceci, pour des gens qui n'avaient pas les idées larges, devint une preuve. Les Indiens comblèrent de la sorte les habitants de Tabora afin qu'ils haïssent l'Ahmadiyya. Pour Kaluta Amri Abedi la situation était très mauvaise, il n'avait nulle part où se réfugier si ce n'est en son Seigneur. Depuis son ralliement à l'Ahmadiyya en 1939 alors qu'il était encore à l'école, les élèves nourrissaient de la haine en raison de sa foi et, en ville, l'inimitié et la malveillance s'étaient répandues. La seule voie qui lui restait était de se réfugier dans le Seigneur comme il l'a décrit dans le poème *Utenzi wa Hidaya*[9].

L'une des propriétés des poèmes de Kaluta Amri Abedi est d'être émouvants parce qu'ils ont trait à des choses qui l'ont réellement affecté. Quand on regarde bien son livre *Lois de la composition poétique et Diwani d'Amri*, on découvre que nombre de ses poèmes ne sont pas que des choses abstraites mais des réalités qu'il a dû affronter comme il l'explique dans cette composition :

« 1. D’abord j’ai connu la détresse,
Puis j’ai subi la véhémence,
Afin que j’abandonne le droit,
Que je sorte de l’Ahmadiyya

2. De la voie je me suis suffi
De ses vues bonnes et pures,
Puis j’ai senti qu’il ne convient,
De les écouter les paroles des gens

3. Le Seigneur m’a accompagné,
Par les signes de la compassion,
Et par des visions excellentes,
Pour me faire connaître le Prophète

4. Les rêves les ont accompagnées,
Ceux qui sont clairs,
Afin de m’avertir du sens,
Que ceci est la voie

5. Puis l’âme devint pure,
Et j’ai aimé[10] celui qui craint le Sublime[11],
J’adorai[12] et pleurai,
Je témoignai de gratitude

6. *Et le Glorieux le Seigneur le Précieux*[13]*,*
Me donna de l'amour,
S'envola alors le sommeil,
La nuit je l'implorai

7. *Je me souviens de lui avec passion,*
J'avais faim comme j'étais rassasié,
Puis je pleurais et avais du regret,
L'amour m'avait enveloppé

8. *Il ne passait pas une nuit,*
De ces grands jours,
Si ce n'est avant le coq,
Le lit de le quitter

9. *Je priais avec ardeur,*
J'étais attiré comme par un aimant,
Et des larmes en abondance,
Pour le Glorieux je versais

10. *Et le Seigneur devint proche,*
À mes suppliques Il répondit,
Et chaque chose bonne,
Il me la fit

11. Il me remplit d'exaucements,
Ce que je demandais me l'accordait
Le mauvais l'éloignait,
Le bon me le faisait

12. Il me donna l'intelligence,
Et la lumière vraie et claire,
Sa voie j'ai acceptée,
La voie de l'Ahmadiyya

13. Il me donna la parole,
De l'éloquence et de la rhétorique,
Qui étonne les adversaires,
Ceux qui viennent m'envier

14. De plus il me donna le cœur,
De ne pas me préoccuper du bavardage,
Des choses pour quoi les gens s'opposent,
Affreuses et contrariantes

15. Je fus pris chez eux,
Par chaque chemin où je passais,
Je ne fus pas stupéfait,
Au droit je me tenais

16. J’ai porté ce fardeau,
Bien que je fusse encore petit,
Le parent me tournait le dos,
L’ami me fuyait

17. Les amis invités,
À la maison pour venir manger,
Se dérobaient,
De crainte de vouloir me rendre visite

18. Elles m’arrivèrent de grandes épreuves,
Parmi elles le mépris,
Et moi je ne fus pas déboussolé,
Je me suis affermi dans la voie

19. À présent la roue tourne,
Le droit s’est établi,
À notre tour nous serons respectés,
Et qu’il soit fait gloire au Sublime »

« Un jour, raconte M. Rashid Bakari Kazema, Amri s'est senti dans une vision en train de lire un certain verset du Saint-Coran qui est lu par tout Prophète, mais je me souviens plus du verset lui-même. Ce rêve fit qu'Amri acquit la certitude qu'Hadhrat Ahmad (AS) était le véritable Envoyé de Dieu Tout-Puissant, parce que le verset qu'il lisait en rêve avait été lu par tous les Envoyés ».

LES ENNEMIS FONT GRONDER TABORA

Au moment où l'histoire complète de l'Ahmadiyya en Tanzanie s'écrira, l'on se rappellera de Tabora comme d'un endroit où se sont produites de grandes violences pour la seule raison que des gens croyaient en l'enseignement de l'Islam tel que décrit par Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS).

Les activités relatives à l'annonce du vrai Islam, c'est à dire l'Ahmadiyya, mirent le feu à la ville de Tabora. Des brochures et d'autres écrits de l'Ahmadiyya furent distribués dans la ville et ses environs. Les gens se regroupèrent et l'endroit où ils célébraient le culte devint trop étroit. Cette situation donna l'idée aux membres de la communauté d'acquérir un lieu de culte. Certains membres d'origine asiatique de la communauté Ahmadiyya se réunirent et discutèrent au sujet de la construction d'une mosquée. À la fin de ces

débats, ils s'accordèrent pour mettre en commun de l'argent afin d'acheter un terrain. En 1935, un an après l'enregistrement officiel de l'Ahmadiyya dans le pays, un terrain fut acquis en centre-ville. L'administration locale donna l'autorisation de construire une mosquée en janvier 1941 après que toutes les démarches nécessaires eurent été accomplies. Le 1er février 1941, commencèrent les premières étapes de la fourniture de pierres en provenance de différentes parties de Tabora et du creusement des fondations de la mosquée. Le 7 février 1941, le Cheikh Mubarak Ahmad posa la première pierre.

Les Musulmans avaient suivi auparavant tout ce qui s'était passé avec une colère sourde. Il leur apparaissait que les Ahmadis voulaient salir la ville de Tabora. Ils tinrent conseil en se demandant ce qu'il adviendrait si Tabora devenait la première ville du Tanganyika à permettre aux Qadianis[14] de construire leur mosquée. Ils ne pouvaient l'accepter. Ils émirent une résolution commune. Ils s'accordaient ainsi à employer tous les moyens afin d'empêcher que le bâtiment de la mosquée ne soit construit. C'est alors, tandis qu'ils étaient davantage guidés par une émotion intense que par la sagesse, qu'ils décidèrent de faire deux choses de concert : détruire les fondations et assassiner le Cheikh Mubarak Ahmad, ou alors détruire les fondations seulement.

En toute ignorance de ce qui se tramait, le Cheikh Mubarak Ahmad était chez un Ahmadi en train de

discuter. Soudainement, un groupe de gens vint où se trouvait le Cheikh Mubarak Ahmad et un homme qui tenait une bicyclette hurla en disant : « C'est lui le Cheikh Ahmad Mubarak, il est là, tuez-le ! ».

En entendant cela, la foule vint où se trouvait le Cheikh et encercla la boutique. Le propriétaire du magasin, en voyant que la foule ne cessait de grossir, ferma les portes et les assaillants commencèrent à tenter de les briser. Lorsqu'ils découvrirent que le Cheikh n'était plus là ils coururent vers sa maison qui n'étaient pas loin de la boutique. Ils s'aperçurent que le Cheikh Mubarak Ahmad s'était enfui par une porte dérobée. La femme du Cheikh Mubarak Ahmad s'était enfermée à l'intérieur. Ils continuèrent à pousser des cris de colère puis se dispersèrent. Pendant la dispersion ils passèrent devant la maison de M. Asghar Lone qui s'apprêtait à y pénétrer. Ils commencèrent à l'attaquer. L'un des assaillants lui porta un coup de bâton à l'épaule et le blessa. Attendant la Vengeance de Dieu Tout-Puissant il entra et les assaillants le suivirent à l'intérieur[15]. En voyant que les choses empiraient, M. Lone se mit à chercher son fusil. Il s'en empara et ressorti brusquement de la maison ? L'un des assaillants vit l'arme et cria : « Il a un fusil ! ». Immédiatement, ils fuirent tous en courant en ordre dispersé. M. Asghar Lone riait à chaque fois qu'il se souvenait de la panique et de la fuite de ses assaillants au moment où ils s'étaient aperçus qu'il avait une arme.

Après s'en être pris au Cheikh Mubarak Ahmad, ils commencèrent à attaquer les Ahmadis où qu'ils se trouvent. Le Cheikh Swaleh, un croyant d'origine africaine, était celui qui était devenu leur cible à présent. Par chance, les Ahmadis avaient déjà fermé leurs portes. Ils allèrent alors à l'école primaire *Muslim Primary School*[16]qui était dirigée par la communauté Ahmadiyya, la première école primaire construite par des Musulmans au Tanganyika. Ils y trouvèrent un vieil Ahmadi qu'ils attaquèrent et blessèrent grièvement à la tête. Au point où il demeura avec des séquelles mentales irréversibles. C'était le maître Ramdhani.

La situation restait mauvaise à Tabora. Les boutiques furent fermées et les gens se tenaient confinés chez eux. La situation était si volatile que toutes les boutiques furent fermées. Des femmes ahmadies sentirent qu'elles ne pouvaient pas se cloîtrer sans savoir où était notre chef. Ces mères braves étaient informées de l'état de la situation mais elles ne voulaient pas entendre. Pour les intimider, on leur dit que leurs époux et leurs fils avaient été blessés. Mais ce dont elles se souciaient était le sort du Cheikh Mubarak Ahmad. Lorsqu'elles apprirent la nouvelle qu'il était sain et sauf, elles se calmèrent et dirent que leur souci était à propos du Cheikh Mubarak Ahmad, le représentant du Saint Calife parmi nous.

Regarde la croyance admirable de ces femmes. Elles ne posaient pas de questions à propos de leurs maris

ou de leurs enfants, ni même leurs frères, mais elles voulaient connaître la situation du représentant du Saint Calife. Où trouveras-tu un exemple analogue si ce n'est chez un croyant. C'est la signification de la parole du Saint Prophète Muhammad (SAW) qui dit : « Je ne comprends pas si la pluie d'aujourd'hui est meilleure ou si c'est la pluie de la fin. »

La même histoire s'est produite à l'époque du Saint Prophète Muhammad (SAW) lorsque revinrent ses compagnons avec de longues explications au sujet de la guerre. Le père était mort, le grand-frère avait quitté ce monde mais les femmes n'avaient qu'un seul but, celui de savoir si l'Envoyé (SAW) était sauf. Lorsqu'on leur dit et bien elles dirent que leur intention n'était nulle autre que de connaître la situation du Messager de Dieu Tout-Puissant.

Il est difficile d'avoir une représentation complète des horreurs et des destructions qui se sont produites. Certains récits des évènements disent que des personnes ont perdu la vie parmi les assaillants. En raison de la situation grave qui s'était instaurée et du désordre qui ne montrait pas de signes d'un retour au calme, le DC de Tabora, le commissaire de police M. Naeem, accompagnés de l'inspecteur des affaires de santé arrivèrent avec des policiers en nombre suffisant à l'endroit de la fondation de la mosquée pour rétablir l'ordre. Ce fut le cas à six heures du soir. À sept heures du soir l'adjoint du DC et le commissaire de police étaient chez le Cheikh Mubarak Ahmad où ils eurent

une longue discussion. Ils lui dirent à la fin que le préfet de la province[17] voulait le voir et qu'il était convoqué avec toute explication utile au sujet de la mosquée.

Les Ahmadis de Tabora reçurent des explications à propos de la rencontre du lendemain entre le Cheikh Mubarak Ahmad et le préfet de la province. Il fut ainsi requis qu'ils fassent des prières spéciales pour ces pourparlers. Le Cheikh Mubarak Ahmad choisit Kaluta Amri Abedi pour qu'il l'accompagne.

C'est une chose importante, à ce point du récit, de parler de la contribution du Cheikh Mubarak Ahmad dans l'éducation et la préparation de Kaluta Amri Abedi. Lorsqu'on voit le navire qui flotte, il est évident de savoir qu'il a été construit. Le Cheikh Mubarak Ahmad a voulu que Kaluta Amri Abedi soit prêt à tout au plan de l'éducation. Ceci a fait que Kaluta Amri Abedi s'efforce de lire sans cesse. Les travaux que le Cheikh Mubarak Ahmad lui donnait étaient des tâches dont il n'avait pas été prévenu. Par exemple un vendredi où il se tenait prêt à écouter l'imam et le Cheikh Mubarak Ahmad, ce-dernier dit à Kaluta Amri Abedi de diriger la prière. Ce style d'éducation fit que Kaluta Amri Abedi était prêt à n'importe quel moment. Que ce soit pour répondre aux ennemis, pour écrire un article ou pour diriger la prière du vendredi. Cette attitude construisit énormément Kaluta Amri Abedi et il fut paré à toute éventualité sans avoir à se défausser. C'est pourquoi au moment d'aller voir le préfet de la

province, le Cheikh Mubarak Ahmad n'avait pas d'inquiétude à savoir avec qui il allait. Les nombreuses fois où s'avéraient des activités de la communauté auprès du gouvernement, il envoyait Kaluta Amri Abedi afin qu'il bataille avec les Occidentaux. Quant à cette voie, elle lui ôta la crainte des Occidentaux avec qui il tenait réunion et qui le respectaient pour la sagesse de ses explications et l'éloquence de son anglais. Il le dit dans une strophe de l'un de ses poèmes :

« Les signes de l'amassement d'une fortune, moi aussi je les connais

L'anglais j'en suis maître, avec l'élégance qui me vaut des éloges

J'impressionne les messieurs, les Occidentaux et les Asiatiques,

Si j'avais aimé le monde, il ne m'aurait pas refusé »

Diwani ya Amri, p. 65

La nuit précédant le rendez-vous avec le préfet de la province fut une veillée faite de prières et de suppliques. Les fidèles demandèrent que leurs affaires se facilitent en croyant que Tu réponds à l'imploration de celui qui Te prie.

Ce fut le 8 février 1941 que le Cheikh Mubarak Ahmad, accompagné de Kaluta Amri Abedi, rencontra dans la matinée le préfet de la province de Tabora[18].

Les discussions furent longues et finalement le commissaire donna la position de l'administration. Du fait de la tension qui existait entre les Sunnites et les Ahmadis, il n'était pas raisonnable de construire la mosquée de l'Ahmadiyya à l'endroit disputé. Les Sunnites tireraient la corde d'un côté et les Ahmadis de l'autre. Ainsi, le préfet de la province de Tabora décida qu'aucune des deux parties ne soit autorisée à construire à cet endroit afin de préserver la paix.

Le Cheikh Mubarak Ahmad et Kaluta Amri Abedi qui connaissaient déjà les vertus de la patience ne perdirent pas une seule once d'espérance. À leur retour ils trouvèrent des fidèles avec qui ils tinrent conseil. Là, ils s'accordèrent à porter leur affaire plus haut. Ils décidèrent d'écrire au gouverneur. Le gouverneur prit en considération les réclamations des Ahmadis et fut d'accord avec la position du préfet de la province de Tabora qui était de ne concéder le lieu à aucune des parties en conflit. Le gouverneur conseilla aux Ahmadis de trouver un autre terrain. Les Ahmadis accueillirent cette décision avec une joie immense tandis qu'ils reconnaissaient que la terre de Dieu Tout-Puissant est libre et que le monde est étendu dans l'intention d'y faire la prière. Le Cheikh Mubarak Ahmad leur demanda qu'ils se prosternent dans la prière afin que Dieu Tout-Puissant puisse montrer l'endroit qui convenait pour construire la mosquée. L'une des vérités avec laquelle vint Seydna Ahmad (AS) est l'explication et l'affirmation dans le monde que Dieu Tout-Puissant écoute les prières. Il accueille

et Il répond. Nous les fidèles, ainsi qu'il nous l'a été dit par le Cheikh Mubarak Ahmad à propos de ce commandement, nous écoutons et nous obéissons.

Ils prièrent et il survint un miracle : des fidèles, au nombre de six, firent des rêves où leur était montré l'endroit, c'est à dire Mhama. Le Cheikh Mubarak Ahmad lui-même avait fait une prière spéciale au moment de Tahajjud et il avait demandé aux croyants de dire tout ce qu'ils verraient dans leurs rêves. Six croyants, comme nous l'avons déjà mentionné, firent des rêves différents mais qui indiquaient tous un endroit unique, c'est à dire Mhama. Mais le rêve qui triompha et dissipa tous les doutes fut celui de Muhammad Masudi qui eut la vision d'une grande et belle échelle descendant du Ciel jusqu'au terrain où se trouve actuellement la mosquée de la communauté de la ville de Tabora. En descendaient le Glorieux Envoyé Muhammad (SAW) suivi de son enfant par l'esprit, le Messie Promis Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS). Ils se réjouissaient de la vue de la mosquée qui avait déjà été construite à cet endroit, qui le serait, comme dans le rêve.

Nul ne concevait plus de doute quant à l'évidence des visions des croyants. Ainsi, il fut convenu d'acquérir ce terrain par tous les moyens nécessaires. Le projet d'achat du terrain allait rencontrer un obstacle. Les fonctionnaires municipaux dirent au Cheikh Mubarak Ahmad qu'il ne pourrait pas obtenir ce terrain car il était déjà affecté par la planification urbaine à un débit

de boissons. Par des demandes et des démarches multiples, le Cheikh Mubarak Ahmad porta l'affaire à l'échelon supérieur. Finalement la décision initiale d'allocation du terrain à un vendeur d'alcool fut révoquée. Au début de l'année 1941, l'administration alloua le terrain à la communauté Ahmadiyya et lui donna un bail emphytéotique d'une durée de 99 ans. Le terrain en lui-même avait une surface de dix-mille pieds carrés et il fallait payer un shilling chaque année à l'administration.

Les travaux de construction démarrèrent sans tarder le 8 juin 1942. Les Ahmadis se rassemblèrent sur le terrain de la mosquée où ils firent une longue prière silencieuse. Lorsqu'ils terminèrent la prière qui était dirigée par le Cheikh Mubarak ils commencèrent à creuser les fondations à l'endroit où se tiendrait la mosquée. Ce travail fut fait dans l'allégresse et la joie sans tenir compte du statut des gens ou de leur place dans la société. C'était un travail que les gens faisaient en continuant à prier silencieusement. Ce qui en surpris plus d'un était l'absence d'une grande cérémonie car dans ces situations les gens perdent de l'argent dans des cérémonies qui n'ont pas de sens. Lorsque le creusement des fondations fut terminé, les Ahmadis firent des prières puis ils se dispersèrent. Le 27 juin 1942, après les prières afin que l'aide, la bénédiction et la miséricorde de Dieu Tout-Puissant descendent sur ce travail et qu'il soit terminé par Son amour, le Cheikh Mubarak Ahmad devant les hommes et les femmes de l'Ahmadiyya posa deux pierres de

fondation. L'une du côté droit de la mosquée et l'autre du côté gauche. Lorsqu'il eut fini, des prières furent faites à nouveau afin que ce travail apporte la bénédiction et le contentement de Dieu Tout-Puissant. Après la pose des premières pierres, le travail commença dès le lendemain matin. Le travail progressa bien, les croyants reconnaissant que, comme l'avait chanté Kaluta Amri Abedi : « Le secret des réussites que j'atteins, est de prières de pleurs les larmes coulant à flots ».

Les gens continuèrent à verser des larmes afin que le travail progresse bien. Mais Dieu Tout-Puissant a déjà formulé cette sentence d'une grande sagesse : « Pensez-vous que c'est ainsi que vous serez délivrés ? ». Une épreuve se produisit qui allait apporter une immense bénédiction. Une querelle avait éclaté en ville et les maçons furent menacés de grands périls s'ils continuaient à construire la mosquée des Qadianis. Ils reçurent de nombreuses intimidations, dont celle de leur exclusion de la société. Et parce que les Musulmans ont pour coutume d'obéir à leurs chefs, ils n'avaient pas d'autre voie que de cesser le travail qui attirait sur eux la providence. C'était une épreuve pour le chef du chantier de la mosquée. Il est évident que dans la vie, lorsqu'une porte s'ouvre l'autre se referme. Chaque jour, comme l'écrit le célèbre poète swahili Shaaban Robert, il y a une main invisible qui est à l'œuvre à tout instant.

Dans une toute autre réalité, les Allemands et leurs alliés italiens perdirent la seconde guerre mondiale (1939-1945). Il y avait à Tabora un camp de prisonniers italiens. Ces prisonniers dans le camp des vaincus, attendaient chaque jour la fin de la guerre pour rentrer chez eux. Les Italiens ont la réputation d'être des bâtisseurs et d'être travailleurs. Le Cheikh Mubarak Ahmad se rendit chez le préfet de la province de Tabora afin qu'il autorise les prisonniers à construire la mosquée. Le préfet accepta et les prisonniers de guerre furent très heureux de pouvoir faire d'une pierre deux coups. Ils trouvaient là l'occasion d'obtenir quelque chose mais aussi d'avoir une activité. Parce que l'inactivité leur était devenue un fardeau.

Les prisonniers de guerre se mirent au travail, ils démolirent tout le bâtiment et recommencèrent depuis le début avec un meilleur plan. Le travail progressa bien jusqu'à ce que surgisse un autre problème. Le chef du camp des Italiens était un officier du rang de colonel et il était catholique. Lorsque les Chrétiens virent les progrès de la mosquée, il se rendirent chez ce chef pour le convaincre d'interdire aux prisonniers italiens d'aller construire la mosquée. Alors le chantier s'arrêta. « Je suis allé à Dar-es-Salaam, raconte le Cheikh Mubarak Ahmad, et là j'ai rencontré un officier européen, qui était mon ami, pour me plaindre de cette situation. Il a téléphoné au directeur de la fonction publique et lui a dit que c'était une très mauvaise décision que des prisonniers soient autorisés

à construire des églises et empêchés de construire une mosquée. Passés deux jours, le directeur m'appela et il téléphona au chef des prisonniers pour qu'il les laisse construire la mosquée de l'Ahmadiyya ». (*Taarikh e Ahmadiyya jalada 7,* p. 276)

Au moment où les travaux de construction progressaient, les Ahmadis faisaient les travaux du *Waqar Amal* – des travaux bénévoles – en cassant des pierres et en les apportant à l'endroit où la mosquée se construisait. Mme Sasa Masudi qui était une petite fille à l'époque nous a expliqué comment elle participait avec joie en portant des pierres depuis la colline du vieux Kanyenyera jusqu'à la mosquée.

C'est chose heureuse que cette culture du bénévolat soit devenu une politique à part entière du Tanganyika lorsqu'il s'est libéré le 9 décembre 1961. De nombreux travaux furent effectués bénévolement et l'importance qui a été mise dans l'éducation a été de préparer l'élève à ce qu'il utilise ses mains et qu'il aime ne dépendre que de lui-même.

Les bâtisseurs captifs virent la crainte révérencielle de Dieu du Cheikh Mubarak Ahmad à la façon dont il les saluait et leur donnait leurs salaires avant même que la sueur n'ait séché. Souvent ils lui demandaient quand la guerre finirait pour qu'ils retournent chez eux. Le Cheikh Mubarak Ahmad leur donna une réponse et leur dit dans une langue prophétique : « La guerre sera terminée au moment où notre mosquée aura été achevée ». La mosquée a été terminée au mois de

novembre 1944, et peu de mois après, en 1945, la seconde guerre mondiale était terminée. Les bâtisseurs italiens retournèrent chez eux et furent des témoins de la vérité de l'Ahmadiyya.

Les derniers préparatifs pour l'ouverture furent faits et la mosquée ouvrit le 14 décembre 1944. Un programme spécial fut écrit qui indiquait les activités de ce jour. La lecture du Saint-Coran fut faite par Kaluta Amri Abedi et il composa, avec Komangi Sansa, un poème au sujet de l'ouverture de la mosquée. Ce poème dit :

« NOUS REMERCIONS LE BON DIEU POUR LA CONSTRUCTION DE LA MOSQUÉE

1. Al Hamdu lillaahi[19], *nous remercions le Bon Dieu*

Qui nous a donné l'occasion, et nous a prêté la force

Pour ce bâtiment de qualité, qui est meilleure assurément

Nous remercions le Bon Dieu, pour la construction de la mosquée

2. Bien que faibles, nous avons construit soigneusement

Par la bénédiction du Bon[20], et nombre de ses faveurs

Il nous a donné l'élégance, pour ce bâtiment mes amis

Nous remercions le Bon Dieu, d'avoir construit la mosquée

3. Le Bon Dieu nous le remercions, ici dans la ville de Tabora

Nous ne pouvons blasphémer, nous pauvres gens

Il nous a comblé de liberté, afin que nous ne soyons pas offensés

Nous remercions le Bon Dieu, pour la construction de la mosquée

4. Nous ne sommes que des humbles, nullement des Sultans

Nous n'avons pas de richesse, le Trésor est au Bon Dieu

Notre Seigneur nous l'approuvons, la grâce dont Il nous a assistés

Nous remercions le Bon Dieu, pour la construction de la mosquée

5. L'endroit où nous avons construit, le terrain de Mhama

Autrefois ils l'utilisaient, pour que ce soit un marché aux vaches

Il nous conviendra à présent, pour y adorer le plus Gracieux[21]*,*

Nous remercions le Bon Dieu, pour la construction de la mosquée

6. C'est une mosquée de pierres, on la voit du marché
Elle te stupéfiera, si tu la vois en réalité
Que le Seigneur soit remercié, de prier à la mosquée
Nous remercions le Bon Dieu, pour la construction de la mosquée

7. Elle a quatre minarets, qui flattent la vue,
Et quatre coupoles, sont placées sur les côtés,
Il n'y a absolument rien d'autre, chez nous à l'intérieur
Nous remercions le Bon Dieu, pour la construction de la mosquée

8. Il y a un terrain spécial, qui a été fait jardin
Il y a une beauté extatique, de la voir ils désirent
Société musulmane, nous remercions le plus Grâcieux
Nous remercions le Bon Dieu, pour la construction de la mosquée

9. Les artisans qui l'ont bâtie, sont les Italiens
Notre concours nous avons prêté, un art de valeur
Sans qu'on les dirige, ce sont des maîtres assurément
Nous remercions le Bon Dieu, pour la construction de la mosquée

10. L'administration pareillement, infiniment nous a aidé

Il y avait au départ, de nombreuses paroles en ville

Toutes elle les a faites cesser, qu'il n'y ait pas de malheur

Nous remercions le Bon Dieu, pour la construction de la mosquée

11. Membres de l'Ahmadiyya, qui êtes sur le Continent et la Côte

Tous s'efforcèrent, ce travail du Bon Dieu

L'aide ils fournirent, par la beauté de l'âme

Nous remercions le Bon Dieu, pour la construction de la mosquée

12. Nullement ils ne fléchirent, pour regarder dans leurs poches

Leurs centimes ils les donnaient, sans peur de se retirer

Le travail continua, sans tomber à terre

Nous remercions le Bon Dieu, pour la construction de la mosquée

13. Nombreux qui se tinrent, avec des montants dans les mains

Et les femmes aussi, se joignirent au groupe

Les pierres elles les poussèrent, pour les sortir des collines

Nous remercions le Bon Dieu, pour la construction de la mosquée

14. Membres de l'Ahmadiyya, Dieu nous a aidé

Il convient de Lui rendre gloire, de Le glorifier assurément

Et d'en avertir le monde, nous remercions le Bon Dieu

Nous remercions le Bon Dieu, pour la construction de la mosquée »

K. A. Sansa Ahmadi et K. A. Abedi Ahmadi, numéro de *Mambo leo*[22] d'Avril 1945, p.47

Le Cheikh Mubarak Ahmad prononça un vibrant discours. Il commença par témoigner sa reconnaissance à Dieu Tout-Puissant pour avoir donné la capacité à la communauté islamique Ahmadiyya de bâtir la première mosquée du pays. Il expliqua que cette mosquée n'appartenait à personne mais qu'elle était la maison de Dieu Tout-Puissant. Ainsi il appela ceux qui voulaient célébrer le culte à utiliser cette mosquée. Il expliqua que les êtres humains sont égaux et que, tous, nous avons été créés pour adorer Dieu

Tout-Puissant. C’était une source d’étonnement et un grand enseignement au sujet de la théorie de l’égalité des êtres humains. Sans discrimination, les gens de toutes les couleurs se tenaient ensembles, une chose qui était étrange dans les années 1940. La mosquée ajouta au panorama de la ville de Tabora et son architecture témoignait de belles influences entre l’art occidental et celui d’Orient. Les médias lui firent une très bonne réputation. Certains alors l’appelèrent le Taj Mahal de l’Afrique de l’Est. Le Taj Mahal est un très beau bâtiment en Inde où se rendent de nombreux touristes.

Des lettres et des coups de téléphone de félicitations affluèrent chez le Cheikh Mubarak Ahmad. Parmi ceux qui envoyaient leurs compliments, il y avait le gouverneur du Tanganyika, le gouverneur du Kenya, le secrétaire principal du Tanganyika, le chef du département de l’éducation, les représentants de l’Allemagne, de la Pologne, des Pays-Bas, des Chiites, des Sunnites, de l’Iran. Toutes ces lettres furent lues par M. Chaudri Mukhtar Ahmad Ayaz.

Au moment où l’animation liée à la construction et l’ouverture de la mosquée cessa, Kaluta Amri Abedi était en classe de neuvième. C’est alors qu’il se rendit chez lui à Ujiji pour la première fois depuis qu’il était entré dans l’Ahmadiyya. Il trouva la ville dans un grand état d’inimitié et de haine. L’une des voies qu’ils[23] sentaient qu’ils pouvaient utiliser était que sa mère génitrice, Mme Joha Kakolwa, lui retire son

affection. Ils comprenaient très bien la façon dont il aimait sa mère. En passant par l'intermédiaire de son frère, Matala, qui était très respecté pour sa sagesse et avait reçu le surnom de « juge des Wanyakalamba ». Ils voulaient se servir de lui pour qu'il dise à Mme Joha Kakolwa qu'elle retire son affection à son fils. Matala déçut leurs espérances et leur dit « le sang est plus lourd que l'eau ». Mme Joha Kakolwa les intimida en leur disant : « la douleur de l'enfantement, celle qui la connait est la génitrice ». Les moqueries ne cessaient pas cependant à l'égard de Kaluta Amri Abedi. Son petit frère, M. Kaindu Athumani, n'acceptait pas de supporter de voir son frère être moqué de la sorte et, quelques fois, c'était un moment difficile pour Amri de le retenir tandis qu'il tourbillonnait en direction de ces groupes de moqueurs.

Lorsque ces plans s'avérèrent vains, ils sentirent alors qu'ils pouvaient menacer Kaluta Amri Abedi de lui imposer l'*halbadari*[24]. Son oncle maternel Mbaraku Kakolwa avait été très contrarié par le ralliement de son neveu à l'Ahmadiyya. C'est pourquoi il voulut qu'on tienne pour lui ces prières afin que celui qui avait quitté le droit chemin périsse. C'est le Cheikh Khalfan Kiumbe qui fut choisi pour mener ces prières. Kaluta Amri Abedi fut très préoccupé car il sentait que son oncle est celui qui allait périr en vérité. De là, il ne sortit pas le jour des prières. Le Cheikh Khalfan Kiumbe dit qu'il ne pouvait pas faire la prière sans que les deux personnes soient là et c'est ainsi que ce combat se termina.

Cependant l'intensité de l'antagonisme ne diminua pas. Ils cherchèrent une nouvelle méthode et ce fut de le menacer de ne pas l'enterrer lorsqu'il serait mort. « Sa réponse était, raconte M. Zakaria Kizito, quand je mourrai, je pourrirai et quand je pourrirai je puerai, quand je puerai je vous gênerai et quand je vous gênerai vous m'enterrerez ou vous irez me jeter dans la forêt ce qui me conviendra très bien pour m'abriter ». Mais Dieu Tout-Puissant avait d'autres plans. Ceux qui pensaient qu'il manquerait d'une sépulture furent pris de stupeur lorsqu'il mourut en 1964 et qu'il fut enterré par une foule de gens et de génies (des grands hommes). Tous les dirigeants d'Afrique de l'Est et centrale étaient présents. Julius Nyerere de Tanzanie, Kenyatta du Kenya, Obote d'Ouganda, Kenneth Kaunda de l'UNIP de Zambie, Kamuzu Banda du Parti du Congrès du Malawi. Vingt-et-un coup de canon furent tirés en son honneur pendant la cérémonie de funérailles. Et il est vrai, comme il l'a lui même prédit, que ceux qui craignent le Plus Grâcieux sont ceux qui trouvent une bonne fin.

« Pour une personne d'avoir de l'honneur, est de craindre le Plus Grâcieux

C'est là que tu sentiras la paix, dans l'au-delà et par le monde

L'ennemi de te pourchasser, il sera vaincu en chemin

Ceux qui craignent le Plus Grâcieux, sont ceux qui ont une bonne fin » Diwani ya Amri, p. 56

Tandis qu'il était encore en classe de neuvième, il épousa Zamda fille de Sudi. Il y eut une querelle parce qu'il était de l'Ahmadiyya. Finalement le mariage se fit et il revint à l'école.

« Mon défunt père lui-même m'a raconté, dit Radhia fille d'Amri, au début, les parents de Mme Zamda fille de Sudi acceptèrent que leur fille soit épousée par Kaluta Amri Abedi. Mais ils changèrent d'avis par la suite en raison des différences de confession. Un jour, Amri eut une vision où une personne qu'il ne connaissait pas entrait dans sa chambre et le réveillait dans son lit. Lorsqu'il était encore dans son rêve, il se vit éveillé et vit cette personne qui lui donnait un petit bâton de la taille d'un doigt et lui disait de conserver ce petit bâton et qu'à chaque fois qu'il l'aurait avec lui, ses problèmes trouveraient une solution. Alors il prit le bâtonnet, le mit sous son oreiller et se rendormit. Le matin à son réveil, il se rappela de ce rêve. Lorsqu'il regarda sous son oreiller il fut très surpris de voir que le bâtonnet qu'on lui avait donné dans son rêve se trouvait encore sous l'oreiller. Il prit le bâtonnet et le mit dans sa poche. Ce jour-là, il était prévu qu'ils aillent à nouveau discuter de la question du mariage. Amri alla avec des parents dans la maison de sa fiancée avec le bâtonnet toujours en poche. Lorsqu'ils arrivèrent là-bas, le Cheikh Abdul Muhsin, qui était un parent de Mme Zamda et le principal intermédiaire du côté de Mme Zamda, les invita agréablement et leur dit : « Brisons aujourd'hui la racine de la querelle ! Apportez vingt shillings pour que nous puissions

sceller le mariage ». Tous furent surpris, aucun ne s'attendait de ces gens à ce qu'ils consentent, par aucune des voies envisageables, à ce que cette question soit conclue.

Les parents qui l'accompagnaient, ainsi qu'Amri, demandèrent à ce qu'on diminue ce prix qui était trop élevé pour l'époque. Amri leur dit qu'il irait chercher cet argent et qu'il l'apporterait, par conséquent l'on fixa un jour pour apporter la dote. Lorsque le jour arriva, ils revinrent avec les vingt shillings qui étaient requis. Les parents de Mme Zamda les refusèrent et demandèrent soixante shillings à la place. Amri demanda à nouveau un délai pour chercher cette somme. À nouveau, Amri revint avec des parents et les soixante shillings dont la famille de Zamda avait besoin. Mais à nouveau, ils les refusèrent et demandèrent cent shillings à la place. Heureusement, Amri était venu avec cent shillings. Lorsqu'il donna cet argent, la majorité des membres de la famille de Mme Zamda accepta qu'elle soit épousée, même s'il y en avait quelques uns qui continuaient à s'opposer. La décision du plus grand nombre fut suivie cependant et Amri épousa Zamda fille de Sudi, qu'Amri appellerait plus tard Shami fille de Sudi, en décembre 1941. Il lui avait donné ce nom car dans la maison où ils vivaient, la maison de sa grande sœur Matara, il y avait un monsieur de la tribu des Kiha qui s'appelait « Zamunda ». Et à chaque fois qu'Amri appelait sa femme « Zamda », monsieur Zamunda répondait en croyant que c'était lui qu'on appelait ! Plus tard Amri

pensa qu'il ne fallait pas que ce bâtonnet devienne un test de Dieu et qu'il dépende de lui à la place de Dieu Tout-Puissant. Il décida de se débarrasser de ce bâtonnet et de ne plus y penser après ».

Tandis qu'il était en classe de neuvième Kaluta Amri Abedi réussit l'examen de passage en classe de dixième. Il partit alors à Dar-es-Salaam pour intégrer l'école de la Poste.

Avant qu'il n'ait encore fini ses études, Kaluta Amri Abedi explique :

« 1. Alors je fus averti
Par un Homme respectable
Notre Cheikh d'Uluwa
Mubarak l'homme honnête

2. Il purifie ô toi Amri
Le mal s'étend
Cesse le travail, la prédication
La religion que tu les serves

3. À votre service répondis-je
Le travail je cessai
Dans les apprentissages j'entrai
Du service de la religion

4. Alors il me mit à l'école
Chez lui dans son bureau
Pour m'enseigner le Coran
Et d'autres connaissances

5. Il m'a dirigé
Ensemble avec les autres du début
Je demande au Seigneur le Puissant
Qu'il les comble de grâce

6. Voici les remerciements
Je remercie le Bienfaisant
Pour toute votre gentillesse
Ô vous mes maîtres

7. Ici je m'arrête, De par les qualités du Généreux
Soyez bénis maîtres, D'aujourd'hui et des temps »
Diwani ya Amri, p. 133

LE TRAVAIL DE PRÉDICATEUR COMMENCE

Depuis qu'il était à l'école de Tabora, Kaluta Amri Abedi montrait une bonne disposition dans les affaires religieuses. De nombreuses qualités d'un prédicateur musulman étaient en lui. Dépendre en tout de Dieu Tout-Puissant, aimer l'étude et le désir de rencontre d'autres personnes qui ont discerné le chemin du vrai. Tout ceci conféra au Cheikh Mubarak Ahmad une grande confiance dans ce que Kaluta Amri Abedi pourrait devenir un bon prédicateur. Tandis qu'il était en classe de neuvième, il passa l'examen pour aller en dixième et réussit. Ce succès lui donna l'occasion d'aller à l'école de la Poste dans le quartier d'Ilala à Dar-es-Salaam afin de suivre les cours en rapport avec les activités postales. Les espoirs pour l'avenir étaient grands car l'on s'attendait à ce qu'à peine ayant fini ces cours il devienne sous-receveur des Postes[25]. C'est à ce moment que le Cheikh Mubarak Ahmad le pria d'abandonner les affaires du monde et qu'il soit l'instrument de la religion. Immédiatement, Kaluta Amri Abedi répondit « à votre service ! » et s'attela à la tâche de l'annonce de la parole de Dieu.

À compter de ce moment, il eut l'intention de servir Dieu Tout-Puissant. En son for intérieur il disait adieu aux plaisirs du monde. Et il eut le dessein de se tenir éloigné des honneurs. De nombreux gens, dont des membres de sa famille, furent surpris par sa décision.

Beaucoup supposèrent que quelque chose d'inhabituel s'était produit. Mais Kaluta Amri Abedi ne revint pas en arrière. Il avait déjà vu le visage de Dieu Tout-Puissant dans un rêve et beaucoup d'évènements qui lui avaient donné une connaissance certaine. Un autre prédicateur célèbre d'Afrique de l'Est, Inayatullah Ahmad, rencontra Kaluta Amri Abedi et lui expliqua l'importance de faire don de soi pour le travail de Dieu. Il lui expliqua également l'importance d'aller à Qadian pour y recevoir des connaissances de niveau supérieur. Kaluta Amri Abedi consentit à tout ce qui précède.

En 1943, Kaluta Amri Abedi débuta officiellement à Tabora le travail pour la communauté islamique Ahmadiyya sous la direction du Cheikh Mubarak Ahmad. Lorsqu'il atteignit Tabora, le Cheikh Mubarak Ahmad emmena Kaluta Amri Abedi pour qu'il réside chez M. Muhammad Asghar Lone. À cette époque, il était tout à fait impensable qu'un Africain aille vivre chez un Indien. L'Ahmadiyya avait enlevé la suie du racisme et par conséquent Kaluta Amri Abedi fut reçu comme un invité à part entière de la maison de M. Muhammad Asghar Lone. Il reçut le gîte et le couvert. L'épouse de M. Lone balayait la chambre où vivait Kaluta Amri Abedi chaque matin et elle la rangeait.

« Le premier jour, raconte-t-elle, j'ai été surprise quand je suis rentrée pour faire le ménage dans la chambre d'Amri. Son tapis de prière était trempé. Je me suis demandé si de l'eau y avait été renversée. Le deuxième jour, c'était exactement la même chose. Les

larmes ont commencé à me monter aux yeux à l'idée que ce jeune homme, issu d'un pays complètement éloigné du pays du Messie Promis (AS), puisse être si épris de la foi qu'il verse des torrents de larmes à ce point ». Cette femme avait reconnu avec certitude qu'ils vivaient avec un jeune homme qui était un Saint[26] de Dieu Tout-Puissant.

Les matières relatives à l'instruction de Kaluta Amri Abedi suivaient un programme spécial. On lui avait déjà appris la première partie du Saint-Coran. La première matière dans laquelle il fut renforcé fut la lecture des livres de la communauté Ahmadiyya. Il reçut également des leçons de *Fiqh*[27] et d'histoire de l'Islam. Kaluta Amri Abedi était devenu à présent un aide-élève. Il assurait le travail de la prédication, tapait à la machine et traduisait tout ce que lui donnait le Cheikh Mubarak Ahmad.

Sa vie était tout à fait ordinaire. Ses vêtements devenus célèbres étaient une simple tunique, une veste et un tarbouche.

Le soir il pouvait laver sa tunique et elle était propre et sèche le lendemain matin. Après être resté chez M. Lone pendant un moment, il déménagea chez un vieux notable de la communauté, M. Yusuf Dunia. Il faisait partie des anciens à s'être les tous premiers ralliés à la communauté des Musulmans ahmadis à Tabora.

C'est chez Yusuf Dunia, la nuit du 20 décembre 1944, que Kaluta Amri Abedi vit en rêve une vieille femme avec une canne qui se dirigeait vers la maison où il

vivait. Kaluta Amri Abedi se réveilla en sursaut et alla réveiller son hôte. Yusuf Dunia ouvrit la porte de sa chambre et lui demanda ce qu'il pouvait bien se passer. « Je viens de voir en rêve une vieille femme avec une canne qui vient, là où je suis, l'interprétation[28] du rêve est que j'aurai une fille qui recevra la bénédiction du grand âge ». Yusuf Dunia éclata de rire. Il ne pouvait croire que quelqu'un puisse réveiller quelqu'un d'autre dans la seule intention de lui expliquer un rêve. Yusuf Dunia se demanda en son for intérieur ce qui faisait que ce monsieur ne lui avait pas expliqué le rêve le matin. Je suppose qu'il n'avait pas compris à quel point le rêve avait affecté Kaluta Amri Abedi.

Lorsque Kaluta Amri Abedi revint dans sa chambre, il y trouva sa femme qui ressentait déjà des douleurs. Il alla une autre fois frapper chez son hôte qui, par plaisanterie, lui demanda s'il avait une autre vision ? Il lui dit que sa femme souffrait et qu'il fallait qu'ils aillent dans sa chambre. Ils y trouvèrent Mme Shami qui entrait dans le travail de l'accouchement. Décision fut prise de conduire la femme enceinte à l'hôpital mais Mme Shami refusa catégoriquement. Ils n'avaient pas d'autre choix que de faire venir un docteur. Un médecin européen vint à son chevet, et une fille vit vraiment le jour. Elle reçut le nom de Radhia. Kaluta Amri Abedi rappela à son hôte cette vision. Ce dernier resta à sourire et à le taquiner en disant, « toi tu es un prophète ! ».

Dans cet événement il y a une leçon. Dieu Tout-Puissant parle encore avec ses sujets. La deuxième partie de la vision s'est accomplie parce qu'au moment d'écrire ce livre (2009), Radhia a soixante-cinq ans. Par conséquent la prédiction du grand âge est accomplie et Mme Radhia a beaucoup travaillé pour la religion. Elle a été *Sadr Lajna*[29] au moment du voyage du *Khalifatul Masih*[30] V, elle fut élue dans le comité de lecture des livres de la communauté Ahmadiyya traduits par la communauté. Elle a traduit le petit livre de *Jésus sur la Croix*, une composition d'Abdul Ataa, et a eu l'occasion d'être membre du *Majlis Aamila*[31] national.

Après la naissance de Radhia, il ne se passa pas longtemps, comme le maître Kaluta Amri Abedi était connu avant de recevoir le diplôme de *Shahid*[32] de l'Université de la communauté à Rabwah, pour qu'il déménage dans le quartier de Rufita à Tabora. C'était le lieu que la communauté lui avait préparé.

Lorsque la lutte pour la construction de la mosquée *Al-Fadhl* de Tabora fut terminée, le Cheikh Mubarak Ahmad, suivant les instructions du siège central de la communauté, déplaça le siège de la communauté de Tabora à Nairobi.

Le maître Kaluta Amri Abedi demeurait seul à présent et il fallut écrire les plans des sermons. Ses actes étaient en accord avec les enseignements de l'Islam et c'est ce qui attirait de nombreuses personnes chez lui. Son désir d'enseigner était grand. Ainsi toute personne

qui venait avec une soif de connaissance ne manquait pas d'étancher sa soif. Étant un lettré, il aimait lire des livres de toutes sortes. Ces livres attiraient les lettrés qui appréciait sa compagnie et échanger des idées. Avec sa plume, il écrivit de nombreux articles dans le journal *L'Amour de Dieu*[33] où il édifiait les lecteurs et répondait aux controverses de ses adversaires. Les poèmes pour diriger les lecteurs afin qu'ils accueillent le Messie Promis (AS) furent composés avec art et, passant par cet art de la composition, il noua des amitiés dans les nombreuses régions d'Afrique de l'Est et partout où se parle le kiswahili.

La communauté lui confia également la tâche d'apprendre la langue swahilie aux prédicateurs qui venaient de l'étranger. Il mena ce travail avec un grand soin. Maulvi Shah Waliullah, l'un des premiers prédicateurs à avoir été envoyé en Afrique de l'Est, a appris le kiswahili grâce au maître Kaluta Amri Abedi. Il explique à quel point le maître Kaluta Amri Abedi était consciencieux dans son travail, il dit : « Il préparait la leçon et chaque élève en recevait un exemplaire. Par ce moyen, les élèves et le maître pouvaient lire ensemble et se réjouir de ce travail ».

Tandis qu'il était un prédicateur musulman dans la ville de Tabora, le maître Kaluta Amri Abedi ne s'occupa qu'une seule fois de la culture rizicole. Cette année, la situation était grave. La pluie ne tombait pas et la sécheresse perdurait. Le maître Kaluta Amri Abedi arriva dans les champs, accompagné de sa

femme Shami, et vit l'état attristant de ses plantations. Il fut pris de larmes, il s'empara d'une bouilloire, fit ses ablutions rituelles pour une prière surérogatoire[34] de deux inclinations. Ce fut une prière avec un long moment de prosternation et des larmes qui coulent. Il n'avait pas encore terminé cette supplique quand les nuages commencèrent à se rassembler. Alors la pluie tomba sur son champ et aux alentours.

LES SERMONS AU KENYA

Avant l'Indépendance du Tanganyika en 1961, l'Afrique de l'Est était unifiée. De 1934 à 1944 le siège de la communauté islamique Ahmadiyya fut à Tabora. Juste après la construction de la mosquée, sur ordre du siège central, le Cheikh Mubarak Ahmad déménagea à Nairobi. Il laissa à Tabora le maître Kaluta Amri Abedi qui faisait le travail du prêche.

En 1945, un groupe de prédicateurs de Tabora alla à Kisumu, au Kenya, dans l'objectif de transmettre le message du Messie Promis (AS). Parmi eux se trouvaient le maître Yusuf Dunia, le Cheikh Swaleh, le maître Kaluta Amri Abedi, le Cheikh Nurulhaq Anwar et le Cheikh Mubarak Ahmad. À peine arrivés à Kisumu, ils allèrent dans la partie de la ville nommée Thembobe près du lac Victoria. Et de là ils se promenèrent dans les parties de Maragoli et Gemi. Les premiers jours à Thembobe furent difficiles. Ils ne connaissaient personne dans ces endroits. C'est ainsi qu'ils se rendirent chez un Asiatique de confession ismaélienne pour solliciter un endroit pour dormir. Cet homme, un commerçant du nom de Manji, leur offrit un endroit où il entreposait ses marchandises, en particulier du sucre non raffiné. Cet homme ne leur donna rien pour se couvrir. Par chance ces prédicateurs musulmans avaient leurs draps qu'ils étendirent. Mais parce que le sol était rempli de sucre non raffiné, leurs draps en furent couverts. Et comme si cela ne suffisait

pas les moustiques les encerclèrent ici et là avec leur bruit pénible. C'était une situation difficile pour ces prédicateurs. Monseigneur Inayatullah Ahmad, monseigneur Fadhilillahi Bashir, le maître Kaluta Amri Abedi, le Cheikh Nurulhaq Anwar, monseigneur Sayyid Shah passèrent la nuit sans trouver le sommeil. Ils supportèrent cette situation jusqu'à ce que vienne le moment de la prière de Tahajjud. Cette situation de contrariété et de gène, c'est elle qui renforça le zèle des prédicateurs à poursuivre le prêche.

À trente kilomètres environ de Kisumu, il y a un endroit qui s'appelle Luanda. C'est là qu'ils installèrent le siège de la communauté de Kisumu. La communauté loua deux maisons à un commerçant hindou du nom de Murki Lal.

L'œuvre d'édification se passait bien. Chaque matin l'armée du Messie Promis (AS) sortait et répandait l'Ahmadiyya. Le maître Kaluta Amri Abedi se réjouissait énormément de son travail, de la fraternité et de l'amour qui régnaient entre lui et les prédicateurs du Pakistan ainsi que les Ahmadis asiatiques. Cela n'avait pas d'égal. L'opium de la couleur avait disparu et l'honneur d'un homme dépendait de sa Droiture[35]. Ce n'étaient pas que des mots théoriques. C'étaient des exemples vivants de l'extinction des idées de couleur. Des Ahmadis asiatiques rendirent visite à Kaluta Amri Abedi à Kisumu et, en raison de cet honneur d'être un prédicateur, ils lavèrent ses affaires, cuisinèrent pour lui et firent le ménage dans sa maison. De plus ces

Ahmadis asiatiques étaient des lettrés de bonne condition. Les Africains furent très surpris de voir que ces services étaient procurés à un Africain. Beaucoup s'étonnèrent et dirent : « Ou bien tu es un Indien noir ? ». Le maître Kaluta Amri Abedi leur dit que tout ceci venait des enseignements de l'Islam tels qu'ils avaient été mis en évidence, à présent, et décrits par le Messie Promis Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS). Tout ceci est une grande bénédiction qui a été apporté par l'aimé du Noble Prophète Muhammad (SAW), c'est à dire Seydna Ahmad (AS).

FAZAL AHMAD ODERA

L'œuvre de prédication à Kisumu et les hameaux alentours commença à donner des fruits. Le maître Kaluta Amri Abedi et d'autres prédicateurs comprenaient très bien la langue et la culture *luo*. Ceci est l'un des grands secrets des sermons que de pouvoir comprendre la coutume et les traditions des personnes concernées. L'une des personnes de Kisumu à avoir été attirée par les enseignements de l'Ahmadiyya fut un Chrétien, du nom de Peter Odera. C'était un lettré qui faisait le travail d'interprète pour les prédicateurs de l'Ahmadiyya. Ce qu'il traduisait est entré dans son esprit et il demanda le livre de *L'Arche de Noé* écrit par Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS) pour le lire. Il le lut avec une très grande attention et le termina. Un

jour il fit un rêve où de nombreuses personnes s'étaient rassemblées pour attendre avec une grande impatience une déclaration venue du Ciel. D'un coup on entendit une voix qui dit : « La vrai religion en Dieu Tout-Puissant est... » et la voix s'interrompit. Cette situation fit redoubler d'agitation la foule de ceux qui attendaient de savoir qu'elle est la vraie religion. La voix se fit entendre une deuxième fois : « La vrai religion en Dieu Tout-Puissant est l'Islam ». Lorsque cette annonce fut terminée, il se réveilla avec une paix immense dans son âme. Le lendemain il se rendit chez les prédicateurs et expliqua son rêve puis rejoignit l'Ahmadiyya. Après sa conversion il obtint un nouveau nom et fut connu comme Fazal Ahmad Odera.

« Le premier Africain à avoir rejoint la communauté islamique Ahmadiyya à Kisumu au Kenya, dit le Cheikh Inayatullah Ahmadi, fut M. Fazal Ahmad Odera, qui s'est converti suivant les efforts de M. Bashir Hayat, M. Bhai Fadhle Ilahi, M. Rashid Hayat et M. Qadhi Abdus Salaam Bhatti. À l'origine M. Odera était un Chrétien de confession catholique. On le conduisit à Tabora afin qu'il ait l'occasion de rencontrer d'autres Ahmadis africains avec le Cheikh Mubarak Ahmad ».

« Lorsque j'étais à Tabora, m'a raconté M. Odera, il y avait une grande hostilité contre les Ahmadis, au point où les boutiquiers pratiquaient un embargo sur la vente de nourriture. Un jour, le Cheikh Amri Abedi revint

avec son argent après qu'on lui ait refusé d'acheter un sac de farine. J'étais un lutteur au moment de ma jeunesse. Alors j'ai dit au Cheikh Amri Abedi de me donner cet argent et de retourner avec moi à la boutique. Nous arrivâmes dans la boutique de cet Arabe qui avait refusé de vendre un sac de farine au Cheikh Amri. J'ai soulevé le sac d'une main et jeté au boutiquier cet argent puis nous sommes sortis. Tout le monde était surpris de cette scène et l'Arabe avait complètement reculé de peur. Le Cheikh Mubarak éclata de rire lorsque nous lui racontâmes cette histoire et en ville se répandait la nouvelle que les Qadianis sont des gens très dangereux, ils sont allés chercher un colosse *luo* au Kenya qui porte un sac entier d'une seule main ».

« Après être resté quelques semaines à Tabora, dit Inayatullah, il repartit chez lui au Kenya par le train qui passe de Mwanza à Kisumu. Le Cheikh Mubarak Ahmad et d'autres membres de la communauté étaient à la gare pour lui dire au revoir et le Cheikh dirigea une prière silencieuse pour demander son bon voyage. Il fit le voyage en deuxième classe. Trois de ses compagnons de compartiment étaient des Indiens musulmans non-ahmadis. De longues conversations religieuses se tinrent entre M. Odera et ces voyageurs jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Avant de dormir, M. Odera faisait sa prière quand subitement il vit, alors qu'il était encore complètement éveillé, un Ange de Dieu Tout-Puissant et il parvint

dans son esprit que cet Ange s'appelait Malik Swiddiq. L'Ange dit en anglais à M. Odera:

-*There is no religion acceptable to God but...*

-C'est à dire, il n'y a pas de religion acceptable par Dieu si ce n'est… et il s'arrêta là. M. Odera était stupéfait et il voulait connaître la fin de cette phrase. Ensuite l'Ange revint.

-*There is no religion acceptable to God but Ahmadiyyat.*

-C'est à dire, il n'y a pas de religion acceptable par Dieu si ce n'est l'Ahmadiyya. Surpris, il ressentit une paix immense dans son âme d'avoir reçu la plénitude de la vérité de l'Ahmadiyya ».

Par la voie du rêve, les gens de Kisumu continuèrent à recevoir la vérité du Messie Promis (AS).

« Un jour, raconte le Cheikh Shah Waliyullah, quand le Cheikh Amri Abedi et moi vivions à Kisumu, nous étions en chemin en fin d'après-midi, de retour des prêches, lorsqu'on nous dit qu'une certaine personne âgée nous attendait depuis le matin et qu'elle avait dit qu'elle ne partirait pas tant que nous ne serions pas revenus. Nous lui demandâmes quelle épreuve l'amenait et elle nous dit que, la nuit dernière, elle avait vu en rêve une lumière qui était entrée dans sa chambre et entendu une voix qui lui disait :

-Pars et va te joindre aux Musulmans qui à présent sont dans ton voisinage.

-Lorsque nous revînmes le deuxième jour, on nous dit qu'il y avait un autre ancien qui nous attendait depuis le matin. Quand nous lui demandâmes quel était son problème il nous dit que c'était sa femme qui était venue hier pour se convertir à l'Islam et qu'elle l'avait chassé de la maison en disant qu'elle ne voulait pas vivre avec une personne qui n'était pas encore purifiée. C'était pourquoi il était venu pour se convertir à l'Islam. Et lui aussi rejoignit la communauté ».

« Un jour, se souvient le Cheikh Shah Waliyullah, le Cheikh Amri Abedi, le Cheikh Inayatullah et moi, nous voyagions de Kisumu à Yala. Ce jour nous fûmes pris d'une faim intense. Par conséquent nous décidâmes d'aller dans un hôtel tenu par un membre africain de la communauté, M. Salim Rading, afin d'acheter de la nourriture. Mais par malchance les repas étaient déjà terminés et le propriétaire de l'hôtel était déjà parti parce que nous approchions déjà de la nuit. Il ne restait que quelques employés qui n'étaient d'aucune aide. Le moment de la prière était arrivé. Décision fut prise d'aller prier au bord du fleuve Yala. Nous n'avions pas fait nos ablutions avec l'eau du fleuve par crainte des nombreux crocodiles qui y vivaient. C'est pourquoi nous utilisâmes l'eau que nous avions apportée avec nous et allâmes dans le coin de la route où il y avait des beaux roseaux verts pour prier. C'est le Cheikh Amri Abedi qui dirigea cette prière. Lorsque nous terminâmes notre prière nous vîmes un bus qui s'était arrêté dont le conducteur était M. Nur, un membre africain de la communauté. Il

descendit du bus avec une marmite qui contenait de la nourriture et nous dit qu'au moment où il arrivait il avait rencontré le Cheikh Abdul Ghani qui lui avait donné ce repas et lui avait dit que quand il verrait nos Cheikhs ahmadis à Yala, et bien qu'il leur remette ce repas et que s'il ne les voit pas et bien qu'il le mange lui-même. Dans cette marmite il y avait des chapatis et de la viande qui avait été très bien cuisinée avec aussi de l'halwa. Il n'y a pas de mot pour décrire la joie que nous avons ressentie à ce moment-là. Nous remerciâmes Dieu Tout-Puissant et mangeâmes ce repas ».

« *À un moment de 1947…* », écrit le Cheikh Inayatullah, « *… le Cheikh Amri Abedi, le maître Fazal Ahmad Odera, le maître Abdullah et moi nous allâmes assurer le prêche dans une zone près de Yala, au Kenya. Nous étions occupés par les sermons dans la cour d'un natif de cet endroit quand nous entendîmes subitement des lamentations et des pleurs qui provenaient d'une colline loin devant nous. La cause en était la mort d'un homme. Nous envoyâmes quelqu'un pour qu'il suive cet événement et qu'il nous apporte des nouvelles. Au bout d'un certain temps il nous apprit qu'un jeune Ahmadi sain et solide, M. Sabir, qui venait juste de se convertir à l'Islam, était décédé et que les gens s'apprêtaient à l'enterrer suivant leurs coutumes. Il était le seul Ahmadi dans cet endroit tandis que ses frères et tout ses parents étaient Chrétiens. Nous nous chargeâmes d'un coup de notre fardeau et nous rendîmes sur le lieu du deuil. Nous*

vîmes alors qu'ils avaient achevé de creuser une tombe pour l'enterrer. J'ai essayé avec grande difficulté de faire sortir les gens qui avaient rempli la pièce où était étendu notre frère. Je l'ai soulevé. Il était déjà placé dans une natte pour être enterré suivant leurs coutumes. Je dis à mes compagnons à la vue de Sabir, Messieurs, Sabir n'est pas mort mais il s'est évanoui simplement. C'est pourquoi nous demandâmes immédiatement une couverture et l'étendîmes sur le lit. Nous allongeâmes Sabir dessus et le couvrirent d'une ou deux couvertures. Nous lui fîmes un massage sur la poitrine avec du baume thermogène et forçâmes un comprimé d'aspirine à passer dans sa bouche. Il ne respirait plus et les battements de son cœur n'étaient pas perceptibles dans ses artères. Nous commençâmes à lire le Saint-Coran puis je dirigeai des prières silencieuses en une supplique à son intention tandis que nous étendions les bras. Par la bonté d'Allah, à l'instant même où nous achevions la supplique, Sabir ouvrit les yeux. Nous lui donnâmes du lait chaud et du bouillon de poule et par la grâce d'Allah il guérit complètement par la suite. La rumeur se répandit à toute vitesse que les Cheikhs de l'Ahmadiyya avaient ressuscité un homme à Yala. Il fallut que je niasse ces nouvelles en disant que Sabir n'était mort que parce qu'on l'avait supposé tel mais qu'en vérité il n'était qu'évanoui ».

(*Mukaashifaat*[36], p. 6)

Il y eut certaines personnes qui continuèrent à appeler le Cheikh Inayatullah par le nom de Jésus en comparant Sabir à Lazare. Encore de nombreuses années après, lorsqu'il était revenu au Pakistan, il continua à recevoir des lettres où on l'appelait Jésus.

LES ANGES GARDIENS

Un jour, le Cheikh Amri Abedi, le Cheikh Shah Waliyullah et le Cheikh Inayatullah Ahmadi firent un voyage pour aller prêcher et ils passèrent la nuit dans la maison de roseaux de M. Salim Rading, à environ cinq kilomètres de Yala, dans un endroit qui avait été délimité spécialement pour les Africains. À cette époque les Luos de confession catholique avaient une position extrémiste en matière de religion. Il leur était intolérable que quiconque puisse quitter le catholicisme pour rejoindre une autre confession. Les gens de cette espèce, ils encerclaient la nuit leurs maisons, des lances à la main, et y mettaient le feu quand ils dormaient. Quiconque essayait de sortir de là était tué. Les étrangers furent avertis de cette situation. Parce que la maison où ils étaient arrivés était celle d'un Musulman qui avait quitté le catholicisme et que ses hôtes étaient Musulmans, la probabilité d'une telle attaque nocturne était grande. C'est pourquoi ils passèrent la nuit dans une grande peur. Ils se répartirent des tours de garde où ils sortaient fréquemment faire une patrouille afin de se protéger de tout danger. À un moment le Cheikh Shah Waliyullah sortit et vit quelqu'un qui se tenait dehors avec une lance. C'était leur hôte, M. Salim Rading, qui veillait ainsi sur ses invités. Il en fut très touché et ressenti pour lui de la compassion, il décida donc qu'il aille dormir à l'intérieur. Lui aussi revint dormir. Ensuite il

sortit à nouveau, mais toute sa vie il ne réussit pas à comprendre si ce deuxième voyage il l'avait fait en rêve ou éveillé. Dehors il rencontra une personne qui portait un pantalon et une chemise bleus et une lance qui était d'une plus grande taille que lui. Il s'approcha de lui et demanda qui il était. Il répondit qu'il était un Ange qui avait été envoyé pour les protéger et qu'il n'était pas seul. Ils étaient sept et il lui montra les différents endroits où ils étaient autour de la maison. Tous portaient le même uniforme, avaient la même taille et des armes d'une même sorte. Il ressentit un calme immense et revint à l'intérieur où il trouva ses compagnons profondément endormis. Lui aussi s'endormit. Le matin il leur raconta cet événement et ils remercièrent Dieu.

Un jour, le Cheikh Shah Waliyullah devait rencontrer Amri pour qu'ils se rendent ensuite dans la maison du maître Abdulrahman. Le Cheikh Shah Waliyullah qui venait de Kisumu tarda à arriver et vit que le Cheikh Amri était déjà parti en pensant qu'il avait peut-être différé son voyage. C'était aussi la première fois que le Cheikh Waliyullah arrivait à cet endroit, il n'y connaissait personne et ce serait la dernière fois qu'il y viendrait. Il fut pris d'une grande frayeur à l'idée de rencontrer des bandits de grand chemin. Lorsqu'il arriva à un croisement, il pria Dieu Tout-Puissant pour qu'Il lui indique la bonne direction et qu'Il l'aide. Puis il tenta sa chance sur l'un des chemins et procéda de la sorte à chaque croisement. À la fin le chemin conduisait à la palissade d'une maison. Il fut alors

apeuré, « et si le propriétaire de la maison était une mauvaise personne, ou un assassin ou encore un bandit qui me déroberait tous mes biens ? », pensait-il. Il pria et se rendit vers cette maison. Lorsqu'il en fut proche, il entendit *Allahu Akbar* de la voix du Cheikh Amri Abedi qui conduisait la prière. Il remercia Dieu de l'avoir dirigé à l'endroit où il devait se rendre.

« Souvent le Cheikh Amri Abedi, me dit le Cheikh Shah Waliyullah, faisait des rêves qui se révélaient vrais. Souvent nous lui demandions s'il avait fait un rêve et il nous répondait que oui puis il nous le racontait. À un autre moment, il nous disait qu'il nous avait vus en rêve assurer le prêche à tel endroit sur tel sujet et, nous, nous dirigions de cette façon les sermons. Chacun de nous qui faisait un rêve l'expliquait aux autres et nous dirigions les sermons comme nous l'avions vu dans les rêves ».

CE QU'IL ADVINT DE L'ARABE QUI AVAIT GIFLÉ AMRI

Un jour, le Cheikh Amri accompagné du Cheikh Mubarak passa à un endroit de la ville de Kisumu. Surgit d'un coup un Arabe qui vendait de la viande dans une boucherie et il donna une forte gifle au Cheikh Amri qui provoqua sa chute au sol. La faute était qu'il avait annoncé l'Ahmadiyya. Le Cheikh Amri Abedi se releva lentement, enleva la poussière de

ses vêtements et ramassa son tarbouche et ses lunettes pour les remettre. Le Cheikh Mubarak lui dit avec douceur : « partons », et ils partirent sans rien dire. De nombreuses années plus tard, le Cheikh Mubarak passait dans les quartiers de Kisumu lorsqu'il vit un aveugle venir vers lui et se présenter comme celui qui avait frappé le Cheikh Amri et dire qu'il était aveugle à présent et demandait par conséquent au Cheikh Mubarak de le pardonner. Le Cheikh Mubarak lui dit qu'ils n'étaient que des prédicateurs de Dieu et que c'était à lui qu'incombait la tâche d'implorer le pardon de Dieu. Ce riche Arabe fut ruiné et mourut misérablement dans la gène.

Le dialogue entre Musulmans et Chrétiens continua. Le 21 janvier 1948, le maître Kaluta Amri Abedi et monseigneur Jalaludin Qamar tinrent des discussions religieuses dans la maison de l'Ahmadiyya de M. Khamisi Mlenzi (qui huit ans après donnerait comme épouse au maître Kaluta Amri Abedi sa fille Amina Khamisi Mlenzi). De nombreux Musulmans non-Ahmadis qui étaient dans les débats se réjouirent de voir la façon dont les Chrétiens étaient pressurés au plan de l'argumentation. Le jour suivant, le maître Kaluta Amri Abedi et monseigneur Jalaludin Qamar participèrent à des discussions théologiques dans la classe où l'on parlait des sujets religieux. Les Musulmans qui n'étaient pas Ahmadis furent attirés par les sujets qui étaient abordés par les Ahmadis. Un maître sunnite échoua à bâtir une argumentation dans les débats et un autre auditeur continua à y assister en

raison de la profondeur des questions qui étaient soulevées par les prédicateurs de l'Ahmadiyya. Cet autre maître sunnite fut très affecté de la façon dont les prédicateurs ahmadis structuraient le dialogue à propos de la poursuite de Prophétisme et la Vérité du Messie Promis Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS). Cette capacité et la discussion profonde qu'ils tenaient firent que le maître sunnite suivit les prédicateurs chez eux afin d'avoir plus d'explications. Shabani Khalfan, c'était ce maître, n'avait plus d'argument contre l'Ahmadiyya.

Au mois de mars de cette année 1948, un autre Soldat du Messie Promis (AS), monseigneur Abdul Karim Sharma rejoignit Tabora. A peine arrivé, il fut décidé d'un programme de sermons à Tabora. Et en ce mois de mars, monseigneur Jalaludin Qamar, monseigneur Abdul Karim Sharma, et le maître Kaluta Amri Abedi allèrent prêcher dans la région de Lyangasika. Le travail fut bien fait, on fit parvenir aux gens la nouvelle de la venue du Messie Promis (AS) et on leur vendit des livres et des revues. En plus des sermons, le maître Kaluta Amri Abedi emprunta une autre voie, celle de la plume. Comme nous l'avons vu ci-dessus, le maître Kaluta Amri Abedi avait un don pour la composition de poèmes. Par le chemin de l'art, il pouvait prêcher à propos de la vérité de l'Ahmadiyya. Au mois de mars 1948, il écrivit un poème à son parent Songoro wa Marijani où il lui expliquait à quel point la religion s'était dégradée et que le seul secours qui restait était de se joindre au Messie Promis (AS). Cette année il

poursuivit la traduction du livre *Islam and other faiths – L'Islam et les autres fois*. Après être revenu à Tabora depuis Lyangasika, le maître Kaluta Amri Abedi et monseigneur Jalaludin Qamar allèrent à Cheyo et à Mpangale où ils demeurèrent cinq jours à prêcher et vendre des livres et des revues. Monseigneur Jalaludin Qamar m'a raconté qu'ils se déplaçaient à bicyclette en chantant les poèmes en persan du Messie Promis (AS). Depuis Lyangasika ils allèrent à Sikonge et Kite, parcourant ainsi une distance de 206 kilomètres. De là, ils allèrent à Usinge où ils restèrent six jours. Le 26 septembre 1948, le maître Kaluta Amri Abedi et monseigneur Sayyid Waliyullah firent le tour des prisons où ils rencontrèrent des Africains, des Arabes et des Indiens qui tous reçurent le message de la venue du Messie (AS).

LE DEUXIEME MARIAGE

A la fin de 1948, le maître Kaluta Amri Abedi se maria dans la ville de Tabora avec une jeune femme ahmadie, Mme Aziza Rajabu. Ainsi, il eut alors deux femmes dans une même maison. Ce qui suit sont les paroles de Mme Aziza Rajabu, sans y ajouter ni en retrancher : « Amri était une personne très généreuse. Il lui était impossible de se mettre en colère. Il portait un éternel sourire sur le visage. Toujours il fut le serviteur de Dieu Tout-Puissant. Il se levait la nuit à une heure du

matin, faisait ses ablutions, entrait dans la chambre et entamait la prière de *Tahajjud*. Il pleurait à ce moment. Cette prière durait jusqu'à quatre heures et demie quand il allait pour la prière de l'Aube. La mosquée était loin de là où nous habitions. Mais il ne manquait pas la prière publique. Souvent on lui conseilla de ne pas y aller car c'était dangereux à ce moment de la nuit. Toujours, il disait :

-Cette chose qui me ferait du mal au moment où je me rends à la mosquée pourrait me faire du mal quand je suis à la maison.

-Au moment du mois saint du Ramadan, il consacrait de nombreuses heures à rendre gloire à Dieu Tout-Puissant. Un jour de 1949, le Cheikh Kaluta Amri Abedi se leva le matin complètement perdu dans ses *pensées.* Je lui en demandai la raison, il me répondit :

-Ma femme, après cet État viendra un autre État qui sera totalement différent de celui-ci. Il garantira considérablement un état d'absence de honte, d'oppression, d'adversité et de problèmes. Mais moi, à ce moment-là, je ne serai plus.

-Ses dernières paroles me firent sursauter et je lui dis, eh ! Père de Radhia ! Pourquoi donc te jettes-tu sur toi une mauvaise prière ? Il dit que ce n'était pas une mauvaise prière, qu'il n'avait fait que de me dire les choses qui allaient se produire. Qu'il venait de se voir en rêve en train de voyager sur un bateau avec de nombreuses autres personnes. Qu'il s'était vu décoller d'un coup comme décollent les oiseaux et revenir sur

le long du rivage tandis que ce bateau continuait son voyage. Que ceux qui ont de l'intelligence réfléchissent à ce rêve qu'ils témoignent à quel point il a été réalisé ».

Au sujet de ne jamais manquer d'aller à la mosquée et d'assister à la prière, le Cheikh Yusuf Kambaulaya a écrit un jour les mots suivants au sujet de son diplôme de *Shahid :*

« A Tabora Kaluta Amri Abedi vivait un peu loin de la mosquée et il nous y rendait visite. Chaque matin il venait chez nous pour la prière de l'Aube. Un matin il nous dit de ne pas nous réveiller lentement par faiblesse, d'essayer de courir jusqu'à la mosquée afin de raviver nos corps et de ne pas nous sentir froids. Sa fille et moi nous courûmes mais nous trouvâmes Kaluta Amri Abedi qui était déjà arrivé. Il nous taquina en disant qu'un homme mûr a une certaine habitude et qu'il est dur de la changer ».

LES TROUBLES EN INDE

L'Inde obtint l'Indépendance en 1947, ce qui causa la partition du pays selon des fondements religieux. La nation pakistanaise fut fondée pour que les Musulmans d'Inde puissent s'administrer eux-mêmes après qu'il fut mis en évidence que les Hindous les surpassaient très largement en nombre en Inde. Ceci aurait fait que les Musulmans auraient été battus à toutes les élections et n'aurait pas manqué de les transformer en citoyen de deuxième classe. Les Musulmans craignaient de passer du joug britannique au joug indien, plus mauvais car les fondements de la discrimination sont posés dans leur religion. C'est pourquoi sous la ferme direction de Muhammad Ali Jinnah, qui fut très aidé par la communauté islamique Ahmadiyya, la nation pakistanaise vit le jour. Il fallut que de grands déplacements de population soient réalisés pour que certains Musulmans d'Inde passent au Pakistan et que certains Hindous vivant au Pakistan rejoignent l'Inde. D'effrayantes tueries accompagnèrent ces migrations où des caravanes étaient détruites en chemin et les gens assassinés très cruellement sans épargner les enfants et les femmes. Le siège central de la communauté islamique Ahmadiyya à Qadian en Inde fut envahi par des Hindous et la situation fut une horreur pour les Ahmadis dont beaucoup émigrèrent vers la nouvelle nation islamique du Pakistan.

Le 6 novembre 1947, Amri fut contraint d'écrire au premier ministre indien pour se plaindre de la situation exaspérante du quartier général de la communauté à Qadian. La réponse à cette lettre fut écrite le 20 novembre 1947 comme suit :

« Honorable camarade, j'ai été requis par son excellence le premier ministre pour vous informer de la réception de votre lettre datée du 6 novembre 1947 et pour vous assurer que la sécurité et la protection de Qadian reçoivent une priorité de niveau supérieur de la part du gouvernement. La protection des citoyens des minorités va de sa responsabilité fondamentale. Sincèrement votre. Signé V. H. Coelho, secrétaire éminent du premier ministre de l'Inde ».

Dans le journal *Sunrise* du 10 janvier 1948 se trouve une lettre écrite par le Cheikh Amri Abedi de Yala, à Kisumu, datée du 6 janvier 1948 et adressée au premier ministre de l'Inde de cette période, Pandit Jawahar Lal Nehru, elle dit :

« Votre excellence, il me faut vous informer de la situation effrayante des groupes minoritaires en Inde. Selon vos fréquentes déclarations au sujet de la protection des droits de l'homme et les réunions auxquelles vous projetez de persévérer dans ce dessein, nous avons supposé que le gouvernement indien serait un bienfait pour l'humanité. Mais nous nous désolons à présent de toute information en provenance d'Inde.

À quelle compassion pouvons-nous nous attendre d'une nation qui, sans pitié, tue les citoyens des minorités en raison de différences religieuse et culturelle ? Le gouvernement indien étant impuissant à protéger la vie et les biens de ses citoyens, même après qu'ils l'aient à de multiples reprises assuré du fait qu'ils lui restaient obéissants, comme le firent les Musulmans, comment nous Africains pouvons-nous à présent avoir confiance en un gouvernement de cette nature pour nous représenter impartialement dans toutes les questions internationales ? Quand un gouvernement fait le mal, il ment ensuite pour dissimuler ses fautes et essayer de duper le monde avec des photographies inexactes, alors pouvons-nous, au nom de la vérité, croire en une nation de cette espèce ? Il est particulièrement étonnant que la radio indienne annonce des nouvelles qui sont le contraire de ce qui se passe réellement. Il a été parfaitement bien mis en évidence au sujet de Qadian, le centre d'une branche de l'Islam qui est répandue partout dans le monde, que la police et l'armée ont participé avec les assaillants à la mise à sac de la ville et à son pillage en violation de la loi. Ils ont lancé des bombes sur les mosquées, ont dépouillé les gens de leurs biens, leur ont tiré dessus des balles après leur avoir imposé une loi les assignant à résidence afin de leur refuser davantage une aide. La radio indienne a annoncé des nouvelles erronées et je souhaiterais vous demander personnellement de vous rendre à Qadian et de constater la façon dont la radio a reporté fidèlement

les évènements au reste du monde. Les Anglais, en tant que nation, sont honnêtes et patients. Pour vous faire mieux comprendre, je vous explique, humblement, qu'en Afrique du Sud les Hindous sont si peu nombreux que l'on ne peut les compter ni même pouvoir les rassembler dans un groupe minoritaire de citoyens. Les gens d'Afrique du Sud, à cause de leurs demandes inacceptables, ne les ont pourtant pas tués sur la seule raison de la différence de tradition et de culture. Le gouvernement sud-africain n'a pas dit au sujet des minorités musulmanes, comme le fait la radio indienne, que s'ils ne demeuraient pas loyaux qu'ils quittent l'Inde. La ville loyale de Qadian n'a pas mérité d'être rayée de la carte, ni de même le Pendjab oriental.

J'ai écrit cette lettre avec l'âme joyeuse et sereine et j'ai la certitude qu'un citoyen doté d'un intellect mûr, doué d'une aptitude à ne pas se laisser dominer par les sentiments qui dominent dans la société, comme vous l'êtes, ne peut être corrompu par des nouvelles inexactes de ses agents. Je souhaiterais ajouter également que, comme vous le savez, la Jamaat[37] *de Qadian a des branches partout dans le monde qui sont réputées auprès des administrations qui les gouvernent pour leur loyauté et leur honnêteté. Quel sera l'effet à présent d'en endommager le siège central et d'émettre des informations totalement contraires à la vérité des évènements ? »*

La situation continua à être mauvaise en Inde et au mois d'août 1948, tandis qu'il était à Tabora, Amri écrivit à nouveau au premier ministre indien la lettre suivante :

« Votre excellence,

les communautés islamiques Ahmadiyya de Grande-Bretagne et d'Afrique orientale envisagent d'envoyer une commission de trois à quatre Africains à Qadian en Inde pour observer l'état de leur siège central saint. Elles m'ont donné l'ordre de vous demander si votre gouvernement voit un quelconque obstacle à une visite de cette sorte et s'il se tient prêt à aider cette délégation à remplir les objectifs de cette visite.

La composition de cette délégation a été motivée par les informations qui nous parviennent que la demeure de notre chef suprême a été transformée en un temple sikh et que des actes malveillants ont été faits contre notre lieu sacré et notre patrimoine. Il nous est aussi parvenu que notre institut, notre université, la bibliothèque, les écoles et l'hôpital ont été fermés pour les Ahmadis et que les biens de paisibles Ahmadis ont été confisqués.

Je me tiens dans l'espoir que votre réponse diligente et favorable nous donnera un temps suffisant pour préparer nos documents de voyages et les autres préparatifs requis.

Bien à vous

K. Amri Abedi »

La réponse à cette lettre fut envoyée le 15 octobre 1948 par M. R. S. Arthur, qui était le greffier des bureaux de l'ambassade d'Inde pour l'Afrique de l'Est. On y lit ceci :

« Votre chère excellence, j'ai été requis pour vous retourner votre lettre du 12 aout 1948 à l'intention du premier ministre indien et pour dire que nous avons reçu le conseil de vous informer que nous ne vous suggérerions pas d'envoyer la commission prévue à Qadian en Inde, en ce moment.

Bien à vous

M. R. S. Arthur »

L’ÉDUCATION DE SA FILLE

De grands efforts furent fournis par le Cheikh Kaluta Amri Abedi afin de donner une bonne éducation à sa fille Radhia. Le maître Kaluta Amri Abedi accordait une grande valeur au partage. Il voulait que sa fille entretienne cette attitude. Ainsi il lui donnait son argent de poche et lui disait de donner sa contribution. Il l’encourageait à partager avec ses camarades les objets qu’il lui achetait. En vérité, cette attitude a construit Radhia au point où elle partageait tout ce qu’elle avait, que ce soit une banane ou un cahier. Il lui apprit à pardonner et à ne pas garder d’amertume en son cœur. Un jour où ils jouaient sous un manguier, Yusuf Kambaulaya jeta une pierre qui la frappa sur le front. Le sang commença à couler. Elle se mit à pleurer. Le bureau du maître Kaluta Amri Abedi n’était pas très loin. Elle fut transportée jusqu’au bureau où Yusuf Kambaulaya demanda pardon. Le maître Kaluta Amri Abedi sourit et dit que c’était des choses habituelles chez les enfants. Radhia fut emmenée au dispensaire, on lui fit un bandage et elle revint à la maison. On lui dit d’aller jouer le deuxième jour et qu’elle pardonne à celui qui lui avait fait mal.

La prière publique et le maître Kaluta Amri Abedi étaient comme l’océan et le poisson. Il ne voulait pas abandonner la prière publique. Il voulut que cette habitude soit reproduite par sa fille. Il réveilla sa fille un matin de bonne heure pour qu’ils aillent prier mais

Mme Joha Kakolwa, la mère d'Amri, dit qu'en faisant ainsi il gênait sa croissance. Le maître Kaluta Amri Abedi répondit avec douceur à sa mère que c'est Dieu Tout-Puissant qui est Celui qui fait grandir les êtres et ce n'est pas autrement. Il fallut que la maman accepte car elle sentit que dans cette discussion elle allait perdre jusqu'à son sommeil.

Le maître Kaluta Amri Abedi aimait aussi à favoriser l'attitude de s'en remettre à Dieu Tout-Puissant dans le cœur de sa fille. « Lorsque j'étais petite, raconte Mme Radhia, j'étais très ennuyée par mon ventre. Un jour, mon défunt père s'est réveillé pour la prière de l'Aube et il m'a trouvée avec de grandes douleurs au ventre. Il prit de l'eau dans le frigidaire et la versa dans un verre. Il souleva le verre devant son visage et pria un long moment. Il but un peu de cette eau et continua à prier. Finalement il me donna le verre et je bus de cette eau. Puis il me demanda comment je me sentais à présent. Je lui ai dit que je me sentais beaucoup mieux. Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai plus jamais eu de maladie du ventre.

Un jour, raconte Radhia, lorsque j'étais encore petite. J'ai vu dans un rêve quelqu'un qui venait me porter un verre de lait pour que je le boive. Lorsque j'eus fini de le boire, il me dit qu'il m'en apporterait un autre plus tard. Lorsque j'ai raconté mon rêve à papa, il me répondit :

-Dieu t'accordera la connaissance et dans le futur tu seras bénie d'encore plus de savoir ».

La relation du maître Kaluta Amri Abedi avec sa mère était très bonne et un amour sincère avait éclos entre la mère et son fils. Même si elle ne comprenait pas tout ce qu'il faisait, cela ne suscita aucune distance. Un jour, Mme Joha Kakolwa ne se restreignit pas et dit *Assalaam Alaikum* à l'intérieur de la maison ! Car à chaque fois que le maître Kaluta Amri Abedi entrait il disait un *salam* et lorsqu'il sortait il disait *salam* et en tout lieu *salam.* C'était une chose étrangère à Joha Kakolwa mais elle s'y habitua ensuite et son amour pour son fils en fut redoublé. Même lorsque son fils était ministre elle lui confectionnait des colis de poissons de Kigoma[38], d'huile de palme, de farine en prétendant que son fils avait de nombreux invités à la maison. C'est vrai, l'enfant ne grandit pas pour ses parents.

LA FORMATION À L'IMPRIMERIE

Au début du mois de janvier 1949, on eut besoin du maître Kaluta Amri Abedi à Dar-es-Salaam pour qu'il approfondisse ses connaissances au sujet de l'édition. La communauté islamique Ahmadiyya disposait déjà là-bas d'un petit atelier d'imprimerie. L'œuvre d'impression des livres de la communauté et du journal *L'Amour de Dieu* était réalisée à l'imprimerie de Tabora. La communauté dans son ensemble avait de nombreux projets éditoriaux. Le manuscrit du

Saint-Coran en kiswahili était encore à cette époque en cours de révision pour qu'il puisse aller sous presse. C'est pourquoi le maître Kaluta Amri Abedi se rendit à Dar-es-Salaam, pour augmenter sa connaissance.

L'atelier *Tanganyika Printing Works* est parmi les plus anciens à avoir acquis l'expertise et la renommée dans le domaine de l'imprimerie. Cet atelier se fit connaître encore davantage en imprimant le journal *Tanganyikan Standard* qui était apprécié comme un journal d'information de référence.

En venant de Tabora, le maître Kaluta Amri Abedi accompagné du Cheikh Mubarak Ahmad voyagea jusqu'à Morogoro où ils dormirent chez le cadet du Cheikh Mubarak Ahmad qui travaillait dans une usine appelée *Tanganyika Cotton Company*. Il n'y eut pas de temps de repos tandis qu'il était à Morogoro. C'est au moment de son séjour qu'il acheva la traduction du livre intitulé *Message de l'Ahmadiyya*[39]. Le cadet du Cheikh Mubarak Ahmad, le Cheikh Nazir Shafi, explique : « Ces deux jours où ils séjournèrent chez moi à Morogoro, ils furent à tout moment plongés dans leur travail, à s'entretenir entre eux et quand ils avaient terminé de se prodiguer des conseils le maître Kaluta Amri Abedi tapait à grande vitesse à la machine ». Le talent du maître Kaluta Amri Abedi à taper à la machine était connu et sa vitesse de frappe était grande.

Le 17 janvier 1949, le maître Kaluta Amri Abedi commença la formation à l'imprimerie. Dans ces

apprentissages, il témoigna d'un don supérieur. Ses parties difficiles à expliquer étaient faciles pour le maître Kaluta Amri Abedi. La puissance intellectuelle du maître Kaluta Amri Abedi étonna M. Kimeo qui travaillait dans cet atelier. A la fin de ces enseignements, il revint à Tabora avec la connaissance de l'imprimerie.

En raison de l'amour qu'avait le maître Kaluta Amri Abedi pour l'écriture (on se souviendra qu'il a écrit les livres *Lois de la composition poétique et Diwani d'Amri* et *Correction du commentaire du Saint-Coran*[40] ainsi qu'une myriade d'articles dans *L'Amour de Dieu*) il avait prévu, quand il aurait quitté les affaires politiques de s'occuper de l'imprimerie, en particulier des affaires religieuses. On dit qu'il s'était déjà préparé et avait un plan pour accomplir ce dessein.

LE RETOUR À TABORA

Lorsqu'il revint à Tabora, il ne perdit pas de temps. Sans aucun doute, parmi les choses qu'il avait en estime, il y avait le temps. Et cela va de pair avec cette parole du Messie Promis, Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS) : « Le temps du Messie ne sera pas perdu ». Le maître Kaluta Amri Abedi ne perdit pas de temps. On peut supposer qu'il avait un plan spécial à accomplir avant de s'en aller. Ce qu'il fit dans le temps

des quarante années de sa vie vint de son habitude du travail preste et acharné.

Il y avait un très fameux Cheikh à Tabora qui s'appelait Jumanne Biasi et était un grand ennemi de l'Ahmadiyya. À chaque fois qu'il voyait Amri, ce Cheikh était pris de rage et ne pouvait s'empêcher de lui tenir des propos insultants. Quant à Amri, il passa alors chaque jour par la rue-même où il y avait le secteur du Cheikh. Et de l'instant-même où le Cheikh voyait Amri, il recommençait à fulminer à son égard des propos qui ne méritent pas d'être tenus par un gentilhomme. Amri se redressait à dessein au moment où le Cheikh commençait à l'insulter, il l'écoutait sans rien dire puis disait simplement *Assalaamu Aleikum* et se retirait. Cette situation se reproduisit presque chaque jour. Jusqu'au jour où il se comporta ainsi et qu'il fallut aux gens du quartier, fatigués de cette situation, qu'ils tempèrent son ardeur en lui disant : « Toi le Cheikh mûr, tu es vaincu par la sagesse de cet enfant qui témoigne d'une noblesse et d'une civilisation de qualité supérieure comme l'est le rite du vrai Musulman ».

Un jour, Amri se tenait dans une rue en train de parler avec un monsieur célèbre connu sous le nom de *nyonganyonga*[41] (ce monsieur a reçu son surnom de son travail qui est de pendre les condamnés à mort). Le Cheikh Biasi survint brusquement et quand il vit Amri, son esprit se déclencha immédiatement pour agonir d'injures Amri comme à son habitude. Il dit à Jumanne

nyonganyonga : « Toi, tu parles avec ce mécréant, cet Antéchrist[42] ? »

Monsieur *nyonganyonga* était une force de la nature et un homme entier, il disposait de même d'une puissance exceptionnelle. On dit que dans une dispute au jeu de l'awalé, il pulvérisa d'une main la planche de jeu en frappant dessus. Les insultes du Cheikh Biasi contrariaient énormément monsieur *nyonganyonga* qui avait déjà été satisfait et adouci par les sermons dotés d'une très rare éloquence du maître Amri. Le Cheikh Biasi se trouva pris sous la bastonnade furieuse et enragée de monsieur *nyonganyonga*. L'amertume des coups de bâton conduisit le Cheikh Biasi à s'enfuir à une vitesse extraordinaire et à se réfugier dans une maison du voisinage pour trouver une protection. Ce fut un spectacle inoubliable pour les habitants de Tabora.

Selon le récit du Cheikh Yusuf Athumani Kambaulaya, lorsqu'Amri revint chez lui, il prit sa plume pour conserver cet évènement dans une langue poétique afin que l'on s'en souvienne pour toujours et qu'il demeure un enseignement de la réalisation des signes du Messie Promis (AS): « J'humilierai quiconque veut t'humilier ».

Le poème lui-même dit :

« *Lorsque se vanta le chacal, se sentant rusé*

Il commença à insulter, à diffamer les adultes

Il prit le caractère du tyran, sans lacune aucune

Les tromperies de la tortue et de l'éléphant, le chacal les a mises dans le rite[43]

Dans la brousse ils se rencontrèrent, tous les animaux mûrs

Afin de tenir conseil, pour éteindre ce mal

Le chacal a dépassé les bornes, empêchons-le par la force,

Les tromperies de la tortue et de l'éléphant, le chacal les a mises dans le rite

Commença alors à parler, le grand-frère tortue avec sa barbe

Le chacal en vain se vante, il ne me dépasse pas en malice

Attendez je l'arrêterai, qu'il se sache imbécile

Les tromperies de la tortue et de l'éléphant, le chacal les a mises dans le rite

Grand-frère tortue arracha, des cordes d'écorce humide,

Il les tressa longuement, et en fit un filet

Il partit ensuite le matin, il alla dans le calme

Les tromperies de la tortue et de l'éléphant, le chacal les a mises dans le rite

Grand-frère chacal à sa vue, vint avec dureté[44]

Les épaules hautes se vantant à la cantonade, chantant qu'il est rusé

À la fin il l'insulta, avec une gifle sur la joue

Les tromperies de la tortue et de l'éléphant, le chacal les a mises dans le rite

Grand-frère tortue dit, il prononça sans force

Eh ! grand-frère chacal regarde, cette calotte de dentelle

Le prix en est très abordable, qu'en penses-tu grand-frère rusé

Les tromperies de la tortue et de l'éléphant, le chacal les a mises dans le rite

Le chacal alors ne refusa pas, et il prit le filet

En son cœur il se dit, la tortue n'est pas maligne

Un seul centime elle ne verra, je l'arracherai de force

Les tromperies de la tortue et de l'éléphant, le chacal les a mises dans le rite

Il le mit sur la tête, vite sans comprendre

En un instant la tortue le vit, elle tira sur la corde du filet

Il l'attrapa au cou, d'un coup arriva l'éléphant

Les tromperies de la tortue et de l'éléphant, le chacal les a mises dans le rite

Le petit[45] *chacal que pouvait-il faire, la traction du vieil éléphant*

Il fut traîné sur le chemin, il fut mis fin à sa ruse

On le mit au lieu de guérison[46]*, le rite du vieil éléphant*

Les tromperies de la tortue et de l'éléphant, le chacal les a mises dans le rite

Ô vous chacals de la brousse, ne jouez pas avec l'éléphant

Il a une tortue son amie jurée, rusée avec une barbe

Demandez le pardon, laissez le dogmatisme

Les tromperies de la tortue et de l'éléphant, le chacal les a mises dans le rite

LE VOYAGE DE BUKOBA

M. Rashid Bakari Kazema raconte que c'est au beau milieu de l'année 1949 que le maître Kaluta Amri Abedi fit le voyage de Bukoba pour aller prêcher. Bukoba est une région où il y a des Musulmans et des Chrétiens. Les Musulmans de Bukoba se sont efforcés d'acquérir la connaissance de la religion et du monde. Il n'avait pas de logeur lorsqu'il arriva à Bukoba et passait par conséquent ses nuits à la mosquée. Le jour, il sortait de la mosquée pour aller prêcher et la nuit il était autorisé à y dormir. Le voyage de Tabora à Bukoba était long et il ne fallut pas attendre bien longtemps avant qu'il n'ait épuisé son argent. Durant trois jours, son ventre ne connut pas de subsistance.

C'est au quatrième jour qu'une bonne personne lui donna une fraction d'un régime de bananes vertes connues sous le nom d'*akanana*. De l'instant-même où il commença à manger vint un passant qui lui demanda ces bananes. Le maître Kaluta Amri Abedi lui expliqua que cela faisait trois jours qu'il n'avait pas mangé. Cet homme lui dit qu'il s'étonnait des affaires de Moïse mais qu'il n'avait pas encore vu celles du Pharaon. Cela faisait cinq jours que, lui, n'avait pas mangé. Lorsqu'il entendit cela, le maître Kaluta Amri Abedi donna toutes les bananes au passant. Cet homme les mangea puis le remercia, le salua et s'en alla.

Amri ne connaissait pas cet homme avant et il n'eut plus l'occasion de le revoir par la suite. Nul ne sait si

c'était un homme ou un Ange qui était venu le préparer au réconfort de recevoir un repas. Au moment de cette scène, les gens observaient et regardaient ce qui était en train de se passer. Peut-être cet acte de donner toutes les bananes, alors qu'il avait faim, en toucha beaucoup, car ils commencèrent à se battre pour fournir de la nourriture à Amri. Il en reçut en surplus de ses besoins et chacun voulait avoir l'occasion de l'héberger. Ou peut-être la générosité qu'ils montrèrent provint du fait qu'ils s'accusèrent d'être des Musulmans et que des étrangers puissent venir chez eux et rester trois ou cinq jours sans manger sans que quiconque ne se préoccupe de les traiter avec hospitalité comme le commande l'Islam. C'est Dieu qui connait la vérité des choses.

Mme Radhia Amri Abedi raconte qu'il fut invité à un endroit de Bukoba par un Musulman. Il avait sa chambre dans laquelle il vivait. Le jour il allait prêcher et il se réveillait la nuit pour la prière de Tahajjud. C'était son habitude de fondre en larmes et de pleurer lorsqu'il priait. Il ne fallut pas longtemps pour que l'épouse de son hôte s'aperçoive que son invité était totalement différent des jeunes de son âge. Ainsi, elle commença à le surveiller sérieusement, jour et nuit. Elle fut convaincue qu'il faisait quelque chose en secret la nuit. C'est pourquoi elle marchait sans faire de bruit pour s'enquérir de ce qui se passait. Elle frissonna d'excitation quand elle entendit des pleurs. Elle en vint à découvrir par la suite que c'était les

pleurs d’une personne sur son tapis de prière qui implorait son Seigneur.

Cette femme commença à faire venir de superbes jeunes femmes à la maison pour piéger Amri, mais elle trouva Amri comme un récif que ne font pas trembler les violentes vagues de l’océan. Chaque tour qu’elle essayait se heurtait au rocher. Finalement, elle nourrit de la haine à l’égard d’Amri. D’abord elle essaya de convaincre son mari de le faire partir de leur maison. Cet homme ne fut pas d’accord avec cela. Un autre jour elle tenta à nouveau de persuader son mari en lui disant qu’Amri était un Qadiani qui apporterait la malchance dans la maison et qu’il fallait par conséquent qu’il le fasse partir pour la sécurité de la maison. Ceci aussi fut refusé par le propriétaire de la maison. Alors elle décida d’emprunter la voie des menaces pour le faire partir.

Un jour, Amri trouva des détritus sur son lit avec des petits bâtons qui montraient tous les signes que l’idiotie superstitieuse avait été pratiquée. Pour nombre d’Africains, c’était un facteur suffisant pour faire partir de lui-même quelqu’un d’une maison à cette époque. Mais pas pour une personne qui s’en remettait au Seigneur comme l’était Amri. Il regarda au plafond si cette saleté en avait coulé mais ne vit aucun signe de cette possibilité. Par conséquent il prit le drap, alla le secouer dehors puis le remis sur le lit, étendit un autre drap dessus et dormit dessus.

Peu de jours passèrent pour qu'il voit une nuit une personne lui venir en rêve et lui dire : « LE SERPENT NOIR MORT A ÉTÉ MIS DANS TON LIT. RÉVEILLE-TOI ET JETTE-LE DEHORS ». Ces mots avaient une force telle qu'il se réveilla à l'instant-même. Il alluma la lampe à huile et commença à chercher dans tous les coins du lit sans apercevoir quoi que ce soit. Il chercha ensuite dans tous les recoins de la chambre sans voir quoi que ce soit. Il se consola alors en se disant qu'il ne s'agissait peut-être que d'un simple rêve passager. Il éteignit la lampe et poursuivit sa nuit. Subitement ce rêve revint et lui dit à nouveau : « LE SERPENT NOIR MORT A ÉTÉ MIS DANS TON LIT. RÉVEILLE-TOI ET JETTE-LE DEHORS ». Il se réveilla à nouveau et commença à chercher plus minutieusement mais à nouveau sans rien voir. Alors il sortit se purifier et revint à l'intérieur pour prier en demandant à Dieu Tout-Puissant : « Ô Toi, Dieu Tout-Puissant ! S'il Te plaît fais-moi comprendre l'explication [47] de ce rêve ». Il se rendormit ensuite et le rêve revint pour une troisième fois. Comme d'habitude il ne vit rien lorsqu'il chercha ce serpent après s'être réveillé. Quand vint le matin il avait beaucoup d'angoisse en son cœur.

Il alla prêcher et lorsqu'il revient l'après-midi il sursauta en revenant dans sa chambre : il vit le serpent noir sur son lit. Il se souvint d'un coup de ce rêve surprenant qui lui était venu par trois fois la nuit dernière. Il sut que ce serpent serait mort et qui l'aurait déposé là intentionnellement. Il souleva le drap pour

aller jeter le serpent. Son hôte lui demanda quel malheur était arrivé quand il le vit. Le maître Kaluta Amri Abedi lui expliqua qu'il avait trouvé un serpent dans le lit. Son hôte s'étonna : « Il est arrivé dans ton lit ? ». Le maître Kaluta Amri Abedi répondit que peut-être il était tombé du plafond. Mais s'il était tombé du plafond, il serait vivant. Le maître Kaluta Amri Abedi calma son hôte en disant : « Et bien ? Serait-il impossible à Dieu Tout-Puissant de tuer le serpent dans le plafond et qu'il ne tombe ensuite dans mon lit ? De surcroît, ce-dernier n'a pas de maison, par conséquent il peut arriver n'importe où. S'il est possible à Dieu Tout-Puissant de faire que toi tu meurs sur le chemin au lieu de ton lit et que tout le monde s'étonne de la cause, alors pourquoi t'étonnes-tu de la mort d'une chose qui n'a même pas sa maison ? ». Ces réponses, dans une certaine mesure, apaisèrent l'incertitude de son hôte. Amri jeta le serpent et changea le drap. Il s'endormit d'un sommeil paisible en se réjouissant de l'accomplissement de son rêve qui avait aidé à diminuer la dureté du choc de la vue du serpent. Il était certain que le serpent n'était pas vivant mais qu'on l'avait simplement apporté là mort et que ce qu'il avait été averti de faire était seulement de le jeter. Il n'y avait absolument aucun mal pour lui. Son état aurait été différent si on ne lui avait pas montré à l'avance dans ce songe.

Le Cheikh Jalal ud Din Qamar raconte qu'au moment où Amri poursuivait la prédication à Bukoba, il commença à correspondre, sur la voie de la sagesse,

avec un savant musulman d'Afrique de l'Est, le Cheikh Abdullah Swaleh Al-Farsy de Zanzibar. Il lui écrit, sans dire son nom : « Je suis Musulman et de nombreuses fois je rencontre des prêtres qui tentent de me montrer la supériorité et la magnificence de Jésus par rapport au Glorieux Prophète Muhammad (SAW). Ils disent que depuis environ deux-mille ans, Jésus vit dans le ciel dans sa corporéité tandis que le corps du Glorieux Prophète (SAW) a été enterré à Médine. L'argument des Chrétiens apparaît inattaquable, ainsi puis-je prétendre, comme le font les Qadianis, que Jésus est mort et qu'il a été enterré ici-bas dans le monde ? Car c'est la voie que je sens appropriée pour me faire les vaincre ». Finalement, le maître Kaluta Amri Abdi écrivit les initiales de son nom et envoya cette lettre par la poste. Le Cheikh Abdullah Swaleh Al-Farsy lui répondit qu'en conformité avec le Coran et les Hadiths, Jésus était mort puis il cita les versets et les Hadiths concernés pour affermir ceci.

La correspondance entre le maître Kaluta Amri Abedi et le Cheikh Abdullah Swaleh Al-Farsy se poursuivit un moment. Le maître Kaluta Amri Abdi disposait de preuves suffisantes au sujet de la mort de Jésus et il entra alors dans d'autres sujets parmi lesquels celui de la continuation de l'envoi des Prophètes. Alors le Cheikh comprit qu'il correspondait avec l'Ahmadiyya et il souffrit de s'être laissé prendre dans ce piège. Il écrivit prestement au maître Kaluta Amri Abedi en disant : « Tout ce que je t'ai dit à propos de Jésus, tiens-le s'il te plaît secret car c'est contraire à ma foi ».

Arrivée à ce point, la communication fut coupée. Le maître Kaluta Amri Abedi avait une preuve écrite de la part du Cheikh Abdullah Swaleh Al-Farsy. Il revint à Tabora avec cette preuve glissée dans le pli d'un pagne.

LE COMMENTAIRE DU SAINT-CORAN EN KISWAHILI

Il trouva le travail de lecture et de correction du commentaire [1] du Saint-Coran qui progressait à Tabora. On se souviendra que ce commentaire du Coran en kiswahili avait été commandé au Cheikh Mubarak Ahmad par le chef mondial de la communauté islamique Ahmadiyya, Hadhrat Mirza Bashirudin Mahmood Ahmad. Ce travail commença le 17 novembre 1936, c'était le premier jour du mois sacré du Ramadhan de cette année qui correspondait à l'an 1355 de l'Hégire. Il était seul. Le maître Said Kambi qui comprenait l'arabe à un certain point fut le premier Africain à apporter son aide au Cheikh Mubarak Ahmad. Mais ses services ne durèrent pas longtemps et le Cheikh Mubarak Ahmad resta seul à nouveau jusqu'à ce qu'il ait fait passer entièrement le sens de trente chapitres. Ils étaient déjà tapés à la

[1] C'est le passage des sens des versets du Coran en kiswahili. Le mot traduction ne convient pas dans ce contexte religieux qui considère que le Coran en arabe est la parole incréée d'Allah et n'est donc pas traduisible. Les tentatives en ce sens aboutissent à des commentaires nécessairement imparfaits.

machine en 1943. Le comité de langue swahilie revit ce commentaire en 1944 et trouva qu'il était bon tout en émettant quelques recommandations. En 1945, de par l'aide et sous la direction spéciale[48] de Dieu Tout-Puissant, le Cheikh Amri Abedi revit en profondeur ce commentaire en gardant à l'esprit les textes réels en arabe et leurs versions proposées. Il émit de nombreuses suggestions sur lesquelles il fut travaillé pour faire que le commentaire soit bien meilleur. Après quelques années, des érudits, qui s'étaient immergés dans des disciplines diverses, revirent le texte et apportèrent leur contribution qui accrut la qualité de ce commentaire du Saint-Coran. Shaaban Robert[49] lui-même honora cette version en disant qu'elle était « la mère de la langue swahilie ». Ces mots contrarièrent énormément le préfet de la province de Tanga, un Anglais qui tenta de corriger la *fatwa*[50] de Shaaban Robert. Il se trouva alors à recevoir les sévères réprimandes de Shaaban Robert.

Le Cheikh Muhammad Munawwar aussi fut parmi les érudits qui apportèrent une très grande contribution à ce commentaire. Il participait avec le Cheikh Amri Abedi à la supervision du commentaire et des explications et à la relecture afin de rechercher et d'enlever les fautes de frappes, etc. De même le Cheikh Inayatullah Khalil et le Cheikh Jalad ud Din Qamar aidèrent le Cheikh Mubarak dans le rassemblement des Hadiths du Prophète (SAW) et la relecture des textes en arabe. C'est aussi le même

grand secours qui fut apporté par M. Qazi Abdus Salaam Bhatti.

« C'était en 1952, raconte le Cheikh Muhammad Munawwar, j'avais eu l'occasion de travailler avec le Cheikh Amri Abedi, ici à Nairobi, en relisant le commentaire du Coran et ses explications sous la direction du Cheikh Mubarak Ahmad. Nous nous y affairions juste après la prière de l'Aube jusqu'à l'Isha, la dernière prière du soir. Et nous poursuivîmes ainsi pendant de nombreux mois. C'est durant ces jours que j'ai découvert à quel point Amri était talentueux et un travailleur acharné. Nous trois nous confectionnions un commentaire précis en nous entretenant entre nous. Amri traduisait depuis les commentaires en anglais du Saint-Coran. Ensuite il les tapait à la machine avec les commentaires que j'avais écrits. Il continuait à taper à la machine jusqu'à tard dans la nuit. Ce qui fit qu'il eut des problèmes d'insomnie. Il ne pouvait plus s'endormir ni la journée ni la nuit. Il alla chez un ophtalmologue pour voir s'il y avait un quelconque problème avec ses lunettes, mais ils ne trouvèrent rien. Assurément ceci fut causé par la quantité de travail qu'il faisait ». (*Al-Fazal*, 15 novembre 1964)

« Au moment où le Cheikh Amri était tourmenté par des problèmes d'insomnie, raconte le Cheikh Munawwar, je fus de mon côté gêné par des vertiges et souvent je tombais en m'évanouissant. Lorsque nous allâmes chez le docteur, il nous dit que ces états

étaient causés par une surcharge de travail et que par conséquent il fallait que nous nous reposions ».

« En ces jours, dit M. Rashid Bakari Kazema, au moment où le travail de révision du commentaire du Coran s'effectuait, le Cheikh Mubarak Ahmad interpréta un rêve prémonitoire de l'Indépendance du Tanganyika. M. Mahmud Khamsin Mubiru demanda des explications au Cheikh Mubarak au sujet des bons augures qu'il avait devinés en ces temps-là. Ce-dernier lui dit que c'est en 1947 qu'on lui a fait comprendre dans un songe que les Africains obtiendraient d'immenses progrès au moment où le Cheikh Amri Abedi serait membre du Conseil législatif, c'est à dire du Parlement. Sir Muhammad Zafarullah Khan ne s'est pas trompé en disant qu'Amri Abedi était un Diamant d'Afrique ».

Un jour en 1950, au moment où le Cheikh Kaluta Amri Abedi et le Cheikh Mubarak relisaient pour les dernières mises au point le manuscrit du commentaire du Saint-Coran en kiswahili, le Cheikh Mubarak demanda au Cheikh Kaluta Amri Abedi : « Quand les Africains commenceront-ils à obtenir des progrès ? ». Le Cheikh Amri n'avait pas de réponse, c'est alors que le Cheikh Mubarak lui dit : « C'est le jour où tu seras membre du *Legco* ». Avant l'Indépendance, le Parlement était connu sous le nom de *Legco*. Le maître Kaluta Amri Abedi se souvint de la question que posaient les prisonniers italiens qui construisirent la mosquée : « Quand serons-nous libérés ? ». Lui

répondait que c'était quand ils auraient terminé la mosquée et c'est vraiment ainsi que cela se passa : la mosquée fut achevée en 1944 et la seconde guerre mondiale se termina en 1945.

Le 14 mai 1953, le commentaire du Saint-Coran en kiswahili fut prêt. C'était un évènement historique et la communauté islamique Ahmadiyya en remercia grandement Dieu Tout-Puissant. Le premier exemplaire fut envoyé au chef mondial de l'Ahmadiyya, Hadhrat Mirza Bashir-ud-Din Mahmood Ahmad, le deuxième exemplaire au ministre des Affaires étrangères du Pakistan, Sir Muhammad Zafarullah Khan et au Premier ministre du Pakistan… C'était un grand succès pour tous ceux qui avaient participé à cette glorieuse entreprise qui apporta une immense révolution dans le monde swahilophone. Ce commentaire s'est attiré de nombreux honneurs et le célèbre écrivain de langue swahilie Shaaban Robert, a appelé ce commentaire, comme nous l'avons dit plus haut, la mère du kiswahili.

LES LOIS DE LA COMPOSITION DE POÈMES

L'année 1953 fut importante dans l'histoire de la langue swahilie. Pour la première fois, un livre qui explique de manière approfondie les lois de la

composition de poèmes fut publié. Ce livre célèbre s'appelle *Sheria za kutunga mashairi na Diwani ya Amri*[51] « Lois de la composition de poèmes et *Diwani* d'Amri ». Il a été écrit par le maître Kaluta Amri Abedi. Ce livre décrit, spécialement pour ceux qui veulent composer des vers, les règles et les lois de la composition. Il explique étape par étape et fournit des exemples de différentes sortes de poèmes. La deuxième partie est le *Diwani* d'Amri qui comprend des poèmes écrits par lui, le maître Kaluta Amri Abedi. Ce sont des poèmes profonds qui racontent des évènements de la vie ordinaire sur le mariage et ses problèmes, l'objectif de la création de l'être humain, l'édification religieuse, la vérité de l'Ahmadiyya et la lutte pour l'Indépendance. Ces poèmes montrent la grande influence du Saint-Coran dans sa vie. C'est un livre qui a été d'une très grande aide à ceux qui voulaient apprendre à composer des poésies. Un livre qui est utilisé dans les écoles et il n'y a point de poète contemporain qui ait écrit au sujet de la poésie du vingtième siècle sans être obligé de le copier. Le livre a été accueilli avec grande réjouissance par des poètes illustres de ce pays comme Mahmood Hamduniy (Jitu Kali[52]) et Khamis Amani Khamis (Nyamaume[53]) :

« LE PREMIER ARTISAN[54] *À COMPOSER*

1. Wallah *je jure par Dieu, de remercier je n'ai d'alternative*

Je jure avec mon intention, et avec conviction

J'accepte avec mon intention, AMRI parmi nous a surpassé

K. Amri Abedi, le premier artisan à composer

2. À composer le premier artisan, K. Amri Abedi

Un livre pour s'instruire, il a composé une aide

Par étapes expliquer, puis il donne la preuve

K. Amri Abedi, le premier artisan à composer

3. J'ai son livre, qu'il a composé avec ardeur

Qui m'a fait m'étonner à merveille, de composer il a fait l'effort

Il instruit des mesures, et des lois qu'il faut

K. Amri Abedi, le premier artisan à composer

4. Il nous a montré les Lois, Compositeurs profitons

Le livre a assemblé, les Poèmes de la maestria

C'est alors que j'en ai fait l'éloge, sans le contredire

K. Amri Abedi, le premier artisan à composer

5. Gens de lettres Salut[55], cinq strophes je n'ai pas dépassées

Qu'il te donne la santé le Généreux[56], qu'ils soient tristes les envieux

Et ceux au cœur venimeux, Il les verra l'Être aimé[57]

K. Amri Abedi, le premier artisan à composer

(Cheikh Khamis Amani Khamis Nyamaume) »

Bahr-ul-Uluum[58] le Cheikh Mahmood Hamduniy (Jitu Kali) de Dodoma avait ceci à dire :

« *JE TE DONNE LE TRÔNE*

Moi-même me prévaux-je, de m'appeler un compositeur

Devant toi ce n'est rien, je te donne le trône

Sur nous tous tu l'as emporté, Bin[59] Abedi chéri

Parmi les compositeurs, toi je te compterai »

LES ADIEUX À UJIJI

Avant le voyage de Rabwah au Pakistan pour des enseignements religieux, le maître Kaluta Amri Abedi fit le voyage d'Ujiji pour saluer sa mère Joha Kakolwa et ses frères et sœurs. Ce voyage d'adieux se transforma en un voyage de sermons et de honte pour les notables du clergé.

C'était le jour de l'*Eid-ul-Adha*, la fête du sacrifice, au moment où l'association Nadi Sada Club donnait une réception pour la fête. Des Européens, des Africains et des Indiens furent conviés. La seule personne à laquelle il fut demandé de dire un discours en anglais et en kiswahili fut le maître Kaluta Amri Abedi. Il fit un bon discours qui stimula l'auditoire. Il expliqua la philosophie du sacrifice. Il insista sur le fait que ce qu'il fallait sacrifier était cette partie de notre âme qui nous ordonne de faire le mal. Il expliqua aussi que pour que de vrais progrès se fassent jour, il fallait se tenir prêt à se dévouer pour que d'autres personnes en profitent. Il dit que bien qu'aujourd'hui nous fassions la fête, ceux qui s'étaient dévoués étaient le Prophète Ibrahim (AS) et son fils le Prophète Ismail (AS). Ce discours fit un grand effet à Ujiji. Les gens d'Ujiji se réjouirent d'avoir leur savant natif d'ici-même. D'autres se souvinrent des interprétations des rêves que donnait M. Abedi Kaluta au sujet de son fils qui serait le Cheikh des Européens. Les invitations commencèrent à pleuvoir. Il fut invité dans des

demeures afin de prodiguer des conseils. Par conséquent[60], l'étoile du maître Kaluta Amri Abedi brillait intensément. Les tailleurs à la machine-à-coudre le convièrent à leur réunion annuelle pour qu'il leur fasse un discours. Il tint un sermon où il leur expliqua l'importance de l'union en soulignant le fait que l'union est la force et la division la faiblesse.

Un notable, après avoir entendu les qualités qui pleuvaient sur le maître Kaluta Amri Abedi, l'appela pour qu'ils s'entretiennent. Le maître Kaluta Amri Abedi dit à ce Cheikh sunnite qu'il était impossible que le Prophète Jésus[61] (AS) soit dans le ciel, car c'était contraire aux règles de Dieu Tout-Puissant. L'être humain ne peut aller au ciel avec son corps. Car même le Glorieux Prophète Muhammad (SAW), lorsque des mécréants lui dirent qu'il produise le miracle de monter et de descendre du ciel, Dieu Tout-Puissant lui dit qu'il réponde à ces mécréants que lui, Muhammad (SAW), n'était qu'un être humain. Ceci renforce le fait qu'il n'était pas dans l'habitude de Dieu Tout-Puissant de conduire un être humain au ciel avec son corps et que, si cela avait été possible, Il l'aurait accompli. Parce que le Prophète Muhammad (SAW) était très aimé et plus proche de Dieu Tout-Puissant que n'importe quel autre être humain. Le Cheikh sunnite demanda qu'il lui donne le verset qu'il citait mais le maître Kaluta Amri Abedi ne se souvenait pas d'où il se trouvait et il n'y avait point d'Ahmadiyya pour voler à son secours. Il retourna chez lui en étant triste. Le soir avant de dormir, il supplia Dieu Tout-

Puissant de lui montrer ce verset dans le Saint-Coran. Il vit alors le verset dans la nuit. Il était dans la sourate des *Bani-'Israel*[62]. Le lendemain, il alla lui apporter le passage où se trouvait la sourate et le Cheikh sunnite n'eut plus rien à dire si ce n'est à faire sécher sa salive. Cet évènement, le maître Kaluta Amri Abedi aimait beaucoup le raconter à ses amis musulmans et chrétiens pour leur expliquer la façon dont Dieu Tout-Puissant vient en aide à Ses serviteurs.

La renommée et le nom qu'il construisait là-bas à Ujiji étaient des choses qui plongeaient le Cheikh Khalfan Kiumbe dans un abîme de perplexité. Il sentit qu'il fallait qu'il abaisse le rang du maître Kaluta Amri Abedi. Son projet ne réussit pas. Il entreprit une lutte honteuse. L'histoire qui suit se déroula entièrement le vendredi 6 août 1953 quand M. Shaaban Khamisi Maranda, du quartier de Bogogwa à Ujiji, provoqua le Cheikh Khalfan jusqu'à ce que le lever du soleil l'envoie affronter le maître Kaluta Amri Abedi. Les discussions portèrent sur le 70ème verset de la 4ème sourate[63] [du Coran NDT] qui dit que « *Celui qui obéit à Dieu Tout-Puissant et au Messager et bien il fait partie de ceux à qui Dieu Tout-Puissant a accordé la grâce : les Prophètes, les Véridiques, les Martyrs et les Intègres ; ceux-là sont de bons amis* ». Les débats se tinrent à l'extérieur de l'hôtel de M. Idi Rusambo, dans le quartier de Katonyanga. Le Cheikh Khalfan était accompagné du maître Omari Himidi. Il tenait en main le livre des Jalaleni[64]. On trouva le maître Kaluta Amri Abedi qui était déjà arrivé. Le dialogue lui-même était

comme suit : le maître Kaluta Amri Abedi dit que ce verset montrait que les Musulmans obéissants avaient reçus la promesse d'une récompense suivant des degrés de quatre types. Les plus nobles recevront le caractère d'être prophètes, en dessous d'eux, d'être véridiques, en dessous d'eux, d'être des martyrs et en dessous d'eux, d'être intègres. Le Cheikh Khalfan ouvrit les Jalaleni pour montrer que la raison de la descente[65] de ce verset était que les compagnons du Messager (SAW) lui ont demandé avec tristesse s'ils ne seraient plus à ses côtés au Paradis, parce qu'ils seraient placés dans des demeures différentes en raison de leurs différents échelons. C'est là qu'est descendu ce verset qui dit que tous les Musulmans seront ensemble au Paradis.

« **Question d'Amri** : De quelle preuve dispose l'auteur des Jalaleni pour montrer que le Messager (SAW) a vraiment été interrogé de la sorte par les Compagnons ? De plus, quel est le Narrateur qui raconte cette histoire ? Quant à l'auteur des Jalaleni, dans quel livre des Hadiths du Messager (SAW) et de ses Compagnons a-t-il a trouvé cette histoire ?

Réponse de Khalfan : Silence !

Amri : Je te pose la question Cheikh Khalfan.

Khalfan : Amri ! Veux-tu que nous laissions l'Imam Suyyutiyya[66] et que nous te suivions toi ? (La grande arabité du Cheikh Khalfan lui fit croire qu'il était élégant de nommer l'Imam Suyuti par le nom de « Suyyutiyya ». Il ignorait qu'il commettait une erreur

particulièrement stupide, si ce n'est qu'elle était à l'image d'une personne qui se vante de bien connaître l'arabe alors qu'il ne le connaissait que très peu. Vraiment, l'on dit qu'au royaume des aveugles le borgne est roi.)

Amri : Alors, Cheikh Khalfan, sais-tu en quelle année l'Imam Suyuti est-il né ?

Khalfan : Je ne sais pas.

Amri : Quel est le nom de son père ?

Khalfan : Je ne sais pas.

Amri : Dans quel pays est-il né ?

Khalfan : Je ne sais pas.

Amri : Alors ne vois-tu pas, Cheikh Khalfan, que tu suis une personne que tu ne connais pas du tout ? Que tu cesses de me suivre, moi ton frère, mais que tu connais la route que je dois suivre ?

À ce moment les gens explosèrent de rire. La chair des joues du Cheikh Khalfan se mit à bouger toute seule. Il redressa la tête pour réprimander les gens qui riaient.

Khalfan : Compagnons ne riez-pas, vous lui conférerez de la force.

Certaines des personnes présentes à cette fête étaient M. Shaaban Maranda, M. Juma Rajabu Kakorwa et M. Abdallah Ismail, l'élève du Cheikh Abdul Muhsin Kitumba.

Amri : Comme tu as échoué à rapporter une preuve extérieure dans le livre des Hadiths pour nous assurer qu'il était vrai que des questions ont causé la descente de ce verset, apporte une preuve interne au Coran lui-même à présent. Il est dans la coutume coranique, lorsque se produisent des explications, de répondre à une question manifeste qui dit : *Yas'aluunaka*. Par exemple *Yas'aluunaka anil ahillah* (Ils te demandent au sujet des lunes), *Yas'aluunaka anil mahidhi* (Ils te demandent au sujet des femmes qui ont leurs menstruations), *Yas'aluunaka anil shahril haram* (Ils te demandent au sujet des mois sacrés), *Yas'aluunaka maadha yanfikuun* (Ils te demandent ce qu'ils doivent produire), *Yas'aluunaka anil anfaal* (Ils te demandent au sujet des biens qui seront confisqués).

Il cita plus de dix versets pour assurer de l'existence de cette coutume dans le Coran.

Où dans ce verset, après ou avant lui, y-a-t-il les mots *Yas'aluunaka* (Ils te demandent) afin d'aviser que ce verset est une réponse à une question des Compagnons ?

Khalfan : Au Paradis, les gens seront dans des degrés séparés[67].

Amri : Mais où est-il montré que ce verset répond à une question ? De plus, les Compagnons avaient suffisamment de bon sens pour savoir que le fait que les gens aient des statuts différents n'est pas cause d'un empêchement de se voir et de se rencontrer. Même ici

en ce monde, on trouve des gens avec des statuts différents qui se tiennent ensemble amicalement ».

À ce point de la discussion, le Cheikh Khalfan fut extrêmement troublé, ses lèvres bougeaient d'elles-mêmes, sans rien avoir à dire. C'était un jour de très mauvais augure pour le Cheikh Khalfan. Un mauvais jour qui était venu expressément à son intention. Il se redressa pour dire aux gens : « Compagnons, je m'en vais. Cet Amri, moi je ne peux en venir à bout. Ils ont triomphé du Cheikh Al-Amin de Mombasa, que pourrais-je faire alors ? Celui-là a été envoyé ici pour prendre des gens, alors faîtes attention. » Après avoir fini de dire cela, il prononça quelques mots en arabe d'une voix très affaiblie. Il dit au maître Kaluta Amri Abedi que s'il cherchait la connaissance, il fallait qu'il voyage. Mais quelle merveille était-ce ! Puis il partit avec son compagnon. Il était trempé des pieds à la tête.

LE CHEIKH KHALFAN KIUMBE COMMANDE À LA FOULE

Cette amère défaite contraria beaucoup le Cheikh Khalfan. Il réfléchit à ce qu'il pouvait faire. Le 8 août 1953, le maître Kaluta Amri Abedi reçut une invitation du Cheikh Khalfan qui lui demandait de le rencontrer dimanche pour des discussions sur l'envoi des Messagers. Le maître Kaluta Amri Abedi n'était pas au courant de la ruse qui se préparait et des gens qui

étaient prêts à le huer au milieu des débats. Il arriva alors au lieu de la réunion qui se tenait devant la maison du défunt Ibrahim Karenga, à Matofalini, dans le quartier de Katonyanga, et à laquelle assistaient de nombreuses personnes.

Le Cheikh Khalfan se leva et dit :

« Je lirai le verset du Coran qui montre que l'envoi des Messagers est terminé. Je le commenterai et y mettrai les voyelles. Je montrerai aussi les Hadiths à la fin ».

Puis il lut le 41ème verset de la 33ème sourate, le commenta et mit les voyelles. Ce sont le *Tarkib-an-Nahw*[68] et le discernement des voyelles[69], c'est à dire le fait de mettre les signes diacritiques sur les consonnes des mots arabes en fonction de la syntaxe qui apporte des transformations de différentes sortes. Cela s'appelle mettre les voyelles. Bref, les voyelles ne sont absolument rien dans les questions[70] religieuses. Les novices[71] en grammaire[72] arabe étaient comme les novices en langue anglaise d'il y a quelques années. Bien que leurs connaissances fussent très limitées, ils recevaient un prestige immense de la part de ceux qui n'y connaissaient rien. De nos jours, après que l'anglais se soit répandu, ces artisans d'autrefois ont plié bagage et fermé leurs salles de classe.

Le maître Khalfan s'était instruit de quatre livres d'arabe seulement quand il était à Unguja[73] et c'est tout. Les maîtres qui enseignent l'arabe à Unguja ont été considérés dans les rapports des experts en la

matière comme extrêmement faibles au plan de leur connaissance. Cette déficience en arabe allait abimer leurs élèves. L'annonce a été faite récemment par des spécialistes en rapport avec la Conférence sur l'Éducation musulmane qui se tint à Dar-es-Salaam en 1952. Ils disaient: « *We must mention the peculiar position of the Government Arabic speaking primary school in Zanzibar, now in its fifth year and in grave danger of prejudicing the future of its pupils because the attempt to teach them in Arabic is being undertaken by teachers, most of whom are extremely weak in Arabic » (Report by the Fact Finding Mission to Study Muslim Education in East Africa,* page 19).

C'est à dire que les experts disaient : « Il nous faut mentionner la situation particulière des écoles primaires publiques de langue arabe de Zanzibar, qui ont cinq ans maintenant et font courir le grand danger à leurs élèves de porter préjudice à leur avenir. Car les tentatives de leur enseigner en arabe sont faites par des maîtres dont la plupart est extrêmement faible en arabe ».

Pour achever cette partie, je prendrai la peine de commenter les mots d'arabe que le Cheikh Khalfan a passé au crible. (*Nous regrettons de ne pouvoir imprimer les mots ici car le papier lui-même est ancien et les mots sont effacés*). Ces mots où étaient mis les voyelles ne venaient pas authentifier la fin de l'envoi des Messagers, mais ils équivalaient à dire : Ce mot est une action dans le passé et on lui met la voyelle *fatha*[74]

à la fin, ce mot est l'agent on met *dhuma*[75] à la fin, ce mot est ce qui est fait on met *fatha* et celui-ci *kisra*[76], celui-ci *sakna*[77] et ainsi de suite. Bref mettre les voyelles c'est parler longuement de cette manière en arabe à propos de tout mot. C'est dire, ceci est une action passée, ou future, ou un diminutif et ce mot est une conjonction ou une unité et celui-ci a une fonction de lien ou une différente et ceux-ci sont des caractères pour insister ou pour commander, poser des questions, etc. Ce sont les voyelles qui ont été données par le Cheikh Khalfan. Une chose totalement sotte de nature à amuser ou à affliger les experts. Et c'est la voie qui a été suivie par le Cheikh Khalfan pour authentifier qu'*effectivement* l'envoi des Messagers est terminé tout en acceptant que le Prophète Jésus reviendra comme Messager.

Amri : Tu as déclaré, Cheikh Khalfan, que *Khatamnnabiyyin* [le Sceau des Prophètes NDT] est le dernier des Messagers. Alors as-tu un indice pour certifier que ceci est précisément le sens de ces paroles[78] ?

Le Cheikh Khalfan : J'ai déjà donné mon verset. Donne le tiens à ton tour et mets-y les voyelles.

Le Cheikh Amri : Ma question est celle de savoir quelle chose nous apprend que ce que tu as dis est le sens de *Khatamnnabiyyin* ? D'autre part on peut trouver le mot *khatam* [sceau NDT] suivi du nom d'une multitude de mots comme *Khatam Auliyaa*, *Khatamul Mufassiriin*, *Khatamush Shu'araa*,

Khatamul Muhajiriin, d'où obtiendrait-il le sens d'être la fin[79] ?

Le Cheikh Khalfan : Ne me mets pas des voyelles de rouerie. Compagnons, cet Amri ne sait pas. Et ceux qui disent qu'il m'a vaincu il y a quelques jours, qu'ils ôtent complètement ces idées de leur tête. Aujourd'hui je me laverai de ma honte. J'ai appris ces choses à l'Académie Musulmane de Zanzibar[80]. Et cet Amri, il ne sait pas, huez-le. Quant à ce commentaire du Coran avec lequel il est venu, celui qui le lira sera un mécréant.

C'est alors que quelques-uns de ses élèves se mirent à pousser des huées et qu'il interrompit brutalement la réunion. Laissant le maître Kaluta Amri Abedi en train de rire et de s'étonner d'une arrogance de cette force.

Au bout de quelques jours, le Cheikh Khalfan fut convié à une joute avec le Cheikh Kaluta Amri Abedi mais il n'osa nullement s'y présenter. Une chose ici mérite d'être méditée. Y-a-t-il un seul Prophète qui a eu l'occasion d'ordonner à des croyants de huer les mécréants ? Alors, quel Prophète suit le Cheikh Khalfan avec ces huées ?

M. Chaudhrie Hamidullah, Wakilul Aala, raconte que lorsqu'il a été à Kinshasa au Congo, il a rencontré M. Hasanain Molonro Kisondo, un Ahmadi congolais originaire de Kasongo, qui lui a dit que le message de l'Ahmadiyya était parvenu pour la première fois au Congo depuis la Tanzanie entre 1947 et 1957. Il dit qu'à cette époque, des élèves de Kasongo étaient partis

pour des enseignements religieux à Ujiji, dans la région de Kigoma, dans une école islamique. Là-bas ils rencontrèrent un Ahmadi du nom de Omri Kaluta qui leur passa le message et leur donna quelques livres. Lorsqu'ils revinrent chez eux à Kasongo ils répandirent le message de l'Ahmadiyya. Cette personne n'était nul autre que le Cheikh Kaluta Amri Abedi.

IL SE FIANCE AVEC MME AMINA HAMISI MLENZI

Amri s'est séparé de ses deux épouses en 1953 lorsqu'il se préparait à aller suivre des enseignements au Pakistan. Il était déjà fiancé avec Mme Amina, la fille d'un Ahmadi célèbre de Tabora qui avait des origines congolaises, M. Hamisi Mlenzi. Cet homme faisait partie des premiers membres de la communauté à avoir aidé le Cheikh Mubarak Ahmad. C'était un artisan charpentier et aussi un maçon. À l'époque où les Cheikhs de Tabora interdirent aux artisans d'aller construire la mosquée de l'Ahmadiyya, cet homme ne l'accepta pas et ce fut lui le seul à se présenter le jour de la cessation du travail. Il obtint les fonds de la participation aux travaux au moment où il s'affairait à la construction. Un homme était venu au chantier de la mosquée avec une grosse pépite d'or et s'entendit avec M. Hamisi Mlenzi pour qu'il lui achète. Il ne fut pas

paresseux et alla jusqu'à Mombasa pour vendre l'or à des Indiens. Il en obtint un bon prix et revint donner le montant sur lequel il s'était accordé avec le vendeur. Le bénéfice avec lequel il restait était très important et l'enrichit. Les gens commencèrent à répandre la rumeur que les Qadianis avaient donné de l'argent à Hamisi Mlenzi à un point tel qu'il était devenu riche.

Bien que cet homme ne fut pas allé à l'école, il avait le vif souhait de donner une instruction à ses enfants. C'est pour quoi Mme Amina alla à l'école de jeunes filles de Bwiru et qu'elle acheva la quatrième classe en 1955.

Amri écrivit à un Compagnon du Messie Promis (AS), qui s'appelait Hadhrat Sayyid Ghulam Ghouth (RA), et lui demanda son intercession afin qu'il prie pour son projet de fiançailles avec cette jeune fille. La réponse qui vint du Compagnon fut : « Ce mariage recevra la Bénédiction, si telle est la volonté d'Allah ». Il semble qu'Amri aussi avait perçu l'augure que son mariage recevrait la Bénédiction. Car dans la lettre qu'il écrivit au Compagnon le 12 août 1953, il dit : « Je te remercie beaucoup pour la bonne lettre que j'ai reçue. Je remercie Dieu Tout-Puissant pour la Grâce qu'Il m'a accordé. Ceci est le résultat de Ses seules Faveurs, tu as dit qu'il était tout à fait juste que le mariage prévu recevra la Bénédiction, parce que j'en vois ses signes, que Dieu Tout-Puissant le bénisse encore et encore [...]

Peut-être viendrais-je à Rabwah au mois de novembre, et parce que la femme qui m'est promise est encore à

l'école et qu'il lui reste six ans avant de terminer la douzième classe, j'ai pensé qu'il serait bon de prévoir un programme spécial afin que je puisse employer ne serait-ce que quatre années afin d'apprendre avec rectitude l'arabe et l'urdu [...]

Je m'attends à ce que tu continues à prier pour mon âme. Celui dont j'ai besoin est mon Dieu. Sans Sa spéciale Bonté je ne peux obtenir un progrès spirituel. Dieu Tout-Puissant, notre Seigneur, a accepté avec diligence nombre de nos demandes concernant les questions [81] du monde. J'espère que tu prieras beaucoup pour mon évolution spirituelle, afin que je sois retiré du degré inférieur et conduit vers des degrés de plus en plus hauts, si telle est la volonté d'Allah, notre Seigneur le plus haut, qu'Il nous accorde sa Générosité ».

LES PRÉMICES DE LA LUTTE POLITIQUE

En 1948, le Cheikh Mubarak Ahmad conseilla à Amri de se joindre à des groupements sociaux de Tabora afin qu'ils lui donnent une habitude de la vie politique et sociale. Par conséquent, il demanda en 1948 à devenir membre de la T.A.A.[82] dont le secrétaire était Julius Kambarage Nyerere à l'époque. Il ne reçut pas de réponse et sentit que c'est parce qu'il était Ahmadi que les dirigeants ne voyaient pas le sens de sa demande.

La matinée du 4 mai 1948, il alla rencontrer le chef adjoint de l'Aide sociale et eut avec lui un long entretien au sujet du bien-être des Africains. Il lui remit aussi des exemplaires du magazine *Sunrise,* cadeau dont il fut enchanté.

Il vit ensuite le chef de l'Aide sociale, M. Mchauru, et le conseilla sur la façon de mobiliser les gens de Tabora au sujet de ses activités. Cet homme avait déjà perdu espoir de motiver quiconque pour ces projets. Lorsqu'il appliqua le conseil d'Amri, il fut surpris de voir qu'il obtenait des gens qui remplissaient une salle entière. À ce meeting fut décidée la fondation d'un comité d'aide sociale et par chance Amri fut désigné pour en être membre.

Le 17 septembre 1951, après la prière d'*Al-Asiri* [fin d'après-midi NDT], Amri prit part à des débats où, en tant qu'orateur, il soutenait la thèse de l'utilisation du kiswahili au Conseil législatif (le Parlement) du pays. Et le chef adjoint de l'Aide sociale, M. Mchauru, était de l'autre camp opposé. Deux Européens, M. Costo Leo, représentant de la province, et un autre représentant de l'Éducation, participèrent au débat qui se tenait en anglais. Amri remporta la discussion par 15 voix contre 7. Après les débats, le représentant de la province dit qu'il n'avait jamais vu un orateur aussi éloquent qu'Amri et qu'il les avait vaincus par la force de ses arguments. Même le chef adjoint de l'Aide sociale partageait cette opinion. L'un des Européens,

le représentant de l'Éducation, donna sa voix à la position d'Amri.

Les gens de Tabora étaient si attirés par Amri qu'ils ne voyaient aucun attrait à une réunion où il n'était pas présent. Finalement, il devenait une personne importante dans les affaires sociales et politiques de la ville. Il semble que cette célébrité lui facilita son acceptation en tant que membre du T.A.A., car le compte rendu des débats parlementaires[83] du 27 juin 1962 montre qu'Amri, en 1949, était déjà secrétaire de la T.A.A. à l'échelle de la circonscription entière et qu'il a initié la première association de travailleurs (*Trade Union*) de Tabora, l'Association des Tailleurs. En 1950, il préparait la grève des tailleurs à la machine-à-coudre du district de Kigoma, ce qui lui causa un incident avec la police.

À un moment, le nom d'Amri parvint au préfet du district[84] (*District Commissioner*). On le proposait comme membre de l'administration de la ville de Tabora. Mais ce préfet n'accepta pas le nom d'Amri, bien qu'il fût très populaire parmi les gens, et il en choisit un autre selon les critères qu'il avait lui-même établis.

M. Ibrahim Abedi de Tabora raconte : « À un moment, quand Amri se préparait à aller étudier à Rabwah au Pakistan, nous avions convaincu, lui et moi, les artisans tailleurs de Tabora de faire une grève pour exiger de meilleurs salaires. Cette grève fut menée et elle surprit les administrateurs anglais.

Malheureusement, certains des grévistes firent fuiter l'information à l'administration et par conséquent il y eut l'arrestation de ceux qui avaient provoqué cette grève.

Un jour, on envoya un robuste soldat européen pour nous arrêter Amri et moi et nous emmener pour un interrogatoire au Poste de Police. C'est lui-même qui nous a interrogés. Il dit à Amri :

-Toi, tu es prêt à partir au Pakistan pour des enseignements religieux.

Nous fûmes surpris de voir qu'il connaissait toutes nos affaires personnelles. Il demanda ensuite à Amri pourquoi il s'immisçait dans des affaires politiques. Et quel rapport son départ au Pakistan avait-il avec la politique de rébellion ? Par conséquent, il confisqua le passeport d'Amri et nous dit d'aller empêcher la grève. Lorsqu'ils recommenceraient le travail, nous pourrions venir reprendre le passeport. Nous n'avions d'autre alternative que de faire ce qu'il nous commandait. C'est pourquoi nous partîmes et réussîmes à les persuader de cesser la grève. Ensuite, Amri alla prendre son passeport.

Puis je dis à Amri qu'il valait mieux que nous ne nous impliquions pas dans des affaires de cette sorte, car les gens que nous mobilisions étaient confrontés à une misère abjecte et ne pouvaient supporter la dureté de la grève. Qu'il ne fallait plus gâcher encore nos efforts, par conséquent. Il dit :

-Notre action est comme une comète qui passe à très grande vitesse et éclaire d'une lumière que tout le monde voit d'une région à l'autre. Nous avons fait une chose qui est visible de tous et c'est une étape que d'autres prolongeront.

« *Les policiers* », a écrit Amri, « *ont commencé à craindre mes activités lorsqu'ils virent que je commençais à mobiliser des gens et je fus convoqué pour leur apporter l'ensemble de mes papiers* ». [*Journal*[85]]

LES ÉTUDES À RABWAH AU PAKISTAN OCCIDENTAL

La naissance de la Nation pakistanaise en 1947 fit que les membres de la communauté, qui sont nombreux, émigrèrent dans la partie qui s'appelle Pakistan de nos jours. Ce fut une Hégire[86] qui donna à la communauté bien des épreuves et des complications. La communauté Ahmadiyya, sous la direction du Ciel, acheta un terrain au bord du fleuve Chenab. Bien que l'administration pakistanaise voulût le donner, la communauté Ahmadiyya insista pour l'acheter. Le terrain fut acheté et les prémices de la construction se firent jour. Le Chef suprême de l'Ahmadiyya à cette époque, le Calife du Messie II (RA) Hadhrat Mirza Bashirudin Mahmood Ahmad, demanda aux Ahmadis qu'ils cherchent un nom convenable [pour le nouveau

centre de l'Ahmadiyya NDT]. De nombreux noms furent proposés, mais *Rabwah*, de monseigneur Jalaludin Shams, un célèbre prédicateur musulman et l'auteur du livre *Où Jésus est-il mort*, fut celui qui l'emporta. Ce mot vient du Noble-Coran où il a le sens « d'endroit étendu ». Le 16 septembre 1948, le nom fut proclamé officiellement par le Calife du Messie Hadhrat Mirza Bashirudin Mahmood Ahmad. C'était la ville où le maître Kaluta Amri Abedi était venu puiser la connaissance.

Mais le voyage de Rabwah à des fins d'enseignement supérieur venait de la réputation et de la capacité qu'avait manifestées le maître Kaluta Amri Abedi depuis qu'il avait rejoint l'Ahmadiyya. Son talent d'orateur-né infatigable, son don de l'écriture d'articles et de la résolution des problèmes et, de surcroît, les efforts immenses qu'il apporta à l'aide du commentaire correct en kiswahili du Noble-Coran, la recherche qu'il avait menée dans les livres d'histoire, de géographie, de religion, tous ces faits, lui conférèrent la qualité de recevoir une connaissance religieuse islamique à l'université de théologie de Rabwah, au Pakistan, au sein de la Société des Prédicateurs[87]. Ce furent des adieux de joie et de tristesse. De joie car la quête de la connaissance suivant le commandement du Noble Messager Muhammad (SAW) est une faveur pour tout Musulman et de tristesse en raison de la passion de l'habitude.

L'instruction qu'il reçut à l'université de la Société des Prédicateurs satisfit le besoin de connaissance parce qu'elle joignit la théorie à la pratique. L'un des grands défauts de l'éducation est quand elle n'est pas appliquée. Le maître Kaluta Amri Abedi eut une bonne éducation à l'université. Il suivit les enseignements suivants : langue et littérature urdu, langue et littérature anglaise, Noble-Coran – lecture, récitation, commentaire et exégèse – *Fiqh*, c'est à dire la jurisprudence et la loi islamique, la comparaison des religions, les Hadiths du Noble Messager Muhammad (SAW), l'histoire des religions, les livres du Messie Promis Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS). Le point final est un problème dans toutes les religions. Les maîtres qu'il eut étaient gentils et bienveillants. L'instruction en classe se vit renforcée de la réalité de Rabwah qui était elle aussi une grande leçon. L'environnement est une grande partie de l'éducation et c'est pourquoi nous avons reçu l'insistance de demeurer avec de bonnes personnes.

La ville de religion et de savoir de Rabwah était ornée des fleurs de la propreté des vêtements, de l'environnement, de la propreté des comportements et de bonnes dispositions. Les maisons des habitants de Rabwah resplendissaient de propreté et c'était une graine qui avait été semée par le Chef de l'Ahmadiyya, Mirza Bashirudin Mahmood Ahmad. La salutation islamique *Assalaam Alaikum* se trouvait à chaque côté de la ville où allait Amri. Ces salutations venaient de l'âme car les habitants étaient doux, généreux,

durablement unis et s’aimant beaucoup les uns les autres. Se donner l’accolade était dans la coutume. Il n’y avait pas de chose que les gens de Rabwah ne respectaient plus que la connaissance. Les garçons comme les filles, les enfants comme les anciens, tous voyaient l’importance de rechercher la connaissance de la religion et du monde. Sans discrimination aucune, les garçons et les filles reçurent un droit égal à l’éducation. La communauté islamique Ahmadiyya comprenait l’idée que si l’on éduque une fille, on éduque la Nation. Il y avait par conséquent deux universités pour les garçons et deux universités pour les filles. L’instruction que reçurent les filles ne les fit pas sortir de l’Islam. Elles faisaient descendre leur voile sur leur visage dans les rues bien que certaines avaient un diplôme du premier ou du deuxième cycle.

Les Compagnons du Messie Promis étaient encore en vie. Il en bénéficiait par des demandes et des conseils dans des affaires diverses. La crainte révérencielle de Dieu des Compagnons du Messie Promis (AS) était haute. Nombre d’entre eux, quand ils levaient les mains pour prier, obtenait de suite une réponse. Un parent du maître Kaluta Amri Abedi souffrait de la lèpre. Il écrivit une lettre au maître Kaluta Amri Abedi pour qu’il prie pour lui. Il envoya ce problème à un compagnon d’Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS). On lui dit qu’il avait déjà prié pour lui et que ce qui était requis était que le malade utilise du miel. Cet homme après deux mois fut en pleine forme ! La joie du maître Kaluta Amri Abedi à Rabwah était de rendre

visite ou de se tenir proche des Compagnons du Messie Promis (AS) Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS). Il les aima beaucoup et eux l'aimèrent. Il allait dans leur demeure pour recevoir la bénédiction. Il portait leurs affaires. Maintes fois le compagnon et docteur Ghulam Ghouth s'appuya sur les épaules du maître Kaluta Amri Abedi pour qu'il l'aide à se promener en raison de la vieillesse. Hadhrat Mirza Bashir Ahmad (RA) aima beaucoup le maître Kaluta Amri Abedi de par son attitude et son comportement. Le Chef de la communauté Ahmadiyya Hadhrat Mirza Bashir-u-din Mahmood Ahmad dit, après avoir entendu un discours que le maître Kaluta Amri Abedi avait prononcé : « les idées des gens comme quoi les Africains sont en retard sur le plan intellectuel ont été éradiquées totalement par Amri ». Lorsqu'il racontait cet évènement, le Cheikh Bashir, le frère du Cheikh Mubarak Ahmad, dit qu'au moment où Amri prononçait ce discours, Hadhrat le Calife du Messie regardait le visage d'Amri avec surprise du fait de la façon dont il le faisait avec éloquence. Le deuxième Calife dit ensuite au Cheikh Bashir qu'il avait été surpris de la manière dont Amri avait prononcé son discours. Le maître Kaluta Amri Abedi faisait des rêves prémonitoires et d'autres firent des rêves à son sujet.

La vérité est qu'il ne manquait pas la prière de *Tahajjud* et qu'il bâtit nombre d'amitiés avec ceux avec qui il vivait dans le dortoir. Il leur lisait des poésies en kiswahili et leur traduisait. Mais il les étonna encore plus lorsqu'il chanta les poèmes du

Messie Promis Sayyidna Ahmad (AS) en urdu, par cœur de surcroît.

M. Sayyid Sayyed Ahmad Nassir, le fils du Dr Mir Muhammad Ismail (RA) – le beau-frère du Messie Promis (AS) – vivait et travaillait à Nairobi, au Kenya. Il vint un jour à Rabwah pour les vacances et le deuxième Calife du Messie l'invita à diner. Dans les discussions, le Noble Calife dit à M. Sayyid : « Il est venu un élève de votre région d'Afrique de l'Est dont nous n'avions pas vu d'égal auparavant ». Cette information m'a été personnellement rapportée par M. Sayyid lui-même. Le fils de cette homme, Sayyid Tahir Ahmad et Sahibzada Mirza Hanif m'ont raconté une histoire qui s'est passée à Nairobi, avant qu'Amri ne se soit déjà rendu à Rabwah pour étudier. Car un jour, Amri était allé à Nairobi pour le travail. Le Cheikh Mubarak demanda à certains membres asiatiques de la communauté qu'ils prennent Amri chez eux comme hôte. Et aucun n'accepta parmi ceux à qui il avait demandé de le faire, chacun donnant une excuse d'un certain type. Le Cheikh Mubarak fut extrêmement contrarié par cette situation, car c'était déjà l'heure du coucher du soleil et il n'y avait pas de place dans la mosquée car il y demeurait avec sa famille. Heureusement, il vit cet homme, Mir Sayyid, qui accepta de prendre Amri dans sa maison, dans le quartier de Norman. Amri dormit avec lui dans une chambre comme son invité, à ce moment il n'avait pas encore fondé de famille. Amri allait se souvenir toute sa vie de cette générosité et, à toute personne qui

voyageait à l'extérieur du pays en passant par Nairobi, il était obligatoire d'arriver dans la maison de cet homme. Lorsqu'il arriva à Rabwah pour ses études, Amri raconta cette histoire à son ami Sahibzada Mirza Hanif.

Il y avait à l'université de Rabwah un élève chinois nommé Wang. Il était passionné par la politique communiste et aimait beaucoup débattre avec ses camarades tout en défendant le communisme. Souvent, il avait une certaine façon de contraindre les autres à accepter ses propositions.

Un jour, M. Wang essayait de forcer un étudiant à accepter son point de vue sur le communisme, chose qui fit se fâcher Amri et qu'il décide de le reprendre en corrigeant son comportement qui manquait de noblesse. M. Wang était colérique et il s'énerva par conséquent. Amri s'emporta et commença à le réprimander. Amri avait une voix puissante et il réussit à faire baisser le ton de M. Wang. La rage s'empara de M. Wang au point de le faire trembler de fureur. Ils furent alors sur le point de se porter des coups, mais on les sépara et chacun retourna dans sa chambre.

Au bout d'un moment, Amri sortit de sa chambre et alla directement dans la chambre de M. Wang.

« Qui est là ? demanda M. Wang avec colère.

-Moi.

C’était une réponse qui avait la vigoureuse voix d’Amri. Wang ouvrit la porte tout en étant encore sous l’emprise de la colère.

-Que veux-tu ? demanda-t-il furieusement.

-Je suis venu demander pardon pour ce qui s’est passé entre toi et moi. C’est moi qui suis en faute. Réglons ce problème par conséquent en nous donnant la main ».

C’était une réponse étonnante d’Amri. Wang versa dans la confusion et ne savait plus quelle mesure prendre. Le feu de la colère brulait encore en son sein mais le pardon qui lui était demandé sans contrepartie et la demande de vouloir une solution le laissèrent abasourdi. Il sentait que, s’il refusait, il pourrait paraître comme manquant de civilité. Ainsi, il leva les bras et serra les mains [d’Amri NDT].

« S’il te plaît, allons prendre le thé dans ma chambre », c’était une autre demande d’Amri à laquelle Wang ne s’attendait pas et qui lui était difficile de refuser. Ils se dirigèrent vers la chambre d’Amri en se tenant par la main, comportement qui stupéfia les autres étudiants qui s’était déjà apprêtés à séparer les lutteurs. Ils furent très attirés par cette action et poussèrent des acclamations. Après qu’Amri ait terminé ses études et soit revenu dans son pays, Wang se souvint toute sa vie de ce comportement totalement surprenant et il se souvint pour toujours d’Amri avec beaucoup d’amour.

Monseigneur Mir Ghulam Nasim, qui a étudié avec Amri, raconte : « À un autre moment, Amri, après

avoir étudié et s’être senti fatigué, me dit qu’il allait dormir cinq minutes sur le fauteuil. À l’instant-même où il ferma les yeux, il se mit à dormir profondément, et au bout d’à peine cinq minutes il se réveilla. Chose qui m’étonnait profondément ».

« Salim Al-Jabii, raconte le Cheikh Yusuf Kambaulaya, était un étudiant arabe venant de Syrie. Il était très fort et quelques fois il se prouvait sa force en soulevant dans les airs ses camarades étudiants, comme l’on porte des enfants. Un jour, Amri lui dit qu’il ne pouvait pas le soulever comme il faisait avec les autres. De là, Amri sortit de sa chambre torse-nu et vêtu d’un short. M. Jabii s’efforçât sans succès de soulever Amri tandis que les étudiants les encourageaient à pleine voix. À chaque fois qu’il essayait de le porter, il avait l’impression que les jambes d’Amri étaient plantées dans la terre. Finalement, il dit au revoir à Amri et lui donna la main en le félicitant ».

« Amri, raconte le Cheikh Mubarak Ahmad, est entré en réclusion[88] et a jeûné pendant quarante jours quand il étudiait à Rabwah. Il fit des prières spéciales pour l’Indépendance de son pays et le progrès de l’Islam. De par ces prières, Dieu Tout-Puissant lui accorda Sa grâce en communiquant avec lui. Pendant cette période, l’un de ses camarades eut une vision avec des écritures. *Assayyid* (Son Excellence) Amri Abedi était écrit sur les montagnes et les arbres aux quatre coins du monde ».

« Un jour, raconte M. Hemedi Feruzi Mbyana, Amri a vu dans un rêve qu’il était parvenu devant un jardin fermé. Dans ce jardin, il vit Dieu Tout-Puissant qui avait prit la forme d’un très beau jeune homme assis sur un trône placé en hauteur. Dessous, Il était entouré des Vertueux[89], les bons serviteurs de Dieu Tout-Puissant, qui Le vénéraient. Amri était à l’extérieur du jardin. Ainsi, il leva les bras et fit une prière pour demander à être autorisé à se joindre à ces bons serviteurs de Dieu Tout-Puissant qui L’entouraient dans le jardin. Subitement, il entendit la voix de Dieu Tout-Puissant qui ordonna aux portes du jardin de s’ouvrir pour lui et les portes s’ouvrirent. Il entra, rejoignit les bons serviteurs de Dieu Tout-Puissant et Le vénéra avec eux. On lui dit ensuite :

-Vis pour l’éternité parmi les Vertueux.

Il fut bouleversé lorsqu’il se réveilla, car il sentait que ce n’était pas heureux de voir Dieu sous une forme humaine alors que le Coran dit qu’il ne ressemble à aucune chose quelle qu’elle soit. Il commença par implorer le Pardon[90], en se repentant auprès de Dieu pour les péchés qu’il avait commis et en demandant Sa protection contre les conséquences mauvaises de ses actes. Il raconta ce rêve à un camarade qui le félicita et lui dit qu’à certains moments Dieu apparaît sous une forme humaine dans les rêves ».

Mme Radhia Amri Abedi raconte : « Un jour, Amri voulut faire un jeûne volontaire de trois jours. Le deuxième jour, il se détendit après la prière de

Tahajjud et prit un repas[91] en attendant la prière de l'Aube. Il fut pris d'un coup par le sommeil et fit un rêve où il se voyait poser les fondations d'une maison. Le jour suivant, il se reposa à nouveau après le repas d'avant l'aube et fit à nouveau ce même rêve où il voyait la maison en train d'être construite et ses fondations s'élever dans une certaine mesure. Ensuite il reçut l'ordre de poursuivre un nouveau jeûne de trois jours. Il continua par conséquent à jeûner. Chaque jour le rêve lui venait et chaque fois la maison continuait à être construite. Lorsqu'il termina ces trois jours supplémentaires, on lui ordonna de rajouter sept jours. Chaque jour le rêve se poursuivait et les murs continuaient à monter. Le rêve se poursuivit de cette façon pendant quarante jours et le quarantième jour il vit la maison qui était achevée, une grande maison à la beauté stupéfiante. Il entendit ensuite une voix qui lui dit :

-C'est la maison dans laquelle tu vis au Paradis.

Et il se réveilla ».

En 1955, un étudiant vit Amri dans un rêve où il était ministre de la Justice.

« Un jour, raconte le Cheikh Said Ahmad Azhar, à l'époque où Amri était étudiant à Rabwah, d'autres élèves et moi étions dans un certain endroit quand Amri est venu à nous et nous a dit :

-Comment le prendrez-vous lorsque vous entendrez qu'Amri Abedi est devenu le maire de la ville de Dar-es-Salaam.

-Et nous rîmes car nous supposions que c'étaient seulement l'espérance en son cœur. Lui, nous a dit qu'il avait vu dans un rêve qu'il deviendrait le maire de la ville de Dar-es-Salaam. Ce rêve s'est réalisé exactement de la sorte peu d'années après ».

Un érudit de la communauté Ahmadiyya, à qui le deuxième Calife (RA) a décerné le prix Khalid bin Walid (un soldat qui s'est battu pour l'Islam), et qui fut le principal de l'école des Prédicateurs, Monseigneur Abdul Ataa, a écrit ce qui suit à propos d'Amri :

« *De 1954 à 1956, Amri a reçu des enseignements religieux à la Société des Prédicateurs à Rabwah. J'étais le principal de cette école à cette période. Amri craignait Dieu, c'était un lecteur attentif, doté de sagesse. Il a laissé le souvenir et les effets durables de sa piété dans la Société* ».

Monseigneur Abdul Wahab, l'Émir[92] du Ghana, raconte que lorsqu'ils étaient dans la Société, le Cheikh Amri Abedi et lui, ils allèrent rendre visite au Compagnon du Messie Promis, Monseigneur Ghulam Rasool Rajeki et lui ont demandé qu'il prie pour leur réussite aux examens. Ils tendirent les bras et prièrent. Lorsqu'ils eurent terminé, Monseigneur Ghulam Rasool Rajeki (RA) dit qu'il avait vu le Messie Promis (AS) qui mettait les mains au-dessus de leurs têtes. Ceci avait pour signification qu'ils réussiraient aux examens avec la bénédiction du Messie Promis (AS). Lorsque furent publiés les résultats, monseigneur Abdul Wahab alla dans la joie dire au Cheikh Kaluta

Amri Abedi qu'il était le deuxième de sa classe. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi ne manifesta aucune joie mais, au contraire, il rentra dans sa chambre en montrant de la tristesse. Cette peine profonde d'Amri surprit Abdul Wahab. Car il lui donnait des nouvelles réjouissantes mais son compagnon ne montrait aucune joie. Ainsi, il s'en alla en proie à de multiples questions dans la tête. Le lendemain vint un contrôleur des examens qui annonça qu'une erreur s'était produite, parce qu'Abdul Wahab n'était pas le deuxième mais le premier. C'est alors qu'il avait reçu ces nouvelles qu'il se rendit à nouveau chez le Cheikh Kaluta Amri Abedi pour l'en informer. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi s'en réjouit et demanda comment aurait-il été possible qu'une personne les devance, tandis que leurs têtes avaient été étreintes par le Messie Promis.

Lorsqu'il était à l'université, le Cheikh Kaluta Amri Abedi eut l'occasion de participer à des discussions entre les universités. Monseigneur Sufi Basharat Rahman raconte : « Un jour, il y eut un débat avec l'école de *T. I. College* qui se trouvait encore à Lahore. Le sujet était : « Il n'y a point de contrainte en religion ». À ce moment, le Cheikh Amri Abedi était encore un étudiant de l'école des Prédicateurs, la Société de l'Ahmadiyya, ici à Rabwah. Il était venu à Lahore en tant qu'invité du *T. I. College*. Nous lui demandâmes de participer et il accepta. Il parla à la fin, au moment où monseigneur Yaqub Khan, l'éditeur-en-chef du journal *Civil Military Gazette*, était le principal juge de ce débat. Le Cheikh Amri Abedi prononça un

beau discours avec des intonations superbes, au point où tous aimèrent ce qu'ils entendaient. Il bâtit une argumentation en citant le 30ème verset de la sourate qui s'appelle *Al-Kahf*[93] qui dit : « [...] "La vérité est venue de votre Seigneur ; ainsi, qu'accepte qui le veut, et que refuse celui qui ne le veut pas". Assurément, nous avons préparé pour les injustes un Feu dont les murs les entoureront. [...] ». Amri fournit des explications nouvelles de ce verset en disant que quiconque veut croire, et bien il peut faire ainsi ; et que quiconque veut ne pas croire et bien qu'il fasse aussi ainsi. Et ceci est la liberté d'expression[94] et de croire ce qui a été enseigné par l'Islam. Mais pour ceux qui violent cette règle, et contraignent les autres à faire le contraire de cette règle, et bien ce sont des injustes pour qui nous avons préparé le feu qui les encerclera.

Lorsqu'il entendit les explications d'Amri de ce verset, le juge en chef de ce débat, Monseigneur Yaqub Khan, se leva de sa chaise et dit :

« Des explications merveilleusement belles, M. Amri a donné des explications de ce verset d'un nouveau type ».

Un jour, quand il était encore étudiant à Rabwah, Amri vit dans un rêve Sir Muhammad Zafarullah Khan, ce Célèbre Compagnon de Seydna Ahmad (AS), en train de manger des chapatis avec de la sauce et de laisser des restes. Amri alla alors les manger. Une interprétation de ce rêve peut être la suivante : Amri deviendra ministre dans son pays comme Sir

Muhammad Zafarullah Khan est devenu ministre dans son pays. De même, Sir Muhammad Zafarullah Khan représenta son pays aux Nations-Unies et Amri, exactement de la même façon, obtint une opportunité de cette nature quand il dirigea la délégation du Tanganyika à l'assemblée des Nations-Unies.

Une année après son arrivée à Rabwah, c'est à dire en 1954, l'activité politique s'était accélérée au Tanganyika. Les Tanganyikais avaient décidé d'avoir leur pays. Le 7 juillet 1954, le mouvement de la *Tanganyika African National Union* (TANU) naquit. Tout le tumulte de la Libération[95], le Cheikh Kaluta Amri Abedi en a été informé par son neveu, Saadan Abdu Kandoro, l'un des initiateurs de la TANU et un poète remarquable. Par la voie de la poésie, il a expliqué au Cheikh Kaluta Amri Abedi la réalité politique dans une langue en vers :

« *1. Et le serpent tressaillit, dans le trou gonfla de colère*

S'est énervé encore, une colère maussade

Le serpent est perplexe, dans le trou de se gratter

Les fourmis se sont endurcies, le serpent est en colère

2. Le serpent partira, ceci je le dis par son nom

Le serpent sait qu'il arrive, si les fourmis s'unissent

Les forces se décuplent, dans le trou ils se querelleront

Les fourmis se sont unies, le serpent est en colère

3. Quand les fourmis se tiennent, des prises pour tenir ensemble

Quand elles amènent, leur seigneur le Sultan

Dans le trou quand elles arrivent, le serpent ne peut rien faire

Les fourmis se sont unies, le serpent est en colère

4. Lorsqu'arrivent les fourmis, et que le serpent elles rencontrent

Le serpent ne peut crier, il se calme

Alors le serpent s'en va, et les enfants le font retentir

Les fourmis se sont endurcies, le serpent est en colère

5. Le piétinement et son existence, ceci sachons-le beaucoup

Lorsque part le serpent, les fourmis dorment les unes sur les autres

Elles mordent et se reposent, alors il n'est pas dévoré

Les fourmis se sont unies, le serpent est en colère

6. Lorsqu'est déjà parti le serpent, les fourmis s'accumulent

Tandis que dans le trou elles apportent, des aliments pour s'aider

C'est cela qu'elles veulent, elles pour se calmer

Les fourmis se sont unies, le serpent est en colère »

On se souviendra que depuis 1953, le Cheikh Kaluta Amri Abedi avait achevé d'expliquer dans une poésie que la Liberté est le droit de tout être humain et que lorsqu'il en manque, c'est alors de l'oppression, il a écrit :

« *Que le nid soit d'or, de perles et de diamant*

Qu'on lui pose des portes[96]*, de bois d'ébène*

L'oiseau est tourmenté, d'y être retenu prisonnier[97]

La Liberté est une chose réelle, d'en manquer est une peine

La Liberté est une chose de ce monde[98]*, il l'a donnée le Seigneur le Fortuné*

Avec le fait de l'écrire, qu'elle soit répandue pour les gens[99]

La Liberté est un devoir, pour les esprits[100] *et les hommes*

La Liberté est une chose réelle, d'en manquer est une peine

Pour les choses de valeur ils nous dupent, qu'ils puissent remporter la mise

Que nous demeurions des portiers, qu'eux s'emparent de la direction[101]

Que nous les suivions[102] *encore plus, par les travaux de repassage*

La Liberté est une chose réelle, d'en manquer est une peine

L'esclavage n'a pas encore disparu, encore ils avancent à vive allure

Le fort est à la forge, le misérable n'a pas de place

Si tu dis que tu as de la peine, ils augmentent les problèmes[103]

La Liberté est une chose réelle, d'en manquer est une peine

De peu sont leurs livres, ils ne les lavent pas de leurs péchés

Ils les ont destinés aux grands-pères, à ridiculiser leur personne

Et l'égalité a disparu, même dans l'Église

La Liberté est une chose réelle, d'en manquer est une peine

Et que tu sois en guerre[104]*, tu es noir tu es noir,*

Absolument pas payé à sa valeur, comme celui qui n'est pas noir

Ce qui est à toi est le dur labeur, de servir les riches

La Liberté est une chose réelle, d'en manquer est une peine

Le mépris nous afflige, d'être méprisés les Noirs

Les Ponjoro [105] *nous répondent, avec des mots d'insultes,*

L'origine de cette peine, est que nous sommes prisonniers

La Liberté est une chose réelle, d'en manquer est une peine

D'être dominé l'habile, la personne ne grandit pas vite[106]

Elles sont bonnes tes intentions, on ne leur laisse pas de place

Ils aimeraient que tu sois muet, qu'ils te sucent le sang comme la tique

La Liberté est une chose réelle, d'en manquer est une peine

Que le natif devienne un étranger[107], c'est un évident malheur

Et une autre chose surprenante, est notre couardise devant l'hyène

Une chose qui nous est préférable, que nous nous unissions rapidement

La Liberté est une chose réelle, d'en manquer est une peine

Je veux que les prédicateurs, et les élèves[108]

Passent en faisant des discours, de les donner les explications[109]

La Liberté nous la suivons, qu'ils se raffermissent les cavaliers

La Liberté est une chose réelle, d'en manquer est une peine

Il est un jour par le Libéral[110]*, nous deviendrons nous-mêmes*

Alors nous ne leur ferons pas de reproche[111]*, pour l'oppression et les soucis*

Bien qu'ils nous nuisent, nous ne leur causerons pas de problème

La Liberté est une chose réelle, d'en manquer est une peine

Ainsi, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'agitation politique, il l'expliqua au Chef suprême de l'Ahmadiyya, Hadhrat Mirza Bashir-u-din Mahmood Ahmad (RA), afin qu'il prie pour que le pays se batte pour la liberté dans la paix. Le Chef de l'Ahmadiyya a prié pour le Tanganyika. Parce qu'aimer le pays est une partie de la foi, le Cheikh Mubarak Ahmad explique que le Cheikh Kaluta Amri Abedi, pendant quarante jours, a jeûné en priant pour que son pays obtienne l'Indépendance dans la paix et pour le progrès de l'Islam en général. En raison de sa sagesse et de son discernement, le Cheikh Kaluta Amri Abedi fut requis par le Chef suprême de la communauté islamique Ahmadiyya pour qu'il donne son point de vue sur la question entière de l'Afrique. Au mois de septembre 1954, il accomplit cette tâche et fit parvenir ce rapport :

« *Cet avis provient de l'expérience et des informations que j'ai collectées ici et là. Le mot « Indien » dans ce rapport signifie aussi « Pakistanais ». La première mesure pour éviter des conflits est de leur envoyer des hommes travailleurs et bienveillants. L'exemple, toujours, est meilleur que les paroles. Afin d'assurer la prédication dans un autre pays, il faut que nous leur envoyions des prédicateurs instruits qui exerceront un charisme sur les gens. Car ceux-là seront les ambassadeurs de la communauté céleste. Il faut que nos prédicateurs aient une bonne réputation ici avant de les envoyer à l'extérieur. Le comportement pendant les études n'est pas le critère pour avoir un bon*

prédicateur. Toute la qualité du poste missionnaire se trouve dans la nature du prédicateur. Il est conseillé que les prédicateurs pakistanais soient accompagnés par des épouses éduquées qui seront les assistantes de leurs maris. Que les prédicateurs aient un comportement correct et qu'ils aient une connaissance des affaires séculières et des évènements du monde. De tous les Indiens qui ont vécu sur une longue durée en Afrique, il n'y en a pas un qui connaisse le kiswahili. Ceci vient du fait qu'ils se sont isolés des Africains. Par conséquent un Indien ne peut pas connaître les pensées d'un Africain. La relation des Indiens et des Africains a été construite sur le fondement d'un manque réciproque de confiance. Quand le prédicateur de l'Ahmadiyya est venu en Afrique de l'Est, il a trouvé cette situation. À Kisumu, quand les prédicateurs ont habité parmi la population, le travail s'est bien déroulé. Bien que les Arabes aient réduit en esclavage les Africains, les médias sont muets à l'égard des Arabes. C'est parce que les Arabes sont mélangés avec les Africains. Mais de nombreux journaux ne parlent pas bien des Indiens. L'Indépendance de l'Afrique de l'Ouest mettra un terme à cette situation de mépris de soi ».

Alors qu'il était encore un étudiant à Rabwah, on lui confia la responsabilité de répondre au Cheikh Abdallah Saleh Farsy qui s'était fortement opposé à la version du Noble-Coran publiée en 1953 par la communauté Ahmadiyya. Monseigneur le Cheikh Muhammad Munawwar fit une belle réponse que le

Cheikh Kaluta Amri Abedi utilisa dans son livre *Correction du commentaire du Saint-Coran,* suivi d'*Inimitié du Cheikh Abdullah Saleh, réponse à l'opposition.* Ce livre écrit dans une langue délicieuse, érudite et avec des arguments inattaquables fit plonger le Cheikh Abdallah Saleh Farsy dans un océan de honte et mit en évidence son ignorance en matière de religion. Chaque ligne de son argumentation a trouvé une réponse experte accompagnée de la copie de versets du Noble-Coran, des *Hadiths* et des explications du Messie Promis Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS).

La langue graphique [112] qui fut utilisée est, par exemple, que tous les mots sont alignés comme sur un monticule de pommes de terre, avec l'emploi de vers de poèmes comme ceux qui suivent.

« L'inimitié quand elle s'accroît, Aveugle le discernement[113] *»*

« Quand tu dis un mot, Sans la connaissance complète »

« Tu t'en mordras les dents, Quand tu seras confronté à la tromperie »

Le beau vocabulaire qu'il a employé fait que ce livre est captivant, quand on l'a commencé il est difficile de le reposer. Le Cheikh Abdallah Saleh Farsy n'a pas eu l'audace de répondre aux sujets profonds évoqués par

l’étudiant qui avait à cette époque la ressource de la grande bibliothèque de l’université de théologie de Rabwah.

Le moment était venu à présent de prendre congé de Rabwah et des pieuses personnes de cette ville. Il alla partout pour les saluer avec le gros sac de livres qu’il portait. L’argent qu’il avait reçu, il l’avait employé à l’achat de livres. Ce fut une journée solennelle de dire adieu au Chef suprême de la communauté Ahmadiyya. Les larmes lui vinrent et, par un grand effort sur lui-même, il salua le Commandeur des Croyants et lui demanda qu’il prie pour lui, pour l’Indépendance et la paix de son pays le Tanganyika.

Le Commandeur des Croyants pria et il conçut de l’amour pour cette terre dont il dit toujours : « le Tanganyika est notre pays ». L’Histoire a confirmé par la suite la parole du Commandeur des Croyants car c’est l’Ahmadiyya qui lui a donné le nom Tanzanie. Ce nom a été forgé par un jeune Ahmadi, Muhammad Iqbal, à Dar-es-Salaam, en 1964.

DU PAKISTAN AU TANGANYIKA

Ce fut une joie et un réconfort pour la famille, les frères et les amis, quand ils l’accueillirent. Ce n’était plus le maître Kaluta Amri Abedi mais le Cheikh Kaluta Amri Abedi. Des accolades, des discours, des poèmes c’est ce qui a dominé sa réception. Le Cheikh Kaluta Amri

Abedi est arrivé à Nairobi depuis le Pakistan le 21 mai 1956 et fut accueilli par une poésie d'Ali Swaleh. Les Tanganyikais avaient toutes les raisons d'être heureux. Le travail pour lequel il avait été envoyé, il l'avait amplement réalisé. À l'école, il avait été bon dans les enseignements et son bon comportement restait un sujet de discussion dans la ville de Rabwah. Parmi ceux qui l'acclamaient et montraient une grande joie pour le retour du Cheikh Kaluta Amri Abedi se trouvaient M. Jaafar A. Msolomi de Tabora, un poète célèbre qui avait eu l'occasion d'étudier à l'université au Pakistan et d'être l'ambassadeur de Tanzanie en Guinée. En 1956, sa joie se manifesta par cette composition qui a été chantée au Cheikh Kaluta Amri Abedi :

« CELUI QUI VIENT DU PAKISTAN

1. Ahlan Wa Sahlan[114], Celui qui vient du Pakistan

Tu nous es arrivé au Pays[115], Cheikh Amri Abedi

2. *Tu nous es parvenu, Nos âmes se sont purifiées*

Nombre de jours nous t'avons appelé, Cheikh Amri Abedi

3. *Tu es venu pour nous enseigner, Le savoir diffuser, pour nous*

De quel prix te récompenser, Cheikh Amri Abedi

4. *Ta récompense est notre amour, Qui se trouve en nos âmes*

Tu ne possèdes pas de bien, Cheikh Amri Abedi

5. *Depuis que tu es parti, Toujours nous te remémorons*

Compagnons quand arrivera-t-il, Cheikh Amri Abedi

6. *Nous sommes chanceux*[116]*, D'accueillir un Mufti*[117]

Donnons-lui la couronne et le trône, Cheikh Amri Abedi

7. *Aujourd'hui est un jour de fête, De beaucoup d'espérance*

Nous avons obtenu un chef, Cheikh Amri Abedi

8. *Ton voyage depuis loin, Est l'œuvre du Glorieux*[118]

Et Il s'est préoccupé de toi à présent, Cheikh Amri Abedi

9. *Nous avons attendu et nous nous sommes fatigués, Des mois et des années*

Finalement tu nous es arrivé, Cheikh Amri Abedi

10. Salam Alaikum, Wa salatu wa salam[119]
Dirigeons les Musulmans, Cheikh Amri Abedi »

LE TROISIÈME MARIAGE

Comme nous l'avons vu précédemment, le maître Kaluta Amri Abedi s'était fiancé avec Mme Amina Khamis Mlenzi, la fille de M. Khamis Mlenzi. Mme Amina Mlenzi avait reçu son instruction à l'école de filles de Bwiru à Mwanza. Parce que le maître Kaluta Amri Abedi ne faisait rien sans prendre conseil auprès de Ceux qui craignent Dieu[120], il écrivit une lettre au Compagnon du Messie Promis (AS), le Dr Sayyid Ghulam Ghouth pour qu'il prie pour lui dans cette affaire. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi reçut la réponse qu'*Inshaallah*, ce serait un mariage bénit. Il y eut un homme fortuné qui voulut employer sa richesse pour évincer Amri en pensant épouser Mme Amina Mlenzi en sortant une forte somme d'argent. M. Khamisi Mlenzi entra dans cette épreuve et fit monter le prix de la dot d'Amri afin qu'il soit comparable à celui de ce riche ayant l'arrogance de l'argent. Cette capacité, Amri ne l'avait pas. Par conséquent, comme c'est le rite et la coutume des Ahmadis, il écrivit une lettre au Chef suprême de l'Ahmadiyya, Hadhrat Mirza Bashir-u-Din Mahmood Ahmad (RA). Il lui décrivit en entier cet évènement négatif et lui demanda qu'il intercède pour lui par la prière pour qu'il y ait de la facilité dans

ce mariage. La réponse du Chef dit : « Tu épouseras cette fille Inshaallah pour une dot dont tu détermineras toi-même le prix ». Il ne fallut pas attendre, M. Khamisi Mlenzi fut confronté à une épreuve qui le conduisit à être emprisonné par l'administration. De sa cellule, il envoya un message qui était porté par son cadet M. Bakari Mlenzi : que le Cheikh Amri Abedi épouse Mme Amina Khamisi Mlenzi gratuitement, sans aucune dot. Cette nouvelle, le Cheikh Kaluta Amri Abedi la reçut de M. Bakari Mlenzi, alors qu'il était à la mosquée de Tabora. Au moment où il apportait la nouvelle, il y avait le prédicateur célèbre en Afrique de l'Est, le Cheikh Inayatullah Ahmad et aussi le Cheikh Abdul Karim Sharma. Ils débattirent ensemble de cette affaire et arrivèrent à la décision que, fondamentalement, en Islam, il n'y a pas de mariage sans dot. De là, ils décidèrent de payer une dot de trois cents shillings. Alors, la Prophétie du Calife, que la dot serait fixée par le Cheikh Kaluta Amri Abdi, fut réalisée. Lorsque tous les préparatifs furent achevés, le Cheikh Chaudri Inayatullah Ahmad célébra ce mariage le 1er juin 1956.

IL DÉMÉNAGE À DAR-ES-SALAAM

À la fin de cette année 1956, le Cheikh Abdul Karim Sharma allait partir en congés au Pakistan et il fallait ainsi un prédicateur pour le remplacer. Le Cheikh

Mubarak Ahmad en fit la demande expresse et reçut finalement la réponse que le Cheikh Kaluta Amri Abedi devait se rendre à Dar-es-Salaam. Dans le télégramme que reçut le Cheikh Kaluta Amri Abedi le 24 octobre 1956 en provenance de Nairobi de la part du Cheikh Mubarak Ahmad, il y avait un message qui sortait de l'ordinaire, car le télégramme disait : « J'AI FAIT L'ISITKHARA (Une demande spéciale à Dieu Tout-Puissant) ET J'AI VU QUE TON DEPART A DAR-ES-SALAAM SERA PROFITABLE À LA COMMUNAUTÉ ».

Les membres de la communauté de Tabora et les citoyens dans leur ensemble dirent au revoir au Cheikh Kaluta Amri Abedi dans la joie et la tristesse. Dans la joie car il est obligatoire d'obéir aux chefs, et la tristesse en raison de la joie de vivre et de la bonhomie du Cheikh Kaluta Amri Abedi. Sur une courte période, il avait déjà noué de nombreuses amitiés et avait commencé une classe pour enseigner à ses amis les affaires religieuse et séculière. Ceux qui voulaient apprendre l'arabe et l'anglais avaient déjà commencé à en bénéficier.

Sans tarder, les préparatifs du voyage furent entamés et après un long périple de Tabora à Dar-es-Salaam, le Cheikh Kaluta Amri Abedi, accompagné de sa femme Mme Amina Khamis Mlenzi, parvint à la gare ferroviaire de Dar-es-Salaam. Ils y furent accueillis dans l'euphorie par les membres de la communauté. Parmi les membres qui les accueillirent se trouvait M.

Khamis Abdallah Kingwande. Cet homme fait partie des vraiment tous premiers Africains à avoir rejoint la communauté islamique Ahmadiyya à Dar-es-Salaam. Ce jour-là, il ne voulut pas décoller de la venue du Cheikh Kaluta Amri Abedi. Ils partirent avec lui jusqu'à l'endroit où vivait le Cheikh Abdul Karim Sharma, à Upanga, un endroit où ne vivaient que des Indiens. Le Cheikh Sharma était le chef de Dar-es-Salaam à cette époque. Ils prièrent ensemble et finalement Kingwande prit congé et sortit en étant raccompagné par Amri. Il arriva chez lui épuisé car il n'avait pas trouvé un moyen de transport. Il lui fallut qu'il marche à pied jusqu'à Buguruni[121]. Il fit une prière de deux prosternations[122] et se coucha. Cette nuit-là, il fit un rêve où lui venait une personne qui disait : « Alors, vous les Africains vous avez dorénavant la joie d'avoir un Saint[123] africain ? ». Et à ce point-même du rêve, des pensées lui vinrent que l'homme dont il était question était le Cheikh Kaluta Amri Abedi.

Au moment où le Cheikh Kaluta Amri Abedi arriva à Dar-es-Salaam, il y avait deux prédicateurs avec qui il avait déjà eu l'occasion de travailler : le Cheikh Abdul Karim Sharma et le Cheikh Jalaludin Qamar. Le Cheikh Abdul Karim Sharma partait en congés au Pakistan et le Cheikh Jalaludin Qamar était muté en Palestine.

Ces deux cheikhs avaient fait de grands efforts dans la construction de la mosquée de Dar-es-Salaam. La

première pierre de cet édifice avait été posée en 1955 après un ennui et des querelles nombreuses pour que cette mosquée ne soit pas construite. Bien que des troubles ne se produisirent pas comme ceux de Tabora, les problèmes ici et là et les conflits ne firent pas défaut aux Cheikhs. Cependant, l'œuvre de Dieu Tout-Puissant, quand Il a déjà décidé, nullement ne peut être empêchée.

L'OUVERTURE DU MASJID SALAAM

Lorsque le Cheikh Kaluta Amri Abedi arriva à Dar-es-Salaam, une grande partie de la mosquée était déjà construite. Ce qui restait était l'ouverture officielle. Avant les cérémonies d'inauguration, il avait déjà emménagé dans la mosquée et les premiers élèves de l'école qu'il y avait fondée avaient déjà emménagé.

Le 15 mars 1957 fut le jour de l'inauguration de la mosquée qui reçut le nom de *Masjid Salaam*[124]. Ce nom fut donné par le Chef suprême de la communauté islamique Ahmadiyya de cette époque, le Calife du Messie II, Hadhrat Mirza Bashir-u-Din Mahmood Ahmad (RA). Comme ce fut le cas à l'ouverture de la mosquée de Tabora, il y eut un programme officiel qui s'ouvrit sur la lecture du Saint-Coran, des Poésies, des Allocutions et le Discours d'ouverture fut prononcé par l'Émir et Grand prédicateur d'Afrique de l'Est, Monseigneur le Cheikh Mubarak Ahmad. Les élèves

s’occupèrent de la mise en place des chaises et tout ce qui était prévu se passa bien. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi avait cependant un grand souci à propos des invités, car le Soleil était dur ce jour-là, au point de brûler jusqu’à la plante des pieds. C’est pourquoi il décida d’aller s’ouvrir de ce problème au Cheikh Mubarak Ahmad. Le Cheikh Mubarak Ahmad écouta puis sourit à la fin : « N’aie aucun souci, poursuis ce que tu as prévu, il n’y aura pas de soleil ». Amri se rendit auprès de ses élèves, Athumani Mkoka, Harun Rashid Bundala, Khamis Wamwera, Hassan Mohammed, Awadhi Shoo, Matimbwa, et leur dit : « Aujourd’hui, vous verrez un miracle qui renforcera notre foi ».

Le flux des invités commença à se déverser et le soleil était là. Subitement, un nuage énorme s’étendit et la crainte était à présent que la pluie ne se mêle à la fête. Une pluie torrentielle éclata à l’endroit de *Mnazi Mmoja* [125], épargnant l’endroit à proximité de la mosquée de l’Ahmadiyya. Puis le soleil fut occulté et l’on connut une ombre agréable à la fête, un doux vent en provenance de l’océan indien venant souffler sur ceux qui participaient à cette cérémonie. Cet état perdura jusqu’à la fin de l’après-midi sans qu’aucune contrariété ne se produise.

Les jeunes qui furent témoins du miracle étaient les premiers élèves de l’école des prédicateurs fondée par le Cheikh Kaluta Amri Abedi. L’école était comme les autres écoles. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi était le

Principal, il était assisté du Cheikh Ahmad Mataka, de Busra et du maître B. K. Heri. Les élèves portaient un uniforme et avaient un emploi du temps des cours. Les enseignements dispensés étaient la lecture du Noble-Coran, les Commentaires, les Hadiths du Noble Messager Muhammad (SAW), les Livres du Messie Promis (AS) et ses Califes, l'Arabe, l'Anglais, le *Fiqh*, la Comparaison des religions, l'Histoire et la Géographie. Ces élèves se souviennent du Cheikh Kaluta Amri Abedi comme d'un maître bienveillant, pourvu de compassion et qui pardonne. L'un des élèves venait du christianisme et les élèves demandèrent pourquoi il ne recevait pas de punition comme les autres. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi leur dit que cet élève revenait du long voyage d'être chrétien et qu'il fallait par conséquent lui pardonner certaines choses.

Le Cheikh Kaluta Amri Abedi aima beaucoup leur expliquer son expérience de la vie. Il insista beaucoup auprès d'eux sur le fait d'avoir une ferme foi en Dieu Tout-Puissant, de lire le Saint-Coran et de se réveiller la nuit pour faire la prière du *Tahajjud*. Chaque matin, il aimait leur expliquer les rêves qu'il avait fait. Un jour, le maître Khamisi Wamwera fit un rêve où il avait vu que le Cheikh Kaluta Amri Abedi n'était plus de ce monde. D'un coup, le Cheikh Amri vint à lui, tandis qu'il était encore dans le rêve, et lui dit : « Je suis mort mais je vais directement au Paradis ». Lorsqu'il se réveilla, le maître Wamwera expliqua ce rêve au Cheikh Swalehe Mbaraku Kapilima qui lui dit d'aller

expliquer ce rêve au Cheikh Kaluta Amri Abedi. Le Cheikh Amri écouta attentivement puis se mit à sourire et dit : « Lorsque mourra la TANU[126], je ne serai plus ».

M. Hemedi Mbyana raconte qu'un jour Amri vit dans un rêve qu'il prononçait un discours à la tribune de la TANU qui ressemblait à un pont. La tribune s'effondra brusquement mais lui ne tomba pas. Au contraire il restait à flotter dans l'air. Lorsqu'il se réveilla il donna l'interprétation qu'il viendra un jour où le parti de la TANU disparaîtra, mais qu'à ce moment lui-même ne sera pas là. Et ceci s'accomplit quand la TANU et le parti Afro-shirazi furent dissous pour former le Parti de la Révolution [*Chama cha Mapinduzi* (CCM), NDT], le 5 février 1977. À ce moment, Amri était déjà retourné auprès de son Seigneur.

LA FORMATION DES ADULTES

En plus de diriger l'école des prédicateurs, le Cheikh Kaluta Amri Abedi démarra la formation des adultes. Certains vinrent étudier l'arabe et d'autres vinrent étudier l'anglais. M. Mohammed Saidi Kivukoni reçut la nouvelle qu'un Cheikh enseignait l'arabe à la mosquée de *Mnazi Mmoja*. M. Mohammed Saidi Kivukoni avait soif d'apprendre l'arabe. La façon dont il fut reçu et accueilli par le Cheikh Kaluta Amri Abedi rappelait celle de deux amis qui se serait revus après

un long moment. Il l'accueillit bien et il ne fallut pas longtemps avant qu'il ne se joigne à l'Ahmadiyya.

M. Maneno Mwihuko, résident du quartier de Gerezani et dirigeant de la TANU, se rappelle la manière dont il étudiait gratuitement l'anglais à la mosquée de l'Ahmadiyya. Il dit que ce cours attira beaucoup de gens et que la mosquée était devenue un endroit où puiser la connaissance. L'un des apprenants qui vint puiser la connaissance de l'arabe fut le Cheikh Rashid Msabaha. Avant de se joindre à l'Ahmadiyya, cet homme était passé par beaucoup d'endroits à la recherche du savoir. Il avait eu l'occasion de partir de Morogoro jusqu'à Bagamoyo dans cette quête. Un jour, il entendit qu'il y avait un endroit où l'on enseignait l'arabe, et en plus gratuitement. Le Cheikh Rashid Msabaha n'épargna pas ses efforts et il commença immédiatement les cours avec le Cheikh Kaluta Amri Abedi.

Autrefois, tandis qu'il était encore un Musulman de confession sunnite, M. Rashid Msabaha fit un rêve extraordinaire. Il se vit, avec de nombreuses personnes, assis sur une natte dans le quartier d'Uhuru. Brusquement, une lueur apparut à l'Est, tomba sur lui et le brûla de la façon dont brûle le feu. Alors il s'enfuit d'un endroit à un autre mais la lumière le suivait, tombait sur lui et le brûlait comme le feu. Alors il courut au milieu du quartier d'Uhuru en comptant que cette lumière ne l'y suivrait pas. Mais elle le suivit à nouveau et l'encercla comme un chapiteau. Il se mit à

pleurer tandis que la lumière l’entourait, puis elle s’en alla. Lorsqu’elle fut partie il alla chez un Cheikh et lui demanda : « Pourquoi n’es-tu pas venu m’aider alors que tu voyais que la lumière m’encerclait ? ». Ensuite, alors qu’il était encore dans son rêve, il dit au Cheikh Hashir : « Pars chez le Cheikh Idrissa et demande-lui quelle est l’interprétation de cette lumière qui s’abat sur une personne ». Et le Cheikh Idrissa répondit qu’ils avaient cherché l’explication dans un livre nommé *Mashaallah*[127] mais qu’ils n’avaient pas réussi. Ils lui procureraient ce livre afin qu’il cherche par lui-même. Ce n’est qu’alors qu’il comprendrait le sens de cette lumière qui s’abat sur lui. Et alors, il se réveilla. Il demanda à de nombreuses personnes la signification de ce rêve mais il n’obtint pas de réponse qui le satisfasse. Même lorsqu’il eut le livre qu’on lui avait indiqué dans le rêve et après qu’il l’ait lu pendant une semaine entière sans aucun succès.

Un jour, après avoir rencontré le Cheikh Kaluta Amri Abedi, M. Msabaha lui raconta ce rêve et demanda à Amri son interprétation. Le Cheikh Amri lui lut et lui traduisit dix-huit pages du livre du Messie Promis nommé *Khutba Ilhaamiya*[128], jusqu’à ce qu’il arrive au paragraphe qui dit :

فعند هذه الليلة الليلاء، وظلمات الهوجاء، اقتضى رحم الله نور
السماء، فأنا ذلك النور والمجدد المأمور، والعبد المنصور،
والمهدي المعهود، والمسيح الموعود

« *Ainsi, dans ce moment de nuit ténébreuse et de tempête d'obscurité, la miséricorde de Dieu Tout-Puissant a décrété l'envoi de la lumière céleste. C'est pourquoi, moi (Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS)), suis cette lumière et c'est moi le conciliateur qui m'a été envoyé, le messager qui m'a été apporté en aide par Dieu et je suis le Mahdi*[129] *qui m'a été donné et je suis le Messie qui M'a été promis* ».

Juste après avoir entendu ces mots, le cœur du Cheikh Rashid Msabaha fut changé. Sans attendre, il rejoignit l'Ahmadiyya et fit le voyage de Rabwah, au Pakistan, pour rencontrer le Calife du Messie II, Hadhrat Mirza Bashirudin Mahmood Ahmad (RA). Il fut le président de la communauté à Dar-es-Salaam. Et dans l'affaire judiciaire à laquelle fut confronté le Cheikh Muhammad Munawwar, il alla récolter pour lui le montant de l'amende qu'on lui avait demandé de payer. Le Cheikh Rashid Msabaha est un fruit majestueux de l'école que le Cheikh Kaluta Amri Abedi a initiée.

LA NAISSANCE D'UN GARÇON

Nous avons déjà vu que le Cheikh Kaluta Amri Abedi a eu sa première fille en 1944. En 1957, Mme Amina Khamisi Mlenzi attendait un enfant. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi écrivit au Commandeur des Croyants, le Calife du Messie II, Hadhrat Mirza Bashir-u-Din

Mahmood Ahmad (RA), pour qu'il lui fasse parvenir le nom de l'enfant qui était attendu. La réponse qui vint de ce Chef fut Bakri Abedi. Par ce nom, il y avait le message que l'enfant qui naîtra sera un garçon.

En 1957, M. Hayat, qui vivait au Kenya, partit en congés à Rabwah, au Pakistan. Là-bas il rencontra le Compagnon du Messie Promis (AS), le Dr. Sayyid Ghulam Ghouth. Lorsque le Compagnon comprit que M. Hayat venait d'Afrique de l'Est et bien il lui demanda des nouvelles du Cheikh Amri et s'il avait déjà eu son fils. M. Hayat dit au Dr. Ghouth que la femme du Cheikh Amri était encore enceinte. Le Dr. Ghouth dit : « Inshaallah, elle aura un garçon ». Et le 19 mai 1957 naquit un enfant du sexe masculin prénommé Bakri Abedi.

Dans sa lettre du 10 juin 1957, le Cheikh Kaluta Amri Abedi décrivit au Commandeur des Croyants sa joie en disant : « *Je te suis reconnaissant pour le choix d'un très beau nom pour mon enfant et je te remercie d'avoir prié pour qu'il ait une longue vie. Le nom Bakri Abedi a une continuité avec celui même d'Amri Abedi. Il fait que je suis maintenant Abu Bakr. Je te demande s'il te plait de prier pour que j'ai la foi, avec toi, comme Hadhrat Abubakr (RA) eut la foi ainsi que le Noble Messager Muhammad (SAW). Parce que tu es le Musleh Maud*[130]*. Tu n'es pas un chef ordinaire et tu n'es autre que le Calife de Dieu Tout-Puissant et le Chef qui a été promis aux Nations. J'ai vu aussi la suite alphabétique d'Amri et Bakri, je sollicite auprès*

de toi que tu pries Allah pour faire que le nombre d'Ahmadis qui viendra de mes descendants soit élevé de A jusqu'à Z ».

« Un jour, raconte M. Hemedi Mbyana, j'ai rendu visite au Cheikh Amri chez lui et il me dit :

-Bakri a rêvé aujourd'hui qu'il était pourchassé par des gens qui s'étaient saisis de brandons. Lorsqu'ils se sont approchés de Bakri il s'est élevé alors dans les airs et les a vus en bas. Et eux le virent en hauteur en perdant espoir. L'interprétation de ce rêve est que Bakri obtiendra une certaine position qui suscitera de la jalousie et de l'envie chez les gens et ils voudront lui nuire. Mais Dieu Tout-Puissant le protégera de leurs ruses. Une autre interprétation est que c'est moi qui serait dans cette situation, car un enfant, parfois dans une vision, représente le père et son contraire.

-Cette situation s'est réalisée quand Amri atteignit l'échelon politique supérieur. Alors la discorde commença à être sa compagne ».

J'entre dans le doute quant à ce récit, car l'âge de Bakri était très faible pour pouvoir faire un rêve, s'en souvenir et le raconter. Il se peut que le Cheikh Amri lui-même a vu son enfant dans cette situation dans un rêve et que l'auditeur a compris d'une autre manière que Bakri, au lieu de son père, était celui qui avait fait le rêve.

« Un jour, raconte le maître Hassan, le Cheikh Amri rêva qu'il brûlait son fils Bakri, situation qui l'effraya quelque peu. Peu de jours après, il trouva chez lui à

son retour du bureau son fils Bakri qui avait besoin d’être lavé. Il souleva Bakri et le mit dans un seau pour le faire se baigner. L’enfant poussa des cris stridents de douleur et lorsqu’Amri regarda rapidement il vit que la peau de ses jambes avait été brûlée profondément par l’eau chaude, dont il ignorait qu’elle avait été bouillie. Elle avait par conséquent fait peler la peau des jambes de l’enfant ».

Bakri fut conduit en urgence à l’hôpital et reçut des soins pour ses jambes, jusqu’à présent il conserve des séquelles de ces blessures.

Par l’aide de Dieu Tout-Puissant, cet enfant s’est consacré à la religion et est devenu un prédicateur de la communauté islamique Ahmadiyya. Et c’est aussi l’un des auteurs de ce livre.

LE VOL D’ÉPOUSES À RUFIJI

Le Cheikh Swalehe Mbaraku Kapilima a fait un bon travail de prédication de l’Ahmadiyya à Rufiji. Les habitants y ont répondu mais, comme à leur habitude, les Cheikhs ont semé une grande discorde par la suite. Le remède qui leur vint à l’esprit fut de dérober les épouses des Ahmadis. Peu de mois après qu’il soit arrivé à Dar-es-Salaam, cette tempête de sable éclata à Rufiji. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi avait sous sa responsabilité Dar-es-Salaam et la région de la Côte.

Le 10 juin 1957, il expliqua au deuxième Calife (RA) la situation réelle de Rufiji en disant :

« *Notre communauté traverse une grande épreuve à Rufiji. Plus de quinze femmes ont été arrachées à leurs maris. En accord avec la tradition et les coutumes de cette région, les femmes sont celles qui s'occupent de l'agriculture, de puiser de l'eau, de cuisiner etc. Cette épreuve est grande et nous demandons par conséquent la compassion et l'assistance de Dieu Tout-Puissant ainsi que l'endurance. Jusqu'à présent, ils ont témoigné d'une patience supérieure, au point où les adversaires s'étonnent de leur niveau d'endurance. Les nouvelles qui se sont répandues là-bas sont que les Prédicateurs de l'Ahmadiyya sont des sorciers au point où ils ne se souviennent même pas de leurs femmes* ».

Le jour-même où le Cheikh Kaluta Amri Abedi avait écrit une lettre au Commandeur des Croyants, il partit dans la Rufiji pour rencontrer le DC (le Chef du District) et parler de ces affaires. Une requête fut déposée au tribunal et passa en audience le 1er juillet 1959 et le 4 juillet 1959. Ce qui suit est une publication de la Cour : « *En dates du 1er et du 4 juillet 1959, l'affaire est passé en audience à la Cour et a pris la forme de palabres entre le Cheikh Kaluta Amri Abedi et les Cheikhs sunnites. Plus de cinq-milles personnes avaient entouré le tribunal, certaines à l'extérieur, d'autres à l'intérieur. Les Cheikhs sunnites avaient la certitude qu'ils pourraient vaincre le Cheikh Kaluta*

Amri Abedi. La sérénité et la paix se reflétaient sur le visage du Cheikh Kaluta Amri Abedi ». C'est une chose dont les gens de Rufiji se souviennent jusqu'à aujourd'hui à propos du Cheikh Kaluta Amri Abedi. Que toute femme baissait les yeux à son passage, en conformité avec les enseignements du Noble-Coran.

Le triomphe de l'Ahmadiyya fut éclatant, sauf pour ceux qui n'étaient pas prêts à recevoir la vérité. Le premier jour, les Cheikhs sunnites furent conduits dans la désolation. Lorsque les Cheikhs entrèrent dans la salle, tous les gens se levèrent (même lorsque les juges étaient entrés, ils ne se s'étaient pas levés). Au bout d'une demi-heure de débats, le Cheikh de la partie adverse se trouva dans des eaux profondes. Il n'avait pas même une once de rigueur en sortant des excuses qu'il ne pouvait confirmer par des extraits des livres de l'Ahmadiyya. Deux ou trois fois, le juge corrigea la façon dont ce Cheikh exposait ses arguments. Maintes fois, il resta silencieux lorsqu'on lui posa des questions et donna à la place des signes au juge de vouloir lui donner un bakchich mais tout cela vint à se savoir.

Le Cheikh Kaluta Amri Abedi insista pour que le Cheikh qui soupçonnait les Ahmadis de ne point être des Musulmans récite des passages du Noble-Coran et des *Hadiths* et qu'il décrive le portrait de ceux qui sont musulmans et de ceux qui ne sont pas musulmans. Qu'il montre si des caractéristiques de mécréants se manifestaient au sein des Ahmadis. Lorsque la séance fut suspendue jusqu'à la séance suivante, les Cheikhs

étaient trempés. Jusqu'à ce qu'ils oublient de partir avec la forfanterie avec laquelle ils étaient entrés.

Une autre audience se tint le 4 juillet 1957. Les règles de procédure[131] furent modifiées. Le juge voulut que les deux parties bâtissent leur argumentation par écrit au sujet de la finitude de l'envoi des Prophètes, de la vie ou de la mort du Prophète Issa (AS). Cette pratique était une chose inconnue de ces Cheikhs. Elle empêchait à l'évidence le Cheikh Kaluta Amri Abedi de prêcher à la foule dans l'assistance. Ils ne parvinrent pas à leurs fins, même avec ce tour. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi écrivit un quart de page en arabe. Le Juge leur demanda de lire ce qu'ils avaient écrit. Alors le Cheikh Kaluta Amri Abedi obtint à nouveau une bonne occasion de prêcher. Le Cheikh sunnite, après avoir lu ce qu'il avait écrit, s'opposa à ce qui avait été dit par le Cheikh Kaluta Amri Abedi. C'est pourquoi le Cheikh Kaluta Amri Abedi se leva afin de répondre. Le Cheikh manqua alors de tomber en apoplexie et il dit au juge qu'il prononce une décision. Parce que nul n'avait la capacité de vaincre les Ahmadis car même le Cheikh Abdallah Saleh Farsy d'Unguja et le Cheikh Ali Bin Hemed el-Buhri de Tanga avait été vaincus par ces gens.

Le Cheikh Kaluta Amri Abedi dit à la Cour que des différences dans l'explication des versets du Saint-Coran ou des différences confessionnelles n'étaient pas des raisons suffisantes pour dissoudre un mariage.

Le juge décida qu’en raison du désaccord persistant entre les deux parties, et bien que la meilleure issue fût de demander aux parents de ces femmes qu’ils restituent les dots et de ce fait d’annuler les mariages.

Le Cheikh Kaluta Amri Abedi retourna à Dar-es-Salaam mais il avait déjà rassemblé les cœurs de nombreuses personnes. Ils furent attirés par sa construction d’une argumentation et par sa fermeté dans la résolution des problèmes.

L’hostilité des gens de Rufiji se poursuivit. Il fut décidé que « les Qadianis ne seront plus salués, si tu vois des Qadianis couvre toi de la tête au pied car ils ont un charme, ne marche pas là où un Qadiani a marché, quand ils meurent ils ne seront pas enterrés, on n’aide pas les Qadianis dans les travaux collectifs des champs ». La situation empira. Le chef voulut que les Ahmadis qui étaient venus de Kilwa afin de rester avec leurs compagnons Ahmadis retournent d’où ils étaient venus. On leur dit de partir sous quatre jours où d’être emprisonnés. Et il donna également l’ordre que la mosquée de l’Ahmadiyya ne soit pas construite sans l’autorisation de l’administration.

Le secrétaire de la communauté de la Rufiji fit le voyage pour aller expliquer toutes ces nouvelles au Cheikh Kaluta Amri Abedi. Une délégation de six personnes partit s’entretenir avec l’officier en charge de l’administration des quartiers, M. Marshal. Avec le Cheikh Kaluta Amri Abedi, il y avait dans cette délégation M. Fadhal Karim Lone, le président de la

communauté de Dar-es-Salaam, M. Mukhtar Ahmad Ayaz, M. Kasim Saidi Baina et M. Malik Abdallah Mbungiro. Après les avoir écoutés, M. Marshal leur remit une lettre à l'intention du DC de Rufiji, M. Young, qui voulut à son tour que les gens de Rufiji choisissent cinq personnes intelligentes dont la tâche serait d'examiner la loi afin de rapporter les articles autorisant l'expulsion des Ahmadis. Et que lorsqu'ils les auraient trouvés qu'ils les lui apportent. Ceci marqua la fin de la querelle. Les gens de Rufiji restèrent à gronder intérieurement et les articles de loi pour chasser les Ahmadis demeurèrent introuvables.

IL RENCONTRE LA DÉLÉGATION DES NATIONS-UNIES

Durant la première guerre mondiale de 1914-1918, l'Allemagne fut vaincue. Il fut convenu que sous mandat des Nations-Unies, qui s'appelaient alors la Société des Nations, que les pays dépendant de l'Allemagne reçoivent d'autres tutelles qui les prépareraient à l'indépendance. Il fut reconnu que l'une des causes de la guerre mondiale était la domination d'un pays par un autre. Ainsi, l'Angleterre reçut le Tanganyika. Les responsabilités de la Société des Nations furent héritées par les Nations-Unies qui naquirent en 1945, juste après la fin de la grande guerre mondiale de 1939-1945, dans l'objectif de protéger la paix dans le monde. L'une de leur responsabilité était d'envoyer une délégation tous les cinq ans pour voir si les préparatifs en vue de l'autodétermination des pays avançaient bien. Au mois d'août 1957, la délégation des Nations-Unies a parcouru le Tanganyika et elle programma des rencontres avec des groupes de personnes pour entendre leurs problèmes. Le 7 août 1957, le Cheikh Kaluta Amri Abedi fut invité à la réception des anciens du parti politique de la *Tanganyika African National Union* (TANU). Cette réception était donnée en l'honneur du président du parti de la TANU, M. Julius Kambarage Nyerere. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi était assis à une table avec des anciens renommés de la TANU. On avait prévu

que les anciens de la TANU rencontreraient la délégation des Nations-Unies afin d'exposer les problèmes. Ils recherchaient une personne sérieuse et qui parlait anglais pour servir d'interprète. Le *mwalimu* Julius Kambarage Nyerere connaissait le talent du Cheikh Kaluta Amri Abedi car ils avaient tous deux étudié à Tabora, il lui demanda de jouer ce rôle. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi accueillit cette tâche avec un cœur enthousiaste. Le 9 septembre 1957, le Cheikh Kaluta Amri Abedi et trois-cents anciens de la TANU rencontrèrent la délégation des Nations-Unies. Le travail que fit le Cheikh Kaluta Amri Abedi ce jour-là resta dans les conversations pendant un long moment. La façon dont il croquait l'anglais et faisait comprendre aux anciens de la TANU en kiswahili était un spectacle extraordinaire. Une photographie d'ensemble des chefs des anciens de la TANU fut prise. Les nouvelles du bon travail du Cheikh Kaluta Amri Abedi se répandirent au loin et dans le voisinage. Les idées mauvaises au sujet de l'Ahmadiyya disparurent et les gens commencèrent à regarder l'Ahmadiyya d'un œil neuf. La foule commençât à surgir dans la Mosquée de l'Ahmadiyya, les ventes de livres de l'Ahmadiyya augmentèrent. Le journal *L'Amour de Dieu* de l'Ahmadiyya entra dans de nombreuses demeures, chose qui demeurait impossible auparavant.

Le travail que fit le Cheikh Kaluta Amri Abedi pour les anciens de la TANU apporta de grands changements. Les invitations se mirent à pleuvoir pour

que le Cheikh dispense des conseils ou qu'il assiste à différentes réceptions. Cette année 1957, le 7 avril, le Cheikh Amri accompagné de quelques Ahmadis, environ trois, assista au comité qui préparait la fête de l'Aïd. Le président de ce comité était le chef de Dar-es-Salaam, le Cheikh Hemed bin Saleh. L'un des membres du comité s'opposa à la présence d'Ahmadis dans le meeting. D'autres membres du comité le réprimandèrent et le président dit qu'étant donné que ceux de l'Ahmadiyya récitent la *Kalima*[132] et qu'ils croient dans le Noble-Coran et bien ce sont des Musulmans. Et les différences continueront à exister jusqu'au jour du Jugement [133] dernier. Dans ce meeting, par deux fois, le Cheikh Kaluta Amri Abedi rappela deux versets du Noble-Coran qui ont pour but d'arranger les choses. Cet évènement réjouit grandement les membres du comité et l'honneur du Cheikh Kaluta Amri Abedi s'en trouva accru devant la société.

Le travail pour la communauté à cette période continuait intensément. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi avait reçu environ mille-cinquante lettres et il y avait toutes répondu, surtout pour montrer ce qu'est l'Ahmadiyya. La mosquée débordait d'invités qui venaient poser des questions au sujet de la communauté Ahmadiyya.

À cette période, le Cheikh Kaluta Amri Abedi eut l'occasion de composer une poésie pour féliciter et accueillir le gouverneur Richard Turnbull, comme il

l'a écrit lui-même : « J'ai écrit une poésie en association avec un autre poète, M. Mwinyihatibu Mohamed, et nous l'avons remise au gouverneur lui-même à l'*Ikulu*[134]. Je lui ai lu ce poème. Il nous a conduits de son bureau à sa résidence où nous eûmes un entretien d'environ cinquante minutes avec sa famille où nous discutâmes de différentes choses en rapport avec la langue. Ce poème fut publié dans un un journal national[135] avec des commentaires éditoriaux que jamais aucun poème n'avait reçus auparavant. Le poème fut également lu à la radio ».

S'exprimant au sujet du gouverneur précédent, le Cheikh Amri a écrit ce qui suit : « M. Edward Twining, le gouverneur qui a précédé celui-ci, n'était pas une bonne personne comme l'était M. Turnbull. Il fomentait de sombres complots contre l'Indépendance. Malheureusement, le gouvernement britannique, pour une raison politique, a mobilisé le christianisme et l'ismaélisme[136] et, en secret, l'opposition [islamique NDT], contre nous. Ceci, principalement, durant l'administration de Twining dont l'intention était surtout d'affaiblir l'Islam en Afrique de l'Est et au Tanganyika. Mais Dieu Tout-Puissant l'a arraché ainsi que tous ses complots. Les Africains pensent même à retirer son nom qui est gravé sur le mur de l'hôpital principal de Dar-es-Salaam et celui de la princesse Margareth.

Twining a fondé le parti de l'UTP *(United Tanganyika Party)*, un parti politique qui était riche et connu. Ce

parti a déjà complètement disparu à présent. Il fonda ensuite le parti des Musulmans du Tanganyika *(Central Society of Tanganyika Muslims)* afin qu'il affronte la position de l'Ahmadiyya sur la réclamation du droit à l'éducation des Musulmans. Ceci aussi est en plein désarroi. Il fonda alors la conférence des chefs dans l'intention de confronter la volonté populaire en faveur de l'Indépendance. Ceci se retourna contre lui et devint un instrument aux mains de la TANU. Puis il instaura le système des trois votes afin de briser la force des Africains. Ceci aussi, à nouveau se retourna contre lui et fit périr complètement la domination britannique. Il employa toutes les finances à l'instruction des Chrétiens et des Ismaéliens. J'aurais voulu que seulement il connaisse la fin de son projet. Il a refusé mon commentaire du Saint-Coran et Dieu a refusé tous ses plans ».

En date des 26, 27 et 29 décembre 1957, se tint à Mombasa, Kenya, la réunion de la communauté Ahmadiyya d'Afrique de l'Est dans le salon de Tonoka. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi assista à cette réunion et le 29 décembre 1957, il prononça un discours sur l'Islam et la manière de trouver une solution aux problèmes du monde. Le 31 décembre 1957, le Cheikh Kaluta Amri Abedi arriva à Tanga et résida avec le président de la communauté de Tanga, M. Mukhtar Ahmad Ayaz, qui le présenta à de nombreuses personnes.

« *Le 3 janvier 1958* », écrit Amri dans ses mémoires, « *j'ai reçu l'instruction de me rendre à Moshi pour me joindre à Monseigneur Muhammad Munawwar. Je suis parti par le train le jour-même et suis arrivé à Moshi le lendemain matin. Je suis resté cinq jours à Moshi chez Munawwar. Un groupe de Musulmans sunnites avait été envoyé là-bas pour s'opposer à nous et ils ont été mis en déroute dans les débats. Le 8 janvier 1958, je suis parti de Moshi en train et j'ai atteint Dar-es-Salaam le 10 janvier 1958 après être resté quelques heures à Morogoro et avoir salué quelques membres de la communauté locale* ». L'année 1958 était une année de décisions solennelles dans l'histoire du Tanganyika. Le parti-mère de la TANU connu les troubles des trois votes. Le parti de l'ANC fut démarré et le chef de la TANU fut traîné en justice. Dans cette tempête de changements, la communauté Ahmadiyya de Dar-es-Salaam, sous la direction du Cheikh Kaluta Amri Abedi, ne fut pas spectatrice mais au contraire une actrice à part entière de ces transformations. Les leaders de la TANU étaient proches de l'Ahmadiyya et c'est pourquoi lorsque la communauté islamique Ahmadiyya prépara la réception de départ du Cheikh Mubarak Ahmad, qui partait en congés à Rabwah au Pakistan, les principaux chefs de la TANU, dont le président de la TANU, le *mwalimu* Julius Kambarage Nyerere, et le chef Humbi Ziota, furent tous deux présents. Ils remercièrent le Cheikh Mubarak Ahmad pour sa contribution à la lutte pour les droits des opprimés et le progrès de la

connaissance, en raison de son travail important d'écriture de livres, de direction de deux journaux, l'un en anglais qui s'appelait *East African Times* et l'autre en kiswahili, *L'Amour de Dieu* [137] . Dans cette cérémonie le Cheikh Kaluta Amri Abedi lut son poème qui laissa les auditeurs le regard embué de larmes quand il chanta sur un rythme mélancolique :

« *Les cœurs sont tristes, la douleur de se dire adieu*

Nous pleurons tu nous quittes, les souffles se retiennent

Notre Cheikh Baraka[138]*, tu voyages ô noble*

C'est notre adieu Monsieur, pour toujours nous nous souviendrons »

Le 26 février 1958, le Cheikh Kaluta Amri Abedi écrivit une lettre au Chef suprême de la communauté islamique Ahmadiyya où il lui décrivit la cérémonie d'au revoir au Cheikh Mubarak Ahmad. Il lui expliqua la façon dont le Cheikh Mubarak Ahmad était accueilli et respecté en Afrique de l'Est. Il dit qu'on avait encore énormément besoin du Cheikh Mubarak Ahmad mais il insista sur le fait que Dieu Tout-Puissant et Son Calife savent davantage.

Un jour après cette cérémonie, le Cheikh Kaluta Amri Abedi eut une fille. Tandis qu'elle était enceinte, Mme Amina Khamisi Mlenzi, la femme du Cheikh Amri, fit un rêve où elle se vit donner naissance à un enfant du

nom de Ummi Bakri. Expliquant cet évènement dans le journal *L'Amour de Dieu* du 16 juin 1958, le Cheikh Amri écrivait : « *Aujourd'hui à sept heures moins le quart, nous avons reçu la bénédiction d'une fille. Sa mère, Amina binti Khamisi Mlenzi, a vu dans un rêve, peu de mois avant, qu'elle donnerait naissance à un enfant du nom d'Ummi Bakri. Ce sont deux mots arabes. Je lui ai dit que le sens d'Ummi Bakri est la mère de Bakri. Et qu'elle aurait une fille qui donnerait naissance à son tour à un garçon. La première partie de ce rêve s'est réalisée,* Alhamdulillah*, et Dieu Tout-Puissant sait davantage la traduction correcte de la deuxième partie. Du fait de ce rêve, nous donnerons le nom d'Ummi Bakri à cet enfant. Que Dieu Tout-Puissant bénisse cet enfant d'une bonne santé, d'une longue vie et des meilleurs grades dans le Monde et l'Au-delà* ». Avec l'aide de Dieu Tout-Puissant, cette année (2009), Mme Ummi Bakri est mariée et elle a des enfants et des petits-enfants, dont trois garçons : Badru Musoke, Twahir et Amri Mutebi. Le mari d'Ummi Bakri est Mahmud Khamsin Mubiru, qui a participé à l'écriture de ce livre.

LE CHEIKH KALUTA AMRI ABEDI DÉFEND DES JOURNALISTES

Le parti de la libération TANU disposait d'un journal qui s'appelait *Mwafrika* [*L'Africain* NDT]. Ses éditeurs, Kheri R. Baghdella et Robert M. Makange, prirent très bien la plume pour réveiller les Tanganyikais. La réunion de Tabora de 1958 apporta une nouvelle conscience. Les citoyens voulurent leur liberté. Le journal *Mwafrika*, qui était la voix des sans voix, dit que l'Anglais exploitait les Tanganyikais au plan économique. Cet article de l'éditeur fut pris comme un scandale contre l'Anglais. Bref, l'affaire tonna par conséquence au tribunal. Du côté de la défense se trouvait le Cheikh Kaluta Amri Abedi qui donna une belle plaidoirie. Murray William Kanyama Chiume, qui avait été ministre des Affaires étrangères du Malawi et un écrivain, a bien expliqué cette histoire dans son livre intitulé *Vituko vya Uhuru* [Agitations de l'Indépendance[139] NDT] :

« *Du côté des accusés, un témoignage très puissant pour s'opposer à l'Européen a été donné par le Cheikh Amri Abedi, l'un des maîtres du kiswahili qui a traduit seul le Saint-Coran et également l'auteur du célèbre livre de poèmes nommé* **Diwani ya Amri** [*Diwani* d'Amri[140] NDT]. *Le Cheikh Amri Abedi a dit au tribunal que le mot « l'Anglais » n'avait pas la signification avec laquelle les témoins du Gouvernement voulaient tromper la cour ; c'est à dire*

celui d'outrager un Anglais ou un groupe d'Anglais, mais « il se comprend comme l'administration ».

Par exemple, expliqua-t-il, lorsque les Africains parlent de la malignité des Allemands, des Français ou des Russes, ils ne parlent pas d'une personne ou d'un groupe de personnes, mais, bien au contraire, des gouvernements de ces personnes.

Les Africains d'habitude, insista-t-il, aiment utiliser des mots courts pour désigner les choses ».

Lorsqu'il parlait de cette affaire, le Cheikh Amri a consigné dans ses mémoires : « *L'on me posa quelques questions pendant une heure et quart et l'on m'a donné différents chapitres pour que je les traduise en anglais. Mon opinion dut se rapporter à la traduction qui avait été donnée par le témoin du côté des plaignants, un Européen qui apparaissait ne pas bien comprendre les usages actuels du kiswahili. La cour fut informée que j'étais un prédicateur de la religion du côté de la communauté islamique Ahmadiyya, à Dar-es-Salaam, l'auteur d'un livre de poèmes et l'un de ceux qui avaient apporté leur aide à la traduction du Noble-Coran* ».

L'année 1958 apportait de grandes transformations politiques. Sir Edward Twining quitta le pays. C'est lui qui était un obstacle à l'Indépendance du Tanganyika. C'est lui qui avait initié le parti de l'UTP (*United Tanganyika Party*) afin d'affaiblir les forces de la TANU. C'est un homme qui n'était pas prêt à écouter une opinion divergente. La communauté islamique

Ahmadiyya lui fit parvenir la traduction du Noble-Coran en kiswahili et il la refusa. En 1958 vint le gouverneur Richard Turnbull. Sir Richard Turnbull était mieux. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi, de la part de la communauté islamique Ahmadiyya, comme il a été mis en évidence ci-dessus, écrivit une lettre à son intention pour l'accueillir et composer pour lui une poésie en association avec le célèbre poète Mwinyihatibu Mohamed.

L'activité politique provoqua l'émergence de nombreux groupes qui discutaient des stratégies pour accélérer l'Indépendance du Tanganyika. L'un de ces groupes s'appelait *African Study Group.* Ce groupe parlait des problèmes de l'Afrique et de la façon d'y trouver une solution. Dans les salons d'Arnatouglu[141], le Cheikh Kaluta Amri Abedi fut convié pour parler de l'Islam et des prémices de l'Indépendance. Durant quarante-cinq minutes, il exposa la conception de l'Islam au sujet des prémices de l'Indépendance et il rappela à l'assistance le chemin dans la montagne qui est celui de l'affranchissement de l'esclave. Les auditeurs eurent ensuite l'occasion de poser des questions à satiété. Il y avait parmi eux des Africains, des Européens et des Asiatiques.

Le parti de la TANU suivait de près les activités du Cheikh Kaluta Amri Abedi au service de la société. En raison de sa réputation, le chef de la TANU de la circonscription de Dar-es-Salaam lui expliqua que le parti avait proposé qu'il soit candidat au siège du

Legco (le Parlement à cette époque). Certains membres de la TANU dirent qu'il pourrait y avoir des complications car le Cheikh Kaluta Amri Abedi était un Qadiani. Le chef Abdallah Saidi Fundikira ne fut pas d'accord avec cette opinion et il dit qu'il n'y avait pas une hostilité sévère à l'égard de l'Ahmadiyya. Le chef Fundikira rappela le *mwalimu* Nyerere qui disait que la TANU avait besoin de gens compétents comme le Cheikh Kaluta Amri Abedi. Cependant, celui qui apporta une grande opposition contre le Cheikh Kaluta Amri Abedi fut le Cheikh Suleiman Takadiri qui avait préparé son homme, Monsieur M. M. Kihere de Tanga, pour ce poste. Lui s'opposa absolument à ce que « le Qadiani » soit choisi pour cette place.

Ses efforts donnèrent naissance à son malheur et il se trouva à commencer à critiquer Nyerere sur le fondement de l'attribution de fonctions par le parti à des Chrétiens. Cette situation contraria Nyerere et le Cheikh Suleiman Takadiri fut exclu, coulé et chassé du parti. Par conséquent, celui qui faisait obstacle au Cheikh Kaluta Amri Abedi sortit et la voie fut dégagée pour lui.

L'ASSOCIATION DES POÈTES

Le Cheikh Kaluta Amri Abedi et certains dirigeants de la TANU comprenaient l'importance de la poésie pour réclamer l'Indépendance. Comme nous l'avons vu, M. Saadan Abdu Kandoro donnait au Cheikh Kaluta Amri Abedi les nouvelles des prémices de l'Indépendance au moment où il était étudiant à Rabwah au Pakistan. En raison de sa compréhension de l'importance de cet art dans la culture et dans les premières manifestations de l'Indépendance, en 1958 il tint conseil avec d'autres poètes pour que soit convoquée une réunion des poètes. Cette réunion se tint dans la salle de réception de Masjid Salaam où vivait le Cheikh Kaluta Amri Abedi. Il fut convenu dans cette réunion de faire se développer l'art de la poésie, d'inciter les poètes à publier leurs *Diwani* [142] et de faire prospérer les prémices de l'Indépendance.

Mahmood Hamduni (Méchant Ogre[143]) fut élu comme président et comme chercheurs furent élus Saadan Abdu Kandoro, Shaaban Robert et le Cheikh Kaluta Amri Abedi. Le premier fruit de cette réunion fut une poésie qui attaquait avec force l'hypocrisie des colons. Les DC insultaient les dirigeants de la TANU et les traitaient de vandales. Lorsqu'ils furent rapatriés ils sentirent qu'ils avaient été désavoués et firent surgir un procès à Julius Kambarage Nyerere. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi composa l'un de ses meilleurs poèmes en faveur de la lutte pour l'Indépendance du Tanganyika.

Julius Kambarage Nyerere aima beaucoup ce poème et il l'afficha dans son bureau. Le poème lui-même est « NDOVU AKAVWIRA WIMA, SISIMIZI AKAKWAMA[144] » [L'éléphant a tout écrasé sur son passage et la fourmi fut coincée NDT]. L'éléphant veut dire le Colon et la fourmi est Nyerere.

Le Cheikh Kaluta Amri Abedi termina l'année 1959 par un voyage à Unguja qu'il fit au mois de décembre. Son grand travail là-bas était d'annoncer la venue du Messie Promis Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS). Tandis qu'il était à Unguja, l'éditeur du journal *Waafrika* [*Les Africains* NDT], Mtoro Rehani, l'invita à déjeuner. Des hommes politiques assistèrent à ce repas. Quatre parlementaires de l'assemblée législative du parti *Afro Shirazi* furent présents. Après les victuailles, le Cheikh Kaluta Amri Abedi expliqua le sens de Qadiani, de l'Ahmadiyya et de la venue du Messie Promis Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS). Il leur parla aussi des efforts entrepris par la communauté islamique Ahmadiyya pour répandre l'Islam. Il leur expliqua que la communauté islamique Ahmadiyya avait commenté en kiswahili le Noble-Coran qui avait été publié en 1953. Le lendemain les *Young Muumin*[145], de jeunes Musulmans qui refusaient les innovations, c'est à dire les choses qui ont été introduites dans l'Islam après le Noble Messager Muhammad (SAW), entrèrent en dialogue avec le Cheikh Kaluta Amri Abedi. Ils lui dirent qu'ils ne se différenciaient pas des enseignements de l'Ahmadiyya. Ils se réjouissaient grandement des

enseignements prodigués par la communauté Ahmadiyya. Ces jeunes voulurent que le Cheikh Kaluta Amri Abedi ait une discussion avec le Cheikh Abdallah Swaleh Farsy. Au début le Cheikh Farsy accepta, ensuite quand les jeunes se rendirent chez lui une deuxième fois pour qu'il accepte par écrit ce débat, il sentit que les choses étaient gâtées et il refusa.

Le Cheikh Kaluta Amri Abedi revint à Dar-es-Salaam sans que ce débat n'ait eu lieu. Auparavant, par le biais de Radio Zanzibar, le Cheikh Abdallah Swaleh Farsy avait prononcé un discours d'opposition à l'Ahmadiyya. Lorsque le Cheikh Kaluta Amri Abedi eut ces nouvelles, il donna une réponse sous la forme de deux pages tirées en mille copies qui furent diffusées à Zanzibar. Le Cheikh Abdallah Ismail Balozi, le secrétaire de *Young Muumin*, écrivit au Cheikh Kaluta Amri Abedi pour lui dire que ces documents étaient très attendus, que la réponse qu'il avait donnée était correcte et qu'elle entrait dans l'esprit.

De par la grande aide de Dieu Tout-Puissant, le Cheikh Kaluta Amri Abedi commença la construction de sa maison à Dar-es-Salaam, dans le secteur de Magomeni Mikumi, dans le quartier de Longido, en 1959. Il conclut un contrat avec l'entrepreneur sikh, M. Joginder Singh, pour la construction de cette maison pour un montant de vingt-quatre-mille shillings (24000/=). Il obtint un prêt gouvernemental de vingt-mille shillings pour ce projet. Chaudri Muhammad

Hussein, l'entrepreneur qui avait construit Masjid Salaam et la maison du Cheikh, s'est proposé pour superviser le chantier de cette maison sans aucune rémunération et il fournit une aide de cinq-cents shillings en vue de compléter la construction. Cette maison fut très belle suivant les standards de construction de Dar-es-Salaam à cette époque.

L'INCARCÉRATION DU CHEIKH MBARAKU KAPILIMA

Le Cheikh Swalehe Mbaraku Kapilima a fait, comme nous l'avons vu ci-dessus, un bon travail dans l'annonce du message du Messie Promis Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS) à Rufiji. Lorsqu'une petite branche de la communauté fut créée, il tourna ses yeux vers là où il avait vu le jour, à Kilwa. Là-bas, il réalisa un bon travail et la querelle commença. Alors le chef de secteur, sans aucune raison, le jeta en prison. Au sujet de cet évènement, le Cheikh Kaluta Amri Abedi écrit ceci dans ses mémoires :

« *Immédiatement, j'ai envoyé pour lui le Cheikh Ahmad Ramdhani Mwinjuma et un autre Ahmadi pour qu'ils fassent une enquête, rencontrent le DC, lui remettent une lettre et achèvent les préparatifs pour interjeter appel. J'ai aussi envoyé une lettre à Lindi où je sollicitais auprès du président de cette communauté, M. Farooq, et du Cheikh Ahmad Matakka, qu'ils*

aillent à Kilwa et qu'ils s'entretiennent avec le DC à propos de cette affaire. Ensuite, je pris une délégation de trois personnes, M. Hussein Marijani et M. Saidi Khatibu, et nous partîmes rencontrer le ministre en charge des collectivités locales, M. French, à son bureau, qui nous a bien reçus. Nous lui avons expliqué l'évènement lui-même et il envoya de suite un télégramme au DC pour lui demander qu'il lui fournisse un rapport détaillé de l'affaire concernant le Cheikh Swalehe Mbaraku Kapilima. Il me demanda de le revoir mercredi dans la journée.

Le chef de Njinjo, celui qui avait enfermé le Cheikh Swalehe Mbaraku Kapilima, fut sévèrement réprimandé par le DC pour cet acte. Au mois de juin 1959, ce chef fut conduit devant la Cour au moment de l'audience de l'appel du Cheikh Mbaraku Kapilima. Le chef fut reconnu coupable et il fut suspendu pour trois jours. Le DC l'avertit de ne pas s'immiscer dans le travail de prédication du Cheikh Swalehe Mbaraku Kapilima et qu'il serait relevé de ses fonctions s'il causait d'autres problèmes ».

LE PORT DU VOILE

Le combat pour le droit des femmes à porter des vêtements couvrants, en accord avec les enseignements [islamiques NDT], a commencé il y a longtemps. Au mois d'avril 1959, une femme

européenne, qui était la directrice d'une école de jeunes filles africaines, donna l'ordre aux enfants de sexe féminin de ne pas porter de voiles quand elles se rendent à l'école. Par rapport à cet évènement, le Cheikh Kaluta Amri Abedi ne put le supporter, il prit la plume et écrivit une lettre de plainte. Et ses copies parvinrent aux principaux intéressés du Département de l'Éducation. Cette femme écrivit une lettre pour répondre mais quand le Cheikh Kaluta Amri Abedi lui écrivit une deuxième lettre, elle dit aux jeunes filles musulmanes de continuer avec le port du voile et qu'elle ne savait pas que cela faisait partie d'une croyance religieuse. Cette femme européenne demanda pardon pour son ignorance. Mieux que de recevoir des excuses, les parents voulurent retirer leurs enfants de cette école, mais le Cheikh Kaluta Amri Abedi leur demanda de permettre à leurs filles de continuer les cours. Cette école s'appelait *Kichwele Girls Middle School,* la maîtresse s'appelait Mme Silvertain et la jeune fille à qui l'on avait interdit de porter le voile était Radhia Amri Kaluta.

LA SOCIÉTÉ DE RADIODIFFUSION DU TANGANYIKA[146]

Dans les années cinquante, le département de la radiodiffusion de la TBC adopta le principe de parvenir jusqu'aux citoyens. Pour atteindre cet objectif, ils commencèrent les émissions d'éducation et de divertissement de la société. L'une de ces émissions s 'appelait « Alors ? Est-ce que c'est sage ? » [*Je hii ni busara ?* NDT] Du fait des nouvelles qui s'étaient répandues partout au sujet du Cheikh Kaluta Amri Abedi, il fut convié à participer à l'une de ces émissions de débats. En raison de sa belle capacité en langue swahilie, il put pleinement participer. Ces émissions furent très appréciées et firent connaître le Cheikh Kaluta Amri Abedi ici et là. Feu le Cheikh Ismail Munir racontait que mêmes les gens dans les villages se regroupaient en étant attentifs à leurs radios et écoutaient cette émission. Il y eut un jour où il se confronta à un Père et le débat fut très bon.

Dans ses mémoires, le Cheikh Kaluta Amri Abedi écrit : « *Au mois de juin 1959, j'ai participé deux fois aux discussions qui étaient diffusées sur les ondes. Le but était de savoir si la dot est une chose attrayante ou non, si il y a un quelconque intérêt pour la mariée, que le fondement du mariage est l'amour seulement ainsi que d'autres sujets ordinaires* ».

LE RÊVE D’ÊTRE ASSIS SUR LA CHAISE DE NYERERE

Hadhrat le troisième Calife du Messie (RA) dit qu’un jour le Cheikh Kaluta Amri Abedi raconta : « J’ai vu dans un rêve M. Julius Nyerere qui se tenait assis sur une chaise. Lorsqu’il me vit, il se leva et me fit asseoir sur la chaise ». Pendant un moment, il ne comprit pas le sens de ce rêve. Le rêve vint à s’accomplir quand l’Assemblée législative (le Parlement) fut fondée après l’Indépendance. Il y avait une section de parlementaires africains dont le président était M. Julius Nyerere qui était le chef de la TANU. M. Nyerere fut à nouveau désigné comme président de cette section l’année suivante. À cette réunion, Nyerere était absent. Et quand il fut informé de cette réunion, il vint et prit la main du Cheikh Amri Abedi, qui était déjà un membre de l’Assemblée législative à ce moment, et il le fit s’asseoir sur la chaise en disant aux membres de la section que c’était lui leur président. [Discours de *Jalsa Salana* du 21 décembre 1965, publié dans l’édition spéciale de Fazl Omar. *Al-Fazal*, 26 mars 1966]

ON LE PRIE DE SE JOINDRE À LA TANU

Dans son compte rendu au Calife du Messie II, le Cheikh Kaluta Amri Abedi a écrit : « *le président de la TANU et chef des parlementaires m'a écrit pour que je rejoigne volontairement la TANU. J'ai accepté cette invitation* ».

LE DÉFENSEUR DE L'ISLAM

Depuis 1956, le Cheikh Kaluta Amri Abedi déplorait dans ses sermons et ses écrits la malignité du gouvernement britannique au sujet de sa politique éducative. C'est pourquoi de nombreux écrivains célèbres dont Wole Soyinka, Chinua Achebe et Ngugi wa Thiongo avaient dit que le christianisme était le bras paternel dans l'assistance à la colonisation. Le gouvernement colonial, sans honte, favorisait les écoles chrétiennes avec les impôts versés par tous, qu'ils soient des Chrétiens ou des non-Chrétiens. L'une des réclamations qu'avait fait parvenir à l'ONU le Cheikh Kaluta Amri Abedi était au sujet de la mauvaise politique du gouvernement colonial de donner une préférence éducative aux Chrétiens. En 1959, en utilisant les statistiques et la logique il émit une déclaration dans les médias et amena ce rapport au

gouvernement au sujet de l'oppression qui était faite aux Musulmans. Le Cheikh Amri dit qu'il allait de la responsabilité fondamentale du gouvernement d'instruire ses citoyens. Il dit que c'était une bizarrerie de voir que les Musulmans étaient soumis à l'impôt et que cet impôt allait aider les écoles chrétiennes qui, non seulement refusaient d'accueillir les enfants musulmans mais dont même le fait de se tenir à proximité était interdit. Donnant des chiffres, le Cheikh Amri dit qu'il y avait 6 800 000 Musulmans et païens pour un total de 583 écoles. Tandis que les Chrétiens étaient seulement 1 200 000 et qu'ils disposaient de 1382 écoles financées par l'argent public. Cette déclaration fut accueillie avec des démonstrations de joie par les Musulmans. Il dit aussi qu'il était préférable que les païens puissent amener leurs enfants dans les écoles possédées par l'Église mais que les Musulmans ne pouvaient pas agir ainsi en raison de la crainte que leurs enfants ne changent de religion. Il ajouta en disant que de nombreux enfants musulmans inscrits dans les écoles primaires ne faisaient que terminer la quatrième classe et qu'il ne restait qu'un nombre vraiment faible à avoir la chance de continuer. Nombre qui allait en diminuant encore plus quand il s'agissait de poursuivre dans l'enseignement supérieur.

Ceux qui avaient l'idée, corrompue et importée, que l'Ahmadiyya était le laquais des Anglais durent alors réfléchir une deuxième fois à cette prétention. Comment se faisait-il alors que si l'Ahmadiyya était la

marionnette des Anglais, qu'elle explique à ces mêmes Anglais (dont beaucoup sont Chrétiens) que leur Dieu (Qu'à Dieu ne plaise) Jésus-Christ est mort et qu'il a été enterré au Cachemire en Inde ? Certainement cette déclaration dans les médias donna une nouvelle image de l'Ahmadiyya et ceux qui ont de la mémoire se souviendront du bon travail réalisé par le Cheikh Kaluta Amri Abedi au moment où il exposait les doléances des anciens de la TANU devant la délégation des Nations-Unies.

Cette déclaration offensive contre la politique éducative du gouvernement britannique souleva un immense défi. Ceux qui étaient dans ce secteur l'entendirent et ils voulurent recueillir son opinion. Le parti de la TANU (qui a apporté l'Indépendance au Tanganyika) ouvrit une section à propos de l'éducation. L'intention de cette section était d'inciter les enfants et les adultes à rechercher la connaissance car comme elle le disait « la connaissance n'a pas de fin ». On appela la section TAPA (*Tanganyika African Parents Association*). Reconnaissant sa belle lutte au sujet des affaires éducatives, la section élut le Cheikh Kaluta Amri Abedi comme vice-président. Le gouvernement quant à lui le désigna pour être dans le comité de l'éducation des Africains. La première réunion du comité à laquelle assista le Cheikh Kaluta Amri Abedi se tint le 30 septembre 1959. On se rappellera que c'est ce comité-même qui a mis des barrières au moment où la communauté Ahmadiyya a voulu démarrer l'école de niveau intermédiaire[147]. Le

12 novembre 1959, il accepta de faire partie de ce comité à l'intention des Africains. Le ministre des Mines, M. Dereck Bryceson, est celui qui lui a demandé d'être présent. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi a également écrit des articles dans le journal [sur la question de savoir NDT] pourquoi les Musulmans sont-ils en retard. Le chargé de relation du gouvernement lui répondit que c'était à cause du Coran et de la polygamie.

LA VAGUE TRANQUILLE DE LA PRÉDICATION

Le Cheikh Kaluta Amri Abedi s'opposa à ces explications en donnant son propre exemple. Il avait de nombreuses épouses et il avait beaucoup lu le Saint-Coran mais sa connaissance n'était pas inférieure. En raison de l'intervention du Cheikh Kaluta Amri Abedi au service de la société, les gens pouvaient mieux reconnaître et comprendre l'Ahmadiyya. Ceci est confirmé par la déclaration qu'il fit parvenir au Calife du Messie II Hadhrat Mirza Bashiruddin Mahmood Ahmad (RA), envoyée le 21 avril 1959 :

« *Notre œuvre de prédication en Afrique de l'Est a pris un nouveau visage. Nous sommes à présent dans les controverses et nos adversaires déclenchent des attaques petites et faibles. Nos publications par l'intercession de Dieu Tout-Puissant sont une pure*

merveille. L'aide de Dieu Tout-Puissant en permanence nous accompagne. Il y a peu, nous avons livré à Dar-es-Salaam une compétition dans une langue quelque peu profonde pour l'Église catholique et les deux Cheikhs d'Unguja. Nos adversaires ont été absolument impuissants à venir à bout de nos assauts. Les gens ont accueilli les répliques avec une très grande joie. Il s'est développé en leur sein l'envie de connaître davantage l'Ahmadiyya. Nos ennemis d'autrefois commencent à devenir nos amis. Tes prédictions et celles de ton père saint, Prophète de Dieu Tout-Puissant et Messie (AS), se réalisent au point que chacun le voit. Nous étions des muets, Dieu Tout-Puissant nous a donnés la capacité de parler au travers du Messie Promis (AS). Nous ne savions pas ce qui était correct mais nous avons compris maintenant par son intermédiaire. Je suis très heureux d'être né à cette époque et d'avoir pu te voir, t'entendre, lire et comprendre tes écrits et ceux du Messie Promis (AS). De surcroît, Dieu Tout-Puissant m'a accordé la faveur d'avoir foi dans le Messie promis (AS) et en toi. Assurément ceci est une grande victoire et une bénédiction et je remercie beaucoup Dieu Tout-Puissant d'avoir obtenu ce droit. C'est pourquoi Saint Chef je sollicite à nouveau beaucoup tes prières. J'ai beaucoup à faire mais ne peut le réaliser sans l'aide de Dieu Tout-Puissant. Je veux la paix dans ce monde et la paix demain et la foi qui peut ébranler les montagnes.

Je te souhaite une bonne santé, une longue vie et un service exalté de l'Islam et de l'Ahmadiyya. Reçois mes salutations et je te prie de prier pour moi ».

LA REPRÉSENTATION DE LA TANU EN TUNISIE

Depuis que le Ghana arracha l'Indépendance le 6 mars 1957, il fut entrepris de grands efforts pour accélérer l'Indépendance de l'Afrique. Assurément ce jour de l'Indépendance, Kwame Nkrumah dit au monde que l'Indépendance n'aurait un sens que lorsqu'elle aura été rejointe par la libération totale de l'Afrique. En 1958, il convoqua dans la ville d'Accra la réunion de l'*All African People's Congress* à laquelle assistèrent de nombreux partis de libération issus du continent africain. Dans cette assemblée, des stratégies furent définies pour s'assurer que la libération de l'Afrique serait atteinte, pour restaurer l'honneur de l'Africain et instaurer un processus d'unification de l'Afrique. Il fut également convenu de tenir des réunions fréquemment afin d'évaluer les progrès de l'Afrique dans la restauration de l'honneur de l'Afrique, dans l'accès à la libération et à l'unité de l'Afrique. En conformité avec ces accords se teint une réunion en Tunisie de l'*All African People's Congress* sous l'égide du président Habib Bourguiba.

La TANU envoya une délégation de cinq personnes, M. Rashid Mfaume Kawawa, M. Asanterabi Nsilo Swai, M. Bhoke Munanka, le Cheikh Kaluta Amri Abedi et le Secrétaire Général de la TANU, M. Oscar Salathiel Kambona, qui en était le chef. La réunion fut ouverte officiellement par le président Habib Bourguiba qui appela les pays d'Afrique à sortir de la domination coloniale.

Au deuxième jour de la réunion se tinrent de grandes manifestations en soutien aux luttes d'Indépendance. Dans les manifestations, il y avait un slogan « Nous mourrons ! Nous mourrons ! », pour que notre continent soit libre !

Avant l'assemblée, les membres de la PAFMECA (*Pan African Federation for East and Central Africa*) se rencontrèrent afin de parler d'une seule voix. C'est l'unité des gens d'Afrique orientale et centrale. La délégation de la TANU brilla beaucoup dans cette réunion en parlant dans les médias en langues arabe et anglaise. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi réjouit énormément les journalistes de langue arabe par son éloquence dans cette langue.

La chose sur laquelle mit l'accent la TANU fut la sortie du colonialisme linguistique. La délégation de la TANU insista sur le développement des langues africaines. Fut donné l'exemple du kiswahili, langue qui a réussi à faire s'unir les gens d'Afrique orientale et centrale. La réunion accrut la célébrité du Cheikh Kaluta Amri Abedi en raison du travail qu'il fit pour la

TANU. Parmi les travaux qui l'on fait connaître, il y a les poèmes pour mobiliser les masses pour lutter pour l'Indépendance, la traduction du discours de Nyerere devant les Nations-Unies, l'appel à l'Indépendance et la bonne représentation des plaintes des anciens de la TANU devant la commission des Nations-Unies.

À la réunion, le Cheikh Kaluta Amri Abedi jamais ne se dévêtit de son manteau de prédicateur. Tandis qu'il était là-bas, il fit dont de Nobles Corans traduits en kiswahili aux politiciens. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi fut étonné de voir des Musulmans du Tanganyika et de Zanzibar manger de la viande qui n'avait pas été correctement égorgée. Par crainte de ce qui pouvait advenir il insista pour que lui soient donnés des repas végétariens.

Le Cheikh Kaluta Amri Abedi découvrit que l'Ahmadiyya était très peu connue en Tunisie, par trois fois il essaya de rencontrer le président Habib Bourguiba mais il n'y parvint pas. L'intention était de chercher une possibilité de faire venir des prédicateurs de l'Ahmadiyya en Tunisie.

Lors d'une cérémonie, le Cheikh Kaluta Amri Abedi rappela l'interdiction de l'alcool comme il est dit dans le Saint-Coran. Les Tunisiens ressentirent de la honte et n'apportèrent plus d'alcool par la suite. Le 3 février 1960, le Cheikh Kaluta Amri Abedi atteignit Dar-es-Salaam et prit la direction de la communauté qui était entre les mains du Cheikh Abdulkarim Sharma.

LE MAIRE DE DAR-ES-SALAAM

Quand les Ahmadis bâtissent une argumentation sur le fait que le Dieu Tout-Puissant de l'Islam est un Dieu vivant qui parle à ses serviteurs, la signification en est qu'il y a des personnes qui ont reçu le don d'obtenir la connaissance de l'invisible, soit en rêve soit par l'inspiration. On se rappellera du Cheikh Kaluta Amri Abedi demandant à ses camarades d'étude de Rabwah au Pakistan comment ils se sentiraient quand ils apprendraient qu'il était devenu le maire de Dar-es-Salaam. Lorsqu'ils montrèrent leur étonnement, il dit aux étudiant que ces nouvelles lui étaient parvenues par un rêve. Nous êtres humains n'avons pas la capacité de programmer le cours des choses qui nous concernent comme nous le voulons. Nous suivons ce qu'a prévu Dieu Tout-Puissant. Lorsque le Cheikh Kaluta Amri Abedi arriva à Dar-es-Salaam, il réalisa pleinement le sens du rite. Le rite n'est pas seulement de rester à la mosquée et de prier mais au contraire d'aller à l'extérieur et d'être au service des créatures de Dieu Tout-Puissant. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi, tandis qu'il était à Dar-es-Salaam, a rejoint de nombreuses associations consacrées au progrès social.

Des gens de toutes sortes arrivèrent à la mosquée pour prendre son conseil. Parmi les groupes qui étaient proches du Cheikh Kaluta Amri Abedi se trouvait le groupe des poètes. Les poètes le comptaient comme un expert en leur sein. Ils le respectèrent et l'aimèrent.

Shaaban Robert s’est bien expliqué sur la façon dont ils voyaient leur compagnon poète :

« *Hourra ! Amri Abedi, Doué de bonté et d’humanité*
Hourra ! Réalise le projet, Prospère parmi nous
Hourra ! Jeune lion[148]*, en nos pays*[149] »

L’un des enfants de Dar-es-Salaam qui respecta beaucoup le Cheikh Kaluta Amri Abedi fut le célèbre poète Shaaban Gonga. Ce poète était connu à Kariakoo. Les gens de Kariakoo l’avaient cité pour qu’il devienne leur conseiller. Shaaban Gonga se réjouit de ce grand honneur qui lui était conféré, si ce n’est qu’il leur expliqua qu’il ne connaissait pas l’anglais et que par conséquent il ne pourrait pas les représenter correctement. Il dit aux anciens de Kariakoo qu’il leur enverrait une personne qui pourrait bien les servir. Tandis qu’il avait ces paroles en tête, il se rendit directement chez le Cheikh Kaluta Amri Abedi et lui demanda de poser sa candidature de conseiller de Kariakoo. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi, après avoir été conseillé par ses chefs, accepta. Surgit une légère opposition de la part des anciens de Kariakoo qui protestèrent du fait que le Cheikh Kaluta Amri Abedi était un Qadiani. Shaaban Gonga brisa cet argument en disant qu’ils ne le choisissaient pas pour qu’il les dirige dans la prière, ce qu’il devait faire était de les représenter dans l’assemblée du Conseil

municipal de Dar-es-Salaam. Du fait de ces paroles de sagesse, le Cheikh Kaluta Amri Abedi passa et fut conseiller de Kariakoo.

Le jour où il fut désigné conseiller de Kariakoo, le Cheikh Kaluta Amri Abedi assistait à une réunion générale des prédicateurs de l'Ahmadiyya en Afrique de l'Est qui se tenait à Nairobi, au Kenya. Tandis que la réunion se poursuivait, le Cheikh Kaluta Amri Abedi décrivit les problèmes de transport qu'il rencontrait et demanda une motocyclette. Le Cheikh Mubarak Ahmad, comme à son habitude, sourit et dit : « Tu veux une motocyclette, tu auras une voiture ». Au deuxième jour de la réunion, vint un appel téléphonique qui disait que le Cheikh Kaluta Amri Abedi avait été élu membre du Conseil municipal de Dar-es-Salaam. Cet appel poursuivit en disant qu'il y avait des projets de faire du Cheikh Kaluta Amri Abedi le maire de Dar-es-Salaam. Et en vérité le troisième jour de la réunion vint un appel qui disait que le Cheikh Kaluta Amri Abedi avait été désigné comme maire de Dar-es-Salaam. Le Chef suprême de la communauté islamique Ahmadiyya, le Noble Deuxième Calife, Hadhrat Mirza Bashiruddin Mahmood Ahmad lui envoya une lettre de félicitations qui disait :

« *M. Amri Abedi,*

Assalaam Alaikum Warahmattulah Wabarakatuhu[150]. *J'ai reçu pour mission d'Hadhrat le deuxième Calife du Messie de te féliciter pour ton élection et du fait de devenir le premier maire (Africain) de Dar-es-Salaam*

et te dire qu'il prie Dieu Tout-Puissant pour que cette élection attire la bénédiction sur toi et les tiens. Hadhrat Aqdas dit qu'en acceptant ce poste ton intention doit être de servir la Nation et de s'efforcer d'améliorer la vie des gens, car c'est la voie pour obtenir le pardon de Dieu Tout-Puissant. Hadhrat Aqdas a ajouté qu'il y a des gens dans ce monde qui cherchent les postes par égoïsme mais que le Musulman véritable reçoit ces charges comme un moyen de servir les gens et non pas pour son intérêt personnel. Que Dieu Tout-Puissant t'aide dans le service de ta Nation par la réussite et l'honnêteté. Amen.

Ton frère M. S. Ashraf – Secrétaire du Calife du Messie »

Cette étape de l'élection municipale contraria cependant certains adversaires de l'Ahmadiyya, en particulier les Penjâbis et quelques Africains. Par conséquent il se rendirent chez Julius Kambarage Nyerere pour se plaindre. Les ennemis dirent à Nyerere que le Cheikh Kaluta Amri Abedi est un Qadiani et un Mirzai[151] et qu'il ne mérite pas cette responsabilité. M. Julius Nyerere leur répondit :

« Aujourd'hui, vous vous êtes aventurés devant moi de cette manière. Et je ne veux pas entendre ce genre de chose encore. Notre pays se dirige vers l'Indépendance. Nous voulons des jeunes comme lui afin que quand les gens des Nations-Unies et des autres pays viennent ils repartent de notre pays avec une

bonne image. Amri est un homme qui se lève la nuit et prie Dieu Tout-Puissant. C'est un homme honnête. Il a une bonne nature. C'est mon bras droit, par conséquent comment pourrais-je suivre vos paroles ! ? » La racine de la discorde fut coupée car l'on reconnait l'arbre à ses fruits.

Lorsque s'acheva la réunion des prédicateurs à Nairobi au Kenya, le Cheikh Kaluta Amri Abedi revint à Dar-es-Salaam. À la mosquée, il entra avec joie comme c'était la coutume et après avoir dit les salutations il étendit le papier qu'il avait sur une table et appela sa femme et sa fille Radhia. Il demanda à sa fille si elle savait ce que c'était. Sa fille regarda les dessins qui se trouvaient sur le papier et dit : « non papa, je ne le sais pas ». Il lui dit alors : « Là c'est une chambre, ici c'est la salle à manger, ici c'est un salon ». Le Cheikh Kaluta Amri Abedi continua à lui expliquer jusqu'à ce que Radhia comprenne que c'était le plan de la maison que le Cheikh Kaluta Amri Abedi faisait construire à Magomeni Mikumi. Soudainement, il cessa ses explications au sujet de la maison et tapa sur l'épaule de sa fille en disant :

« Soit heureuse, tu es la fille du maire !

-Ça veut dire quoi maire, demanda Radhia.

-Le maire est le chef de la ville de Dar-es-Salaam », lui répondit Cheikh Kaluta Amri Abedi en souriant.

LES MÉDIAS AU SUJET DU MAIRE

Les nouvelles de l'élection du Cheikh Kaluta Amri Abedi à la mairie de Dar-es-Salaam se répandirent dans de nombreux médias en Afrique de l'Est. Écrivant au sujet de cet évènement, le journal *East African Times* du 1er février 1960 dit :

« ***Élection d'un maire africain musulman***

Le premier maire africain de la grande ville de Dar-es-Salaam a été élu le 15 du mois dernier (c'est à dire janvier). Il s'agit du Cheikh Kaluta Amri Abedi, prédicateur de l'Ahmadiyya à Dar-es-Salaam. Le comité électif de la ville se réunissait pour la première fois. Un total de 23 délégués sur 24 furent présents, dont deux femmes. Les votes se sont déroulés de la sorte :

Conseiller K. A. Abedi : 18 voix

Conseiller M. M. Devani : 2 voix

Conseiller P. E. Everest : 2 voix

Conseiller S. A. Maswanya : 1 voix »

Cette élection municipale fut commentée dans de nombreux médias dont *Trusty Tanganyika, Tanganyika Standard, Ngurumo*[152]*, Baragumu*[153]*, Baraza*[154]*, Mwananchi*[155]*, Mwafrika*[156]*, Sunday News,* pour n'en citer que quelques-uns.

Ces journaux avaient beaucoup à dire sur ce premier maire africain de la grande ville de Dar-es-Salaam. Le

journal en anglais *Sunday News* du 24 janvier 1960, dans la rubrique « la célébrité de la semaine », expliqua que le Cheikh Kaluta Amri Abedi était un maître de poésie, un fin politicien et un spécialiste de langue qui était capable de parler le kiswahili, l'anglais, l'urdu et l'arabe sans aucun soucis. À présent, il apprenait le français. D'autres journaux expliquèrent que le Cheikh Kaluta Amri Abedi était un travailleur acharné, un homme qui commence son travail à cinq heures du matin, fait une petite sieste l'après-midi et continue. Il était membre de la TANU et délégué du comité central de ce parti. Lorsqu'on lui posa la question au sujet de son programme pour venir au service des gens de Dar-es-Salaam et sur ses œuvres religieuses, il dit que cela ne constituait pas un obstacle car la religion islamique avait donné une directive claire au sujet de la politique et que par conséquent il comprenait très bien ses limites. Au moment où le Cheikh Kaluta Amri Abedi fut élu maire, la grande ville avait 136 000 habitants. C'était la seule ville à avoir de nombreux Européens et de nombreux Asiatiques. Pour la première fois dans l'Histoire, tous les conseillers participaient à l'élection.

L'élection du Cheikh Kaluta Amri Abedi fut accueillie avec des réjouissances et des cris de joie par des poètes comme Mathias E. Mnyampala. M. Mahmud Khamsin Mubiru raconte :

« Mathias Mnyampala montra une grande confiance en ce que le Cheikh Kaluta Amri Abedi avait une nature de la plus grande noblesse qui lui permettrait d'accomplir les responsabilités qui lui avait été confiées. Il ne tarda point à composer un chant de félicitation à son intention. »

« Kaluta est le Législateur, Par conséquent il n'a point d'obstacle

Amiri ce n'est pas lui le colosse, il dépend du Tout-Puissant

Ce n'est pas la connaissance des fables, lui est surtout un opposant »

Lorsqu'il fut élu maire, un autre poète éminent, Mwinyihatibu Mohamed, composa un poème de félicitation à son pair poète où il dit :

« 1. Félicitations Cheikh Abedi, L'âme est rassasiée n'est-ce pas ?

Il est enjoué le cœur, De remerciements sans fin

Je prie pour toi L'Aimé[157]*, Réussite et paix*

Salutation Bin Abedi, Là où tu es arrivé n'est pas peu

2. De la fonction tu as été béni, Par la précaution et l'empressement

En définitive il fut cru, Par les pairs qui évaluèrent

Que c'est un homme érudit, Pour la représentation et la miséricorde

Salutation Bin Abedi, Là où tu es arrivé n'est pas peu »

Depuis la Rufiji, le poète Saidi Megerwa a manifesté sa joie en chantant :

« 1. Cette année nous sommes heureux, Une joie incommensurable

Maire de l'étoile porte-bonheur, A été investi un Africain

Nous rions de joie, Tous nous sommes heureux

Nous prions pour ta réussite, maire Amri Abedi

2. Nous faisons pour toi des prières, Que Dieu te donne la Bénédiction

Le fardeau dont tu t'es chargé, Qu'il ne t'apporte point d'épreuves

Que tu le portes avec élégance, légèreté et succès

Nous prions pour ta réussite, maire Amri Abedi »

Le Cheikh Amri Abedi rappela à ces poètes qu'il ne s'agissait pas d'un moment de réjouissance mais au contraire d'une lourde charge et il dit :

« *1. De les monter ces marches, Est à la grâce de Dieu*

C'est Lui qui élit, Qui distribue les parts

Ce n'est ni l'art ni la connaissance, Ni l'expertise de l'initiation

Tous remercions Dieu, Qui nous a donné le poste de maire

2. C'est un signe annonciateur, Le début de la pluie les nuages

Qu'il soit exalté le Tout-Puissant, De nous ôter les chaînes

Nous les infimes créatures, Venir à vaincre les Européens

C'est à la Grâce de Dieu, Lui qui nous a donné le poste de maire

3. C'est peu ô vous mes chers, Prions plus Dieu

Qu'il accroisse notre connaissance, Et la capacité et les instructions secrètes[158]

Que nous soyons libres ouvertement, Qu'ils déversent leur pluie ces nuages

De par la bénédiction de Dieu qui nous a donné le poste de maire ».

Le Cheikh Amri avait compris que la tâche qui lui avait été confiée était lourde et il restreignit son cœur en conséquent.

« *Quand tu es béni d'un rang, Et qu'un poste ils te décernent*

Tu es conduit par les rênes, de l'âne pris au piège

Que tu te fasses le valet, Comme l'esclave sois dérangé

Pour servir la foule, Un service pour être digne d'éloges »

LES CHANGEMENTS DEPUIS LA NOMINATION COMME MAIRE

Dans son rapport de travail au siège de la communauté Ahmadiyya à Rabwah au Pakistan, le Cheikh Kaluta Amri Abedi tint ces paroles : « *Depuis mon élection au poste de maire se sont produits des changements indiquant le progrès, en particulier dans mon œuvre prédicatrice et dans le service auprès de la communauté. Ainsi les gens ne parlent plus en mal de l'Ahmadiyya à présent. J'ai à l'heure actuelle huit jeunes qui reçoivent un enseignement religieux par les prédicateurs de l'Ahmadiyya et les demandes d'adhésion aux cours pleuvent encore. De tous ces enfants, les parents ne sont pas des Ahmadis. Un journal m'a demandé d'écrire un article sur le jeûne.*

J'ai écrit deux articles qui ont connu une bonne réception. Avant cela pour les Musulmans le fait de jeûner n'avait qu'une seule signification, celle de vaincre la faim. J'ai eu des invités en provenance d'Angleterre, des États-Unis et d'autres régions. Je les ai reçus tantôt dans les bureaux de la mission de l'Ahmadiyya, tantôt dans mes bureaux de la mairie. Ils sont repartis avec une bonne image. Ils sont très attirés par l'Ahmadiyya quand je leur explique que je suis aussi le chef de l'Ahmadiyya à Dar-es-Salaam.

Avec une professeure d'Angleterre, Marjory Perham, j'ai parlé un moment et elle a dit que ce n'était pas une bonne chose pour un maire d'être un chef religieux. J'ai assuré cette professeure de ce que j'avais été élu par des Ismaéliens, des Indiens, des Musulmans et des Chrétiens et que par conséquent cette question d'un favoritisme n'avait pas lieu d'être car ceux qui m'avaient choisi me connaissaient. À propos du christianisme, je lui ai dit que cette religion était en train d'être vaincue en Afrique. J'ai également déploré auprès d'elle que l'administration britannique dressait des barrières entre les citoyens. Elle me demanda si j'avais étudié au Caire en Égypte (à cette époque l'Égypte était le centre de la libération de l'Afrique). Je lui dis que j'avais étudié à Rabwah au Pakistan ».

Bien que le Cheikh Kaluta Amri Abedi ait été simplement élu, des Indiens montrèrent une opposition

mais progressivement ils commencèrent à se mettre en accord avec la réalité. Des gens comme Abdul Kareem qui avait été le maire de Dar-es-Salaam et avait refusé de donner le permis de construire de la mosquée de Dar-es-Salaam se mettait à présent à montrer des signes d'amitié. Fut un jour où il prit le Cheikh Kaluta Amri Abedi dans sa voiture jusqu'à ses bureaux de l'Ahmadiyya. Les Africains et les Asiatiques vinrent alors avec leurs problèmes dans les bureaux du Cheikh Kaluta Amri Abedi. Quand tous ceux-là venaient, il saisissait cette occasion pour leur prodiguer des explications sur l'Islam et l'Ahmadiyya.

En raison du bon travail qu'il faisait depuis son élection comme maire de Dar-es-Salaam, le Conseil accepta à l'unanimité que le Cheikh Kaluta Amri Abedi soit pourvu d'une voiture de fonction.

LA FÊTE DU THÉ POUR LE MAIRE

La communauté islamique Ahmadiyya prépara une superbe cérémonie en l'honneur du Cheikh Kaluta Amri Abedi. L'intention première en était de donner des remerciements pour cette grande bonté qu'avait reçue ce serviteur du Messie Promis (AS). Comme c'était l'usage, un programme fut établi. Lecture du Coran, lecture de poésie. Une exquise poésie en urdu fut composée par un Indien, Rawi Shankar Sahir, qui la psalmodia lui-même d'une voix envoutante. Le

président de la communauté de Dar-es-Salaam, M. Fadhal Karim Lone, prononça un discours trépidant au sujet du Cheikh Kaluta Amri Abedi. Ensuite, le secrétaire général de la communauté de Dar-es-Salaam, M. Sayyid Muhammad Sarwar Shah, passa un collier de fleur au Cheikh Kaluta Amri Abedi et à Saidi Ali Maswanya, le maire-adjoint. Enfin, le secrétaire général lu une lettre du Chef suprême de l'Ahmadiyya Hadhrat Mirza Bashirudin Mahmood Ahmad (RA) qui le félicitait pour son élection en tant que maire. Puis le secrétaire général remercia tous ceux qui avaient assisté à cette cérémonie.

LA TANU PRÉPARE UNE RÉCEPTION

Son parti, la TANU, ne fut pas en reste pour préparer une fête pour féliciter le Cheikh Kaluta Amri Abedi pour son élection à la mairie. Ce fut une cérémonie exceptionnelle, le Cheikh Kaluta Amri Abedi étant membre du comité central du parti, de nombreux poids lourds du parti furent présents. Un nombre de trois-cents personnes assistèrent. De nombreuses associations sociales se rencontrèrent. L'*Asian Association,* quant à elle, prépara une réception pour féliciter le Cheikh Kaluta Amri Abedi.

LES FÊTES DE L'AÏD

Depuis de nombreuses années existe la coutume de convier des invités aux fêtes de l'Aïd. Parmi ces invités, il y avait le gouverneur qui y assistait tous les ans. L'année 1960 fut celle du changement. Au cours de toutes les années qui avaient précédé, les Ahmadis n'étaient pas invité aux fêtes de l'Aïd. Lors de l'Aïd 1960, le Cheikh Kaluta Amri Abedi fut convié et reçut tous les honneurs qui convenaient. Parmi ceux qui accueillirent le gouverneur à la porte, il y eut M. Abdul Karim Karimjee, le Porte-parole du Legco (l'Assemblée législative), M. Juma Mwindadi, le cadi [juge islamique NDT] de Dar-es-Salaam, deux autres personnes et le Cheikh Kaluta Amri Abedi. C'étaient de grands changements qui montraient que les Musulmans acceptaient les Ahmadis comme les leurs.

LES PÈRES SE PLAIGNENT

Est-il vrai que la lance destinée au cochon sauvage est amère pour l'être humain[159] ? Depuis de nombreuses années les Chrétiens attaquaient l'Islam. Les Musulmans demeuraient silencieux. Depuis 1934 quand l'Ahmadiyya a commencé à répondre aux attaques, les pères sentirent alors qu'ils étaient opprimés. L'histoire complète qui s'est passée le 1er

juillet 1960, est bien expliquée par le Cheikh Kaluta Amri Abedi :

« *Deux pères furent conduits à la maison par l'un de nos élèves. Ils demandèrent à me rencontrer. J'ai su après le but de leur visite. Il venait se plaindre au sujet de notre opposition au christianisme dans notre journal* East African Times *et ils voulaient aussi connaître mon opinion sur le futur de la politique éducative du prochain gouvernement.*

Ils déploraient que le journal East African Times, *à chaque numéro, attaquait le christianisme. Je leur dit que c'étaient eux qui portaient la faute car c'étaient eux qui avaient commencé à publier des livres et des journaux qui attaquaient l'Islam. Je leur donnai l'exemple de deux livres écrits par les Protestants et un écrit pas l'Église catholique. Ils consignèrent le nom des livres et acceptèrent de regarder la brochure qui avait été écrite par des Chrétiens et disait que l'Islam était dangereux pour le continent africain.*

Ils avaient une bonne attitude. Je leur expliquai que nous étions prêts à cesser les attaques contre le christianisme et à employer notre temps à décrire la beauté de l'Islam à condition, qu'eux, cessent les attaques contre l'Islam et qu'ils retirent tous les livres qui s'en prenaient à l'Islam. Sans doute ils avaient commencé à goûter la dureté de nos attaques et les lettrés africains, progressivement, abandonnaient le christianisme. Une chose à mettre en exergue était que l'Église catholique avait cessé de faire paraître dans

son journal Kiongozi [La Direction NDT] *des attaques contre l'Islam. La politique qui convient à présent est d'attaquer les fondements du christianisme et de cesser de se quereller avec les Cheikhs musulmans sauf en cas de nécessité absolue. Il faut que nous donnions une image de l'Islam telle qu'elle est décrite dans l'Islam. Nous avons une nouvelle génération islamique qui comprendra bien l'Ahmadiyya. À présent, les Musulmans sont tolérants au sujet des enseignements de l'Ahmadiyya* ».

Dans l'une de ses compositions, le Cheikh Kaluta Amri Abedi a écrit la poésie suivante :

« *Tu les vois se pavaner, en largeur avec des tuyaux*[160]

C'est eux dont tu dois, tu dois te garder d'eux

Ils adorent[161] *une créature, avec orgue et guitare*

Des statues de tous côtés[162]*, tu dois te garder d'eux*

Ils ont dessiné une image indécente[163]*, de mettre à Dieu des cheveux !*

Lui donner un fils adulte[164]*, tu dois te garder d'eux*

C'est qu'il y a Dieu-le Père, C'est qu'il y a Dieu-le Fils

C'est qu'il y a Dieu-le Saint Esprit[165]*, tu dois te garder d'eux*

Leurs deux grandes ruses, l'école et l'hôpital

Ce sont de vrais pièges, tu dois te garder d'eux

L'Islam est une religion nette, et toutes les autres grossières

Elles sont emplies de méchanceté, tu dois te garder d'eux »

Et dans un autre poème il dit ceci :

« *La puissance temporelle, les ennemis l'ont*

Mais ce n'est pas convenir, quand d'autres s'opposent à leur Seigneur

Bientôt ils sombrent, du Pharaon leur pareil

Les habitudes de leur Seigneur, n'ont point de changements

Ceux qui croient un peu, c'est immense ce qu'ils font

Ils soulèvent des montagnes, pour protéger leur foi

Les épouses ils leur tournent le dos, quand elles s'écartent de leur chemin

Les habitudes de leur Seigneur, n'ont point de changements

Qu'est-ce femmes qu'est-ce, qu'est-ce qui vous trompe

Depuis quand ô croyants, les préférer eux

Ce sont les tours du Diable, pour effrayer ceux qui croient

Les habitudes de leur Seigneur, n'ont point de changements

Les vrais croyants, meurent avec leur foi

Même s'ils se font dérober leur fortune, et dépouiller de leurs droits

Ceux-là se moquent, pour l'amour de leur Seigneur

Les habitudes de leur Seigneur, n'ont point de changements »

LA NOUVELLE POLITIQUE ÉDUCATIVE

Au sujet de cette prière chancelante sur laquelle le Cheikh Kaluta Amri Abedi avait déjà parlé en long et en large, il expliqua clairement aux pères qu'il serait censé de placer toutes les écoles sous la responsabilité du gouvernement et que les maîtres de religion soient autorisés à aller dans les écoles pour enseigner. Eux se tinrent au fait que les parents avaient le droit de donner l'éducation qu'ils voulaient pour leurs enfants. « Je leur ai dit, dit Amri, que la fourniture de l'éducation

séculière dépend du gouvernement. Après une longue discussion, j'ai pu faire qu'ils croient que c'était une politique de ce type qui convenait au Tanganyika ».

On se rappellera que depuis 1956, le Cheikh Kaluta Amri Abedi se battait pour des changements de la politique éducative au bénéfice des Musulmans qui étaient volés. Heureusement, les chefs de la TANU comprirent très bien cette politique que le Cheikh Kaluta Amri Abedi leur avait bien expliquée de défendre. Par écrit et lors de réunions, cette politique fut bien expliquée jusqu'à ce que le chef de la TANU dise : « Il faut que les Musulmans obtiennent une instruction, ou ce sera l'exemple d'une bicyclette dont l'un des pneus est crevé. Cette bicyclette ne peut pas rouler ».

IL DEVIENT MEMBRE DU CONSEIL LÉGISLATIF (LEGCO)

Dieu Tout-Puissant a une grande capacité pour réaliser ce qu'Il veut par des chemins que l'œil de l'être humain ne peut apercevoir. Avec un regard ordinaire, il était difficile de voir le Cheikh Kaluta Amri Abedi devenir membre du conseil législatif. Souvenons-nous de la grande hostilité qui existait contre l'Ahmadiyya. À chaque fois que tu vois qu'une chose est impossible, c'est là que Dieu Tout-Puissant manifeste Sa force et ce qui semble impossible est possible. Le Noble

Messager Muhammad (SAW) a échappé pareillement aux païens qui l'attendaient pour lui nuire. Les païens se querellèrent au sujet de la présence du Noble Messager Muhammad (SAW) dans la grotte de Thaur. Une colombe se posa sur la toile d'araignée qui était à l'entrée de la grotte. Alors les païens dirent qu'il n'était pas à l'intérieur et s'était envolé au ciel. Le chef suprême de l'Ahmadiyya, Hadhrat Mirza Tahir Ahmad (RA) est passé par le trou d'une aiguille. Le général Zia avait déjà donné l'ordre qu'il soit arrêté et la nouvelle en arriva à l'aéroport. Mais l'ordre d'arrestation concernait Hadhrat Mirza Nassir Ahmad tandis que lui était Hadhrat Mirza Tahir Ahmad. Des efforts furent faits pour joindre le Palais présidentiel dans la soirée pour une clarification, sans succès. Finalement, on l'autorisa à partir. Le matin, le chef du Pakistan, le général Zia ul Haq fut pris de colère et de rage après avoir compris que Hadhrat, le quatrième Calife du Messie, n'était plus sous sa garde. Quand l'eau s'est déjà renversée, elle ne peut revenir dans la coupe. Tous ces exemples montrent qu'il n'y a pas de pouvoir en ce monde qui puisse empêcher ce qu'a établi Dieu Tout-Puissant. Depuis 1947, le Cheikh Mubarak Ahmad avait déjà fait la prophétie que les Africains obtiendraient des progrès au moment où le Cheikh Kaluta Amri Abedi sera membre du conseil législatif, c'est à dire le Legco. Le moment de l'accomplissement de cette prédiction était arrivé.

LES GENS DE KIGOMA

Il n’y eut pas de gens qui se réjouirent au moment de l’élection à la mairie du Cheikh Kaluta Amri Abedi comme les gens de Kigoma. C’est vrai que chez eux l’artiste est récompensé [166] . Tous furent heureux d’entendre que leur enfant avait été choisi pour diriger la grande ville de Dar-es-Salaam. Ceux qui avaient bonne mémoire se souvenait de la prédiction de M. Abedi Kaluta à propos de son fils, qu’il serait un homme de lettres et le Lion Lumona. Les nouvelles de l’élection comme maire de Dar-es-Salaam étaient un sujet de conversation dans les bars et dans les lieux de rassemblement du public. Du fait de ce triomphe, les gens de Kigoma dire au Cheikh Kaluta Amri Abedi que la bonté commençait d’abord à la maison et qu’il avait par conséquent le devoir de les représenter au conseil législatif. M. Ahmad Karenga Mtale, martela bien cette idée et elle se répandit dans tout Kigoma.

Comme il fallait s’y attendre, une personne se leva et s’opposa en disant : « Comment se fait-il que nous soyons représentés par un Qadiani ? ».

On lui répondit alors : « Et bien, sommes-nous davantage des Musulmans que les gens qui l’ont élu pour être leur maire ? ». Cet évènement historique est mieux expliqué dans l’ensemble par le Cheikh Kaluta Amri Abedi lui-même : « Le 9 juillet 1960, après en avoir reçu l’autorisation par l’Émir de l’Ahmadiyya pour l’Afrique de l’Est, monseigneur le Cheikh

Mubarak Ahmad, j'ai parcouru ma circonscription électorale en étant accompagné pas des chefs de la TANU. Je fus bien accueilli par chaque personne du district et j'ai rejoint ensuite monseigneur Muhammad Ismail Munir. Cette ville qui avait été pleine d'hostilité à l'égard de l'Ahmadiyya avait changé. Il n'y eut pas de rumeurs comme quoi nous étions des Ahmadis. Monseigneur Muhammad Ismail Munir et moi fûmes invités dans de nombreux endroits ».

Monseigneur Munir se souvient du grand honneur que lui fit le Cheikh Kaluta Amri Abedi qui refusa que monseigneur ne porte un quelconque bagage. À la fin de la visite, il lui fit cadeau de deux bouteilles de ghi de lait vache.

Tous les dirigeants de la TANU étaient ses amis, des partisans de l'Ahmadiyya ou des frères de sang. Ce sont eux qui passèrent ici et là pour rassembler des gens et qui en définitive écrivirent au Cheikh Kaluta Amri Abedi de venir se présenter pour le siège de Kigoma. Parmi les autres candidats il y avait un chef, un roi et un autre était un Chrétien. Amri obtint sept voix au comité de district de la TANU et les autres eurent chacun une seule et unique voix.

Le 18 juillet 1960, le Cheikh Kaluta Amri Abedi fut proclamé membre du conseil législatif. Ceci accomplit cette partie du songe du Cheikh Mubarak Ahmad que les Africains obtiendraient des progrès au moment où le Cheikh Kaluta Amri Abedi sera membre du Legco, le conseil législatif.

Le 23 juillet 1960, le Cheikh Kaluta Amri Abedi partit de Kigoma pour rejoindre Tabora où il rencontra des membres de la communauté et parla avec eux à la mosquée. Lorsque les membres du conseil législatif se rassemblèrent, ils le désignèrent comme leur président.

LES NOUVELLES VOITURES

Par l'intercession de Dieu Tout-Puissant qui prodigue sans compter, le Cheikh Kaluta Amri Abedi avait deux voitures à présent. L'une de marque Mercedes Benz était une voiture de fonction et l'autre sa voiture personnelle. Dans son action de remerciement de Dieu Tout-Puissant, le Cheikh Kaluta Amri Abedi n'utilisa pas sa voiture privée jusqu'à ce qu'il conduise le Cheikh Mubarak Ahmad de Dar-es-Salaam à Morogoro, à environ 160 kilomètres à l'Ouest de Dar-es-Salaam.

Un jour, le Cheikh Amri se rendit au port pour accueillir la femme de M. Abdulkarim Butt qui venait du Pakistan en bateau. Cette femme était très pieuse et vivait dans le quartier de Kichwele à Dar-es-Salaam. Leur famille et celle du Cheikh Amri se promenaient ensemble et même lorsque naquit Bakri Abedi, cette femme prodigua de grands services à l'enfant et à sa mère. Souvent lorsqu'Amri partait sur son vélo dans la tournée des sermons, il agitait le bras et les saluaient tandis qu'ils se tenaient chez eux à leur étage. Cette

situation affligeait cette femme. « Comment se faisait-il que les Pères ont des voitures mais que notre Cheikh se déplace à bicyclette ? ». Un jour elle pria dans une grande amertume : « Ô Toi Dieu Tout-Puissant, comble notre Cheikh d'une voiture ». Ce jour-là, elle ne crut pas ses yeux lorsqu'elle vit que le Cheikh Amri Abedi était venu l'accueillir au port avec une voiture, une *Mercedes Benz* d'une valeur supérieure à toutes les autres de cette époque. Elle remercia Dieu Tout-Puissant d'avoir entendu leurs plaintes.

Le Cheikh Amri poursuivit ses activités de prédication en parallèle de ses activités politiques. Il était le prédicateur du district de la Côte et à ce moment même le maire de la grande ville de Dar-es-Salaam. Il continua de faire un cours hebdomadaire de Coran au mois de Ramadan, il envoyait des lettres de promesses de contribution aux membres de la communauté pour Tahrik Jadid[167]. Les Ahmadis répondaient très bien et certains même tenaient leurs promesses d'une année entière en un éclair.

Depuis juillet 1959, le Cheikh Amri avait été désigné comme membre du Comité Central du parti TANU et il fut réélu à ce Comité alors qu'il était le maire de la grande ville de Dar. Le 26 juillet 1959, il se rendit à Morogoro pour assister à une réunion d'une semaine du Comité Central de la TANU en vue d'approuver le budget des dépenses du parti. Tous les frais de voyage furent payés par la TANU et il était l'hôte du Cheikh Nazir Shafi à Morogoro, le cadet du Cheikh Mubarak

Ahmad. Produisant une analyse de la façon dont l'administration britannique enrichissait l'Église, Amri écrit ce qui suit dans ses mémoires de l'année 1959 :

« *Le christianisme a prospéré dans ce pays parce que simplement 75% du total des écoles est dirigé par leurs institutions. Et ces écoles enseignent aux Chrétiens seulement (à part d'autres dans un nombre trop faible et une infime proportion). À ce propos, elles sont aidées véritablement par l'administration au point de financer l'intégralité des dépenses de fonctionnement. L'administration dit qu'elle fournit 75% des frais de fonctionnement, mais par une certaine ruse les missionnaires récupèrent les 25% restants* ».

Au mois de novembre 1960, le Cheikh Amri accompagna en voiture M. Muhammad Asghar Lone sur la longue route de Kigoma. Ils arrivèrent là-bas le 20 novembre 1960 et y demeurèrent jusqu'au 24 novembre 1960. Tandis qu'il expliquait ce qui l'y avait mené, le Cheikh Amri disait : « *Le problème qui m'a conduit là-bas est un peu effrayant. Les gens de là-bas voulaient que soit rétabli Kamchape (un guérisseur qui chassait les sorciers) après avoir été renvoyé par l'administration suite à sa réussite dans la tromperie des gens qui croyaient qu'il avait le pouvoir de chasser les sorciers qui provoquaient la mort de nombreuses personnes. Ce guérisseur avait alors obtenu une grande renommée populaire. L'administration s'était immiscée dans cette affaire et l'avait fait partir dans*

une autre région, car certains de ses actes violaient la loi. Les gens se livrèrent à de violentes manifestations pour qu'on le fasse revenir. C'est pourquoi j'ai convoqué deux réunions, que j'y ai fait des discours et que j'ai parlé avec les gens. De par la bonté d'Allah, j'ai réussi à trouver une solution à ce problème ».

LE RÊVE DE PLUIE DE RADHIA

« Un jour, raconte Radhia, quand nous vivions dans la maison de Magomeni Mikumi, j'ai rêvé que j'étais dans la maison, brusquement vinrent des nuages qui recouvrirent tout l'endroit et une pluie très forte commença à tomber. Elle tomba un long moment et il y eu des inondations partout, mais notre maison fut épargnée par la montée des eaux. C'était le moment de la fin de l'après-midi quand le soleil s'approche du coucher et qu'il a déjà changé sa couleur pour le rouge. J'échouai à aller dehors en raison des inondations. Mais je décidai simplement alors de sortir et je fis ainsi puis je m'étonnai de ce que j'étais sortie et retournée en toute sécurité à l'intérieur. Je me réveillai dans cet état.

Je racontai alors à feu le Cheikh Amri ce rêve au moment de la prière de l'Aube. Il donna cette interprétation que le changement de couleur du soleil avait pour but de changer la direction du pays. Il indiquait l'obtention de l'Indépendance des Anglais et

il dit que la pluie avait pour signification la Bénédiction de Dieu. Que l'Indépendance apporterait une grande bénédiction sur notre maison et qu'il n'y avait aucune raison d'avoir peur ».

IL EST RÉÉLU COMME MAIRE

« *Au début de janvier 1961* », écrit Amri dans ses mémoires, « *vint une nouvelle élection à la mairie de la grande ville de Dar-es-Salaam. Nos adversaires européens croyaient que j'étais maire en raison d'une ruse de la TANU, et que sinon les Musulmans sunnites ne me l'auraient pas permis. À présent, après être connu pendant une année complète comme maire, ils nourrissaient de grands espoirs qu'une autre personne serait élue à ce moment.*

Au moment de ma période de travail, au sujet de mon irréprochable service et des changements qui s'étaient produits dans la grande ville, les journaux des Européens imprimaient des accusations à propos des toutes petites choses auxquelles ils s'attendaient que les gens les détestent. Ma fermeté était haïssable aux conseillers européens et ils utilisèrent tous les moyens pour m'enlever. Deux conseillers africains, un conseiller indien et tous les conseillers européens, qui étaient au nombre de trois, s'unir contre moi.

Mes adversaires apportèrent trois critiques contre moi :

1. Je suis un Qadiani.

2. Je ne prépare pas de l'alcool pour les gens comme il était d'usage pour les maires.

3. Je favorise les Indiens car j'ai offert une promotion à l'un d'entre eux, un Hindou, celle d'être le trésorier de la municipalité, contre deux Européens qui avaient un faible niveau d'instruction (cette place à l'origine était occupée uniquement par les Européens). Les gens comme d'habitude furent très satisfaits de mon travail et de ma conduite. Une grande partie des conseillers municipaux fut aussi satisfaite de mon travail et ils décidèrent par conséquent de me désigner comme maire cette année aussi ».

C'est le 1er mars 1961 que le Cheikh Amri Abedi écrivit au deuxième Calife (RA) en le remerciant pour avoir autorisé que deux écoles soient construites en Afrique de l'Est et aussi que davantage d'étudiants soient envoyés à Rabwah pour y étudier la prédication. Il informa également le Calife qu'il avait été désigné à nouveau comme maire de Dar-es-Salaam malgré les efforts intenses des adversaires à l'Ahmadiyya pour empêcher cette situation. Il fit également savoir au Noble Calife que le gouvernement américain lui avait procuré une bourse de leader pour visiter les États-Unis durant soixante jours. Il lui disait que l'ambassadeur d'Angleterre l'avait invité quant à lui à visiter l'Angleterre quand il reviendrait des États-Unis. De même son épouse se rendrait en Angleterre pour trois mois pour y apprendre l'anglais et les arts

ménagers. Ce voyage devait commencer la deuxième semaine du mois de juin de cette année 1961. Il demanda au Noble Calife de faire pour lui une prière. La réponse qui suit provient du Noble Calife :

« *Mon cher frère,*

Assalaam Alaykhum Warahmatullah Taala Wabarakatuh.

Le Calife du Messie II m'a chargé d'accepter de prendre ta lettre du 1er mars 1961 et de dire qu'Hadhrat Aqdas s'est réjoui d'entendre que tu avais été désigné pour la deuxième fois comme maire de Dar-es-Salaam. Il te félicite de ta victoire et prie Dieu Tout-Puissant qu'Il t'accorde de servir ton pays comme il le convient. Hadhrat Aqdas est aussi heureux que tu aies reçu l'occasion de voyager aux États-Unis. Il te souhaite la réussite pour ton pays et la communauté ».

L'AIDE AUX ENNEMIS

Les grands adversaires dans la ville de Tabora s'efforcèrent de construire une mosquée, à cause d'un manque de planification correcte le travail de construction se bloqua. Le Cheikh Inayatullah Ahmad les aida de ses idées, il leur dit qu'ils commencent à réunir un comité pourvu d'un président et d'un trésorier. En raison de ce conseil le travail se

poursuivit bien puis le Cheikh Inayatullah Ahmad conseilla au trésorier de voir le Cheikh Amri pour l'aide à la construction de la mosquée. Le Cheikh l'aida par une contribution et soixante-mille shillings furent disponibles, c'était beaucoup d'argent à cette époque.

La générosité et un bon cœur étaient des choses que le Cheikh Amri possédait en abondance. M. Mussa Kizyalla dit qu'une personne un jour, que ni lui ni le Cheikh Amri ne connaissaient, demanda au Cheikh Amri cinquante shillings pour se marier. Le Cheikh Amri entra à l'intérieur et ressortit avec cent shillings et dit à cet homme que cinquante shillings étaient pour la dot et que les cinquante autres étaient sa participation. Lorsque ce monsieur partit, le Cheikh Amri dit à l'assistance : « N'avez-vous pas vu ? Par combien de demeures est passé cet homme jusqu'à venir ici chez moi, Dieu c'est Lui Qui l'a envoyé ».

Le maître Hemed Mbyana explique qu'un jour tandis qu'ils se dirigeaient vers la maison du Cheikh Amri, ils rencontrèrent sur la route un ivrogne qui connaissait le Cheikh Amri. Dès qu'il le vit, le Cheikh Amri arrêta sa voiture et le fit monter dedans. Cet homme était très saoul, il le fit parvenir jusqu'à sa maison. Certainement c'est un conseil qui a été donné par le Messie Promis, le fondateur de la communauté Ahmadiyya, Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS) que l'amitié soit appréciée au point où, quand bien même il était ivre, il méritait d'être aidé.

Au début de l'année 1961, Hemedi Mbyana fut conduit à Nairobi afin d'aider le Cheikh Mubarak Ahmad. Lorsqu'il fut là-bas, il se plaignit que certains Ahmadis asiatiques le tracassaient. C'est pourquoi il écrivit une lettre au Cheikh Amri lui disant qu'il voulait revenir parce que : « *les Indiens ici me harcèlent* ». La réponse d'Amri fut : « *Merci pour ta lettre où tu m'informes que tu veux revenir car les Indiens te discriminent. Il te faut comprendre que toi et ces Indiens, tous êtes des malades qui reçoivent des soins à l'hôpital du Messie Promis (AS). Alors ? Tu veux abandonner l'hôpital car tes camarades malades te haïssent ? Si tu quittes l'hôpital tu mourras et ceux qui resteront auront une bonne occasion de guérir. En ce qui me concerne lorsque des choses de la sorte se produisaient je m'enfermais dans ma chambre et faisait l'Istighfar*[168] ». M. Hemedi Mbyana se rappelle sans cesse que cette recommandation du Cheikh Amri l'aida beaucoup dans l'affermissement de sa foi par la compréhension de la communauté de l'intérieur et lui conféra la capacité de faire face à toutes les épreuves sans endommager sa foi.

Le 6 mai 1961, le Cheikh Amri partit de Dar-es-Salaam pour Kigoma afin d'accueillir le premier ministre, M. Nyerere qui visitait sa circonscription électorale.

En ce cinquième mois même, le Cheikh Inayatullah Ahmad eut un songe où il était dans un petit village, un peu à l'extérieur de Moshi. Et il était avec le Cheikh

Amri Abedi, surgirent soudainement les ténèbres et lorsqu'elles disparurent, Amri avait disparu. Cette vision terrorisa le Cheikh Inayatullah au point qu'il conseilla à Amri de faire très attention. Ce qui fit qu'Amri chercha des assistants au sein de l'Ahmadiyya afin d'éviter qu'il ne soit empoisonné par des personnes qui ne seraient pas de confiance.

L'assemblée législative était le centre des débats politique au moment où le pays se préparait à l'Indépendance complète. Sa contribution à l'assemblée législative fut grande. Le 10 octobre 1961, suivant la date du rôle [169], il émit l'opinion à l'assemblée qu'il n'était pas avisé d'exporter des noix de cajou et du sisal sans augmenter la valeur de ces marchandises. Il conseilla de casser les noix de cajou et, qu'au lieu de vendre des fibres de sisal, il était bon de fabriquer des sacs avec et de vendre les sacs. C'étaient les idées qu'avait le Cheikh Amri en 1961, des idées que les économistes attristés par l'Afrique considèrent comme évidentes. À propos des prisonniers, il dit que c'étaient des êtres humains qui avaient commis des fautes mais que l'occasion de se corriger existait encore, que des programmes soient conçus pour qu'ils deviennent de bons citoyens, au moment où ils sortent de prison qu'ils reçoivent des formations qui les aideront à être autonomes quand ils auront terminé leur peine.

Le 11 octobre 1961, il critiqua vertement les Indiens qui pratiquaient des discriminations à l'encontre des

Africains qui voulaient ouvrir des commerces dans ces quartiers que l'on appelait l'Inde à cette époque. Il dit qu'une nation ne peut tenir debout si elle se construit sur des fondements discriminatoires. Le Cheikh Amri aborda également le favoritisme qui était pratiqué par l'administration anglaise dans l'éducation. Il conseilla que les écoles qui reçoivent des subventions publiques permettent que les élèves puissent s'y inscrire sans distinction de couleur ou de religion. Des écoles qui accueillaient des élèves d'une nation [exclusivement NDT], il dit qu'elles ne convenaient pas chez nous au Tanganyika. Et au sein des écoles, il insista que soit enseigné le kiswahili, car c'est la langue qui nous réunit comme nation. Le Cheikh Amri sollicita qu'il existe des congés au moment de l'Aïd-Fitr et de l'Aïd-alhaj, à raison de deux jours pour chacune de ces dates.

LE PREMIER VOYAGE AUX ÉTATS-UNIS

Mme Donald Pugh des États-Unis écrivit au président Kennedy pour lui demander ce qu'il faisait pour le pays. Ceci venait du discours que le président Kennedy avait prononcé au moment de prêter serment, où il défendait aux Américains de dire qu'est-ce que le gouvernement américain fera pour moi, mais qu'ils disent au contraire ce qu'ils feront pour le gouvernement américain. Ainsi cette femme décida

alors d'aider les Africains à découvrir les États-Unis. Elle prit la responsabilité de jumeler sa ville avec celle de Dar-es-Salaam, la capitale du Tanganyika.

C'est pourquoi, le Cheikh Amri étant le maire de cette grande ville à cette époque, reçut une bourse qui était donnée aux dirigeants par le gouvernement américain pour visiter les États-Unis durant soixante jours, sous les auspices du *US State Department's Cultural Exchange Programme*.

Il partit de Dar-es-Salaam le 10 juin 1961 en direction de Nairobi où il demeura jusqu'au 12 juin 1961 quand il partit pour arriver à Londres, en Angleterre, dans la matinée du 13 juin 1961. Endroit où il resta quelques heures pour poursuivre son voyage vers les États-Unis.

Le 15 juin 1961, le Cheikh Amri prononça un discours à la réunion mondiale de l'administration locale à Washington, aux États-Unis. Il entreprit ensuite la tournée des États de l'Est, du Centre-Est et du Nord-Ouest du Pacifique aux États-Unis. Tandis qu'il était à Chicago et Washington, il était hébergé dans les demeures de la communauté islamique Ahmadiyya.

À Mansfield dans l'Ohio, le Cheikh Amri reçut la distinction d'être désigné comme citoyen d'honneur de cette grande ville, la première à être décernée dans les cent-cinquante-trois années d'histoire de la ville. Il établit là un système de relations entre les gens de Dar-es-Salaam et ceux de la ville. Il reçut également la clef de la ville de Mansfield. Il plut beaucoup aux gens de cette grande ville. Il fit aussi passer les salutations

depuis la grande ville de Dar-es-Salaam au maire Wagner de la grande ville de New-York. Un journal local a écrit l'article suivant au sujet de la visite du Cheikh Amri Abedi :

« ***LE DIPLOMATE DU PEUPLE AVEC LE PEUPLE***

Deux groupes de musique des lycées ont joué la marche militaire de la circonscription de l'Ohio. Celle qui était présente pour le recevoir (Amri) était la jeune femme séduisante à l'origine de la réussite de tout ceci.

« Jusqu'à présent, je n'arrive pas à comprendre,

comment elle a pu faire tout cela » reconnait un responsable de la grande ville. À l'instar d'autres gens de Mansfield, il ne s'attendait pas à ce que Mlle Donald Pugh puisse faire cela. Mais Mlle Pugh est une femme très audacieuse. Elle a écrit une lettre au président Kennedy pour demander quelle était la chose qu'il faisait pour son pays. Elle voulait aider les Africains à découvrir les États-Unis. La responsabilité qu'elle a prise était de jumeler sa ville avec celle de Dar-es-Salaam, capitale du Tanganyika.

Au banquet préparé par la ville, auquel Amri revêtit sa chaîne de la ville, et dans les réceptions pour l'accueillir qui ont été préparées dans la salle de l'ancien tribunal, le Cheikh confirma qu'il était un puissant politicien et un invité de style. Il dit que le

Tanganyika partageait avec les États-Unis le fait d'être une société de personnes de couleurs différentes. Il dit que c'était la cause de la grande force des États-Unis et que c'étaient les prémices des progrès futurs du Tanganyika ».

Et le journal *East African Times* du 15 juillet 1961 avait cet article :

« *Le Cheikh K. Amri Abedi, le maire de Dar-es-Salaam, a reçu la distinction d'être le premier citoyen d'honneur en 153 ans d'histoire de Mansfield dans l'Ohio*.

Il a conclu une visite de quatre jours là-bas après la fondation d'un système d'échanges entre les gens de Dar-es-Salaam et de Mansfield. Il ne partit pas seulement avec le titre de citoyen d'honneur et la clef de cette ville, mais il est parti avec le fait d'être très apprécié des gens de la ville. « J'ai trouvé que les gens de Mansfield étaient mes grands-frères et mes grandes-sœurs » a-t-il dit. « Ce qui a permis rapidement d'accepter votre invitation à venir à Mansfield est notre foi en l'unité des êtres humains ».

Mansfield, qui a 60.000 habitants, est une grande ville industrielle et prospère du Centre-Est des États-Unis.

Alors que le maire est déjà parti, les citoyens attendent son arrivée à Dar-es-Salaam le 12 septembre. Ensuite, il préparera la liste des propositions à appliquer pour le projet des « villes sœurs » en collaboration avec ses amis de Mansfield. Il a donné l'avis de transmettre aux citoyens de Mansfield une liste de ce type et qu'ils

apporteront également la leur, dans la poursuite de ce programme.

Il fut également convoqué à une réunion des directeurs d'école, des dirigeants des grandes villes et de la chambre de commerce pour parler de ce qui méritait d'être réalisé avec Mansfield dans ce projet ».

Dans une lettre à Wakil ut Tabshir de Rabwah datée du 26 juillet 1961, le Cheikh Amri dit :

« *Je t'écris depuis San Francisco en Californie. Je suis aux États-Unis depuis le 13 juin et je partirai le 13 août 1961 en direction de Londres,* Inshaallah.

J'ai le projet de venir à Rabwah pour une semaine, avec ma femme qui se trouve en Angleterre, avant de revenir en Afrique de l'Est, si je réussis dans ce que j'ai prévu. Je t'en ferai savoir davantage quand je serai arrivé à Londres.

J'ai vu nos communautés à New-York, Washington D.C. et Chicago. En vérité j'ai résidé dans nos communautés de Washington et Chicago.

Sans doute seras-tu déjà au courant au sujet d'un nouveau groupe de Musulmans Noirs aux États-Unis. C'est un groupe politique et également religieux et qui a une grande force au sein des Américains d'origine africaine de revenu inférieur. Je t'envoie par avion un journal qu'ils publient et qui est une édition spéciale afin que tu en aies une idée.

Je suggérerais de leur faire parvenir les livres sur l'Islam et le Christianisme car on ne sait pas ce que

sera la fin de cette merveille. Leur chef est le prophète Elijah Muhammad et ils ont quelques prédicateurs qui peuvent recevoir personnellement les livres.

K. Amri Abedi »

Durant son séjour, le Cheikh Amri Abedi en étonna plus d'un quand il refusait de manger de la viande de porc. Ce qui faisait qu'on lui posait de nombreuses questions avec curiosité. Alors il avait l'occasion d'expliquer la mauvaise qualité et les dommages de cette viande.

Partout où il allait, il préférait vivre avec les membres de la communauté afin de renforcer sa foi.

Maulvi Aminullah Salih raconte : « La première fois où Amri est venu visiter les États-Unis en étant maire de Dar-es-Salaam à l'invitation du gouvernement des États-Unis, on avait prévu qu'il réside dans un hôtel à Chicago comme hôte national du gouvernement des États-Unis. Lui ne préférait pas rester à l'hôtel et il avertit ses hôtes à la place qu'il préférerait demeurer dans la maison de la communauté islamique Ahmadiyya. Par conséquent il communiqua avec moi et formula cette demande. Je lui répondis qu'il y avait de la place pour lui mais qu'elle ne correspondait pas à son statut suivant les standards américains. Mais il fut très attiré et au lieu de rester dans l'hôtel de luxe qu'on lui avait réservé, il demeura dans une maison ordinaire de la communauté à Chicago.

Il y avait un fonctionnaire qui avait été désigné par le gouvernement des États-Unis pour accompagner le

Cheikh Amri à chaque instant de sa visite dans ce pays. Cet homme me dit un jour : « Dans mon expérience, je n'ai jamais encore vu quiconque venant de l'étranger qui montrerait un enthousiasme si complètement prononcé pour la propreté et qui rassemblerait de très nombreuses informations sur les types de métiers comme le fit le Cheikh Amri ».

Il montrait un grand enthousiasme pour les activités de la communauté Ahmadiyya et, très souvent, il employait beaucoup de ses moments de loisir ensemble avec des membres de la communauté de Chicago et à parler avec eux de questions communautaires, du fait de ce que son temps était très limité.

Un jour où il était avec des membres de la communauté de Chicago, il leur demanda conseil au sujet du cadeau qu'il voulait ramener au Cheikh Mubarak. Un membre suggéra un certain type de présent dont le Cheikh Amri dit qu'il n'allait pas avec le statut du Cheikh Mubarak. Il respectait beaucoup le Cheikh Mubarak et il l'appelait père ».

LA DISCRIMINATION RACIALE AUX ÉTATS-UNIS

Le journal *East African Times* du 15 août 1961 a révélé cette information :

« *Le maire de Dar-es-Salaam, qui est en visite aux États-Unis, s'est plaint auprès du Département d'État (au Ministère) que deux de ses amis et lui se sont vus refuser d'être servis dans un restaurant du quartier de Virginia à Washington.*

Le maire, M. Kaluta Amri Abedi, a déclaré que ses amis et lui faisaient la queue en attendant un service lorsqu'on les en empêcha et leur dit : « Messieurs, vous ne serez pas servis ».

M. Abedi a évoqué cette question avec M. Pedro Sanjuan, l'adjoint du chef du protocole du ministère, qui dirige une division spécialement désignée pour traiter des affaires de discrimination à l'encontre des diplomates non-blancs de la capitale. M. Sanjuan a dit qu'il portera cette affaire devant la direction de ce restaurant et les officiels de la circonscription de Virginie. Le directeur-adjoint de ce restaurant, M. Larry Davidson, a déclaré qu'il avait interdit l'accès à M. Abedi et ses amis car le règlement de leur société est de ne pas servir les Nègres[170] *dans la circonscription de Virginie* ».

Le prédicateur de l'Ahmadiyya qui était avec le Cheikh Amri à ce moment m'a dit qu'ils faisaient la

queue car c’était un genre de self-service (Buffet), l’adjoint du gérant qui a été cité est venu et a dit au Cheikh Amri :

« Votre honneur, désolé nous ne pouvons pas vous servir.

-Je me suis retourné et j’ai vu que c’était à Amri que l’on parlait ainsi. Pourquoi ne pouvez-vous pas le servir, cet homme est mon frère. Il me répondit alors :

-Toi grand homme tu seras servi, n’aies crainte, c’est avec celui-là que nous avons des problèmes.

-Si vous pouvez me servir moi, pourquoi ne pouvez-vous pas le servir lui, car c’est mon frère ? Je lui posai la question. Et il répondit :

-Le règlement de la société est de ne pas servir les Nègres.

Pendant tout ce temps le Cheikh Amri demeurait complètement silencieux et ne prononçait aucun mot.

-À présent, comme il ne peut te servir ici et bien je ne peux pas prendre mon repas ici. Après avoir dit cela, nous sortîmes.

Lorsque nous arrivâmes à la maison, le Cheikh Amri prit le téléphone et téléphona à la personne concernée au ministère et se plaignit d’une voix ferme. À ce moment sa voix montrait de la colère. Il dit que si c’était cela la situation et bien qu’il décidait de partir immédiatement de ce pays. Ce fonctionnaire fut surpris et saisit d’une immense crainte et il commença à demander pardon. Amri lui dit que cette demande de

pardon devait se faire sous une forme écrite et que les lois discriminatoires de ce type devaient être abrogées immédiatement.

Les demandes de pardon furent envoyées chez Amri et des mesures furent prises contre la direction de l'hôtel. Une loi fut promulguée en Virginie pour éradiquer tout système discriminatoire de ce type ».

EN ANGLETERRE

Au mois d'août 1961, le Cheikh Amri quitta les États-Unis en direction de l'Angleterre où il rejoignit sa femme, Mme Amina Hamisi Mlenzi, qui avait bien réussi dans ses cinq cours : les arts ménagers, les soins infantiles, les soins à domiciles, la prise de parole en public et la couture qu'elle avait eu à l'école de Londres de jeunes femmes de la *Christian Association Central Club.*

Même en Angleterre, Amri désirait rester dans la maison de la communauté à côté de la mosquée mais la situation ne le permit pas, par conséquent il assista à chaque service là-bas et se réunit avec les membres de la communauté, choses qui lui apportèrent une grande joie et de la sérénité.

Au mois de septembre, il revint à la maison en passant par Nairobi où il fut quelques jours et assista à diverses cérémonies.

UN DISCOURS HISTORIQUE

Depuis 1958, quand Zuberi Mtemvu quitta le parti de la TANU en raison de la décision de Tabora d'autoriser le vote de transition (les trois votes), c'est à dire les Africains, les Européens et les Asiatiques, le mouvement de la discrimination raciale se mit progressivement en évidence au Tanganyika. Bien qu'en 1947 le Cheikh Mubarak Ahmad se soit déjà opposé aux signes de mépris envers les Africains, l'hostilité n'était point encore apaisée. Il y eut des politiciens qui expliquèrent clairement que le Tanganyika était le pays des gens noirs et que par conséquent, quand l'Indépendance serait acquise, tous ceux qui n'étaient pas noirs devaient faire leurs bagages.

Le journal *East African Times* du mois de mars 1958 disait : « *M. Zuberi Mtemvu a vivement critiqué M. J. K. Nyerere pour son système de politique modérée et veux de plus qu'il se dirige vers un système radical de discrimination de l'Afrique pour les Africains ou qu'il se tienne prêt à être témoin d'une scission au sein de la TANU.*

M. Zuberi a dit par la suite dans son Manifeste que si le président de la TANU refuse sa proposition, il fondera un nouveau parti, ce avec l'aide des gens à son image et il assure qu'il remportera tous les sièges des Africains dans l'élection suivante.

La chose en particulier qui se trouve au sein du système de la TANU qui a motivé cette mesure de M. Zuberi est le fait de reconnaître comme nos compatriotes tanganyikais ceux qui ne sont pas Africains, qui ont fait du Tanganyika leur pays et sa déclaration que ces gens ont les mêmes droits à la citoyenneté que les Africains et que leurs droits seront protégés par la TANU dans la constitution du Tanganyika libre.

L'objectif du nouveau parti de M. Zuberi était de faire que le Tanganyika soit le pays des Africains, où ceux qui ne sont pas africains n'auraient aucune voix. Son Manifeste avait cette apparence que les non-africains n'auraient aucune possibilité de servir le pays au sein de la lutte économique ou politique et ceux de ces gens qui demanderaient leurs droits il faudrait qu'ils fassent leurs valises et quittent le pays ».

La situation continua à être préoccupante jusqu'à ce que quelques Ahmadis d'origine asiatique, dont le Cheikh Sayyid Shah Waliyullah et M. Iftikhar Ayaz, décidèrent d'écrire une lettre au deuxième Calife du Messie (RA) pour qu'il donne son avis, le chef mondial de l'Ahmadiyya, Hadhrat Mirza Bashir-u-din Mahmood (RA) leur répondit : « N'ayez crainte, le Tanganyika est notre pays ». Au mois d'octobre 1961, un projet fut envoyé au Parlement par le gouvernement afin qu'il soit débattu et revu, où il était question de garantir immédiatement la citoyenneté des résidents non-africains qui avaient fait du Tanganyika leur pays.

Le projet passa mais il recueillit une opposition sans précédent dans l'histoire de ce Parlement. Des discours radicaux emplis de passion et de rage furent prononcés. Un parlementaire fit un dur discours pour s'opposer à ce projet tout en désignant du doigt un ministre asiatique et deux ministres européens du gouvernement de Nyerere en disant : « Parce que nous ne pouvons pas être dirigés par des étrangers ! Par conséquent il faut qu'ils démissionnent, il faut qu'ils démissionnent ! », il haussa le ton en étant applaudi bruyamment par certains parlementaires.

L'auteur de *The making of Tanganyika* a écrit que « Nyerere s'est levé pour répondre avec une voix qui tremblait de colère. Il dit à ces racistes le tort qu'ils étaient en train de faire. Ils trahissaient l'œuvre du parti de la TANU qu'ils avaient fondé ensemble, dont ils avaient juré de protéger les préceptes démocratiques. « Certaines personnes ont le comportement de petits Hitler, elles se laissent griser par l'environnement et tiennent des propos orduriers... », la colère fut suivie de l'éloquence et il insista sur sa foi en la démocratie puis termina sur : Cette après-midi nous voterons librement, un vote en fonction de nos sentiments. Si la décision nous est défavorable et bien le gouvernement démissionnera. On entendit des voix qui disaient : -Et bien qu'il démissionne ».

Le parfum de l'Indépendance était perceptible et certains parlementaires du Tanganyika s'étaient

organisés pour faire échouer ce projet. Cela faisait trois semaines avant que le Tanganyika ne sorte des chaînes de la domination. La situation continuait à être grave. Le débat parlementaire montrait que le gouvernement était très occupé. L'eau était profonde. Des gens qui connaissaient la solidité du Cheikh Kaluta Amri Abedi dans la rhétorique lui demandèrent de parler. Le Cheikh Amri accepta et promit de parler à la session de l'après-midi. À midi, il partit à la mosquée pour prier. Il y expliqua son intention de prononcer un discours[2] à la fin de cet après-midi et il demanda par conséquent à ses frères de faire pour lui des prières afin qu'il atteigne son objectif de faire se retourner l'opinion de ceux qui s'étaient égarés. Le Cheikh Amri pria et fit deux prosternations de [la prière surérogatoire NDT] Nafal, à l'intention spéciale des prières pour ce discours qu'il allait prononcer l'après-midi.

La session parlementaire reprit à cinq heures de l'après-midi. *« Tandis qu'il s'était assis à sa place dans la rangée de devant »*, écrit l'auteur de *The making of Tanganyika, « Julius Nyerere écouta attentivement quand le maire de Dar-es-Salaam, et élu de la circonscription de Kigoma, le Cheikh Kaluta Amri Abedi, fit un excellent discours de réponse. Le Cheikh Amri usa de tout, la solidité et l'écrasement. Il fit se réjouir les parlementaires quand cinq adversaires furent mis sur le grill... la situation tendue*

[2] *Cf ANNEXE* Discours de 1961

disparut et se transforma en rires. C'était un très beau discours, car surtout le Cheikh Amri était un esprit libre qui, une fois n'est pas coutume, suivait la ligne de la TANU ». [pp. xviii-xix]

En revanche, fréquemment il suivait la ligne du Coran. Le Cheikh Amri a expliqué à M. Hemedi Mbyana, la façon dont cela s'était passé en lui disant : « J'avais écrit quelques points sur un papier pour ce discours mais quand j'ai commencé à parler j'ai senti que ma langue était légère et les arguments vinrent par un chemin très surprenant dans mon esprit au point où je ne touchai même plus ce papier où j'avais écrit des éléments et le discours en entier sortit de mon esprit ».

Ce fut un festin d'érudition ce jour-là. On dit que si un oiseau s'était posé sur l'épaule d'un parlementaire il n'aurait nullement compris la façon dont le Parlement se tenait silencieux à écouter ce discours du Lion de Lumona. Il expliquait la philosophie de la vie qui avait été révélée dans le Noble-Coran. C'était un discours historique et nous ne pouvons pas comprendre comment aurait été le futur de la nation si ce projet avait été vaincu. C'est l'un des meilleurs discours qui ait été fait dans l'enceinte de cette assemblée législative. Le Cheikh Kaluta Amri Abedi commença par reconnaître que dans un pays démocratique chaque personne à le droit d'exprimer son opinion, a le droit d'être entendue. Se différencier n'est pas un péché, la question est lequel des arguments est plus profond que les autres. Il prit ainsi un bon départ en mettant en

évidence ce principe qui montrait qu'il respectait leur liberté de parole quand bien même il n'était pas d'accord avec eux. Le Cheikh Amri dit que la couleur ne peut absolument pas être le signe de la loyauté envers un pays. La couleur seule ne suffit pas. Il dit qu'on ne pouvait pas aller au Ghana et être accepter sur le seul critère d'être noir. Combien y-a-t-il de personnes qui ont trahi l'Afrique et qui sont noires ? L'Afrique à ce jour a été blessée par ces personnes noires mêmes. Le Cheikh Amri dit que si une personne en son âme et conscience avait accepté le Tanganyika comme sa demeure, nous n'avions pas le droit de le refuser. Il est certain que le Tanganyika sera un pays charmant s'il a des fleurs différentes. Ce qui est refusé est le fondement du système de domination et s'il change tout changera. C'est ainsi que le discours fit tourner le vent politique. Ceux qui s'opposaient au projet furent vaincus et défaits. Après le discours Nyerere prit dans ses bras le Cheikh Amri pour avoir été séduit par ce discours démocratique qui avait triomphé. Alors domina la sagesse et le racisme fut enterré.

Taarikhe Ahmadiyya, à la page 284 de son numéro 7 dit : *« Avec l'aide de Dieu Tout-Puissant il prononça un vibrant discours et fit que l'intelligence le reconnaisse au point qu'il changea l'opinion du Parlement. À peine le discours terminé, le premier ministre (M. J. K. Nyerere) vint vers lui, le prit dans ses bras et le félicita pour ce discours intelligent et la réussite qu'il avait apportée. En expliquant son*

discours, les médias écrivirent que le Parlement n'avait jamais eu encore l'occasion d'assister à un si beau discours. Tous, Européens comme Asiatiques en firent l'éloge et certains parmi eux se trouvèrent à dire : ceci est le fruit de la communauté Ahmadiyya. Certains parlementaires asiatiques qui connaissaient Sir Muhammad Zafarullah Khan disaient que le Cheikh était le Sir Muhammad Zafarullah Khan d'Afrique de l'Est ».

Lorsqu'arriva sept heures du soir, tous les parlementaires étaient déjà revenus dans l'assemblée. Toutes les chaises étaient prises avec celles des spectateurs. Tous les yeux étaient tournés vers le président de l'assemblé, M. Abdul Karim Karimjee. Lentement le président se leva de son siège et dit : « Que ceux qui sont d'accord disent oui ». Tout le hall de l'assemblée résonna des voix de ceux qui disaient OUUUI.

Le président de l'assemblée se leva une deuxième fois et demanda à ceux qui n'étaient pas d'accord de dire non. Seules cinq voix se firent entendre qui disaient non avec des voix discordantes qui avaient été décolorées par le rugissement du Lion de Lumona.

L'INDÉPENDANCE DU TANGANYIKA

La communauté islamique Ahmadiyya qui a été initiée par Seydna Ahmad (AS) sur le commandement de Dieu Tout-Puissant fait partie de l'arbre généalogique de l'indépendance de nombreux pays dans le monde. L'Indépendance du Pakistan en 1947 porte une certaine contribution de la part des efforts de la communauté islamique Ahmadiyya. C'est la communauté Ahmadiyya qui s'est occupée de faire enregistrer le parti de la *Muslim League* qui s'est battu pour les droits des Musulmans en Inde avant l'Indépendance qui a séparé ce pays en deux : l'Inde et le Pakistan. L'avocat Muhammad Ali Jinnah, le père de la nation pakistanaise, avait menacé d'abandonner la politique après avoir vu que les Musulmans étaient des gens qui manquaient d'unité, d'organisation et de direction. Il quitta l'Inde et décida d'aller vivre en Angleterre pour s'occuper de son travail d'avocat. Le prédicateur de la communauté Ahmadiyya en Angleterre, Monseigneur Dard, reçut l'ordre du Chef suprême de l'Ahmadiyya, Hadhrat Mirza Bashir-u-din Mahmood Ahmad (RA), de convaincre M. Jinnah de revenir dans l'arène politique afin de défendre les intérêts des Musulmans qui étaient en danger d'être modelés par les Hindous s'ils n'avaient pu obtenir leur nation et s'administrer eux-mêmes.

Suite à de longs débats, le Cheikh Dard réussit à persuader M. Jinnah de revenir dans l'arène politique

après l'avoir assuré que la communauté islamique Ahmadiyya lui donnerait toute collaboration et toute aide afin de réaliser cet objectif. M. Jinnah lui-même dit en public que le Cheikh Dard ne lui avait donné aucune alternative d'éviter cette responsabilité en raison de la solidité de la façon dont il bâtissait son argumentation.

Sir Muhammad Zafarullah Khan, compagnon du Messie Promis, Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS), a apporté une grande contribution dans l'obtention des Indépendances des pays arabes et de certains pays musulmans, la vérité a été reconnue par les Arabes eux-mêmes. Il fut le premier ministre des Affaires étrangères du Pakistan après l'Indépendance et fut par la suite un Juge à la Cour Internationale de Justice de La Haye. Il fut le premier à défendre les droits des Palestiniens aux Nations-Unies.

C'est cette communauté qui a apporté le réveil pour se battre pour les droits et la liberté. Dans l'introduction du commentaire du Noble-Coran en kiswahili, le deuxième Calife de la communauté islamique Ahmadiyya, a mis en évidence que les êtres humains sont nés libres et qu'il faut par conséquent que tous les peuples se gouvernent eux-mêmes. Le journal *L'Amour de Dieu* qui a démarré en 1936 a apporté un grand réveil et a motivé les Tanganyikais à se battre pour l'Indépendance. Les membres de la communauté, du fait d'être influencés par les enseignements de la communauté Ahmadiyya, purent aider dans les luttes

pour l'Indépendance sans avoir aucune crainte. Il y eut parmi ces frères le chef Mohammed Kalufya, Jumanne Abdallah, le maître Kambaulaya, Hassan Suleiman Taufiq et le Cheikh Kaluta Amri Abedi.

Le Cheikh Kaluta Amri Abedi, comme nous l'avons vu précédemment, a composé un poème pour mobiliser les Tanganyikais pour se battre pour leur Indépendance. Il a traduit le discours que le *mwalimu* Nyerere a fait aux Nations-Unies qui été nommé L'APPEL DE LA LIBERTÉ. Il a représenté la TANU dans diverses réunions, comme celle du *Pafmeca-Pan African Movement* pour l'Afrique centrale et orientale qui s'est tenue à Dar-es-Salaam et celle de l'*AU-African People's Congress* qui a eu lieu en Tunisie. Mais plus profondément et fondamentalement, pour toujours, fut que quand le Cheikh Kaluta Amri Abedi écrivit au Chef suprême de l'Ahmadiyya, il n'oublia point de lui demander qu'il prie pour que le Tanganyika obtienne son Indépendance dans la sécurité et la paix.

Dieu Tout-Puissant a accueilli ces prières et c'est en sécurité et en paix que le Tanganyika devint le premier en Afrique de l'Est à se libérer en date du 9 décembre 1961. Le Cheikh Amri, qui était maire de Dar-es-Salaam au moment des fêtes de l'Indépendance, a célébré cette libération en chantant sur un rythme entraînant pour toute personne le poème suivant :

« ***LE NOUVEAU TANGANYIKA***

1. Je remercie le Seigneur, Qui a la Bénédiction
Abondance de Bonté, et qui est grand
Il les a maudites les ruses, elles ont été annihilées
Que vienne le Tanganyika, à s'auto-administrer

2. Les ruses ont été faites, Pour que nous restions derrière
Pour en donner un modèle[171]*, Comme des animaux*
Et nous fûmes des prisonniers, Dans le Pays entier
Qui n'ont ni respect, Ni faveur

3. Nous fûmes contrôlés, Pour chaque chose
Tandis que les bonnes étaient mangées, Nous mangions les miettes
Ou les restes, Et faire la vaisselle
Et puer le poisson, et de nombreuses humiliations

4. Nous avons effectué des tâches, Et des pénibles
Sans qu'il y ait compensation, Celles qui sont une obligation
Et nous fûmes des portefaix, Avec des crochets
Ou des portiers, Qui ne dorment jamais

5. Bien que doux, ils nous ont abaissés
On nous montra du doigt, De l'arrogance
On nous prêta des maladies, De leur voix
On nous appela sauvages, Nous fit des ruses

6. Nous fîmes des prières, Certains de nous
Il les prit, Notre Créateur
C'est alors que surgit, Notre unité
Ils furent d'accord les gens, De chaque ethnie

7. Nous fîmes naître la TANU, sous de nombreuses ovations
Pour les gouverneurs, les têtes couronnées
C'est alors que les dames, Les hommes
Vinrent en nombre, À l'unisson

8. L'affaire de l'Indépendance, Nous dîmes
Nécessite de se battre, De l'argent investir
L'esclavage d'abandonner, Enfin la gêne
Affermissons notre intention, De nous gouverner nous-mêmes

9. Quant aux Asiatiques, Aussi les Européens
Tous sont citoyens, Il l'a donné Dieu
Nous regarderons, Qu'ils ne mangent pas la marmite
Donnons-leur une petite part, du gouvernement

10. C'est notre pays, Il sera délivré du sort
En chaque lieu les gens, S'ils se rassemblent
Et notre Nyerere, Il sera préoccupé
Nous répondrons à son appel, Tous en désordre

11. L'énergie il mettra, L'enfant de Nyerere
Et John Roupie, Lui trépidant
Et ceux qui restent, Comme la colombe
Alors nous chanterons la gaieté, du gouvernement

12. La gaieté nous danserons, Et le colon
S'il commande, que nous nous rabaissions
S'il met en garde, Nous ne le croirons pas
Nous aurons pris le pouvoir, de nous gouverner nous-mêmes

13. Un nouveau Tanganyika, Arrive
Nous sommes unis, Nous sommes beaux
Nos Asiatiques, Et nos Anglais
Nous les dirigerons, Pour le gouvernement

14. Toutes les Nations, Allons ensemble
Il n'y a rien, Pour nous faire chavirer
Nous sommes tous séduisants, Sans infortune
Elle s'est réalisée la proposition, De gouverner

15. Remercions Dieu, Tanganyikais
De pénétrer les secrets, Et les tours
Et tout brouillard, Il a aboli
Et les étoiles apparurent, Du gouvernement »

Le maître Hemedi Feruzi Mbyana raconte que durant ces jours de l'Indépendance, il vit en rêve des gens nombreux qui fêtaient l'Indépendance dans les terrains de Mnazi Mmoja. Il vit, parmi ceux qui célébraient cette libération, le Messie Promis, Hadhrat Mirza Ghulam Ahmad (AS) qui avait l'air plus grand que les autres et se tenait à un endroit surélevé, son visage brillait et émettait une lumière. Il était magnifique. Il fut très attiré par le Messie au point où il continua à regarder son visage seulement jusqu'à ce qu'il se réveille. Lorsqu'il demanda aux experts des rêves, ils

lui dirent que son interprétation était que lorsque le Prophète de Dieu apparaît de cette façon parmi ceux qui célèbrent l'Indépendance, et bien c'est le signe que ce pays connaîtra une paix de longue durée. Ce n'est pas surprenant que la Tanzanie soit appelée aujourd'hui l'île de la paix.

Dar-es-Salaam, c'était elle le centre des impulsions de ces fêtes de l'Indépendance. Le mari de la Reine d'Angleterre, le Duc d'Édimbourg, représenta la Reine et Dar-es-Salaam fut promue, à ce moment, au rang de grande ville, devenant la première grande ville du Tanganyika. À ces fêtes mémorables assistèrent le premier ministre du nouveau Tanganyika, J. K. Nyerere et le Duc d'Édimbourg.

Le Cheikh Kaluta Amri Abedi prononça un vibrant discours et le Duc d'Édimbourg reçut le statut de citoyen libre de la grande ville de Dar-es-Salaam. Ceux qui furent présents à la cérémonie reconnaissent la réussite qui est venue de l'organisation et du programme de l'évènement complet qui était sous la supervision du Cheikh Kaluta Amri Abedi.

LA LUNE DE MIEL DE L'INDÉPENDANCE

Quand furent terminés les fêtes et le tumulte de l'Indépendance commença l'effort pour construire le pays. Au moment du combat pour l'Indépendance chacun avait ses rêves. Certains pensaient que se serait à présent félicité et vie de luxe, d'autres pensaient que serait obtenue la liberté de faire ce qu'ils veulent. Ceux qui tentèrent de réaliser leurs rêves furent confrontés à la réalité de la vie. Les employés municipaux [de Dar-es-Salaam NDT] essayèrent de craquer l'allumette et ils affrontèrent une personne qui croyait que la grève n'était pas une bonne voie pour résoudre les problèmes, si ce n'est qu'elle en rajoutait. Ces travailleurs l'appelèrent pour qu'il écoute leurs doléances. Lorsqu'il vint, ils lisèrent leurs revendications, l'une d'elle était l'augmentation des salaires, ils se mettraient en grève sinon. Lorsqu'ils eurent fini de lui lire leurs résolutions, le Cheikh Amri se leva et répondit simplement avec détermination que s'ils faisaient grève il les renverrait tous et que le jour suivant la jeunesse de la TANU le ferait leur travail. Il entra dans sa voiture et partit. La vague de la colère était contre lui. Amri fut critiqué partout en ville pour ne pas être diplomate. La situation était dure au point où il dut aller chez lui à Kigoma pour se reposer.

« En ces jours, raconte M. Hemedi Mbyana, le Cheikh Amri fit un rêve où il vit qu'il reposait sur une colonne

d'acier. D'un coup il vit un serpent noir sur cette colonne. Le serpent essaya de lui rentrer dedans mais il rata et cogna contre cette colonne d'acier et se brisa les dents. Et à ce moment il se réveilla. Il traduisit lui-même ce rêve. La colonne d'acier était la TANU et le serpent noir le syndicat des travailleurs (Trade Union). Par conséquent les querelles de ce syndicat des travailleurs qui le pourchassaient ne lui porteraient pas préjudice et ce syndicat viendrait à assaillir la TANU et serait défait ».

Sans attendre, le syndicat des travailleurs se fit grinçant avec le *mwalimu* Nyerere et atteint le stade de vouloir que le *mwalimu* Nyerere présente des excuses. Nyerere fut furieux et les maudit en public. On entendit ensuite les employés municipaux qui disaient leur étonnement que les réponses du Cheikh Amri n'étaient pas les siennes propres : « Amri Abedi ne pouvait parler ainsi monsieur. -Cela montrait que c'était Nyerere qui l'utilisait ».

Nonobstant ces problèmes avec les employés municipaux, le Cheikh Kaluta Amri Abedi donna à la ville de Dar-es-Salaam un statut et un grand honneur. Il construisit une amitié avec une autre ville du monde. Le racisme qui puait encore partit. Un jour où Amri était avec M. Baghdelleh et Bibi Titi en train de se détendre dans l'hôtel d'un Européen (l'hôtel *Palm Beach*), en attendant une certaine excellence avec laquelle ils avaient promis de se rencontrer là, cet Européen leur demanda de partir car il n'aimait pas

qu'une personne noire soit là dans son hôtel. M. Baghdelleh montra de la fureur mais Amri ne dit rien et ils partirent ainsi. Quand son excellence vint et bien elle ne les trouva pas et la raison en fut mise en évidence par la suite, et bien cette excellence et M. Baghdelleh persévérèrent dans la poursuite de cette question et l'Européen fut chassé du pays. Le 1er février 1962, Amri fit parvenir à la mairie une proposition qui voulait que les boutiques et les hôtels où se perpétuait la discrimination raciale ne reçoivent plus de licence. Et la chose qu'il gardait chaque jour en son cœur était la langue swahilie. Il aimait beaucoup le kiswahili au point qu'il le revendiqua dans un poème en disant, le kiswahili construisons lui le bâtiment qui lui convient. Pendant qu'il fut maire, il fit que la langue de travail soit le kiswahili.

LE CHEF DE LA RÉGION DE L'OUEST

Dieu Tout-Puissant a des nouveautés surprenantes. Faire revenir son serviteur à l'endroit où il a été méprisé et négligé, l'endroit où il a été à l'école et été moqué pour la « faute » d'être de l'Ahmadiyya, revenir à un endroit où il serait le Chef[172] de la Région. Assurément c'était là une grande bonté de Dieu Tout-Puissant. Le 23 février 1962, le Cheikh Kaluta Amri Abedi fut désigné pour être le Chef de la Région de

l'Ouest qui a unifié entièrement Tabora et Kigoma. En raison de cette désignation, il fallut qu'il démissionne de son mandat de maire et qu'il laisse dans le regret les habitants de Dar-es-Salaam. Son étoile à présent avait brillé comme une comète depuis l'Est (où il fut choisi comme le chef de Dar-es-Salaam quand il était maire) jusqu'à l'Ouest en étant désigné comme le chef de la circonscription entière de l'Ouest qui a réuni tout Kigoma et Tabora.

Le journal *East African Times* en date du 1er mars 1962 donnait la nouvelle suivante :

« *Les commissaires de circonscriptions dans les neuf circonscriptions du Tanganyika et la circonscription supplémentaire du district de Dar-es-Salaam ont été remplacés par les Chefs de Régions*[173]*. À partir de maintenant les circonscriptions provinciales seront connues sous le nom de régions. Les nouveaux Chefs de Régions qui ont été désignés ont pris leurs fonctions à compter de la fin du mois de février 1962.*

Les cérémonies pour prêter serment ont été faites à la Présidence par le Juge Suprême, Sir Ralph Windham, depuis le bureau du Gouverneur Général. Ils furent désignés par le Juge Suprême qui représentait le Gouverneur Général, Sir Richard Turnbull, au Conseil du Premier ministre, M. Kawawa.

Ces Chefs de Régions sont : Région de Tanga – M. Rashid Jumanne Abdallah, Région de l'Ouest – le Cheikh K. Amri Abedi, Région du Nord – M. Barugira Edward Munyangi Barongo, Région de l'Est – M.

Suleiman Juma Kitundu, Région du Lac-Ouest – M. Samuel Luangisa, Région du Centre – M. Philemon Paulo Muro, Région des Hautes Terres du Sud[174] *– M. John Benedict Mugogo Mwakangale, Région du Sud – M. John Anderson Nzunda, Région de Dar-es-Salaam – M. Abbas Kleist Sykes, Région du Lac – M. Richard Saimura Wambura* ».

« M. Malik Abdallah Mbungiro (Watachoka [175]), raconte M. Mahmud Khamsin Mubiru, a rappelé au Cheikh Amri Abedi les devoirs des dirigeants quand il a composé un poème à son intention qui disait :

Nous prions pour toi le Bienfaisant[176]*, Notre Noble Seigneur*

Une bonne vie au siège, De Tabora où tu es arrivé

Aussi les choses religieuses, Que tu ne sois pas négligent

Que le Maître[177] *te donne la sagesse, Et la compassion de même*

Rends gloire à ton Seigneur, Le mettre Lui en avant

Qu'Il soit

C'est ton pilier, Toute chose qui t'arrivera

Bonne ou ennuyeuse, Cours vite vers lui

Que le Maître te donne la sagesse, Et la compassion de même

Par le figuier et l'olivier[178]*, Lui-même s'en souvient*

Même le Prophète Salomon, Le trône du pouvoir il prit

Il vécut en paix, Et qu'il en soit de même pour toi

Que le Maître te donne la sagesse, Et la compassion de même »

Le 17 juillet 1962, alors qu'il était au Caire, le Cheikh Amri Abedi rassura son ami avec l'élégante composition intitulée « La vie » [*Maisha* NDT], qu'il garderait à l'esprit ce qu'il lui avait dit :

« 1. Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux j'écris

Solitude Seigneur Bienfaisant, Sous Toi je tombe

La Bonté de quelle multitude, En Toi je vis dans l'abondance

Par la forme et dans l'âme, Merveilleusement réellement

2. Tout ce que j'ai reçu, Ô Toi Renommé Seigneur

C'est que Tu l'as apporté, Ou cela ne me serait pas arrivé

Monter et briller, Se passe quand Tu veux

Qu'ils disent des sarcasmes, Et Ta Puissance se lève

3. L'inclination de mon cœur, En un serment je le jure

Est de Te craindre mon Seigneur, L'unicité de communauté

Je Te sers, Avec l'intention d'être pur

Ce n'est point suivre les affaires du monde, les affaires du monde sont éphémères

4. Et moi je ne suis qu'une petite chose la faiblesse, quand je sors

C'est alors un cœur lourd, les larmes me coulent

Je pleure pour Toi L'Indulgent[179]*, Et l'âme est en peine*

Et Toi Tu est L'Évaluateur[180]*, Les prières Tu y réponds*

5. Parfois j'ai honte, Les idées sont confuses

Des nouvelles qui se passent, De la façon dont surgissent les choses

Faire le tour de l'époque, Comme elle tourne

Revenir au Puissant[181]*, Implorer d'être caché*

6. Le monde est transitoire, Courtes sont ses réussites

Nombreux le cherchent, Alors ils sont pris au dépourvu

À la fin ils regrettent, d'avoir échoué à prendre

Et nombre de ce qu'ils ont eu, S'effondre

7. Le secret de la réussite, Qui pour moi est le pilier

Est dans des prières de pleurs, les larmes coulent à flot

Alors sont créés les évènements, Et le Seigneur qui a la Bénédiction

Brise les calomnies, Et les jalousies folles

8. C'est pourquoi je n'ai point de soucis, Ni aucun doute

Des intrigues des hommes, Qui ont l'hostilité du serpent

Car j'ai le Sublime[182]*, Un pilier où reposer*

Que je souffre ne serait-ce qu'un peu, Que tu les vois humiliés

9. Je remercie le Seigneur, Des remerciements en trop-plein

Pour m'avoir créé stratège, Les voies de la sécurité

Et toi prends un instant, Pour y réfléchir si tu le souhaites

Que peut-être tu quittes la geôle, Du doute incessant

10. Maître Créateur Généreux, Je pleure je souffre

Que tu me combles de sagesse, Et un océan de prospérité

Qui n'a ni fond ni mesure, Les mauvaises choses de m'en garder

Que quand je quitterai le monde, Je vienne à être honorable

11. Je me protège des ennemis, En Toi je viens me placer

Je me protège des tourmenteurs, Et de l'envie et de la malveillance

Et du mal des chuchotements[183], *Du Sournois*[184] *de-même*

Que je me serve d'Al-Nas[185]*, Comme il convient*

12. Le droit que je récite, Quand bien même vous l'écouteriez[186]

Vous aurez alors nettoyé vos cœurs[187], *les cœurs*[188] *seront purs*

Et de rejeter le malin, Des mauvaises choses vous sortirez

Vous profiteriez grandement, De gemmes de valeur

13. Vous ne craindriez plus la fin, Et ne seriez plus tristes

Et toute bonne chose, Chez vous arriverait

Et de toute hostilité, Vous seriez sauvés

Et la paix et la sécurité, les deux vous seraient acquises

14. Tandis que je suis au Caire, Cela je prononce

Pour instruire Mbungiro, Que ce qu'il a écrit

Plus doux que le plat du marié, a frappé avec force

Peut-être ceux qui ont de la peine, Viendrons à être sauvés

15. Les mots je conclus, Je prie d'être sauvé

La philosophie de la vie, Est difficile à discerner

Sans la lumière pour éclairer, Qui vient du Seigneur

Elle pourrait devenir confuse, Et le danger gronderait »

LA RÉCEPTION POUR LE CHEIKH AMRI

Le 11 mars 1962, la communauté Ahmadiyya de Tabora invita officiellement le Cheikh Amri en tant que Chef de la Région de l'Ouest. Tandis qu'il discutait avec des membres de la communauté et des invités, le Cheikh Kaluta Amri Abedi dit : « Je ne suis pas venu ici pour être seigneur mais comme un serviteur ».

Peu de temps après, le Cheikh Amri donna aussi une réception chez lui. Ramadhan Khalfan explique que la voiture fut apprêtée pour conduire les Ahmadis jusqu'à la résidence du Chef de la Région. Lorsqu'ils arrivèrent, ils furent reçus avec tous les honneurs. Dans la véranda, un gramophone lisait le Saint-Coran, pour réjouir les gens de toutes conditions qui étaient présents, riches et pauvres. Le Noble Messager Muhammad (SAW) aimait assister à une réception lorsque des pauvres y étaient conviés. Pendant tout ce temps le Cheikh Amri parlait d'affaires qui concernaient la religion. Les Ahmadis comprirent quel était son but, il faisait parvenir le message du Messie Promis à ceux qui ne l'avaient pas encore reconnu.

Lorsque s'acheva la fête, le Cheikh Amri raccompagna lui-même les Ahmadis et, tandis qu'ils étaient en chemin, il leur dit « *ceci est la grâce de Dieu Tout-Puissant, nul n'aurait pu savoir que nous recevrions à ce point* ».

LE SERMON DU VENDREDI

Alors qu'il était le Chef de la Région, on lui donna l'occasion de prononcer le discours du vendredi. Dans ce discours, il cibla particulièrement les anciens et leur dit qu'ils ressentent la grâce de Dieu. Il les toucha beaucoup quand il dit : « Mes anciens, vous rappelez-vous de celui qui n'avait qu'un habit et portait un short rapiécé ? Vous rappelez-vous de celui qui dormait à même le sol sur une natte ? Et bien n'ayez aucun doute, c'est moi celui qui recevait l'aumône de viande de la part du Cheikh Mubarak Ahmad pour que je la partage avec les pauvres. C'est moi celui qui était envoyé pour aller à la poste à bicyclette par le Cheikh Mubarak Ahmad. Ceci montre à quel point Dieu Tout-Puissant a la capacité. Ceci est un signe de Dieu Tout-Puissant et Il fait beaucoup pour ses serviteurs ». Après la prière du vendredi, le Cheikh Amri donna des vêtements aux pauvres et des pièces de cinq shillings, ce qui était beaucoup d'argent à l'époque.

CE QUI ARRIVA À M. HAMISI MLENZI

« Un jour, raconte Mme Bebi Hamisi Mlenzi, mon vieux père Hamisi Mlenzi partit en voyage et les jours passèrent jusqu'à ce que nous épuisions nos provisions et par conséquent nous allâmes chez notre beau-frère, le Cheikh Amri Abedi qui était le Chef de la Région de Tabora. Lui aussi avait voyagé mais par chance il eut l'occasion de revenir et on lui raconta que les enfants du vieux Hamisi Mlenzi était venus en raison de quelques infortunes. Alors le Cheikh Amri dit qu'il avait vu le vieux Hamisi Mlenzi dans un rêve où il était dans une région de solitude sur une certaine île. On apprit par la suite qu'il avait été jeté en prison au Congo ».

LE TÉMOIGNAGE DU CHEIKH RASHID AHMAD SARWAR, PRÉDICATEUR DE TABORA

Au moment où le Cheikh Rashid Ahmad Sarwar était le prédicateur de Tabora, le Cheikh Amri était le Chef de cette Région. Il raconte : « J'ai rencontré le Cheikh Amri quand il était le Chef de la Région de l'Ouest au moment où je suis allé dans ma nouvelle affectation à Tabora en 1962. Fréquemment Amri priait à la

mosquée et il faisait l'appel de la prière de l'*Al-Fajr*, la prière de l'aube. À cette époque sa maison était éloignée de neuf kilomètres environ de la mosquée ».

Les gens qui avaient des problèmes divers le trouvaient à la mosquée après le cours qui faisait suite à la prière du couchant. Les gens découvrirent que c'était une voie facile pour résoudre leurs problèmes. Il restait à la mosquée jusqu'à la dernière prière [*Isha* NDT].

Je n'ai pas eu l'occasion de le voir assis sur une chaise quand le prédicateur était debout. Au moment où on lui donnait une chaise, il restait de côté et quand le prédicateur était arrivé il lui faisait passer en raison de l'honneur de l'investir de ce trône symbolique. Le matin avant d'aller au bureau, il conduisait ses jeunes enfants à la mosquée avec sa voiture personnelle, les enfants continuaient leur journée là à la mosquée où il étudiaient le Noble-Coran et d'autres livres au sujet de l'Islam. Et quand son travail était fini il passait à la mosquée pour les prendre.

J'eu l'occasion de lui poser la question à propos du bien-fondé de laisser les enfants chaque jour à la mosquée. Il dit qu'il était bon qu'ils aient des relations avec la communauté dès l'enfance et que quand ils seraient grands ils auraient de l'amour pour la communauté et que par conséquent ils emploieraient tout leur temps à servir la communauté.

Personnellement je m'étonnais à quel point une personne qui habitait à neuf kilomètres puisse venir

tous les jours à la mosquée et faire l'appel. J'ai réalisé à quel point il était épris de Dieu Tout-Puissant. Il ne perdait pas un instant quand il était au service de la communauté et toujours il essayait de prendre des gens en plus sur ce temps. Pour le service de la communauté, il était prêt à sacrifier son statut social, son temps et sa fortune, pour sa religion ».

Le Cheikh Rashid Ahmad Sarwar décrit une histoire émouvante où le Cheikh Inayatullah Khalili, qui était le prédicateur de l'Ahmadiyya en Ouganda, fit le tour de l'Afrique de l'Est en recherchant la contribution des Ahmadis pour la construction de la mosquée en Ouganda. Certains membres de la communauté payèrent et d'autres firent la promesse de payer plus tard. C'est ainsi qu'il conduisit le Cheikh Inayatullah Khalili chez le Cheikh Amri dans l'intention de collecter sa contribution. Lorsqu'ils lui expliquèrent à propos de la collecte, il leur promit qu'ils le rencontreraient l'après-midi-même à la mosquée pour lui donner des explications complètes. Nous essayâmes de lui demander une promesse [de don NDT] mais il refusa et dit qu'il promettrait quand il aurait vu ce que les autres promettaient. Quand il le vit il promit un montant plus important que tout ce que les autres avaient promis. Il fit trois chèques au Cheikh Inayatullah. Pour le premier il lui dit d'aller chercher l'argent à la banque dans un mois, pour le second dans deux mois et pour le dernier dans trois mois. Car il n'avait pas d'argent en réserve à ce moment en raison du fait qu'il employait toutes ses ressources au service

de Dieu Tout-Puissant. Au bout de trois mois il avait payé complètement ce qu'il avait promis.

Un jour le Cheikh Inayatullah pria Amri de l'attendre pour quelque chose. Amri dit au Cheikh Inayatullah qu'il lui serait reconnaissant s'il pouvait le rencontrer après la dernière prière car c'était pour l'instant le moment de la prière du couchant. Il se rendit vite à la maison et revint avec son chéquier, car il sentait que peut-être une aide financière était nécessaire, bien qu'il s'agisse d'une autre question sans rapport avec l'argent, et il pensait qu'il n'était pas bon de répondre qu'il n'avait pas d'argent.

Monseigneur Rashid Sarwar continue en racontant qu'Amri entretenait une grande relation avec Dieu Tout-Puissant, car il s'avérait que Dieu Tout-Puissant lui révélait les évènements futurs à mesure de ses progrès spirituels et il venait à la mosquée où il racontait certaines de ses visions auprès du Cheikh Inayatullah et d'autres fois auprès du Cheikh Rashid Sarwar. Il disait que Dieu Tout-Puissant lui avait montré tels dévoilements ou telles visions et souvent ce qu'il expliquait se réalisait de la manière exacte dont il l'avait révélé.

Le Cheikh Inayatullah raconte que : « Nous étions en 1962, quand le Cheikh Amri Abedi était le Chef de la Région de l'Ouest du Tanganyika. Dieu Tout-Puissant m'a montré dans un rêve quel était son rang sous la forme d'une maison très luxueuse qui était magnifique, très spacieuse avec de très grandes pièces,

des lumières bien agencées et de différentes couleurs. Ce palais disposait de nombreux étages et de nombreux escaliers. J'étais le prédicateur de la Région de Tabora à cette époque et je me suis ressenti dans ce rêve comme étant le *Nigrani*[189] (l'intendant) de ce palais et que le propriétaire était parti en voyage. Quand je suis sorti du palais, j'ai entendu la révélation en urdu qui disait : *« Amri Sahib ko Wazir mukarrar kiya giya »*, c'est à dire M. Amri a été désigné pour être ministre. J'ai raconté cette nouvelle céleste au Cheikh Amri lui-même et quelques membres de la communauté ».

LE VOYAGE EN RUSSIE

Un matin du mois d'août 1962, le Cheikh Amri débuta un voyage pour aller en Russie. À la gare ferroviaire de Tabora, beaucoup de gens étaient venus pour le saluer avant son départ, parmi eux se trouvait le commandant de police de la Région, M. Abubakar Hasan, qui viendrait par la suite à se joindre à la communauté islamique Ahmadiyya. Alors qu'Amri parlait avec des notables de la Région, il vit le Cheikh Yusuf Kambaulaya qui était, à cette époque, étudiant à l'école des prédicateurs de Rabwah et était venu pour les vacances. Dès qu'il vit le Cheikh Yusuf, il laissa ces notables de la région et vint saluer le Cheikh Yusuf qui était venu avec un ami qui était un agriculteur

ordinaire. Il l'appela d'une voix forte : « Cheikh Kambaulaya ! ». Ils se serrèrent la main puis il commença à lui demander des nouvelles de la maison, quand il eut fini il serra aussi la main de l'ami du Cheikh Yusuf. Puis il s'en retourna et apprit aux dignitaires que le Cheikh Yusuf était un jeune qui étudiait la religion à Rabwah au Pakistan, que c'était un bon orateur et également un écrivain. Tous les gens à présent commencèrent à regarder le Cheikh Yusuf avec enthousiasme et surprise. L'assemblée l'écoutait avec attention à chaque fois qu'il répondait à une question qu'on lui avait posée. Le Cheikh Amri à ce moment avait écrit un poème de condoléances pour la disparition de Shaaban Robert, l'un des poètes célèbres de ce pays qui était également son grand ami. Sur le terrain de la poésie toujours ils se tenaient du même côté. Dans la querelle du mariage, Shaaban Robert et le Cheikh Amri Abedi furent ensemble. Shaaban Robert avait confiance dans le fait qu'étant avec le Cheikh Amri ils allaient gagner la guerre, comme il l'a écrit lui-même :

« 1. Cheikh Amri Abedi, merci l'ancien[190]

De répondre à l'action[191] *ô toi, je sus que cela ne manquait pas*

Et moi je m'efforce, d'implorer le Saint[192]

Que vous ne chantiez pas avec le Malin, comment alors échouer à nous entendre ?

2. Comme nous nous battons à deux, du Nord au Sud

Qu'y viennent les violents orages, afin de s'opposer à nous

Nous pouvons y faire face, sans qu'il n'y ait de souci

Que vous ne chantiez pas avec le Malin, comment alors échouer à nous entendre ?

3. Et que se lève à l'Ouest, un épais brouillard

Que l'Est soit une pénitence, de typhons et de noirceur

Tous crieront, « Arrière[193] ! » leur regret les diables

Que vous ne chantiez pas avec le Malin, comment alors échouer à nous entendre ?

4. Je n'abandonne pas pour qu'ils me comprennent, je ne sors pas dans la discorde

Et eux je les connais, ils baisseront la tête

Il n'est ni ne sera, que le lion fuie l'hyène

Que vous ne chantiez pas avec le Malin, comment alors échouer à nous entendre ?

5. De les réduire je ne cesse, que soient ternies leurs bonnes réputations

Leurs réputations je ne les crains pas, des crabes qui n'ont pas de tête

L'arrogance ils ne la dissimulent pas, les pervers à critiquer

Que vous ne chantiez pas avec le Malin, comment alors échouer à nous entendre ? »

Par conséquent la mort de Shaaban Robert le toucha beaucoup. Là, à la gare ferroviaire, il sortit de son sac cette poésie que nous venons de voir et commença à la lire à voix haute, devant les gens qui s'étaient rassemblés pour le saluer à la gare, avec un rythme spécial de tristesse. Lorsqu'il arriva à Dar-es-Salaam, dit M. Jaafar Msolomi, le Cheikh Amri se rendit à Radio Tanzania et lu ce poème qui fit couler les larmes de nombreuses personnes.

Les experts de la langue swahilie s'accordent à reconnaître que ce poème fait partie des poèmes de condoléances les meilleurs qu'il ait été donné de composer au XXème siècle. Il présente toutes les caractéristiques d'un poème excellent. Le poème lui-même est celui-ci :

« *Hélas ! Deuil profond, il a été rappelé Shaabani*[194]
Les cœurs sont en feu, il nous est venu le chagrin
Notre langue encore enfant, le père maintenant qui est-ce ?
Il a disparu Shaabani, le père[195] *du kiswahili*

Pour élever le kiswahili, notre Cheikh Shaabani
Son domaine d'origine, par des compositions de valeur
Habile et intelligent, pour les œuvres il est unique
Pauvre de moi il est mort, le père du kiswahili

Quand il se produisait à la parade, dans les compétitions[196] *d'habileté*
Ne surgissait personne pour le vaincre, pour les opinions mesurées
Tout argument il chevauchait, et il dominait l'arène
Hélas il est mort Shaabani, le père du kiswahili

Pour la langue il n'a pas de pareil, pour la connaissance profonde

S'il y en avait un qu'on le nomme, qui est celui-ci et celui-là est qui

Qu'il sorte qu'il soit honoré, qu'on lui passe le collier autour du cou

Qu'il soit décoré comme Shaabani, le père du kiswahili

Perte et encore[197] *une perte, le décès de Shaabani*

Elle s'est éteinte Vénus, notre étoile dans les cieux

Serait-ce un sacrifice, pour que la langue croisse dans le pays

Que la mort de Shaabani, le père du kiswahili

La mort vient en Secret, que tu ne saches pas quand tu meurs

Et l'heure arrive vite, brusquement sans avis

C'est ainsi que se manifeste, l'omnipotence du Bon[198]

Il nous a quitté Shaabani, le père du kiswahili

Conservons toutes les œuvres, de cet homme érudit

Au Tanganyika en tout point, qu'elles soient enseignées dans les écoles

Cette fondation récoltons-la, pour en poser d'autres

Faisons l'éloge de Shaabani, le père du kiswahili

Vaine est la civilisation, qui n'a pas de coutumes

À l'exemple d'une épouse muette, qui n'égaie pas la maison

Quand meurt un homme gracieux, la langue est condoléances

Comme la mort de Shaabani, le père du kiswahili

Elle m'a envahi la peine, je ne sais que dire

Il est décédé l'être cher, le lion du pays swahili

Hélas je pleure de douleur, pour m'apaiser qui est là

Il a disparu Shaabani, le père du kiswahili

Ô toi l'Un le Majestueux[199]*, accueille Shaabani*
Au Paradis donne-lui une place, de joie et de paix
Et que la langue swahilie, soit exaltée en ce monde
Et que l'on se souvienne de Shaabani, le père du kiswahili

Et sa femme et ses enfants, accorde leur Ta Grâce
Qu'augmentent leurs biens, qu'ils ne soient pas dans la gêne
Qu'ils démêlent les fils, de l'oppression du monde
Qu'ils prient pour Shaabani, le père du kiswahili »

LES PROGRÈS D'AMRI – LES PROGRÈS DE LA COMMUNAUTÉ

En 1962, au moment du Congrès des Auxiliaires de Dieu[200], celui qui était le président des Auxiliaires de Dieu et par la suite le troisième Calife du Messie Promis (AS), Hadhrat Mirza Nassir Ahmad, a dit à propos d'Amri : « L'on pensait que sa connaissance était faible, mais, par la Bénédiction de l'Islam, il fait partie à présent des principaux leaders de son pays et avec certitude ses progrès et sa renommée sont les progrès et la renommée de l'Ahmadiyya. Il a tout reçu de l'Ahmadiyya ».

Son ami Malik Abdallah Mbungiro (Watachoka) lui a rappelé les devoirs du dirigeant[201].

LA VISITE DE SIR MUHAMMAD ZAFARULLAH KHAN EN TANZANIE

En 1963, Sir Muhammad Zafarullah Khan (RA) fit une visite d'État en Tanzanie alors qu'il était le président de l'Assemblée des Nations-Unies. Lorsqu'il atteignit Nairobi, Hadhrat Muhammad Zafarullah Khan reçut un télégramme du Cheikh Amri Abdi qui disait : « Parce que tu viens au Tanganyika et bien je souhaiterais te demander que tu donnes deux jours afin de nous rendre visite à Tabora ». Quelques jours après il reçut un autre télégramme d'Amri qui disait qu'il n'était plus nécessaire qu'il se rende à Tabora car il y avait une réunion à Dar-es-Salaam à laquelle Amri assisterait et que par conséquent ils se verraient là-bas à Dar-es-Salaam.

Alors qu'il parle de cet évènement, Sir Muhammad Zafarullah Khan explique : « Depuis Nairobi, je projetais d'aller à Tabora, la capitale de la circonscription de l'Ouest, après être à Dar-es-Salaam [...] à cette époque, un ami ahmadi, feu le Cheikh Amri Abedi, était le Chef de la Région de cette circonscription de l'Ouest. Tandis que le Cheikh Amri Abedi connaissait mon intention de venir à Dar-es-Salaam, il m'écrivit et dit : « Il faudrait que tu nous donnes deux jours pour rester avec nous à Tabora ». Alors qu'à ce moment mon programme était déjà établi et qu'il n'y avait que trois jours seulement à utiliser entre Kampala et Nairobi.

Mon cœur ressentait un respect infini pour le Cheikh Amri Abedi en raison de sa foi et sa piété et j'avais un grand désir, par tous les moyens, de pouvoir le rencontrer.

Le Cheikh Amri Abedi était un jeune homme très croyant. Il avait étudié dans la même classe que le président de Tanzanie, M. Julius Nyerere, et leur grande amitié avait commencé depuis cette époque. Après s'être joint à l'Ahmadiyya, il vint à Rabwah pour compléter ses enseignements religieux et demeura une année ou une année et demie à l'école de la communauté Ahmadiyya où il obtint plus de connaissance et consacra sa vie au service de la religion.

Lorsqu'il revint à Dar-es-Salaam, il vécut dans la maison du prédicateur de la communauté. Il développa un service religieux d'un niveau excellent et servit la religion dans sa jeunesse. Il était déjà parvenu à être éloquent en arabe et en anglais. On le respectait en tout endroit de Dar-es-Salaam.

J'étais encore à Nairobi quand je reçus son message qu'il venait à Dar-es-Salaam pour assister à une réunion et qu'il serait là pour quelques jours, de ce fait il n'y avait plus besoin que j'aille à Tabora. Aussi, il me disait que le président avait préparé mon séjour dans sa résidence et que l'État organiserait mon voyage de Dar-es-Salaam à Kampala.

J'ai passé trois jours intenses à Dar-es-Salaam. J'ai fait deux ou trois discours environ. La compagnie très

stimulante était celle du président Nyerere et l'amitié la plus aimable était celle du Cheikh Amri Abedi.

Le climat de Dar-es-Salaam est chaud et humide mais le palais présidentiel est l'ancienne demeure de l'administration allemande qui fut construite spacieusement. Ses pièces sont grandes et elles permettent une ventilation suffisante. Ses murs sont épais et ses plafonds très hauts. Il y avait aussi un système de climatisation et tout le confort existant. Le président Nyerere est un homme politique robuste doté d'une intelligence prompte à saisir les choses. Il a la capacité de dire des choses très dures avec des mots très doux. J'ai estimé, en rapport aux occasions qu'il m'a été donné de voir, que le Tanganyika se dirigerait avec sagesse vers la solution de ses problèmes.

Le président Nyerere s'est bien acquitté de sa tâche comme un citoyen serviable, bon et généreux. C'est un homme tout à fait ordinaire dépourvu de toute attitude hautaine. Il a dit : « Au début quand nous avons commencé à vivre dans cette maison ma femme et moi avions des problèmes à reconnaître les chemins qui mènent des salles à manger aux salles de réception depuis ces grandes salles. Finalement nous avons décidé de disposer deux salles seulement pour nos besoins personnels où nous avons rangé nos affaires. Ces deux pièces sont comme notre maison à présent et les salles du palais présidentiel qui restent sont celles des invités où nous nous comptons nous-mêmes comme des invités ».

Un jour le Cheikh Amri Abedi dit : « Comme tu le sais j'ai fait don de ma vie au service de la religion. Quand je suis revenu à Dar-es-Salaam de Rabwah, d'abord j'ai été élu comme maire, ensuite j'ai été élu député. À présent c'est comme Chef de Région. Ce qui m'effraie dans tout cela est la question de savoir si je ne suis pas allé contre mon cœur consacré en prenant toutes ces responsabilités. Quelle est ton opinion à ce sujet ? Je demande afin d'avoir une direction pour passer par les prières. Il y a quelques jours j'ai fait un rêve aussi qui pourrait avoir un rapport avec cette question. Mais avant de te raconter ce rêve, j'aimerais d'abord connaître ton avis sur ce sujet ».

Dans cette affaire, répondis-je, mon avis n'est d'aucune importance. Si tu as une quelconque crainte à ce sujet et bien explique ceci au Calife du Messie et tout commandement que tu récolteras de lui, applique-le. Mais comme tu as sollicité mon avis et bien je te donnerai ma vue sur ce sujet. Il faut que tu interroge ta conscience au plan de l'intégrité et de la foi. Si ton intention est de servir la religion et que ces occasions, que Dieu Tout-Puissant a fournies par Sa Bonté, si tu les réalises avec piété et fais de chaque occasion un chemin au service de la religion, et bien tu n'as pas de raison d'avoir peur. En revanche, si tu sens que ces opportunités et que ces postes t'attirent à l'extérieur [de la religion NDT] et bien il faut que tu aies peur.

Il raconta ensuite son rêve où il voyait le président Nyerere en train de passer sur la route. Le Cheikh Amri

Abedi se tenait d'un côté de la route dans une foule de personnes. Le président le regardait et lui remettait un stylo sans rien dire. J'ai su l'interprétation de ce rêve mais lui ai dit simplement : Ce rêve est un *Mubashar* (une prophétie qui vient de Dieu) dont la signification viendra à se révéler ». [*Tahdiithe Neemat,* pp 658-659]

« À chaque instant, raconte le Cheikh Yusuf Kambaulaya, le Cheikh Amri était avec Sir Muhammad Zafarullah Khan et il était très heureux à chaque fois qu'il avait l'occasion de servir ce Compagnon du Messie Promis (AS). Ils arrivaient et repartaient ensemble à la mosquée. Un jour où ils sortaient de la mosquée et arrivèrent dans une zone [de vendeurs NDT] de chaussures, Amri se courba et remit en place les chaussures de Sir Zafarullah pour qu'il les porte avec facilité. Sir Zafarullah empêcha Amri de faire cela. Alors Amri sourit et lui demanda pourquoi il ne pouvait pas faire cela. Sir Zafarullah dit que c'étaient ses sentiments. Amri lui dit : « Mais qu'en est-il de mes sentiments ? ». Sir Zafarullah répondit que ses sentiments ne supportaient pas ces choses. Alors Amri lui dit : « Toute chose est faite en raison de l'amour, mes sentiments m'ont dit de faire cela alors quel mal y-a-t-il ? Et mes sentiments quelle valeur leur accordes-tu ? » ».

Hadhrat Mirza Bashir Ahmad (RA) raconte que le Cheikh Yusuf Kambaulaya eut l’occasion de lui dire que « Dieu Tout-Puissant a donné à Amri une très belle occasion de servir la communauté ainsi que son pays. C’est un serviteur de l’Ahmadiyya au sens propre du terme ».

LE MINISTRE DE LA JUSTICE

Un jour du mois de mars 1963, Amri reçut un ordre surprenant du président J. K. Nyerere qui voulait qu’il arrive immédiatement à la présidence à Dar-es-Salaam. Sans attendre il se mit en route de Tabora vers Dar-es-Salaam où, comme à son habitude, il se rendit d’abord à la mosquée de l’Ahmadiyya et fit une prière surérogatoire. Ensuite il informa certains membres de la communauté qui étaient présents de l’ordre du président et leur demanda qu’ils prient pour lui. Car il ne savait pas pourquoi il était appelé et avait par conséquent une certaine crainte. Lorsqu’il arriva à la présidence, on lui dit qu’il prenait la relève de M. Abdallah Said Fundikira et qu’il était ministre de la Justice. Il prêta serment le 14 mars 1963 en tant que ministre de la Justice.

Sir Muhammad Zafarullah était dans l’avion quand il lut ces nouvelles. Il dit :

« Je retournais à New-York après la visite des pays africains. Tandis que j’étais dans l’avion, j’ai lu à la

une du journal *London Times* : « Remaniement du Conseil des Ministres au Tanganyika ». Immédiatement je me suis rappelé du rêve du Cheikh Amri Abedi et j'ai commencé à lire la description de cette nouvelle avec attention. Il y avait l'annonce de cinq ou six changements de ministères. Par cette annonce, le Cheikh Amri Abedi était désigné comme ministre de la Justice. Je lui ai écrit une lettre de félicitations où je lui disais : C'est la signification de ton rêve ».

Il me répondit en disant : *« Chaudhrie Muhammad Sharif, le prédicateur de Gambie a également donné cette même interprétation. Bien que je crusse de mon côté que l'on me confierait la tâche de fonder et de développer la langue swahilie. Mais même ainsi mon hypothèse était correcte également parce que le président, tandis qu'il parlait à propos de mon poste a dit* ***Cependant ce Ministère ne constitue pas une lourde charge, j'espère aussi que tu penseras à l'amélioration de la langue swahilie*** ».

Mme Radhia raconte que le Cheikh Amri, alors qu'il était le Chef de la Région de l'Ouest, reçut un appel téléphonique à Tabora en provenance de Dar-es-Salaam, qui le convoquait immédiatement à Dar au Palais présidentiel pour qu'il s'entretienne avec le président. Radhia et son mari Yusuf Dunia Kalamse vivaient dans le quartier de Lumumba. Le Cheikh Amri vint leur rendre visite et ils lui offrirent un vers de jus de fruit. Il s'apprêtait à boire ce verre quand la

radio annonça que le Cheikh Amri Abedi avait désigné comme ministre de la Justice. Le verre lui glissa de la main et se cassa. Il resta abasourdi pendant tout le temps de cette nouvelle. Finalement, il remercia, loua et exalta Dieu.

LE VOYAGE DES NATIONS-UNIES ET EN AFRIQUE DE L'OUEST

Au mois d'août 1963 le Cheikh Amri visita Dakar au Sénégal. Et au mois de septembre il se rendit à Athènes en Grèce pour participer à une réunion sur la paix dans le Monde par le truchement de l'État de droit.

LE RÊVE OÙ IL FAIT UN DISCOURS À DES ANIMAUX DE DIFFÉRENTES ESPÈCES

Un jour au mois de septembre 1963, le Cheikh Amri vit dans un rêve qu'il faisait un discours au sein d'une vaste demeure où se trouvaient des animaux d'espèces différentes. M. Muhammad Sharif interpréta ce rêve comme ayant le sens qu'un jour Amri aurait l'occasion de représenter son pays aux Nations-Unies. Une semaine après, ce rêve se réalisa quand, le 2 octobre 1963 il eut l'opportunité de diriger la délégation du

Tanganyika à la dix-huitième session de l'Assemblée des Nations-Unies où il eut l'occasion de prononcer un très beau et charismatique discours et aussi l'occasion de parler et d'être suffisamment avec Sir Muhammad Zafarullah Khan.

« Le Cheikh Amri Abedi, raconte Sir Muhammad Zafarullah Khan, était le chef de la délégation du Tanganyika à la dix-huitième session de l'Assemblée des Nations-Unies. Lors de cette réunion, dans le hall et à l'extérieur, nous eûmes de nombreuses occasions de nous rencontrer ». [*Tahdiithe Neemat*, p. 659]

Lorsque la session de l'Assemblée des Nations-Unies prit fin, le Cheikh Amri Abedi entreprit la visite officielle de la capitale de la Côte d'Ivoire, Abidjan, pour assister à une réunion destinée à trouver un règlement au conflit frontalier opposant le Maroc et l'Algérie. Les autres pays représentés à cette réunion de médiation étaient le Nigéria, le Mali, le Soudan, la Côte d'Ivoire, le Sénégal et l'Éthiopie. Lors de son séjour à Abidjan, il se rendit souvent aux bureaux de la communauté Ahmadiyya et il fit un grand éloge de la ville d'Abidjan qui était belle et se développait plus que toute autre en Afrique de l'Ouest.

Le 10 décembre 1963, le Cheikh Amri se rendit au Ghana pour assister à une réunion. Le Cheikh Qureish Fairuz Muhiyud Din, qui était le prédicateur du Ghana, dit : « À chaque fois qu'il trouvait le temps, le Cheikh Amri conduisait à la mosquée trois ou quatre ministres de son pays ou d'autres. À chaque fois qu'il les

amenait, son visage resplendissait d'un sourire. Il fit l'effort de rencontrer le Cheikh Abdul Wahab bin Adam, sans succès car il était loin de la grande ville d'Accra attelé aux activités du prêche ».

Le 11 décembre 1963, le Cheikh Amri est allé à Lagos, capitale du Nigéria. Le prédicateur de l'Ahmadiyya de l'époque, Monseigneur Nasim Saifi, explique : « Depuis l'Amérique, tandis qu'il était en route vers l'Afrique de l'Est, le Cheikh Amri est resté quelques jours avec nous. Durant ces jours où il a séjourné au Nigéria, il a pu s'entretenir avec certains ministres du gouvernement fédéral du Nigéria. Parmi eux se trouvait un ministre musulman, Son Excellence Nuhu Mamali. J'ai demandé à Amri qu'il dirige la prière du vendredi. Dans son bref et éloquent sermon, il évoqua le miracle que des gens, qui sont nés loin de là où est né le Messie Promis (AS), puissent être attirés et témoigner un grand amour à ce messager de Dieu Tout-Puissant, qui est le fils spirituel du Noble Envoyé Muhammad (SAW). Il expliqua également la jeune histoire de l'Ahmadiyya en Afrique de l'Est. Bien que le Cheikh Amri s'était vu réservé le grand hôtel de luxe Federal Palace Hotel il employa la plupart de son temps dans notre mosquée à converser avec des membres de la communauté jusqu'à la dernière prière.

Je lui ai fait cadeau d'une bobine des différents films de notre communauté car il avait manifesté un grand intérêt pour nos activités. Le jour où Amri est parti, le ministre Nuhu Mamali était aussi présent avec nous à

l'aéroport pour dire au revoir à son collègue ministre ».

Le 6 décembre 1963, le Cheikh Amri alla à Dakar au Sénégal. De Dakar il alla au siège de l'Union des pays africains, à Addis Abeba.

Alors qu'il était ministre de la Justice, il pu aider certains Ahmadis qui avaient des difficultés. L'un d'eux fut M. Othman Chou, qui étudiait à cette époque la prédication à Rabwah au Pakistan. C'était un étudiant ahmadi d'origine chinoise. Il avait reçu une lettre de Chine qui l'informait que de graves inondations s'étaient produites là-bas et avaient détruit leurs récoltes, provoquant une situation très grave pour sa famille.

Le Cheikh Chou demanda au Cheikh Kambaulaya, avec qui il étudiait, qu'il rédige une lettre à l'intention du Cheikh Amri pour solliciter de lui qu'il envoie à ses parents une certaine somme d'argent en tant que prêt qu'il rembourserait petit à petit.

« Immédiatement, raconte le Cheikh Kambaulaya, le Cheikh Amri fit l'effort d'envoyer cet argent. D'abord, il essaya par la voie des banques mais c'était chose impossible. Ensuite, il essaya en passant par les bureaux des ambassadeurs. Il rencontra l'ambassadeur de Chine au Tanganyika tandis qu'il s'occupait de ce problème. Peu de jours après, le Cheikh Amri écrivit une lettre au Cheikh Chou où il répondait à la sienne en lui disant : *« Il y avait certains obstacles pour envoyer cet argent mais Dieu Tout-Puissant les a*

retirés et c'est pourquoi j'ai réussi à l'envoyer. Au sujet du remboursement graduel de cette somme, tu dois comprendre que tu es mon frère et je suis heureux que Dieu Tout-Puissant m'ait donné une humble occasion de te servir. Ce que j'ai envoyé ne fait que quelques centaines de roupies. Aussi dans les jours qui viennent, si tu souhaites recevoir de l'argent et bien je serai tout simplement ravi de pourvoir rendre ce service et ceci vient du plus profond de mon cœur. À propos du remboursement de cette somme d'argent, je préférerais que tu ne me la donnes pas ».

M. Hemedi Feruzi Mbyana raconte qu'à un certain moment le Cheikh Amri fut débordé par ses activités au point où il ne réussit pas à venir à la mosquée quelques jours. Le jour où il vint, un membre de la communauté dit de loin, « regardez-le celui qui vivait à la mosquée, à présent l'on ne l'y voit plus depuis qu'il a reçu les honneurs du Monde ». Parce que j'étais proche de lui j'ai entendu et c'est pourquoi j'ai dit à Amri ce qu'on disait sur lui. Il sursauta et immédiatement commença à prier le Repentir (le pardon des péchés) et il poursuivit de la sorte sans plus rien me dire ni rien dire à celui qui avait parlé de lui. Après cet incident, Amri assista chaque jour à la prière de l'Aube à la mosquée au sortir de sa résidence d'Oyster Bay, quand il était à Dar-es-Salaam. Et d'Oyster Bay jusqu'à Mnazi Mmoja il y a une distance d'environ neuf kilomètres et demi, et il continua ainsi jusqu'à sa mort ».

C'est en cette même année 1963 qu'Hadhrat Sahibzada Mirza Bashir Ahmad (RA), le fils du Messie Promis (AS), quitta ce monde. Au moment où il était étudiant à Rabwah, il était un très grand ami de cet ancien qui aimait lui aussi beaucoup Amri du fait de sa crainte révérencielle de Dieu. Amri lui rendait fréquemment visite. Quand ces nouvelles du décès parvinrent à Amri des larmes commencèrent à couler sur ses joues et ceci continua un certain moment. Puis il reprit son souffle et dit : « Aujourd'hui, nous avons perdu une personne très sainte. Il était le signe vivant de Dieu Tout-Puissant celui qui a disparu aujourd'hui ». Et de nombreux jours il continua à pleurer et implorer beaucoup pour lui dans ses suppliques et ses prières.

Exactement de même fut l'état dans lequel il fut quand décéda Monseigneur Ghulam Rasul Rajeki, qui était le Très Saint Compagnon du Messie Promis.

Le chef Fundikira fut pris dans une affaire de corruption. À la date où il était censé avoir reçu un dessous-de-table, il se trouvait avec feu le Cheikh Amri. Le Cheikh Amri fut appelé au tribunal pour donner son témoignage et lui qui était le ministre de la Justice à l'époque témoigna sous serment et affirma qu'il était totalement vrai que ce jour-là il était avec le chef Fundikira. Ainsi le chef Fundikira remporta son procès et celui qui l'avait fait inculpé fut condamné à des coups de bâton.

Le Cheikh Amri avait une envie immense de visiter à nouveau Rabwah, l'endroit où il avait étudié durant deux ans et demi, afin de pouvoir revoir les êtres chers avec qui il était à cette époque et aussi pour voir le Noble Calife. Il prévoyait d'y emmener avec lui sa femme Mme Amina. Il communiqua avec le Wakil-ut-Tabshir au sujet de son projet et la Lajna Amaullah (la Société des femmes) de Karachi fit grand cas de donner un immense accueil à Mme Amina. Le 30 mars 1963, il écrivit au Wakil-ut-Tabshir, M. Mirza Mubarak Ahmad en disant :

« *Je te remercie d'avoir reçu ta lettre n°733 du 18* [illisible] *de ce qu'ils sont prêts de leur côté à nous aider. Je fais une réservation pour Mme Abedi pour un départ avec Comet le 2 septembre 1963 qui arrivera à Karachi le mardi 3 septembre 1963. Elle aura un billet aller-retour valable douze mois* […] *»*

Le 25 juillet 1963, le Cheikh Amri écrivit au Wakil-ut-Tabshir une autre lettre où il l'informait d'un changement dans le programme de voyage de son épouse et lui disait que sa femme ne viendrait plus depuis la Tanzanie à Rabwah mais depuis la Chine où il était prévu qu'elle se rende cette année.

LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DU PROGRÈS SOCIAL

Le 12 janvier 1964, les paysans et les travailleurs d'Unguja et de Pemba prirent des pierres et des flèches et renversèrent le gouvernement du Sultan Jamshid. Quatre mois après, le 26 avril 1964, la République Populaire de Zanzibar rejoignit la République Unie de Tanzanie [avec le Tanganyika NDT]. Du fait de ces changements, le président de la République Unie de Tanzanie, le *mwalimu* Julius K. Nyerere, remania son conseil des ministres et désigna le Cheikh Kaluta Amri Abedi, qui était le ministre de la Justice dans le gouvernement du Tanganyika, comme ministre de la Culture et du Progrès social.

Les spécialistes du pays de la question culturelle se réjouirent de cette désignation car il apparaissait de manière éclatante qu'il était l'homme de la situation. Le Cheikh Amri s'était déjà fait un nom parmi les experts de la langue swahilie. Son *Diwani* avec les lois de la composition poétique était un livre qui apportait un élan nouveau à ceux qui aiment composer des poèmes. Son aide aux jeunes poètes était conséquente. Il avait facilité la tâche d'être éditées à de nombreuses personnes et leur avait même écrit lui-même des préfaces. Mwinyihatibu Mohamed loue le Cheikh Amri pour son introduction du poème de l'Indépendance, l'introduction du *Diwani* d'Akilimali Snow-White a été écrite par Amri. On se souviendra

également qu'il a aidé le *mwalimu* Julius K. Nyerere quand il traduisait en kiswahili la pièce de William Shakespeare, *Jules César*[202]. Par conséquent, cette désignation du Cheikh Amri rendait justice à ce ministère qu'il allait servir de toutes ses forces et avec un grand amour.

Tandis qu'il se trouvait avec certains experts du kiswahili, ils émirent l'opinion de fonder un institut de recherche sur la langue swahilie au sein de l'université de Dar-es-Salaam. Cet institut fit un beau travail et de nombreux livres parurent qui avaient l'objectif de développer la langue swahilie.

En tant que ministre de la culture, il continua à se battre pour l'honneur du kiswahili. Souvent il insistait sur l'importance d'utiliser le kiswahili dans nos écoles, de l'école primaire jusqu'à l'université. À la maison, lorsqu'il découvrit que ses enfants ne pouvaient pas lire des livres religieux écrits en kiswahili, il les retira de l'école de l'Aga Khan, qui s'appelle Muhimbili aujourd'hui, et les déplaça à l'école de Mnazi Mmoja qui enseignait en kiswahili.

Dans le développement de la langue, il n'y a pas de faute à emprunter des mots à une autre langue. C'est avec cette parenté qu'il forgea le mot « Parlement » [*Bunge* NDT] qui vient du mot *ganda* « *Bulunge* » qui désigne un lieu où se rencontrent les gens pour tenir des débats et échanger des idées.

Une œuvre importante qui a apporté un honneur exceptionnel dans le domaine de l'usage de la langue

est l'introduction du *Diwani* de Mnyampala qui s'appelle *Waadhi wa ushairi*[203]. Si quelqu'un ignore la solidité du Cheikh Amri dans la langue swahilie, sans nul doute cette introduction lui prouvera que vraiment, comme l'a dit Shabaan Robert, le Cheikh Amri est « *le jeune lion de nos pays* ». La saveur du riz épicé n'est pas de le raconter à une personne mais de la laisser pour qu'elle le goûte par elle-même.

Suivant les souvenirs que nous avons, son dernier poème avant cet événement, dont Shabaan Robert dit « *il ne reste plus une personne dans cela* » est le poème qui concerne le kiswahili. C'est un poème délicieux de désir, dont l'excellent poète, M. Samir Sudi Andanenga, dit qu'il n'y a pas de poème qui lui donne du plaisir [204] comme celui-ci. Ce fut le dernier témoignage pour manifester à quel point il aimait et respectait le kiswahili.

UN MAL MORTEL

C'était en 1964, Amri faisait partie d'une délégation dirigée par le président Julius K. Nyerere en direction du Caire, en Égypte, pour la réunion des dirigeants d'Afrique. « Là-bas, dit M. Mohamed Musa, le pays égyptien conféra à Amri l'honneur de la distinction importante qui s'appelle le Grand Ordre de la République ».

Durant la réunion, souvent Amri préférait manger seul plus que dans les salons en raison des boissons fortes qui y étaient servies et consommées. Il mangeait dans sa chambre à l'hôtel. Un jour où il sortait de sa chambre pour aller rejoindre ses compagnons, après avoir pris son repas, il apparut affaibli dans ses mouvements et même dans son élocution. Cet état perdura et fit qu'il manqua encore plus de vigueur. Cet état a été provoqué par la nourriture qu'il avait mangé ce jour-là.

Durant ces jours « Amri, raconte sa fille Radhia, fit un rêve où il marchait sur une route qui se dirigeait vers un jardin. En chemin, il rencontra un oiseau de l'espèce du paon qui avait déployé sa queue et donnait un dessin d'une beauté extraordinaire. Le paon dit à Amri : « Là où tu vas est un endroit magnifique », et il se réveilla aussitôt après. Il m'a raconté lui-même ce rêve à son retour du Caire. Il racontait et en même temps sa langue n'arrivait pas à prononcer correctement certaines lettres ».

Ce rêve mettait en évidence que le moment pour Amri de dire adieu à ce monde s'approchait et il ressentait certainement que la maladie qu'il avait contractée au Caire était la cause de son départ. Dans l'interprétation des rêves le paon est l'oiseau du paradis et c'était pour lui le signe que ses jours de vie dans le monde étaient finis mais que sa fin était bonne et que là où il allait était bon. Le Cheikh Inayatullah raconte que, au

moment où il revenait du Caire, l'état d'Amri empira et qu'il perdit même conscience.

« C'était l'habitude d'Amri, raconte le Cheikh Jamil Rafiq, qui était le prédicateur (Cheikh) de l'Ahmadiyya de Dar-es-Salaam, à chaque fois qu'il voyageait à l'étranger, il allait d'abord à son bureau après être sorti de chez lui, ensuite il venait à la mosquée faire une prière surérogatoire et donner une offrande religieuse et allait enfin à l'aéroport pour voyager. Et quand il revenait il commençait par la mosquée et après une prière surérogatoire et avoir donné une certaine somme en offrande, il se dirigeait vers son bureau et ce n'est qu'après qu'il se rendait chez lui. Mais quand il revint du Caire nous entendîmes qu'Amri était déjà arrivé chez lui ».

Le Cheikh Inayatullah, qui était le vice-grand prédicateur de la communauté islamique Ahmadiyya en Tanzanie à cette époque, raconte qu'Amri lui a téléphoné quand il était déjà arrivé chez lui et lui a dit qu'il ne se sentait pas bien et lui dit aussi : « Cheikh, je pense que j'ai été empoisonné ».

« Monseigneur Inayatullah, raconte le Cheikh Jamil, me dit alors : « le Cheikh Amri est déjà arrivé chez lui et il est au plus mal, allons lui rendre visite ». Je suis rentré dans la chambre pour changer de vêtements. Avant que je n'aie fini de passer ma chemise je reçus brusquement la révélation de *l'Ilqaa*[205] qui atterrit avec force dans mon cœur et disait **Au Caire, par le**

signe de ………….. on a mis quelque chose dans sa nourriture.

Cette nouvelle bouleversa mon cœur et je parlai de cette *Ilqaa* au Cheikh Inayatullah. Nous allâmes immédiatement à la maison d'Amri. Nous étions assis dans la véranda quand Amri vint nous rejoindre. Je vis un état inhabituel dans son allure et perçus une sorte de bégaiement dans sa prononciation.

Sans attendre, le Cheikh Inayatullah commença à décrire à Amri *l'Ilqaa* qu'il avait reçue. Je fis signe au Cheikh Inayatullah d'arrêter de donner ces nouvelles en voyant qu'il ne convenait pas de les recevoir en étant dans un tel état de maladie. Mais je n'avais pas été assez rapide, Amri les avait déjà entendues et il dit : « O.K., laisse le Cheikh Jamil raconter lui-même ». J'essayai de lui dire qu'il n'était pas bon d'entendre ces nouvelles tant qu'il était dans cet état mais il insista et il fallut que je lui dise. Il écouta calmement et très attentivement tout en étant plongé dans ses pensées. Après être restés un certain moment avec lui, nous prîmes congé et retournâmes à la mosquée ».

« Un jour, raconte M. Mamdu Taki, je rendis visite à Amri chez lui et le trouvai malade. Je découvris qu'il avait des difficultés à parler, il ne pouvait pas prononcer correctement certaines lettres. Tu as l'air d'avoir des problèmes à parler, d'où cela vient-il, lui demandai-je. Il sourit et me dit : -Je suis heureux que tu t'en sois aperçu, depuis mon retour du Caire je me sens dans cet état. Je lui demandai s'il avait pris un

médicament et il me répondit : un médecin Sikh m'a donné un médicament qui au contraire de soulager les symptômes a aggravé le problème.

-Alors pourquoi ne demandes-tu pas au président (Nyerere) qu'il te fasse partir à l'étranger pour des soins, lui conseillai-je.

-Mais n'avons-nous pas des docteurs ici-même, dit Amri et je lui dis :

-les soins d'ici ne peuvent pas être comparés avec les soins de l'étranger ».

M. Jaafar Msolomi m'a appris que quand il s'est rendu chez Amri pour le voir, Amri lui a dit qu'il avait demandé au président (Nyerere) d'être conduit à l'étranger pour des soins.

« Ici à Dar-es-Salaam, m'a écrit le Cheikh Inayatullah, Amri était soigné sous la surveillance attentive et immédiate de Julius Nyerere. Sa langue avait été touchée et il parlait avec peine. Il m'a dit par écrit que même lui sentait qu'on lui avait donné du poison ».

Dans le rapport qu'il écrivit au Wakil-ut-Tabshir, le Cheikh Inayatullah dit : « *Amri a reçu, intentionnellement ou accidentellement, un médicament découvert récemment et l'a reçu à une dose supérieure à la normale, qui a provoqué chez lui de grands problèmes à la langue et aux yeux. Ses globes oculaires ont gonflé et sa langue est comme s'il ne pouvait plus du tout parler* ».

Le Dr J. H. Singh, médecin principal des maladies nerveuses à cette époque donne le rapport suivant au sujet de la maladie d'Amri :

« *Un soir à la fin de la réunion de l'O.U.A. qui se tenait au Caire (du 11 au 26 juillet 1964), (Amri) il a ressenti un froid intense et a beaucoup tremblé avec une diarrhée au moment où il se trouvait à l'hôtel Shepherds qu'on lui avait réservé. Le docteur lui a donné des comprimés d'**entero-vioform**[206]**.** Ensuite, sur le conseil d'un ami, il a avalé quatre comprimés de ce médicament qui l'ont soulagé et ont stoppé les problèmes de diarrhée. Après ceci, le matin du 26 juillet 1964, il a senti comme s'il n'avait plus de force dans les jambes quand il montait dans la voiture. Il pouvait marcher mais il était difficile d'étendre les jambes. Juste à son arrivée à Dar-es-Salaam, il s'est rendu chez un spécialiste à l'hôpital public. Dans cet hôpital, un examen a été pratiqué et on lui a écrit des médicaments à se procurer dans la pharmacie-même de l'hôpital. On lui a donné des pilules d'**Amitriptyline (Laroxyl Laroche) 25 mg** qu'il a pris comme suit : il a avalé un comprimé les 27, 28, 29 et le 30 il a pris deux fois deux comprimés. Le 31 il a pris un comprimé. Le 31 ou à une date proche il n'a plus pu voir correctement avec ses deux yeux et sa langue se raidit et fit qu'il ne pouvait plus parler correctement. Il revint voir le spécialiste qui lui conseilla d'utiliser, en remplacement, des comprimés de Réserpine. Ceux-ci il ne les prit pas du tout.*

Le 4 août, le Cheikh Amri vint me voir. On l'examina et trouva ce qui suit :

1. *Absence bilatérale de réflexes papillaires*
2. *Sécheresse de la langue et difficultés à parler. Ce problème pouvait dans une certaine mesure trouver un apaisement après de courtes pauses*
3. *Réflexes rotuliens bilatéraux très lents*
4. *Réflexes de Babinski bilatéraux très lents*
5. *Hypersudation partout sur le corps*
6. *Aucune déficience apparente des nerfs (nerfs sensoriels)*
7. *La pression sanguine était de 140/80* »

Son urine a été analysée au microscope et le nombre de particules de pus est normal. Il n'avait pas de fièvre. On lui a demandé de faire une radiographie du crâne et une ophtalmoscopie qui révélèrent que tout était normal.

Du fait de son analyse d'urine, on lui a prescrit des comprimés de chloramphénicol 500 mg à prendre trois fois par jour. Il a cessé de prendre ces pilules au bout de deux jours.

Le 7 août, il a vu un médecin spécialiste des yeux qui lui a donné un collyre à base de pilocarpine. Il n'a pris ce médicament qu'une seule fois et a arrêté après avoir rencontré des problèmes de vue dans les deux yeux. Lorsqu'on examina son œil droit, l'on aperçut une décoloration par rapport à l'œil gauche.

L'on conseilla au Cheikh Amri de rester alité en permanence, après avoir constaté que les mouvements

épuisaient complètement son corps. Les problèmes de prononciation perdurent jusqu'à aujourd'hui. À la différence de ceux des globes oculaires qui ont disparu et de celui du reflet lumineux qui évolue bien. Il explique qu'il commence à bien voir. La sécheresse de sa langue a diminué ainsi que la salive abondante, mais il avale avec peine à présent. Ses réflexes rotuliens sont émoussés à certains moments et normaux à d'autres. Ses réflexes de Babinski ne sont pas consistants. Le C.S.F. n'a pas encore été fait pour l'examen. Il a été repris de diarrhée le 7 août. Ses fèces ont été expédiés pour analyse. Jusqu'à présent on ne lui a donné aucun médicament.

C'est à cette période que l'honorable Amri Abedi a découvert que le thé vert faisait empirer son état et que le thé rouge provoquait une amélioration. Il avait l'habitude d'en consommer. Les symptômes de cette maladie n'apparurent pas chez les autres membres de sa famille chez lui. De nombreux délégués de cette même réunion du Caire eurent des problèmes intestinaux, mais il n'y a pas de nouvelle qui aurait été annoncée d'un état comme celui-là ».

IL EST ENVOYÉ EN ALLEMAGNE POUR DES SOINS SUPPLÉMENTAIRES

« Un jour, raconte monseigneur Jamil, Chaudhrie Muhammad Sharif se rendit dans la maison d'Amri et par chance le *mwalimu* Nyerere vint à sa suite et trouva M. Sharif.

-J'ai décidé, dit Nyerere à M. Sharif, d'envoyer le Cheikh Amri Abedi à l'étranger pour des soins supplémentaires, quel pays me conseilles-tu ?

-Notre deuxième Calife, dit M. Sharif, est allé se faire soigner en Allemagne de l'Ouest. [M. Sharif avait oublié qu'Hadhrat le deuxième Calife du Messie était allé en Angleterre pour être soigné, non pas en Allemagne de l'Ouest.]

-Bien, je l'enverrai en Allemagne de l'Ouest, trancha Nyerere ».

Suivant les récits de nombreuses personnes, Amri a été conduit en Allemagne parce que ce nouveau médicament, qu'il avait pris et avait achevé d'affaiblir sa santé, était fabriqué en Allemagne de l'Ouest. Et il y a d'autres personnes qui disent que c'est Amri lui-même qui a proposé d'être soigné en Allemagne de l'Ouest.

Jusqu'à aujourd'hui, je me souviens de ce jour où mes cadets Ummi, Suhail, Amiri et moi-même fûmes conduits dans la chambre de papa. Il y avait beaucoup

de monde dans la chambre et il était allongé sur le dos dans le lit, le ventre à l'air. Il respirait bruyamment. Là dans la chambre il faisait très froid à cause de la climatisation. Papa semblait souffrir beaucoup ou peut-être dormait-il, parce que nous fîmes que le regarder et sans tarder on nous retira de la chambre. Il se peut que les préparatifs pour l'envoyer en Allemagne étaient terminés et que nous avions été amenés pour lui dire au revoir, et c'était la dernière fois pour moi que je voyais feu le Cheikh Amri Abedi.

À l'aéroport de Dar-es-Salaam, s'étaient rassemblés des compagnons et des parents d'Amri, des membres de la communauté Ahmadiyya et des membres du gouvernement qui étaient venus saluer Amri qui voyageait en Allemagne pour des soins supplémentaires. M. Fazal Karim Lone, qui était le président de la communauté de Dar-es-Salaam, demanda à Amri à l'aéroport : « Tu te diriges vers l'Allemagne à présent, faut-il écrire une lettre à Hadhrat le Calife du Messie II pour qu'il fasse une prière à ton intention ? » Amri ne pouvait pas parler et il écrivit par conséquent sur un morceau de papier : *« Pour Hadhrat et pour le Cheikh Sahib (le Cheikh Mubarak Ahmad), deux télégrammes ».* Parmi les membres de la famille qui étaient à l'aéroport se trouvait la fille ainée d'Amri, Radhia, qui avait pris son bébé, Kaluta. Amri prit son petit-fils par la tête et salua ensuite ceux qui étaient venus lui dire au revoir.

En Allemagne, Amri fut admis à l'hôpital universitaire Nerven Klinik, Kaiser Karl, Ring 20, Bonn.

« Nous sommes arrivés ici le 13 août 1964 », Mme Amina Hamisi Mlenzi, la femme d'Amri, écrivit une lettre au Cheikh Mubarak Ahmad pour l'informer de ce qui se passait, *« ils ont commencé immédiatement les examens tout en étant dirigés par le rapport médical du Dr Singh avec lequel nous sommes venus. Au tout début, ils lui ont donné des somnifères qui lui ont apporté un certain soulagement, mais quand ils ont recommencé à le soigner au bout d'une semaine, la maladie est revenue. Le plus grand problème est la gorge qui ne permet pas aux aliments de passer facilement, même l'eau ne passe qu'avec une grande difficulté. S'il ne pouvait ne serait-ce que boire et manger, son état s'améliorerait. Jusqu'à présent les examens ne révèlent rien d'anormal, tout semble dans l'ordre. Ils ont aussi essayé de lui faire un prélèvement de sérum dans la moelle épinière afin d'identifier le problème mais ils n'ont pas réussi à l'extraire.*

Aujourd'hui, le docteur spécialiste des yeux l'a ausculté et a dit que le problème principal se situait au niveau du système nerveux sensoriel. Peut-être ses yeux retourneront dans leur état normal quand il aura été entièrement soigné. Ils ont dit qu'ils n'avaient découvert aucun problème grave. Demain, ils réessayeront de prélever du sérum dans sa colonne vertébrale afin de terminer les examens et qu'il puisse recevoir des soins efficaces.

Nous nous en remettons à la compassion de Dieu Tout-Puissant à présent, et en tes prières, qu'Il leur donne la capacité de comprendre ce mal et de le soigner entièrement. D'abord, ils nous ont dit qu'il y avait une certaine espèce de bactérie qu'il avait attrapé après qu'il eut souffert de maux de ventre et de diarrhée. Elle avait affaibli ses articulations et causé cette maladie. Et il est vrai qu'après avoir pris des médicaments contre les troubles intestinaux au Caire, il avait commencé à souffrir au point de ne plus pouvoir bouger les jambes dans la voiture et il respirait avec grande difficulté. C'était la maladie qu'il avait contractée au Caire. C'est tout pour aujourd'hui. Monseigneur Abdul Latif [le grand prédicateur de la communauté islamique Ahmadiyya en Allemagne de l'Ouest à cette époque] *de Hambourg nous a rendu visite et il a téléphoné aujourd'hui pour prendre de ses nouvelles* ».

Le 3 septembre, Mme Amina Hamisi Mlenzi, écrivit une autre lettre au Cheikh Mubarak Ahmad où elle disait : « *Jusqu'à présent ils ont fait toutes les mesures et nous demeurons dans l'attente des résultats. Il a été mis au repos et il attend ces examens pour qu'on lui change ses médicaments. Ils ont cessé de lui donner les médicaments du départ car ce n'était qu'une hypothèse sans connaître la maladie elle-même précisément. Son état reste toujours le même si ce n'est qu'il se force à manger, à boire et à converser seulement quelques minutes* ».

C'est durant ces jours qu'Amri reçut une lettre de Rabwah au Pakistan, écrite par l'adjoint du Wakil ut Tabshir qui disait : « *Mon cher frère,* Assalaamu Aleikum*, nous avons été très attristés d'apprendre ta maladie et le voyage qui s'en est suivi à Bonn en Allemagne pour des soins. Mirza Mubarak Ahmad, le Wakilut Tabshir m'a commandé de le faire savoir à Chaudhrie Abdul Latif, notre prédicateur en Allemagne, qu'il se rende à Bonn pour te voir et qu'il procure toute aide dont tu auras besoin durant cette maladie. Aujourd'hui, nous avons reçu son long rapport et nous nous réjouissons d'apprendre que tu te diriges vers une meilleure condition. Nous avons annoncé dans le journal* Al Fazal *que soient faites des prières pour que tu guérisses vite. Une autre demande a été conduite devant Hadhrat le Commandeur des Croyants pour qu'il fasse une prière pour toi. Des ordres ont été donnés à notre communauté en Allemagne pour que durent les communications avec toi et nous informer des progrès de ta santé*.

À présent, Mirza Mubarak Ahmad se trouve à Karachi, il m'a donné l'ordre de te faire passer ses salutations spéciales. Il fait pour toi des prières et demande que tu guérisses vite. Que Dieu Tout-Puissant nous comble de ta diligente guérison et de ton rapide retour dans ton pays, si possible avec une santé complètement bonne.

Ton frère, Hasan Muhammad Khan, adjoint du Wakilut Tabshir »

Le grand prédicateur de la communauté islamique Ahmadiyya tint quant à lui ces paroles :

« *Par deux fois j'eu l'occasion de rendre visite au Cheikh Amri Abedi à l'hôpital. Je l'ai rencontré la première fois le 24 août 1964. J'ai senti qu'il souffrait énormément de ses nerfs sensoriels et qu'il vomissait beaucoup. On lui a fait de nombreux examens à des fins d'analyse supplémentaire.*

À côté de toute cette souffrance, il a été très heureux de me voir et il m'a dit immédiatement après avoir répondu à mes salutations qu'il avait un grand désir de me rencontrer. Il me dit avec une affection extrême :

-Je te connais beaucoup. J'étais à Rabwah quand Hadhrat le Commandeur des Croyants revint à Rabwah de l'Europe en 1955. Souvent, Huzur[207] *citait les succès de la communauté d'Allemagne et Huzur lui-même me parla d'une certaine manière au sujet de la communauté d'Allemagne. Après avoir connu cette situation, un vif désir est né en mon cœur de rencontrer l'émissaire de ce genre de communauté.*

Je suis allé le voir pour la deuxième fois le 25 septembre 1964. La chambre était vide, il était parti se laver. Lorsqu'il revint, il m'accueillit avec joie et bonne humeur. Sa santé était très bonne. Il était gai. Lorsque je lui demandai des nouvelles de sa santé, il me répondit qu'il allait bien, Alhamdulillah*. Tandis que nous étions en conversation, il me dit qu'il avait*

reçu une lettre d'Afrique qui l'informait que l'état d'Huzur s'aggravait et il paraissait bouleversé par cette nouvelle. Je le consolai en lui disant que la médecine actuelle, par la bonté d'Allah, a fait qu'Huzur a obtenu un soulagement et que sa santé évolue bien. Cette nouvelle le réjouit.

Ensuite, il dit qu'une autre de ses craintes venait des nouvelles qu'il avait reçues de l'interdiction par le gouvernement pakistanais du livre en urdu du Messie Promis, Ek Ghalati ka izala, *c'est à dire retirer une faute. Je lui dis que le gouvernement du Pakistan avait à nouveau donné l'autorisation de publier ce livre. Il prit le manuscrit tapé à la machine sur la table et dit :*

-Nonobstant mes problèmes oculaires, je te retourne ce manuscrit de la traduction en kiswahili de ce livre.

Ensuite il me dit au sujet de lui-même :

-Je me suis vu dans un rêve en train de prier et me diriger vers un endroit erroné.

Il avait une boussole qui ne fonctionnait pas correctement. C'est pourquoi il ne faisait qu'estimer le côté de la Kibla *et priait. Immédiatement je sortais une boussole de mon sac et lui indiquait l'orientation correcte de la* Kibla*. Il remercia Dieu Tout-Puissant et dit :*

-Alhamdulillah*, mon rêve était vrai, j'aurais maintenant la possibilité de prier et de me diriger vers la* Kibla ».

« Ces derniers jours, raconte le Cheikh Jamil R. Rafiq, j'ai eu l'occasion de fournir au Cheikh Amri le manuscrit du livre du Messie Promis, *Ek Ghalati ka Izala*, que j'ai traduit sous le titre *Ôter une erreur*, pour qu'il le relise.

Un jour, j'ai reçu une lettre du Cheikh Amri depuis l'Allemagne qui était écrite par sa femme et qu'il avait signée lui-même. Il me disait qu'il ne pouvait pas l'écrire lui-même en raison de la maladie qui le frappait et qu'il la dictait à sa femme et la signait lui-même. Il me disait ensuite qu'il poursuivait la tâche de relecture de ce manuscrit que je lui avais donné. J'étais pris à l'instant de peur au sujet de sa santé et lui écrivais par conséquent une lettre pour lui demander de cesser la relecture du manuscrit jusqu'à ce qu'il soit en bonne santé.

Au bout de quelques jours, je reçus une nouvelle lettre qu'il avait écrite de sa propre main. Il écrivait qu'il se sentait bien maintenant, au point de pouvoir écrire lui-même. Il écrivait aussi à propos de *l'Ilqaa* que je lui avais racontée dans sa demeure, qu'on lui avait donné du poison au Caire, et il disait :

-Ce que tu m'as dit au sujet d'un empoisonnement de ma nourriture s'avère être vrai, parce que les docteurs ont découvert du poison dans mon corps.

Ensuite, il donnait un commentaire de la dernière partie de *l'Ilqaa*, que l'interprétation de cette personne qui a mis en garde contre le poison soit faite, qu'elle serait celle d'une certaine personne là-bas en Égypte.

Il y eut l'occasion d'annoncer une fois à la radio du Kenya, continue de raconter le Cheikh Jamil, qu'un ministre de Tanzanie est souffrant après avoir été empoisonné, et cette nouvelle n'a plus été répétée ».

Le 12 septembre 1964, Amri écrivit de sa main en larges lettres au Cheikh Mubarak Ahmad la lettre suivante :

« *Je t'ai écrit aujourd'hui une lettre par l'intermédiaire de ma femme où je t'explique l'origine de ma maladie et te demande de prendre contact avec un médecin expert pour qu'il me donne le remède et que tu me l'envoies en urgence par avion, j'ai joint cinquante livres à ton intention dans l'enveloppe. La chose que je ne t'ai pas expliquée en détail est au sujet de mes yeux. J'ai simplement dit que les deux ne voient pas bien ensemble mais que chacun à sa propre vision. Mes deux paupières se sont affaissées au point où je ne peux même pas bouger les yeux pour voir en haut sans avoir à lever ma tête. À d'autres moments quand je regarde avec mes deux yeux, un objet unique apparaît dédoublé, une partie est étirée et l'autre retournée. Par exemple une ligne apparaît comme ceci :* [...] *Et une image apparaît comme ceci :* [...] *Par conséquent, fais-le savoir au médecin expert et envoie-moi vite le médicament. Les examens qui ont été pratiqués par les médecins ne confirment pas ce que je leur dis, ils font de grands efforts afin d'obtenir la solution* ».

Le 16 septembre 1964, le Cheikh Mubarak reçut une lettre de Mme Amina Abedi qui disait :

« *Nous t'informons que depuis lundi, cette semaine, ils ont commencé d'autres analyses pour chercher où se trouve le problème et demain jeudi ils pratiqueront le dernier examen. Les traitements eux-mêmes débuteront le vendredi 18 septembre 1964* ».

Le 24 septembre 1964, Amri écrivit au Cheikh Mubarak Ahmad de sa main que : « *Aujourd'hui, après avoir pris les médicaments pendant sept jours, mon état a changé et est devenu meilleur,* Alhamdulillah. *Je peux à présent mâcher et avaler de la nourriture et je vois que ma capacité visuelle est mieux qu'avant. Les douleurs et la fatigue dans la journée se sont arrêtées et je peux même parler un plus long moment qu'avant. Dieu Tout-Puissant a accepté nos prières,* Alhamdulillah. *Continuons à prier maintenant afin qu'Il rétablisse ma santé et l'améliore vite. J'ai écrit cette lettre alors que les jours précédents je n'aurais pu voir les lettres correctement* ».

Quatre jours après, le 28 septembre 1964, Amri écrivit une autre lettre au Cheikh Mubarak de sa propre main où il disait :

« *Je t'ai écrit les jours précédents pour t'informer que les médicaments que je reçois apparaissent efficaces mais beaucoup trop lentement. Les problèmes oculaires et de dessèchement de la bouche persistent. L'engourdissement de la partie supérieure des bras se*

répand lentement jusqu'aux extrémités. Hier, le docteur m'a dit :

-Ta maladie est très sévère, il te faudra un très long moment pour guérir.

Et de la façon dont je vois les progrès, cela peut prendre jusqu'à six mois pour mon séjour à l'hôpital, que Dieu m'en garde. Dans ta lettre du 23 août 1964, tu m'as parlé à propos du rêve que tu as fait après avoir prié la Salatul Hajja *au sujet de ma maladie. Dans le rêve tu voyais que tu te tenais debout avec Mian Tahir Ahmad et moi. Ce Mian Tahir Ahmad est-il le même que Sahibzada Mirza Tahir chez qui tu es allé pour prendre le médicament ? Si c'est lui et bien l'interprétation du rêve signifierait que ses médicaments seront bénéfiques, c'est pourquoi je projette d'utiliser ses médicaments avec ceux que j'ai reçus à l'hôpital. J'ai reçu une lettre avec une notice d'explication sur la façon d'utiliser ces médicaments, cependant les médicaments ne sont pas encore arrivés jusqu'à aujourd'hui. Je t'avertirai quand ils seront arrivés ».*

LA PROPHÉTIE DE LA MORT D'AMRI

Le 2 septembre 1964, le Cheikh Inayatullah Ahmad était dans une tournée de prédication en Tanzanie, lorsqu'il eut une vision alors qu'il se trouvait dans un état de demi-sommeil, que quatre personnes africaines conversaient avec le Cheikh Amri Abedi. Soudain il entendit la révélation d'une voix au sujet d'Amri qui disait : « *Safar e Aakhirat* », c'est à dire le voyage de l'Au-delà [208] . Ce dévoilement effraya le Cheikh Inayatullah. Il raconta ce rêve à quelques amis et les pria de faire des prières spéciales à l'intention du Cheikh Amri Abedi.

M. Muhammad Asghar Lone avait une fille de onze ans qui s'appelait Nasra Lone et a disparu en 1963. Ce fut la première personne à avoir été inhumée dans le cimetière de l'Ahmadiyya à Chang'ombe, Dar-es-Salaam.

« Quelques jours avant la mort du Cheikh Amri Abedi, raconte Hemedi Feruzi Mbyana, un membre de la communauté, M. Muhammad Asghar Lone, dont la fille était la première personne à avoir été inhumée dans le cimetière de l'Ahmadiyya à Chang'ombe, Dar-es-Salaam, vit le Cheikh Amri dans un rêve. Il était dans une certaine fête, avec un collier de fleurs autour du cou et montait un cheval. M. Lone demanda alors à Amri qu'est-ce qui se passait et pourquoi était-il habillé de cette manière ? Amri lui répondit qu'il était

venu épouser sa défunte fille. M. Lone fut très surpris car il n'était pas au courant que sa fille se mariait avec le Cheikh Amri ce jour-là. D'autres Ahmadis lui demandèrent dans le rêve, ne sais-tu pas qu'aujourd'hui ta fille se marie avec le Cheikh Amri Abedi ? » (*Mapenzi ya Mungu*[209], octobre 1964)

M. Lone lui-même raconte que la cérémonie de mariage qu'il a vu s'est tenue à l'endroit de la mosquée de l'Ahmadiyya, à Mnazi Mmoja, Dar-es-Salaam.

Un mariage dans un rêve symbolise la mort, en particulier quand un des époux est un défunt. C'était le signe que la maladie pour laquelle était soigné le Cheikh Amri Abedi en Allemagne serait ce qui mettrait fin à sa vie. Et du fait que cette fille était encore un enfant et que les enfants vont directement au Paradis, et bien c'était le signe que le Cheikh Amri Abedi était une personne à qui Dieu Tout-Puissant prépare le Paradis. Et quand il mourut, sa tombe fut la deuxième de ce cimetière, précédée de celle de feue Nasra Lone.

« *Dans la nuit du 1er septembre 1964* », écrivit Amri dans son journal de souvenirs, « *j'ai vu dans un rêve que je marchais dans un jardin que je connaissais comme étant le jardin du Paradis. J'y vis alors un oiseau de l'espèce du paon, que je connaissais comme étant l'oiseau du Paradis, qui venait vers moi. Je lui demandai alors en arabe :*

-Ton Seigneur t'a-t-il envoyé vers moi pour que tu sois mon paon ?

Il répondit en acquiesçant en secouant sa tête. Par conséquent je l'ai porté en le prenant dans mes mains et ai commencé à marcher dans le jardin tout en parlant avec lui en arabe ».

Lorsqu'il se réveilla, il le dit à sa femme, Mme Amina, qu'il avait rêvé qu'il se trouvait dans un jardin qui ne ressemblait à nul autre dans ce monde et qu'il avait vu des oiseaux qui ressemblaient à des paons mais qu'eux aussi ne faisaient partie d'aucune espèce de cette terre. Qu'il fallait qu'elle s'occupe bien de ses enfants, de leur éducation et qu'il soit prévu de les emmener tous pour étudier à Rabwah au Pakistan.

Le paon est l'oiseau du Paradis et de même l'arabe est la langue qui sera utilisée là-bas au Paradis, car c'est la mère de toutes les langues, car toutes les langues sont issues de cette langue qui fut la première à avoir été apprise à l'être humain. Ceci a été établi par le Messie Promis (AS) dans son livre intitulé *Minanur Rahman.*

Le 5 octobre 1964, le Cheikh Mubarak Ahmad reçut la dernière lettre d'Amri qui disait :

« *Je t'ai écrit il y a plusieurs jours pour t'informer que les médicaments que j'utilisais amélioraient mon état, que la gorge avait permis aux aliments de passer et les yeux avaient recommencer à voir correctement. Mais à présent, au bout d'une semaine et demie, les médicaments semblent totalement inefficaces. Les docteurs sont surpris. Ils veulent mesurer maintenant la force de mes muscles pour voir s'ils sont assez forts*

pour augmenter la dose de médicaments. Les premiers signes étaient que les médicaments marchaient. Maintenant cela fait deux jours que l'on m'interdit de prendre tout médicament afin qu'ils puissent examiner mes muscles.

Le colis de médicaments est arrivé, merci beaucoup. Je t'ai prié de demander à Mian Tahir Mirza (RA) si ces médicaments peuvent être pris par une personne qui reçoit des soins par injection pour cette même maladie sans causer de dommages. C'est pourquoi j'attends sa réponse avant d'utiliser ces médicaments. S'il te plaît prions pour que je guérisse ce mois-ci, parce que ma femme, qui m'aide en me lavant, en m'habillant et en me préparant des repas spéciaux, accouchera le mois prochain, Inshaallah*. C'est pourquoi si je ne suis pas guéri à ce moment, j'aurais un grand problème et il faudra de plus qu'elle quitte l'hôpital et je serai sans personne avec qui rester* ».

LA MORT DU CHEIKH AMRI ABEDI

« *La dernière semaine avant sa mort* », écrit monseigneur Chaudhrie Abdullatif, « *les médecins cessèrent les injections et lui donnèrent des médicaments ordinaires. Ce changement provoqua un effet dangereux sur sa santé et son état commença à se dégrader. Malgré les piqures de morphine, il ne put plus du tout trouver le sommeil. Les médecins*

essayèrent tout ce qu'ils pouvaient. Ils recommencèrent à lui faire des injections et un professeur qui était un grand spécialiste fut appelé immédiatement, mais en dépit de tous ces efforts et de lui donner de l'oxygène, il ne se remit pas et le 9 septembre 1964, à dix-neuf heures (vingt heures selon sa veuve), son âme se sépara de son corps et se réfugia en Dieu Tout-Puissant, à l'Universität Nerven Klinik, Kaiser Karl Ring 20, Bonn, Allemagne de l'Ouest. Assurément, c'est à Dieu Tout-Puissant que nous appartenons et c'est vers Lui que nous retournerons.

Le lendemain matin, sa femme me téléphona et m'informa de sa mort. Mes cheveux se dressèrent en entendant cette nouvelle inattendue. Cette nouvelle m'affligeait infiniment. Immédiatement je téléphonai à Chaudhrie Mahmud Ahmad Cheema à Francfort et lui demanda de se rendre à Bonn qu'il rejoignit le jour-même et où il resta trois jours. Mais la veuve d'Amri me téléphona deux fois et me demanda de venir en personne à Bonn. Finalement j'acceptai sa demande et voyageait toute la nuit pour arriver deux jours après.

Je l'ai beaucoup réconfortée et elle raconta toute la situation due à la mort de son mari avec tristesse. Elle dit qu'à présent elle restait seule avec des enfants. [à ce moment Mme Amina avait cinq enfants, le plus grand était âgé de sept ans et le sixième enfant naquit quarante jours après le décès du Cheikh Amri Abedi.]

Je m'efforçais dans la limite de mes possibilités de la consoler. Je rencontrai également l'ambassadeur de Tanzanie en Allemagne et lui présentai mes condoléances. Il raconta les qualités et les services du défunt. Oh ! Nous avons perdu un être cher, honnête et utile ! De nombreux espoirs reposaient sur sa personne ». (*The Daily Al-Fazal*, 15 décembre 1964)

Sir Muhammad Zafarullah Khan écrivait : « *De Bonn, Amri m'a envoyé deux lettres qui étaient pleines d'amour et qu'il avait écrites de sa propre main. Peu de jours après avoir reçu sa deuxième lettre, avant même que ma réponse ne lui soit parvenue, ce brillant soleil de Tanzanie se coucha avant l'heure. Assurément, c'est à Dieu Tout-Puissant que nous appartenons et c'est vers Lui que nous retournerons. Que Dieu Tout-Puissant lui accorde Sa miséricorde et lui donne un degré supérieur là-bas au Paradis. Bien que le Ciel ait apporté de nombreuses sortes de personnes qui ont peur de Dieu, peu de femmes ont donné naissance à une perle parfaite comme celle-ci, Ô Dieu Tout-Puissant, fais tomber Ta pluie de miséricorde sur sa sépulture et fais-le entrer dans la maison de Tes Bénédictions suivant Ta Bonté.* » (*Tahdithe Neemat* p. 659)

« Au moment où Sir Muhammad Zafarullah Khan se trouvait en Tanzanie, dit le Cheikh Muhammad Munawwar, il eut l'occasion de me dire : -Le Cheikh Amri Abedi est un diamant ».

Il ne fait nul doute que c’est la raison qui a conduit le Cheikh Mubarak Ahmad a appelé ce livre *Un diamant d’Afrique*.

Sir Muhammad Zafarullah Khan (RA) a écrit à la page 267 de son livre *Servant of God* que : « *Le Cheikh Amri Abedi dirigea la délégation du Tanganyika à la dix-huitième assemblée annuelle des Nations-Unies et il eut de nombreuses occasions de me rencontrer (à cette époque j’étais l’ambassadeur perpétuel du Pakistan auprès des Nations-Unies). Lorsqu’il revint chez lui, il accompagna le président Julius Nyerere en direction du Caire pour assister à une réunion des leaders des pays africains, et il fut depuis là très malade. On soupçonna qu’il avait été affecté par l’ingestion d’un poison et l’on s’attendait à ce qu’il guérisse en quelques semaines seulement. Ceci était confirmé par les lettres qu’il m’écrivit depuis l’hôpital à Bonn, où sa femme l’avait rejoint. Subitement son état s’aggrava, sans aucun médicament connu qui ne puisse le sauver. Sa mort fut une perte immense, pas seulement pour l’Afrique de l’Est mais pour tous les êtres humains* ».

La nouvelle de la mort d’Amri fut accueillie avec tristesse et stupeur de l’Afrique de l’Est au Pakistan, à l’Europe et aux États-Unis. Personne ne s’attendait à ce que le départ d’Amri fut à ce point brutal. Le Cheikh Inayatullah, comme je l'ai expliqué ci-dessus, avait eut l’occasion de faire un rêve juste avant 1961 où il était dans un village avec Amri, près de la ville de Moshi,

en Tanzanie, d'un coup tombait une nuit épaisse et Amri disparaissait alors subitement. Ce rêve perturba beaucoup le Cheikh Inayatullah et il lui conseilla de faire très attention au point où il changea ses domestiques et employa des Ahmadis. Ce rêve s'est réalisé le jour du 9 octobre 1964 au moment où le Cheikh Inayatullah était dans le village de Machame qui se trouve à environ 26 kilomètres de la ville de Moshi, où il était allé poser la première pierre de la mosquée de l'Ahmadiyya de Machame, quand il eut la nouvelle par la radio de la disparition d'Amri de ce monde. Immédiatement il entreprenait le voyage de retour à Dar-es-Salaam.

Le président Julius Nyerere annonça cette catastrophe à la Nation quand il dit : « C'est avec une grande peine personnelle qu'il me faut vous annoncer que le Cheikh Amri Abedi est décédé en Allemagne le 9 octobre au soir. C'est une perte personnelle pour les nombreuses personnes parmi nous qui étaient ses amis de longue date et c'est également une perte immense pour notre Nation ».

À Rabwah, de nombreuses personnes qui avaient étudié avec Amri ainsi que ses professeurs, en particulier monseigneur Abdul Ataa, se trouvaient dans une tristesse profonde. Le Cheikh Mubarak Ahmad était pris d'une tristesse sans pareil. Il prit la plume et manifesta sa peine à la page 23 du journal *Al Furqan* du mois de novembre :

« *Notre être aimé et notre ami cher, son excellence le Cheikh Amri Abedi, a quitté ce monde tandis qu'il se trouvait hospitalisé en Allemagne, le 9 octobre 1964, assurément c'est à Dieu Tout-Puissant que nous appartenons et c'est vers Lui que nous retournerons. L'aide du Wakalat Tabshir est venu chez moi pour me donner cette nouvelle deux jours après l'évènement. Le silence m'a entouré après avoir lu la lettre. D'un coup le monde fut ombre et une voix se fit entendre en mon cœur à ce moment, si seulement j'avais pu donner la vie qui me restait à monsieur Amri, parce que, selon moi, son existence était très importante et très utile pour la communauté Ahmadiyya et pour la Tanzanie. Jusqu'à présent je demeure avec cette même opinion et mon cœur est affligé de la séparation de cet enfant merveilleux de l'Ahmadiyya.*

Ce n'est pas moi seul, mais tout membre de la communauté qui a entendu ou lu la nouvelle de la mort du Cheikh Amri Abedi, s'est senti exactement de même, qu'il s'est trouvé séparé de son frère aimé. Beaucoup m'ont présenté des condoléances et m'ont dit qu'ils ont été très tristes de ce coup pour la communauté.

Ces derniers jours, Mme Salha Ayaz (la veuve de M. Mukhtar Ayaz), qui est revenue au Pakistan après avoir vécu un long moment en Tanzanie, a dit à ma femme que lorsqu'elle est allée chez Hadhrat le deuxième Calife du Messie elle a rencontré Hadhrat Ummi Amatul Matin qui lui a dit :

-La mort du Cheikh Amri apparaît comme si un membre de la propre famille d'Hadhrat le Messie Promis était décédé ».

Le 11 octobre 1964, M. Iftikhar Ahmad Ayaz, qui était à cette époque à Bukoba en Tanzanie, en tant qu'inspecteur des écoles, écrivit à son beau-père, monseigneur Abul Ataa Jallandry, la lettre suivante :

« *Hier matin j'ai reçu une lettre pleine d'amour d'Allemagne écrit par Son Excellence le Cheikh Amri Abedi. Il t'a cité dedans et ma demandé : Écris à mon Supérieur de l'école qui est absolument habile et pieux, Hadhrat monseigneur Abul Ataa, fais-lui parvenir mes salutations et prie-le de faire une prière pour moi. Au moment où j'étais à Rabwah j'ai eu une vision que monseigneur Hadhrat Abul Ataa se trouvait parmi les Abqaariyyuun (les gens du Paradis).*

J'ai eu l'intention de répondre à sa lettre dans la journée. Mais lorsque je sortis pour une certaine occupation, je vis le drapeau en berne sur le mât, c'est alors que j'ai compris que, notre homme qui craignait Dieu, doté d'un amour absolument supérieur et d'un dévouement spécial pour servir l'Ahmadiyya, le Cheikh Amri, a quitté ce monde, assurément c'est à Dieu Tout-Puissant que nous appartenons et c'est vers Lui que nous retournerons.

La cause de sa mort, suivant les médias, est l'ingestion d'un poison, et pour cette raison son décès nous blesse immensément. Du fait de son caractère pieux, de son honnêteté et d'être un prédicateur de l'Ahmadiyya, il

avait beaucoup d'ennemis, et surtout .... pour tout cela il a donné sa vie en sacrifice en servant sa religion et son pays, et sans nul doute Dieu Tout-Puissant versera le salaire de ce sacrifice ». (*Al Furqan,* novembre 1964)

Le journal *Sunday News* du 11 octobre 1964 contenait l'article suivant :

« ***UNE PERTE PERSONNELLE POUR LE DÉCÈS DU CHEIKH AMRI***

La mort du Cheikh Amri Abedi, ministre du Progrès social et de la Culture, a été annoncée hier à la Présidence. Le Cheikh Amri, qui était âgé de quarante ans, est décédé à l'hôpital en Allemagne ce vendredi. Dans l'annonce, le président Nyerere a dit : -C'est avec une grande peine personnelle qu'il me faut vous annoncer que le Cheikh Amri Abedi est décédé en Allemagne le 9 octobre au soir. C'est une perte personnelle pour les nombreuses personnes parmi nous qui étaient ses amis de longue date et c'est également une perte immense pour notre Nation.

Les services du Cheikh Amri Abedi, d'abord pour la TANU, ensuite pour la ville de Dar-es-Salaam et pour le gouvernement, ont apporté une grande contribution à notre progrès. Avec ceci, son grand travail de développement et d'aménagement de notre langue nationale, le kiswahili, laissera son souvenir dans toute notre histoire.

Sa grande capacité et son dévouement furent déployés sans limite au service des gens de ce pays. Nous sommes absolument impuissants à supporter ce vide au milieu de nous ».

À Bonn, M. Daniel L. Mfinanga, qui fut ambassadeur de Tanzanie en Allemagne a dit : « Son Excellence le ministre est venu à Bonn il y a deux mois pour des soins pour ce qui était supposé être un problème du système nerveux sensoriel. M. Abedi était très affaibli quand il est venu et il mangeait et buvait à grand peine. Après de longs traitements où les médecins firent les plus grands efforts pour chercher la cause de sa maladie, il obtint une rémission. Mais les trois derniers jours son état changea et empira, il lui fut impossible de parler et il communiquait avec les docteurs par écrit ».

Je me souviens de ce jour où j'étais en classe à l'école de Mnazi Mmoja, on m'appela et me fit sortir de la classe. Je ne savais pas ce qui s'était passé mais je voyais que certains des élèves et des maîtres me regardait avec pitié. Le chauffeur nous a pris et nous a conduits à la maison où nous trouvâmes de très nombreuses personnes qui s'étaient réunies et pleuraient bruyamment, « Kaluta toi, Kaluta toi ». On me dit que mon père était décédé mais à cette époque je ne comprenais pas ce qu'était la mort, c'est pourquoi je ne pouvais pas comprendre et ne pouvais pas pleurer aussi. J'avais sept ans à l'époque. Ma sœur cadette, Ummi, qui avait six ans, dit qu'elle a pleuré après avoir

vu des gens qui pleuraient sans comprendre quoi que ce soit. Les gens redoublèrent de pleurs quand ils nous virent.

C'est notre grande sœur, Radhia, qui me dépassait en âge de quatorze ans environ, c'est elle qui comprenait ce qui s'était passé. Elle raconte qu'ils se trouvaient à la maison quand vinrent des femmes du gouvernement. Elles demandèrent à entrer et furent reçues. L'une d'elle voulut dire quelque chose mais elle hésita à parler. « N'es-tu pas là pour leur dire ? », lui dit sa compagne. Mais elle restait incapable de le dire, alors sa compagne donna la nouvelle de la mort d'Amri. Radhia sauta de son siège et courut chez son mari, Yusuf Dunia, pour lui donner la nouvelle. Les gens l'attrapèrent et après cela elle ne sait pas ce qui s'est passé. Mme Joha Kakolwa, la mère d'Amri, elle aussi perdit conscience. Le bruit des pleurs s'entendit de partout. Il n'y avait personne qui s'attendait à ce que le départ d'Amri soit à ce point brutal.

« Là-bas en Allemagne, raconte le Cheikh Yusuf Kambaulaya, monseigneur Chaudhrie Abdul Latif est celui qui a lavé le corps du Cheikh Amri et a dirigé sa prière de mise en bière. Son cercueil fut expédié en Tanzanie par un avion spécial de l'armée de l'air allemande. Le vice-président tanzanien, M. Rashid Kawawa, le Cheikh Inayatullah Ahmad (vice grand prédicateur de la communauté islamique Ahmadiyya de Tanzanie), tous les ministres, les parents et les amis du défunt, l'ambassadeur et de nombreuses autres

personnes se trouvaient à l’aéroport pour accueillir le corps du défunt, qui fut amené immédiatement dans sa demeure du quartier Shaaban Robert. Là, un programme spécial fut conçu par la communauté islamique Ahmadiyya pour dire adieu à sa dépouille avant de l’enterrer. Parmi ceux qui vinrent saluer le défunt se trouvaient les présidents du Kenya, de Tanzanie et d’Ouganda ».

LES FUNÉRAILLES DU CHEIKH AMRI ABEDI

« Le 16 octobre 1964, dit le Cheikh Mubarak Ahmad, à cinq heures de l’après-midi le jour du vendredi, le Cheikh Amri Abedi fut enterré dans le cimetière de la communauté islamique Ahmadiyya à Chang’ombe, Dar-es-Salaam, à l’endroit réservé de Musi (ceux qui sont entrés dans le système des Asiatiques de la communauté). Il est surprenant que le deuxième Calife du Messie, commandât à monseigneur Jalaluddin Shams (RA), après que je l’ai sollicité, de faire la prière de la mise en bière lointaine pour le Cheikh Amri Abedi, juste après la prière du vendredi. Des milliers de croyants firent cette prière du cercueil pour le Cheikh Amri ce vendredi (du 9 octobre 1964 qui est le jour où il a quitté ce monde). Et ses funérailles se tinrent le jour du vendredi à Dar-es-Salaam à cinq heures de l’après-midi.

Son cercueil fut soulevé par les Musulmans de la communauté Ahmadiyya à l’intérieur de sa maison jusqu’à la porte. Dehors il fut reçu et porté sur les épaules des présidents Julius Nyerere de Tanzanie, Jomo Kenyatta du Kenya, Milton Obote d’Ouganda, qui vint spécialement pour ces funérailles, le premier vice-président de Tanzanie, Abedi Amani Karume, le deuxième vice-président de Tanzanie, Rashid Kawawa, l’ensemble des ministres et tous les députés du Parlement Révolutionnaire de Zanzibar. Ils prirent le cercueil jusqu’à la route et le firent entrer dans une voiture du Conseil de la ville... Un cortège de personnes aussi importantes n’avait pas eu l’occasion de se voir depuis l’Indépendance. Le gouvernement annonça que ce vendredi toutes les activités cesseraient à midi pour que les gens aient l’occasion d’assister aux funérailles.

Monseigneur Chaudhrie Inayatullah Ahmad dirigea la prière tandis qu’un grand rassemblement de personnes se tenaient silencieuses en étant emplies de tristesse. Lorsque furent terminées les funérailles, le président du Tanganyika et de Zanzibar déposa une gerbe de fleurs sur la tombe, suivi du président de Zanzibar, puis du président du Kenya et du président d’Ouganda.

Les drapeaux étaient en berne sur tous les bâtiments officiels. Les Musulmans de la communauté islamique Ahmadiyya arrivèrent à Dar-es-Salaam de Morogoro, Tanga, Dodoma, Tabora, Rufiji, couvrant des distances de plusieurs centaines de kilomètres, juste

après avoir entendu la nouvelle à la radio et pour dire adieu à leur être aimé de la meilleure façon possible ». (*Al Fazal*, 27 octobre 1964)

Le Cheikh Inayatullah Ahmad m'a écrit et m'a dit :

« *J'ai dirigé la prière des funérailles, les présidents de Tanzanie, de Zanzibar, d'Ouganda et de Zambie vinrent à l'enterrement. Le chef Abdallah Saidi Fundikira, le chef Tewa Saidi Tewa et de nombreuses autres personnes connues qui n'étaient pas des Ahmadis se rassemblèrent dans cette prière* ».

Le Cheikh Yusuf Kambaulaya raconte qu'au moment où la prière des funérailles s'apprêtait à débuter, un certain Cheikh sunnite mit en garde ceux qui n'étaient pas des Ahmadis qui se tenaient là en voulant faire la prière au défunt, que le Cheikh Amri Abedi était un Qadiani. M. Fundikira se tourna et l'invectiva en disant de cesser son attitude méprisante, « C'est notre frère dans la mort comme il l'était de son vivant ».

M. Zahir Khan qui assista aux obsèques m'a dit qu'il a vu pleurer le président Kenyatta.

Le journal *Tanganyika Standard* du samedi 17 octobre 1964 avait à sa une le titre *La Nation pleure le Cheikh Abedi – Funérailles de la ville* :

« *Le président Nyerere a dirigé plus de 15000 personnes en deuil aux funérailles du Cheikh Amri Abedi, ministre du Progrès social et de la Culture nationale, qui est mort en Allemagne vendredi dernier.*

Parmi ceux qui l'honorèrent se trouvaient aussi le premier magistrat du Kenya, Jomo Kenyatta, le premier magistrat d'Ouganda, Milton Obote, le premier vice-président, Abedi Karume, le second vice-président, Rashidi Kawawa, le Conseil des ministres et le Parlement révolutionnaire de Zanzibar, les ambassadeurs, des fonctionnaires et des amis.

Les funérailles et les honneurs militaires se tinrent hier dans la journée à l'emplacement des tombes de Temeke près du quartier de Mombo. Le cortège débuta à la maison du Cheikh Abedi au quartier Shaaban Robert à quinze heures. La voiture qui a transporté son cercueil faisait partie d'un convoi de voitures qui est passé par City Drive, Railway street, Nkrumah street, Pugu road, Chang'ombe, Migeyo, Rwanda, Dakawa, Mchenga, Temeke road et Mombo street.

Enfin, dans le quartier de Mombo, à environ soixante-treize mètres de la tombe, le cercueil fut pris dans la voiture et porté par douze soldats. Quarante-huit sous-officiers et des civils amenèrent le cercueil jusqu'à la tombe. L'orchestre du Tanganyika joua l'air de la marche funéraire, tandis que le transport du cercueil se déroulait avec précaution, treize coups de canon d'honneur furent tirés.

Des milliers de personnes s'étaient disposées dans le quartier de Mombo et se dirigèrent vers le cimetière pour écouter le Cheikh Inayatullah diriger la prière des funérailles. Au moment où le cercueil entrait dans la sépulture, des trompettes militaires soufflèrent des

airs funéraires militaires célèbres comme Last Post *et* Reveille. *Le président Nyerere déposa la première gerbe de fleurs, suivi de M. Karume, de M. Kenyatta, de M. Obote et M. Kawawa. Ils furent suivis du chef des ambassadeurs du pays, de l'ambassadeur d'Allemagne, du maire de Dar-es-Salaam, du chef des forces armées, du premier secrétaire du ministère du Progrès social et de la Culture nationale, Mme Titi Mohamed et bien d'autres*.

Les gens se dispersèrent après que le président Nyerere et d'autres dirigeants du pays aient quitté le cimetière pour se rendre à la présidence. L'après-midi les bureaux administratifs furent fermés et les drapeaux mis en berne. Toutes les boutiques furent closes et les gens étaient très rares dans la rue où sur les routes. Les cérémonies d'ouverture des écoles furent reportées en hommage au Cheikh Abedi ».

Rappelle-toi cette époque où feu le Cheikh Amri Abedi était jeune et devait affronter ses parents et des gens de chez lui à Ujiji qui lui reprochaient d'avoir rejoint la communauté islamique Ahmadiyya et le menaçaient de ne jamais être enterré à sa mort. La réplique qu'il leur tint fut : « Quand je mourrai, je pourrirai et quand je pourrirai je puerai, quand je puerai je vous gênerai et quand je vous gênerai vous m'enterrerez ou vous irez me jeter dans la forêt ce qui me conviendra très bien pour m'abriter ». Il acceptait que tout cela se produise pourvu qu'il ne s'écarte pas du droit chemin mais Dieu lui préparait des funérailles

d’honneur qu’aucune personne n’avait eu l’occasion de recevoir après l’Indépendance et même maintenant il n’y a aucun ministre qui a eu l’occasion d’avoir des funérailles comme celles-là au pays où assistent trois chefs d’États. Il fut enterré une semaine après son décès, mais parce que son corps était conservé avec des produits chimiques, il n’était pas du tout abimé et il brillait comme si on l’avait enduit d’huile et là les rayons du soleil se réfléchissaient sur lui au moment où on le regardait pour la dernière fois quand on venait le saluer. Lui-même eut l’occasion de composer une poésie et de dire *Ceux qui craignent le Miséricordieux sont ceux qui ont une bonne fin.*

L’INFLUENCE D’AMRI DANS LES CŒURS

Kaindu Athumani Abedi, le cadet d’Amri, fut très affecté par la mort de son grand-frère. Il continua à sa souvenir de lui toute sa vie et souvent il s’effondrait en larmes. Certaines fois où il priait, dans les jours suivant la mort de son frère, il pouvait voir Amri qui le dirigeait dans la prière et qui disparaissait soudainement après avoir terminé la prière. Alors il se mettait à pleurer bruyamment et sa femme lui demandait pourquoi. « Grand-frère a dirigé ma prière quand j’étais en train de prier et maintenant il a disparu quand j’ai terminé », répondait-il à sa femme. Quand

cette situation se reproduisit plusieurs fois, ils commencèrent à être pris de peur et finalement ils prirent la décision d'aller voir les anciens. Leur réponse fut que ce n'était pas une chose mauvaise, l'âme de ton grand-frère te pousse à poursuivre avec la pratique de la prière.

Les gens de Kigoma continuent de se souvenir d'Amri avec une immense tristesse jusqu'à présent. On dit souvent : Kigoma a perdu quelqu'un, la Tanzanie a perdu quelqu'un. Dans nombres de leurs rassemblements, ils s'en rappellent avec un enthousiasme et un amour mêlés à la profonde tristesse du cœur. Un jour, après la mort d'Amri, une personne a vu dans un rêve que des gens s'étaient réunis pour pleurer la mort d'Amri. Dans le rêve, il fut surpris car il savait qu'Amri à ce moment était déjà mort et enterré. Lorsqu'il demanda son sens après s'être réveillé, on lui dit qu'arrivera un moment où l'absence d'Amri se fera énormément ressentir, et que les gens reconnaitront avec certitude qu'ils ont perdu une créature de grande valeur.

Un jour où j'étais à la maison à Ujiji chez le vieux Akilimali Snow White[210], son épouse, Madame Akili, me dit qu'elle venait d'une veillée funéraire qui se tenait dans une maison. Tandis qu'elle était assise dans la cour avec les femmes, elle entendit les conversations des hommes de leur côté sur la route. Ils commencèrent à se désoler de la façon dont Kigoma avait été oubliée au plan du développement, de la

façon dont il était difficile aux enfants de Kigoma de pouvoir poursuivre leur éducation et d'autres problèmes nombreux. Puis ils se rappelèrent du Cheikh Amri Abedi, de la façon dont il se battait pour le progrès de Kigoma, de quelle façon le gouvernement avait autorisé la construction d'une usine de poisson pour Kigoma et que cette construction s'était faite à Mwanza après le décès d'Amri, de quelle manière il donnait de nombreuses bourses d'étude aux jeunes de Kigoma, de quelle manière certaines personnes d'Ujiji avait obtenu la gouvernance du district et beaucoup d'autres choses. Il leur fallut un long moment pour se souvenir des bonnes choses qu'il avait faites pour Kigoma et la Tanzanie dans son ensemble. Puis finalement, une personne parmi eux dit : « Mes chers amis, nous avons beaucoup parlé de cet homme, lisons-pour lui la sourate *Al-Ikhlas*[211] », et tous firent ainsi quand bien même ils savaient qu'Amri était un Musulman de confession ahmadie.

Mme Washa, la sœur d'Amri, pleura toute sa vie pour son frère à toutes les veillées funéraires où elle se rendait et elle avait un rythme spécial qu'elle employait dans ces lamentations, quand elle appelait, par son nom, son grand-frère.

Feu Hemedi Mbyana était extrêmement attiré par feu le Cheikh Amri Abedi au point où à chaque fois qu'il conversait il lui fallait citer feu Amri. Il disait qu'il n'avait jamais eu l'occasion de pleurer pour la mort

d’un homme, que même à la mort de son père il n’avait pas versé de larmes. Il se tenait dans son bureau quand sont arrivées les informations au sujet de la mort du Cheikh Amri. Il sursauta de ce que ses joues s’étaient instantanément inondées de larmes.

« C’était en 1964, raconte le Cheikh Maqbul Ahmad Zabih, au moment où le deuxième Calife du Messie (RA) m’avait envoyé en Ouganda et c’est là-bas que j’entendis les nouvelles de la mort du Cheikh Amri Abedi. Je fus extrêmement triste. À ce moment je me trouvais dans la mosquée de la communauté islamique Ahmadiyya de Kampala. Je fis la prière de la fin d’après-midi [*Alasiri* NDT] tandis que j’étais dans un état de profonde tristesse. Alors que je me trouvais dans la position de la Kada (la position du milieu de deux génuflexions) d’un coup je vis une révélation devant moi comme une image de télévision en voyant le fils du Maître Ahmad (AS), Hadhrat Mirza Bashir Ahmad (RA), qui avait disparu l’année précédente en 1963, qui portait les habits qu’il aimait, une veste et un turban, et en voyant le Cheikh Amri Abedi qui portait les vêtements spéciaux qu’il aimait porter, un tarbouche rouge, une veste et un pantalon. Hadhrat Qamarul Anbiyaa, Mirza Bashir Ahmad (RA) souhaitait la bienvenue à Amri : *Ahlan wa Sahlan wa Mahraba*[212], dans un état d’allégresse et d’amour immense. Leurs deux visages resplendissaient. Je fus très heureux après avoir vu cette révélation en reconnaissant qu’Amri se trouvait parmi les gens du Paradis ».

Le Cheikh Jamil Rahman Rafiq raconte : « Un jour, M. Chaudhrie Muhammad Sharif vit dans un rêve qu'il se tenait avec le Cheikh Amri Abedi à un endroit, et dans ce rêve il percevait que le Cheikh Amri Abedi était déjà mort, c'est pourquoi M. Sharif demanda à Amri :

-Où est-ce que t'as mis ton Seigneur ?

Le Cheikh Amri lui répondit : -Ma question se pose encore, pour l'instant j'ai été mis avec les prédicateurs ».

M. Ahmad Anwar Kohlon d'Angleterre m'a dit qu'il avait eu l'occasion de visiter la Tanzanie deux fois, et à chaque fois Sir Muhammad Zafarullah Khan lui commandait quand il serait arrivé à Dar-es-Salaam d'aller sur la tombe du Cheikh Amri Abedi et de prier à son intention pour le Cheikh Amri.

À la page 659 du livre *Tahdithe Neemat,* Sir Muhammad Zafarullah Khan a écrit au sujet du Cheikh Amri Abedi[213].

Lorsque j'étais étudiant au Pakistan, j'ai rendu visite à Sir Muhammad Zafarullah Khan dans sa maison de la ville de Lahore. Il fut très heureux de me voir et il me gâta de thé, de gâteaux et de bonnes conversations qui ne prirent pas un court moment. Il me raconta comment il communiquait avec le Cheikh Amri avant de venir en Tanzanie, de quelle manière ils se rencontrèrent en Tanzanie et la façon dont il lui remit ses chaussures tandis qu'ils sortaient tous deux de la mosquée. Il avait demandé à Amri de ne pas faire cela car cela allait à l'encontre de ses sentiments, et Amri

avait répondu en demandant ce qu'il en était alors de ses propres sentiments. Je fus très impressionné par les souvenirs qu'avait Hadhrat Zafarullah Khan, car il décrivait ses voyages et les lettres avec lesquelles il correspondait avec le Cheikh Amri en donnant la date et le jour.

Il semble que le Cheikh Amri se savait être une personne qui a été très bénite par le Créateur qui l'avait fait comme une gemme de valeur. Dans l'un de ses poèmes, le Cheikh Amri a pu dire ce qui suit.

« *Nombre de bonnes gemmes, des joyaux*[214] *de valeur,*

Sont l'œuvre du Généreux, qui a été composée dans le cœur,

Il me fit alors un bon collier, pour celui qui connaît la valeur,

C'est moi le collier de valeur, où est la bonne personne pour le porter.

C'est moi l'ornement de prestige, quand on me ferme sur le cou,

La lumière étincelle, elle t'illumine le corps,

Quand bien même tu n'as pas une belle forme, tu n'y perdras pas en splendeur,

C'est moi le collier de valeur, où est la bonne personne pour le porter.

Je suis un collier surprenant, mon ascendance est chez les génies

Quand il me revêt l'être cher, je lui reste alors dans le cœur,

Pour lui que je ne ressente point de gêne, lorsque je suis fermé autour de son cou,

C'est moi le collier de valeur, où est la bonne personne pour le porter.

Le beau collier je suis avec, qu'il diminue ma valeur,

Alors je m'en vais de lui, je reviens chez les génies

Il perd sa splendeur, car il ne m'a plus autour du cou

C'est moi le collier de valeur, où est la bonne personne pour le porter ».

Même un Compagnon célèbre du Messie Promis (AS), Sir Muhammad Zafarullah Khan, confirma cette situation quand il fit l'éloge du Cheikh Amri Abedi dans une strophe d'un poème en persan dont la traduction est la suivante : « *Bien que le ciel ait apporté de nombreuses sortes de personnes qui craignent Dieu, peu de femmes ont donné naissance à une perle parfaite comme celle-ci*[215] ».

Dans un poème mélancolique, feu le Cheikh Amri Abedi écrit :

« *Le monde a de l'amertume, de l'oppression et nombre d'humiliations*

Il n'y a pas de justice mes compagnons, que vous ne faisiez pas face à la brusquerie

Moi je m'en retourne en Dieu, Celui Qui détient la justice est le Seigneur

Heureux que je revienne dans le Seigneur, que je reçoive ma justice.

De quoi est ce monde, de carcasses d'ânes

Moi qui suis à Toi je m'apaise, je tresse mon propre linceul

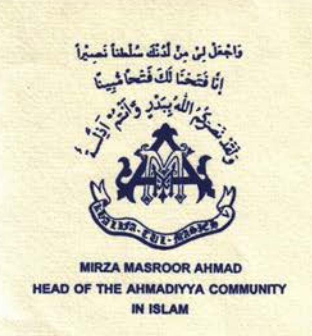
Le voyage approche, dans l'Au-delà bientôt j'irai

Une tromperie enfant de chez nous, une tromperie, c'est cela l'état du monde »

ANNEXES

***

LETTRES DU KHALIFATUL MASIH V ET DE FATIMAH HANEEF MAHMUD





Baitul Fazl, London
26th August 2014-K

Dear Bakri Abedi Sahib,

السلام عليكم و رحمة الله و بركاته

I have received your letter requesting to write an introductory passage for the second edition of the book 'A Diamond of Africa'.
Your dear father Mohtaram Sheikh Amri Abedi Sahib was a personage of Jamaat who went to Rabwah with the intention of gaining religious knowledge. Later on he also sought worldly knowledge under the auspice of Hadhrat Musleh Maud (ra) and returned home to serve his people and country.
As I have already mentioned in my Friday sermon about Abdul Wahab Adam Sahib that once he went to see Hadhrat Maulana Rajiki Sahib (ra) with Sheikh Amri Abedi Sahib to ask for his prayers. Maulana Rajiki Sahib raised his hands for prayer and asked them to join in prayer. After finishing with it Maulana Rajiki Sahib told them that while praying he saw the Promised Messiah (as) in a vision with his blessed hand on the heads of both the students. He interpreted this to mean that they will be successful with the blessings of the Promised Messiah (as).
He proved this vision true with this blessing from the Promised Messiah (as) when he returned to his country where he always served Jamaat till his last breath despite of attaining worldly recognition.
May Allah the Almighty enable his children to follow him and keep his qualities thriving for long. May He continue to grant the land of Africa and Jamaat Ahmadiyya with bright and shining stars like Sheikh Amri Abedi Sahib. Ameen.
والسلام

Yours Sincerely,

MIRZA MASROOR AHMAD
Khalifatul Masih V

cc PS Office, London

Lettre du Khalifatul Masih V au sujet de la version[216] en anglais :
A Diamond of Africa

Bismillah-ir-Rahman-ir-Rahim

May 10, 2004

My dear Brother:

Assalamo alaikum wa Rahmatullahe wa barakatohu.

Please find enclosed your thesis, which I have had the great privilege to attempt to edit. Please also accept my sincere and deep apologies that I have been unable to complete it, due to increasingly poor health, especially poor vision and concentration due to a recent minor stroke.

Let me say that your thesis is profoundly beautiful. The story of your father's life is immensely heart-warming and spiritual. He indeed was a saint; devoting his entire life to his Master (Allah), and dedicating all of his activities to the service of Islam and Ahmadiyyat. What he was able to accomplish was nothing short of a marvel. Your country must be intensely grateful to him for the vast legacy which he left for mankind, and the great inspiration he provided for his future generations there.

I pray that you can quickly find someone to complete the editing so that this can be published. It must be published so that many others can be inspired by his story.

May Allah bless you, and all connected with this endeavor, and keep you forever in His Care.

Again, Jazakallah for this wonderful opportunity.

Sincerely,
Your sister in Islam,

Fatimah Haneef Mahmud
Queens, New York Jamaat

Commentaire de Fatimah Haneef Mahmud sur la thèse du Cheikh Bakri Abedi

LE DISCOURS DE 1961 : RACE ET NATIONALITE AU TANGANYIKA

L'original de ce discours en anglais est tiré du rôle du conseil législatif (parlement) du Tanganyika. Nous reproduisons intégralement le discours historique du Cheikh Kaluta Amri Abedi qui contribua à poser les fondements de la politique de l'acquisition de la nationalité du Tanganyika indépendant [NDT].

"Mr. Speaker, Sir, before I proceed to put forward my views before this Honorable House, I would wish to state that I am not going to permit any interruptions, whether those interruptions come from the Government or from the Honorable Members of the Assembly, and by so saying, the Honorable Members will take their seats calmly and patiently and listen to what I have to say.

Mr. Speaker, Sir, I must be straightforward. I support the White Paper. I support the White Paper because the principles it enunciates are the only true principles and civilized principles-principles for which all of us have been fighting up to the time we have come to this stage when we are going to develop a new identity in world affairs.

It is my intention, Mr. Speaker, Sir, to dwell upon some points raised by some Honorable Members so that I may attempt to put before the judgment of the Honorable Members who, I know perfectly well, are

very much concerned about the affairs of this country and have the good of this country at heart. I must also congratulate, Mr. Speaker, Sir, the Honorable Members who have spoken against the White Paper.

They have shown to us that they have free democratic minds to speak what they have to speak and to tell their minds before this great Assembly of this country. Nevertheless, they believe as we believe that what they said could not be considered to be conclusive when we have other Members of this Assembly who are going to put forward their views and, as people who are used to justice, will have to weigh their own views and the views passed by other Members and, afterwards, take a decision after having weighed the pros and cons of the whole affair.

Mr. Speaker, one of the schools of thought holding in the Assembly now is about the time of duration during which those who are to renounce their other citizenship in favor of Tanganyika citizenship have so to do. Some people think that the period of two years is quite long. They think that the immigrant races should not be given that much time as they are supposed to face all that is going to happen in this country for good or for bad, so long as they believe themselves to be peoples of this country.

The other school of thought says, no, rather these friends had better be given five years so that we can examine them and then come to a conclusion as to whether they are desirable citizens or undesirable

citizens. In case they are found to be undesirable citizens, they should be repatriated to their own land that is to say, their land of origin or the land which is the origin of their races.

Now, if l were to treat the second school of thought first, I must be surprised that that should be the way to find out whether someone is loyal to Tanganyika or not. The arguments that have been advanced – and advanced very vehemently – were that these people had been expressing their loyalty to the former Government. How could they change their attitude of mind overnight?

The Honorable Members do realize that they stated when they came into this House that they were going to be loyal to the British Crown. Everybody had to take a Book here to swear that or to affirm that "I am going to be loyal to the Crown." Now, I wonder how many years we should give these Members to shake themselves of this loyalty, which they took upon themselves by an oath. Perhaps they will ask us to go to the people for a referendum, whether they should come again here and be told to wait for five or six years to be weighed by their constituents in order to prove themselves loyal citizens of Tanganyika so that they can represent them in this Honorable Assembly.

How, after all, are you going to be sure that somebody is loyal after five years? Loyalty is a condition of the mind. You may be loyal now; you may change your mind tomorrow, and that happens. We have experience

of such things taking place. We have in the world people taken to court for high treason for proving themselves not loyal to their Governments. Well, those people, in actual fact, belong to those Governments.

Again when you consider the question of loyalty, is it only the European or the Asian who is concerned, or is it going to be said to us, in all seriousness, that some Africans will not prove disloyal to this country after some time? I should like somebody to stand up, after some time, and say, "Every African will prove loyal to this country simply because he is black."

Well, if you are going to accept that as a principle, I should ask you to go to the Congo, which is a free country, and let us see whether they also accept the principle that being black is a sign of loyalty to Africa. Let them go to Ghana and see if they will just step across the border with their black skins as a passport to show that they are loyal sons of Africa.

Go to Nigeria; go to Egypt and try to prove yourself a loyal person through your color. If you cannot do that, if Egypt cannot accept you as a loyal son of Africa because of your color; if the Congo cannot accept you as a loyal son of Africa because of your color; if Ruanda-Urundi cannot accept you and if all the·African States cannot accept you because of your color, do you really mean to tell us that, in all seriousness, in Tanganyika color is going to be a passport of loyalty? That I cannot accept.

Mr. Speaker, Sir, I think the argument is wrong. The argument is wrong, Mr. Speaker, Sir. I know for certain that all of us here have been struggling for independence in this country. We had groups of people who were opposing the independence of this country. They were even saying that it is better to be ruled by an Englishman here than to have one son of this soil ruling upon us.

Who, among the Honorable Members, does not know that and who are the people who were saying so? In actual fact, most of the difficulties we are having in Africa now are due to the fact that some of the black fellows sided with imperialists against their own folks – and that is the loyalty of the African! [Providing citizenship] because of his color, now that principle, Mr. Speaker, Sir, is absolutely untenable. We cannot have it. America has been brought here as an example. I understand when Patrice Lumumba was killed in the Congo, Negroes in America made a great deal of fuss in the United Nations. They had processions in Harlem and slogans were shouted against imperialism. These sons of Africa in America, in spite of the fact that they had been there for quite a long time, do just as all human beings realize what should be done for justice, and they can feel for this country. The Asians, too, can feel for people at home. The Europeans, too, can feel for people at home. But the fact that the American Negroes do feel for the miseries of the African at home does not rob the American Negro of his citizenship right in America.

Here, in this country, Sir, whenever we hear of the treatment accorded to the Negroes of America, we will stand up and shout: "Down with America!" And why do we say so? We say so because we feel one section of Americans is doing what is wrong to the other section of Americans simply because of color. We cannot be told to accept this principle here. If it is bad in America, it will be bad in Africa. It will be bad everywhere in the world. We are, Mr. Speaker, Sir, pledged to stand by truth and we are pledged to perish in the task.

Colonialism has brought into this country many ills. There is parity in the economic situation facing different citizens in this country. The disparities are due to political wrongs. You can liken imperialism to madness. When a person has become a lunatic he bedevils everybody on the street with a club or with a spear and everybody runs amok from him and then contrives to take him under control. They put him in.

We cannot accept what has been preached to this Honorable Assembly that because an Indian is an Indian here, because a European is a European here and because a Japanese is a Japanese here, just for that reason, they should be considered as second-rate citizens. We cannot have it. We know that this kind of discrimination has been bad when it has been accorded us, it will still be bad when it is accorded them. Two blacks do not make a white, and we must be sensible to understand that.

We know very well we had here in Tanganyika Asians and Europeans who sided with T.A.N.U. when some of the indigenous people of this country were opposing T.A.N.U., and some of them are even opposing T.A.N.U. today. When people were being sent by colonial forces to the United Nations to decry T.A.N.U., the Asian Association sent a telegram to the United Nations saying that the man who was going there did not have in his possession a mandate from the Asian community of Tanganyika. Those people risked everything in order to support our cause. The British would have repatriated them. They would have ruined their business and trade, but they stood firm to assist us while some of our own kith and kin were plotting not only in favor of imperialism in this country but even against the lives of some of the Honorable Members here, and you know that very well.

Was it a crime, after all, for those people, that they should be considered second-rate citizens? Is it because they have more wealth than we have? It is absolute jealousy. We know for certain that the creation of the wealth of these people might be due to the fact that we were ourselves ignorant of economic factors and would not be able to run a store. That does not mean that we cannot run a store afterwards. The Government that was ruling the country had arranged things in such a way.

We know for certain many of our people are now merchants because of their association with the

Asians. There are now shoemakers and carpenters because of this association with the Asians. There are now Members of this Parliament because of their association with the English. I am a Member, too, because of this association.

As I said before what we dislike is not the European or the Asian. We do not dislike the European or the Asian. We dislike the system, which we have abolished now, and we know very well we are going to run our economic system on such a basis as is going to benefit all the people of this country without discrimination.

Those who have been left behind will be helped to come up by this Government, and therefore why should we worry?

I remember the time when we said that there should be fifty open seats in this Assembly. We have some very intelligent politicians of their own making who said that the Africans have not been given a seat, and when they saw that after all Africans came into this House they said the members only were enjoying the rule of this country. It is strange that 9 million people should be worried about 57,000 Asians being accorded the status of citizenship. Some of these gentlemen stand up and say they will continue in power because of these 57,000 Asians and about 3,000 Europeans.

This, in other words, shows that those Honorable Members are suffering from an acute sense of inferiority.

I cannot believe personally that, after the Government making this citizenship law, a few Asians and Europeans will dominate, and that it will be another kind of colonialism. They do not have political power in their hands, and they simply cannot do that when the Government is reforming the economic ills of this country. Is it not a pity that we think we are inferior?

Let us speak the truth now. Those who have been claiming here that members of the Conservative Party say that the African is illiterate and therefore a fool, when the Conservatives read reports from this Assembly and see that an African is worried about 57,000 people in his country dominating him, they will just laugh and say, "Did we not say?"

One Honorable Member stood up here and said:

'If somebody came from the moon into this Assembly, he would be surprised because he would not be able to distinguish who are the strangers here and who are the hosts or the owners.' That again is narrow mindedness.

People in the other planet consider the people on earth as one unit. They don't know that there is a Tanganyika here [laughter] or there is a Kenya there or there is a Uganda there. They know there is earth and on earth there are human beings living [laughter] and in actual fact if a man from the moon came here he would be surprised to see what is wrong with these earthly people: They hate each other because they have got different colors.

This is what will surprise the people from the moon. They will not be surprised if they don't know who are the original inhabitants of Tanganyika and who are not. They would not be surprised, no, no!

Another Honorable Member suggested that we better go for a referendum. That is ridiculous. He has been sent into this Assembly to convey the views of the people and to discuss with other Members and to decide by voting. Why did the people send you here? The people recognized the authority of this Assembly. The people do expect us to sit down, think, discuss, debate, and come to a decision, and the people have every confidence in this House.

Whatever is decided in this House will be decided by the people and will bear upon them. Someone stood up here and said, "Well, why not go and ask the chiefs about this? [Laughter.] He knows these chiefs cast their votes in his favor. He himself is so much confused that he cannot decide himself. He thinks that because he is so confused we should go to the chiefs. I should inform this Honorable Member that the chiefs of Tanganyika are fighters for the freedom and for the dignity of this Assembly. [Applause.] The Chiefs' Council the Honorable Member was making reference to was a colonial Council. It was formed through the initiative of colonial factors, which were for the division of the people, and chiefs themselves realized that.

When we submitted a memorandum to the United Nations – a memorandum that brought this House into existence – we made reference to this Council, and the Chiefs' Convention at Tabora gave their considered opinion that the memorandum prepared by T.A.N.U. was wholeheartedly supported by them. It is these members who are themselves confused and who have had no political life in this country, having been busy in trade union affairs and knowing no politics whatsoever, who stand up here and say, "Why don't we ask the chiefs about this?" [Applause.]

I am surprised Mr. Speaker, Sir, of what they think. Do they think that the chiefs are fools? Do they think that our chiefs do not understand the authority of this Assembly? These people, by so saying, are trying to give a bad name to the Honorable name already won by the chiefs of this country. The chiefs of the country have been working side by side with everybody in this country and with the result of this concerted action this Assembly has been established. [Applause.]

Now, Mr. Speaker, Sir, this is interesting. I am convinced in my own mind that this White Paper is a human White Paper. We are not prepared to commit the mistakes others have committed. The British knew how to boast. They would change even the mode of walking in order to show power and what is the end of it.

Where are the Romans? They had a big empire. Where are the Moghuls? They had a big empire. Where are

the Arabs? They had a big empire. They boasted; they got intoxicated; they became bigheaded and they thought they could dictate upon the world by principles which are devilish and diabolical with the result that they went down to destruction, and now where are they?

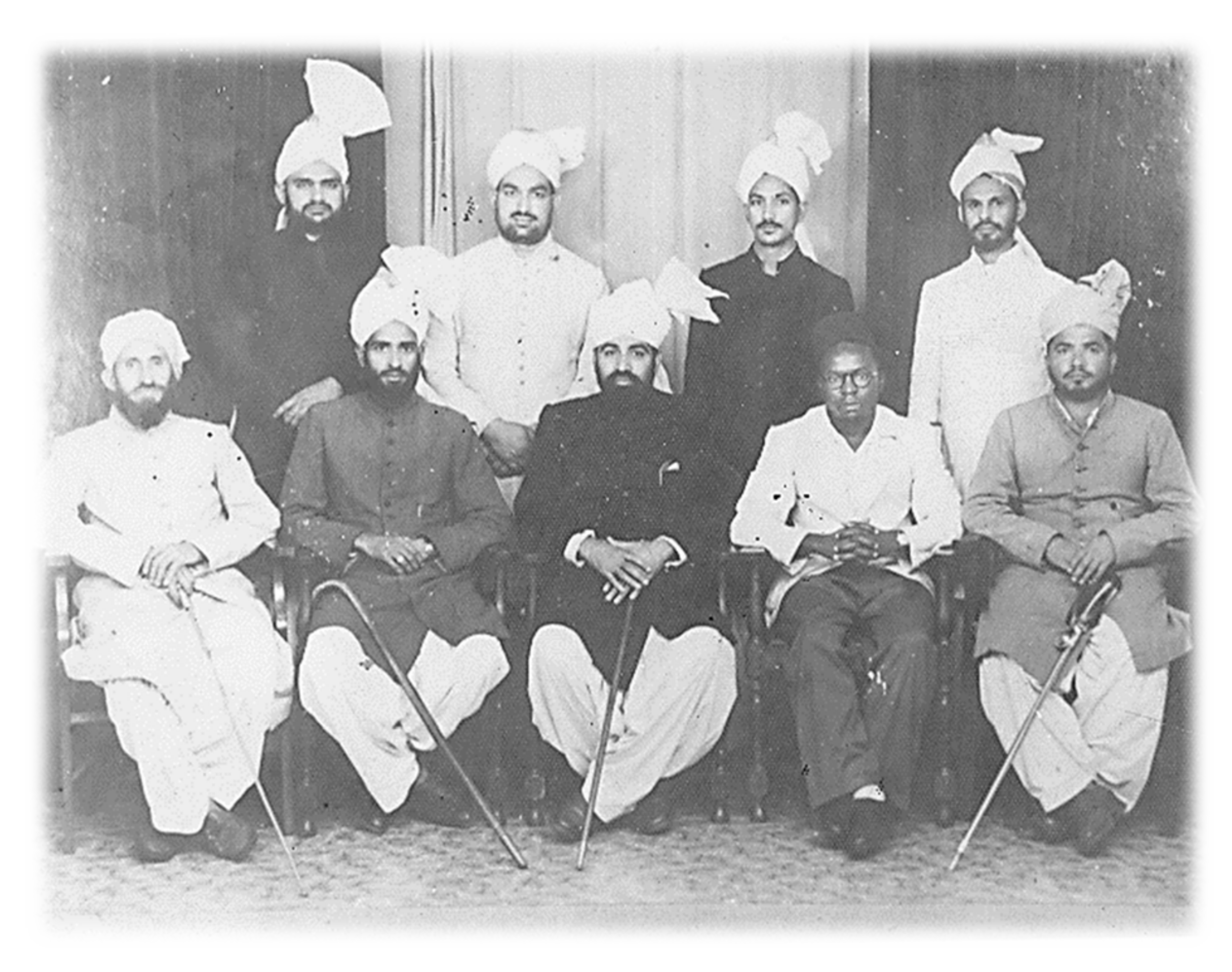
We are just starting. We must not behave ourselves in such a silly and stupid way. That is madness. We are not going to have it. We have pledged ourselves, Mr. Speaker, Sir, to stand by truth and we are prepared to perish even if the whole world goes against us. We know truth will one day prevail [applause] and justice will have to be established. We cannot go backwards, nor are we going to listen to a few ill-informed conceited people who want to mislead and to destroy the name of this Assembly, which has already won fame in the whole world. We cannot have it.

With these few remarks, Sir, I beg to support the White Paper. [Applause.]”

PHOTOGRAPHIES



Le Cheikh Kaluta Amri Abedi



Le Cheikh Mubarak Ahmad (au centre) avec le Ckeikh K. Amri Abedi (à sa gauche) et d'autres prédicateurs de l'Ahmadiyya



Le Cheikh Amri Abedi (au centre) et le Cheikh Abdul Wahab du Ghana, derrière eux le Cheikh Kambaulaya. Rabwah, Pakistan, période des études islamiques



Amri (3ème devant en partant de la droite) devant le deuxième Calife (RA) à Rabwah, Pakistan



Le *mwalimu* Julius K. Nyerere à la mosquée de l'Ahmadiyya de Dar-es-Salaam



Le Cheikh Amri (2ème à gauche) dans une manifestation à Tunis en faveur de l'indépendance totale de l'Afrique (1960)



Le Cheikh Kaluta Amri Abedi dans son uniforme de maire de Dar-es-Salaam



Le Cheikh Amri prononce un discours durant les fêtes de l'Indépendance devant le Duc d'Edimbourg (1961)



Le Cheikh Amri Abedi (2ème en partant de la gauche) et Julius K. Nyerere (3ème en partant de la gauche)



Arrivée de la dépouille du Cheikh Amri Abedi par un vol spécial de l'armée de l'air de la République Fédérale d'Allemagne



Funérailles du Cheikh Kaluta Amri Abedi, Dar-es-Salaam



Funérailles du Cheikh Kaluta Amri Abedi, Dar-es-Salaam

NOTES

[1] Littéralement, « *aliyekuwa akiona ndoto za kweli*, qui voyait des rêves vrais ».
[2] Un *diwani* est traditionnellement un ouvrage où un poète rassemble et sélectionne ses meilleures compositions comme un chef d'œuvre à destination du public. Dans ce livre paru pour la première fois en 1953 sous le titre *Sheria za kutunga mashairi na Diwani ya Amri*, soit « Lois de la composition poétique et Diwani d'Amri », Kaluta Amri Abedi écrit le premier traité de métrique de la poésie d'expression swahilie puis offre au lecteur son *diwani* ou anthologie poétique.
[3] Le *District Commissionner* (DC) était l'équivalent du commandant de cercle du maillage colonial français ou du préfet de département en France.
[4] Je ne traduis pas le terme *Wazungu* par l'expression « les Blancs » qui correspondrait à *watu weupe* « les personnes blanches » ou *watu wenye ngozi nyeupe* « les personnes à la peau blanche » en kiswahili. Ne souhaitant pas introduire une dimension raciale qui est absente du niveau linguistique original, je traduis, faute de mieux, par des mots vecteurs de notions géographiques : comme « les Occidentaux » ou ailleurs dans le texte par « les Européens ». Mais ce mot *Wazungu* ne signifie littéralement ni « Blancs », ni « Occidentaux », ni « Européens ». L'étymologie de *Wazungu* indiquerait, au moins à titre heuristique, qu'il y a un rapport avec les notions de « tourner », « d'aller et venir », « faire le tour ». Comme dans le verbe swahili contemporain *kuzunguka* « faire le tour ». Dans cette optique, les *Wazungu* seraient des « personnes en mouvement », venues d'ailleurs, qui vont et viennent, explorent, parfois se perdent.
[5] La prière *Tahajjud* est une prière du milieu de la nuit, volontaire, surérogatoire et dont le moment se situe entre celui de la cinquième et dernière prière obligatoire *Isha*, la fin du jour et la première prière obligatoire, *Fajr*, la prière de l'aube.

[6] Le terme swahili *Miraji* qui est utilisé ici est parfaitement décrit dans le *dictionnaire swahili-français* du R.P. Charles Sacleux : « 27[ème] ou 28[ème] jour du mois *Radyab* ; jour de fête pour les Musulmans, qui célèbrent la nuit (*usiku wa m.*) dans laquelle Mahomet est censé avoir fait le voyage sur le cheval *Buraki* à travers les cieux, de la Mecque à Jérusalem et de là jusqu'au trône de Dieu. Ar. *mi'radj* ascension » (SACLEUX, C., 1939. *Dictionnaire swahili-français* : 555).

[7] *Alhamdulillah* est une expression commune en arabe qui peut se traduire par « grâce à Dieu ». Elle est écrite en arabe avec des caractères latins dans le livre. Si la langue swahilie a beaucoup emprunté à l'arabe, le traducteur de ces lignes n'a accès à l'arabe autrement que par l'intermédiaire du kiswahili. Je m'en remets donc aux sources quand il s'agit des autres langues qui émaillent le livre du Cheikh Bakri Abedi Kaluta, son riche univers islamique nous renvoyant à l'arabe et à l'urdu.

[8] L'auteur utilise la version swahilisée *Khatamannabiyyina* de l'arabe, خاتم النبيين *khātam an-nabīyīn,* qui signifie le « Sceau des Prophètes ». C'est un des titres du Prophète Muhammad qui indique qu'il marque l'achèvement et la complétude de la révélation de la loi divine aux hommes. Chez les Ahmadis, ceci n'implique pas cependant que la série des Prophètes s'arrête à Muhammad mais les Prophètes promis après lui n'ajouteront pas à la perfection que ce-dernier a apportée.
(http://www.alislam.org/holyprophet/Seal-of-Prophets-Vol-1.pdf, consulté le 5 octobre 2014. C'est un site officiel de l'Ahmadiyya.)

[9] *Utenzi* est le nom d'un mètre particulier dans la versification classique swahilie. Le terme swahili *hidaya*, aussi orthographié *hedaya,* désigne un don, une chose rare ou précieuse (SACLEUX, C., 1939. *Dictionnaire swahili-français* : 139). *Utenzi wa Hidaya* est le « poème du don ».

[10] Le texte original est *hapenda* qui est une forme contractée de *nikapenda* « et j'ai aimé ». C'est une forme non-standard, venue de Zanzibar, dont la diffusion est préservée par le corpus poétique classique *Cf* STEERE, Edward. *A handbook of the Swahili language as spoken in Zanzibar.*

(https://archive.org/stream/handbookofswahil00stee/handbookofswahil00stee_djvu.txt, consulté le 3 octobre 2014)

[11] Le texte original est *Jalia* « le Sublime » qui est l'un des 99 attributs de Dieu suivant certains auteurs dans la littérature islamique.

[12] Le texte original est *haabudu* qui se comprend ici comme *nikaabudu* « et j'adorai ». Le lecteur qui consultera la version originale du texte retrouvera d'autres occurrences de la forme verbale *ha+racine verbale+a* dans ce poème. Je ne détaille pas plus ce procédé devenu évident.

[13] C'est une suite de trois façons de nommer Dieu dans ce vers octosyllabique « *Jalilu Mola Azizi »* : *Jalilu* « le Glorieux » est l'un des 99 attributs de Dieu, *Mola* signifie « le Seigneur » et enfin *Azizi* « le Précieux » est à nouveau l'un des 99 attributs de Dieu.

[14] Le terme original en kiswahili est *Makadiani.* Le terme Qadianis, c'est ma francisation qui rend la lettre 'Q' ق de l'arabe qui est absente du système orthographique officiel en caractères latins swahili, est utilisé de manière péjorative par les courants antiahmadiyya pour désigner les Ahmadis. Il se base sur le nom d'un lieu, Qadian, situé à l'extrême Nord du Pendjab de l'Inde, base historique de l'Ahmadiyya.

[15] Il va y avoir retournement de situation et l'auteur opère une focalisation à l'intérieur de l'espace de l'action. Pour ce faire, il utilise un double pronom anaphorique, *humo humo* « ici ici à l'intérieur » de la classe 18 (espace à l'intérieur de), suivi du nom en classe 9 *ndani* qui signifie également à « l'intérieur ». L'attention du lecteur swahilophone est attirée dans un espace intérieur qui sera le lieu de la vengeance divine *(*sw. *Kudra,* nom cl. 9) annoncée auparavant. Le français ne dispose pas de ces constructions loco-centriques qui sont, en l'état, intraduisibles. Bien que celle-ci produise un bel effet, une représentation mentale, quasi-cinématographique et très appropriée à la scène d'action qui commence.

[16] En anglais dans le texte

[17] Le texte original est *Mkuu wa Mkoa*. C'est l'appellation, encore en vigueur en Tanzanie, qui traduit la position hiérarchique du *Provincial Commissioner* ou PC de l'administration coloniale

britannique de l'époque pour le même échelon du découpage territorial, c'est à dire la province ou région. C'est le supérieur hiérarchique direct du *District Commissioner* ou DC. L'épisode des émeutes liées à la construction de la première mosquée de l'Ahmadiyya a alerté l'ensemble de la structure hiérarchique de l'administration coloniale de l'époque suivant l'auteur.

[18] La circonscription (*jimbo*) ou province (*mkoa*) administrative de Tabora comportait plusieurs districts (*wilaya*) dont celui de Tabora-ville. Un district/*wilaya* est analogue à un département du système administratif français. La résidence du préfet de la province se situait dans la ville de Tabora, alors centre administratif de cette région du Nord-Ouest du Tanganyika dans les années 1940.

[19] J'écris la formule en version arabe translittérée (Source : https://www.alislam.org/library/links/00000016.html, consultée le 26 octobre 2014). La version swahilisée du texte est quasiment la même : *Alhamdulilahi*, mais il faut la prononcer en connaissant l'arabe pour que le décompte attendu de 8 syllabes soit présent dans cet hémistiche. Cette phrase appartient évidemment au domaine religieux, on la retrouve dans la prière *Al-Fatiha*. Elle signifie « Louange à Allah » (même source). De nombreux termes des prières musulmanes se retrouvent de manière générale dans la poésie d'expression swahilie classique et néo-classique en vers, indépendamment des croyances ou des confessions des auteurs. Ces locutions permettent de respecter la métrique.

[20] C'est l'un des 99 attributs de Dieu que le poème donne dans sa version swahilisée « *Latifu* » de l'arabe *Al-Latif*.

[21] C'est l'un des 99 attributs de Dieu, en kiswahili : *Rahmani* « le plus Grâcieux ».

[22] *Mambo leo* « les nouvelles du jour » était un journal gouvernemental publié en kiswahili à destination des Africains sous le contrôle strict du département colonial de l'information. Il ouvrit largement ses colonnes à la poésie classique (ou néo-classique) d'expression swahilie. À la fin des années 1950, le futur père de la nation tanzanienne, Julius Kambarage Nyerere appelait au boycott de ce journal.

[23] C'est à dire les ennemis.

[24] *Halbadari* est le nom d'une prière spéciale qui nuit gravement à ceux à qui on la récite et qui ont commis le mal au sens religieux du terme. La notion « d'ordalie » est proche en ce qu'elle se fonde comme elle sur un jugement de Dieu. De deux parties en conflit, Dieu va départager et anéantir celle qui est mauvaise (communication personnelle de l'auteur).
[25] « *Sub-Postmaster* », en anglais dans le texte original.
[26] Le mot dans le texte original est *walii,* soit un « *Saint, chez les Musulmans* » (SACLEUX, C., 1939. *Dictionnaire swahili-français* : 1014).
[27] Le *Fiqh* est la première jurisprudence islamique. (http://www.alislam.org/library/books/mna/chapter_5.html, consulté le 21 mars 2016)
[28] Le mot dans le texte original est *taawili.* Le *Tafsir*, *tafsiri* en kiswahili, et le *Taawil*, *taawili,* sont deux notions de base de l'exégèse coranique. Elles désignent toutes les deux le fait d'interpréter le Coran. Des auteurs les considèrent comme des synonymes tandis que d'autres y voient une fine différence sémantique : le *Taawil* serait une interprétation plus sujette à discussion et à la multiplicité des avis que le *Tafsir*. De cette manière, nous pourrions traduire *tafsiri* par « commentaire » et *taawili* par « interprétation » tout en gardant bien à l'esprit qu'il s'agit de mots du vocabulaire religieux à la base. (https://www.academia.edu/3576730/The_Quranic_Exegesis_in_Modern_World, Syed Aqeel Iqbal, consulté le 21 mars 2016)
[29] La *Sadr Lajna* est la présidente au niveau national de l'association des femmes ahmadies de quinze ans et plus. Cette association porte le nom de *Lajna Imaillah.* On retrouve ces organisations dans les 148 pays (2014) où est implantée la communauté islamique Ahmadiyya. (http://www.alislam.org/books/pathwaytoparadise/LAJ-chp7.htm, consulté le 26 novembre 2014)
[30] En arabe romanisé dans le texte, *Khalifatul Masih* ou « le Calife du Messie » (communication personnelle d'Asif Arif).
[31] Le *Majlis Aamila* est le corps exécutif ou Gouvernement de la communauté islamique Ahmadiyya qui en dirige les activités à un niveau national. Il est présidé par un Émir qui est le représentant du

Hadhrat Khalifatul Masih dans chacun des 148 pays (2014) où se trouve la communauté (*Jaamat*). À l'époque du Cheikh Kaluta Amri Abedi, c'est le Cheikh Mubarak Ahmad qui est l'Émir pour l'Afrique de l'Est. Le Gouvernement à l'échelon national de l'Ahmadiyya est subdivisé en départements – Finance : *Maal,* Éducation morale et religieuse : *Talim-o-tarbiyyat*, Prédication : *Tabligh*, Services sociaux : *Khidmate-Khalq*, Propriétés : *Jaidad*, Affaires matrimoniales : *Rishta-nata*, Relations publiques : *Ta'allaqaate-aama*, Recensement : *Tajneed*, Testaments : *Wasaya* et Département du secrétaire général – qui sont chacun dirigés par des secrétaires nationaux. (http://www.alislam.org/books/pathwaytoparadise/LAJ-chp7.htm, , consulté le 26 novembre 2014)

[32] Le texte original écrit : « *digrii ya Shahid* » c'est à dire le « diplôme de *Shahid* ». Ce-dernier permet à ses détenteurs de devenir des missionnaires officiels de la communauté islamique Ahmadiyya et des ambassadeurs du *Khalifatul Masih* « le Calife du Messie ». En kiswahili, le mot *shahidi*, d'étymologie arabe, signifie par ailleurs « témoin » ou « martyr ». (https://www.alislam.org/egazette/press-release/second-convocation-ceremony-of-jamia-ahmadiyya-uk-takes-place/, consulté le 26 novembre 2014)

[33] Le titre du journal swahilophone de la communauté islamique Ahmadiyya est donné en kiswahili dans le texte, soit *Mapenzi ya Mungu « L'Amour de Dieu ».* Le journal, qui parait toujours à l'heure actuelle, présente aussi un titre écrit en arabe, de sens proche, *Hub'Allah*.

[34] L'expression en kiswahili est *sala ya nafali. Sala* désigne la « prière », *nafali* est un mot rare du vocabulaire religieux qui se décrit ainsi dans *Salat : « Waislamu wanasali, zaidi ya Sala za Faradhi na Sunna, Sala za hiari vilevile. Sala hizo za hiari zinaitwa Sala za Nawafil ama Sala za Nafali »* (source : https://www.alislam.org/swahili/Salat.pdf, consulté le 26 novembre 2014, p. 52). « Les Musulmans prient, en plus des Prières Obligatoires et de la Tradition, des Prières volontaires pareillement. Ces Prières librement consenties s'appellent *Sala za Nawafil ou Sala za Nafali* ». Le mot swahili *hiari* « choix, gré, bon plaisir »

(SACLEUX, C., 1939. Dictionnaire swahili-français : 140) est donné comme synonyme de l'arabe *nafali*, pl. *nawafil* que la terminologie religieuse française traduit habituellement par « surérogatoire ». Le livre *Salat* détaille ensuite à la même page les modalités pratiques de ces prières, dont celle des « deux inclinations » ou *rakaa mbili.*

[35] Le mot original est le terme en arabe *Taqwa*, c'est à dire la droiture dans sa définition religieuse : "What is *Taqwa*? Its summarised definition as gleaned from the Holy Qur'an is to give precedence to the pleasure of God over everything else, to consider God as One and Incomparable and the Source of all powers, to pay God's rights and in order to seek His pleasure, to also pay the rights of His creation".
(www.alislam.org/archives/sermons/.../FSP20130503-EN.ppt, consulté le 12 décembre 2014)

[36] Le titre de l'ouvrage « *Mukaashifaat* » signifie « la révélation » en arabe.

[37] C'est à dire la communauté. Le texte reproduit dans le livre est donné en arabe romanisé.

[38] Le nom de ces poissons d'eau douce dans le texte original est *migebuka*. Le nom savant de cette espèce est *Luciolates stappersii*. Le nom swahili n'est pas enregistré dans les dictionnaires de *kiswahili* bilingues usuels contrairement aux *dagaa,* autre espèce de petits poissons du lac Tanganyika, dont le nom savant est *Stolothrissa tanganicae.* Ni les *migebuka,* ni les *dagaa* ne disposent de noms couramment acceptés dans d'autres langues que le *kiswahili.* L'on parle parfois de manière impropre de « sardines » pour les *dagaa.*
(source des noms taxinomiques, consultée le 17 janvier 2015 : http://www.fao.org/docrep/005/t0606b/T0606B10.htm)

[39] Le titre dans le texte est en anglais : *Message of Ahmadiyyat.*

[40] Le titre original est *Uongofu wa tafsiri ya Kurani Tukufu. Husuda ya Sheikh Abdullah Saleh, Upinzani umejibiwa* « Correction du commentaire du Saint-Coran. Inimitié du Cheikh Abdullah Saleh, Réponse à l'opposition ». Ce qui renvoie au contexte d'hostilité théologique de la part de savants de la communauté islamique dite orthodoxe que rencontre l'Ahmadiyya depuis son implantation dans

les années 1930 en Afrique de l'Est (*Cf.* DJARIDA : *Encyclopédie de l'Islam* – section VIII. Afrique orientale). Le livre entend y apporter, quant à lui, une réfutation magistrale par des arguments théologiques. Il a connu des republications (la quatrième en 2010) et est disponible en ligne sur l'un des sites de l'Ahmadiyya. (https://www.alislam.org/swahili/Uongofu-wa-Tafsiri.pdf, consulté le 17/01/2015).

41 Le verbe *kunyonga* signifie « pendre ». La réduplication de ce thème dans le surnom *nyonganyonga* prend une valeur fréquentative et/ou intensive. L'homme en question est le bourreau qui exécute la peine capitale à l'égard des condamnés à mort.

42 Avec ces deux mots, l'un swahili, *kafiri* « mécréant » et l'autre arabe, *Dajjal* « Antéchrist », le Cheikh Biasi exclut très clairement le Cheikh Kaluta Amri Abedi de la communauté islamique suivant une terminologie religieuse. L'Ahmadi est considéré comme un hérétique.

43 Le nom *jando* dans le texte original (avec un suffixe locatif *ni*) désigne les rites d'initiations. Ils varient d'un groupe ethnique à l'autre. Un exemple en est la circoncision d'une classe d'âge à un moment précis et suivant des procédures spécifiques.

44 Le mot original *ushupavu* a un double-sens : il signifie « dureté, fermeté » mais aussi « dogmatisme ». Le poète va réemployer le même mot, mais avec ce deuxième sens, par la suite. La figure de style est habile, bien adaptée au contexte qui est à la base celui d'une querelle religieuse entre deux Cheikhs musulmans de rites différents. Nous pouvons vérifier ici que Kaluta Amri Abedi est un maître du kiswahili et de la poésie.

45 L'auteur utilise un diminutif non standard de la classe KA- sur le nominal *kabweha* et l'accord sur le verbe *kafanya*. Cette classe porte le numéro 12 dans le *bantu* commun et se retrouve fréquemment dans des écrits littéraires en kiswahili, chez les auteurs du Continent.

46 Le mot *kilingeni* désigne le lieu où officie un guérisseur traditionnel.

47 L'auteur utilise le nominal *taabiri*, un mot considéré comme ancien, pour désigner cette notion « d'explication des rêves ». Le *dictionnaire swahili-français* du R.P. Sacleux décrivait déjà cette notion comme tombée en désuétude en 1939, p. 853, mais relevant

toutefois des dialectes du Nord (DN) du *kiswahili* : « † Tabiri (DN. -ṭ). a. Expliquer ou interpréter (un songe), *-t. ndoto*; tirer le pronostic du temps, *etc*., en consultant les astres ou les livres d'astrologie; *-t. mwaka c[h]uo,* tirer dans les livres le pronostic de l'année, si elle sera une année d'abondance ou de famine, de pluie ou de sécheresse, *etc*. † Tabiri (DN. -ṭ) Explication (de songe, *t. ya ndoto*); pronostic (pour l'année courante, *t. ya mwaka*). Ar. *ta'bîr*, nom d'action de la IIe forme du verbe *abara*. » C'est ce mot que nous retrouvons dans un livre écrit en kiswahili de Tanzanie en 2010, orthographié en analogie avec la phonologie arabe – *taabiri* – et avec son sens précis relevé en 1939.

[48] L'auteur utilise l'orthographe non-standard '*makhsus*' « spécial » proche de l'arabe. L'adjectif standard est '*hususa*' qui dérive de cette même racine arabe que l'on retrouve par ailleurs dans le persan et l'urdu.

[49] Shaaban Robert (1909-1962) est considéré comme l'un des fondateurs de la littérature swahilie moderne, en particulier de sa poésie.

[50] L'auteur utilise le terme arabe *fatwa*. C'est une opinion sur un point juridique, qu'il s'agisse du droit civil ou religieux (*Cf* FATWA *in* Encyclopédie de l'Islam).

[51] Le *Diwani* est une anthologie des poèmes d'un auteur qu'il a lui même sélectionnés et assemblés pour proposer au monde son chef d'œuvre. Cette tradition poétique est très suivie par les poètes d'expression swahilie dont les grands auteurs, (néo-)classiques, se reconnaissent au fait qu'ils ont composé un *Diwani* et doivent le faire. Le livre de Kaluta Amri Abedi a donc proposé un traité de métrique en *kiswahili*, le premier à paraître quelle que soit la langue d'écriture, des traités en langues européennes n'ont pas précédé ce traité contrairement à d'autres régions d'Afrique, suivi de son *Diwani*, à l'âge d'à peine vingt-neuf ans.

[52] *Jitu Kali* est un nom de plume qui signifie « méchant ogre » en kiswahili.

[53] *Nyamaume* est le nom de plume en *kiswahili* du cheikh que l'on pourrait traduire par le néologisme « animâle ».

[54] La théorie esthétique en vigueur dans la culture des poètes d'expression swahilie ne connaît pas la distinction entre arts libéraux

et arts mécaniques. Le poète est conçu sur le modèle de l'habile artisan qui compose ses vers comme l'ébéniste sculpte le bois suivant des motifs géométriques ou figuratifs complexes pouvant être transformés de manière indéfinie.

[55] Le nom original est *Salamu*, la formule habituelle de salutation musulmane.

[56] C'est un attribut de Dieu qui est utilisé pour le désigner avec le nom original *Karimu* « le Généreux ».

[57] Le nom original est *Wadudi* « Dieu l'aimé (et toutes les créatures) » (WAMITILA, K., W., *Kamusi ya ushairi*. 2006 : 156). Il se construit sur un emprunt au nom verbal arabe *wadda* « aimer » (SACLEUX, C., 1939. *Dictionnaire swahili-français* : 1078).

[58] L'auteur écrit ce prénom en arabe romanisé qui se traduirait par « océan de connaissance » en français ou « *bahari ya elimu* » en kiswahili.

[59] *Bin* ou « fils de » en arabe.

[60] L'auteur utilise la forme non-standard, mais conservatrice de l'arabe d'où vient l'emprunt, *ilimuaradi* du standard *ilimradi*.

[61] Le texte original donne le prénom musulman de Jésus, c'est à dire Isa.

[62] C'est la 17ème sourate du Coran. Elle comprend 111 versets.
Elle est connue sous le nom d'*Al-Isra* « Le Voyage de Nuit » ou *Bani-'Israel* « Les Enfants d'Israël ».

[63] Ce verset justifie la continuité de la série des Prophètes après Mahomet. Mon commentaire, que j'ai naturellement confronté aux commentaires en français du Coran, correspond au texte en kiswahili de la biographie du Cheikh Kaluta Amri Abedi qui reproduit ainsi le 70ème verset de la 4ème sourate *An-Nisa*, « Les Femmes » : *« Na mwenye kumtii Mwenyezi Mungu na Mtume, basi hao ni miongoni mwa wale Aliowaneemesha Mwenyezi Mungu – Manabii, na Masaddik, na Mashahid na Masalih ; na hao ndio marafiki wema ».* Par ailleurs, la numérotation suit la traduction du Coran émanant de la Communauté islamique Ahmadiyya (http://www.alislam.org/quran/tafseer/guide.htm?region=FR, pour le commentaire français consulté le 11/02/2015). Le verset est numéroté 69ème de la 4ème sourate dans des traductions ne dépendant pas de l'Ahmadiyya.

[64] Je retranscris la graphie de l'auteur. Il s'agit probablement d'un des livres d'exégèse coranique les plus accessible et les plus significatif pour l'étude du Coran, le *Tafsir al-Jalalayn*. Il a été écrit par les Jalalayn, c'est à dire les « deux Jalals » : Jalal al-Din al-Mahalli (d. 864 AH/1459 ap. J.-C.) et son élève Jalal al-Din al-Suyuti (d. 911 AH/1505 ap. J.-C.).
(http://www.altafsir.com/Al-Jalalayn.asp, consulté le 12/02/2015).

[65] Le Coran est progressivement descendu du Ciel.

[66] Le Cheikh désigne l'un des auteurs du *Tafsir al-Jalalayn*, Jalal al-Din al-Suyuti.

[67] L'auteur, pour exprimer cette notion de séparation, utilise l'arabisme *mutafarrikatu*. On reconnait la racine verbale swahilie *-fariki* dont l'un des sens est « se séparer ». C'est un emprunt à l'arabe *faraqa* « fendre, se séparer » (SACLEUX, C., 1939. *Dictionnaire swahili-français* : 216). Le Cheikh Khalfan n'a pas d'autre défense que de montrer qu'il connaît l'arabe en employant des mots savants.

[68] Les mots arabes que je rétablis pour la traduction sont orthographiés *Tarkibu-n-Nahw* dans le texte original. Tarkib signifie « assemblage », de manière concrète ou abstraite en arabe. Nahw est la grammaire, surtout syntaxique. Nous pourrions traduire par « grammaire des constructions syntaxiques ». Les formes swahilies sont *nahau* ou *nahao* : « †NAHAO : Syntaxe, partie de la grammaire donnant des directions pour le bon emploi des mots. [...] *Killa nèno lina n. yake*, chaque mot a son mode d'emploi, son application spéciale. Ar. [...] *-nahâ* se diriger. » (SACLEUX, C., 1939. *Dictionnaire swahili-français* : 662-663).

[69] Le Cheikh Khalfan va produire une analyse grammaticale du verset où les propriétés syntaxiques seront associées à des signes diacritiques ou voyelles *irabu* associées directement aux parties du discours concernées. Un exemple de cette pratique est le marquage casuel.

[70] Le texte original emploie le mot arabe pour « question » : *mas'ala*.

[71] Sw. *malimbukeni* « les novices » (rare).

[72] C'est le nom *sarufi* qui est employé à présent ou « inflexion grammaticale » (SACLEUX, C., 1939. *Dictionnaire swahili-français* : 795).
[73] Zanzibar est le nom d'un archipel et de la plus grande île au sein de cet archipel, Unguja est l'autre nom en kiswahili de cette île. La deuxième île en termes de superficie au sein de cet archipel se nomme Pemba.
[74] *Fatha* se prononce /a/.
[75] *Damma* se prononce /u/.
[76] *Kasra* se prononce /i/.
[77] *Sukūn* ne se prononce pas.
[78] Le verset qu'a cité le Cheikh Khalfan pose le problème d'interprétation suivant : Mahomet est-il le dernier des Prophètes ? La 33ème sourate est celle des « coalisés » *Al-Ahzab*. Le verset en question porte le numéro 41 dans le Coran publié par l'Ahmadiyya et 40 dans d'autres éditions. Littéralement, il est dit que Mahomet est le *Khatamnnabiyyiin* « le Sceau des Prophètes » avec les différentes interprétations possibles du terme *Khatam* « Sceau » : « ornement, modèle, marque ou scellé, et donc fin ». Les versions qui s'orientent vers une série finie des Prophètes et achevée par Mahomet écrivent « le Dernier des Prophètes » pour *Khatamnnabiyyiin* tandis que d'autres donnent le sens littéral. Le verset complet publié en français par l'Ahmadiyya est 33:41 : « *Mohammad n'est le père d'aucun de vos hommes, mais* il est *le Messager d'Allah, et le Sceau des Prophètes ; et Allah a pleine connaissance de toutes choses.* » (http://www.alislam.org/quran/tafseer/?page=415&region=FR&CR consulté le 16/02/2015)
[79] Dans cette série d'exemples, la notion de *khatam* « sceau » est interprétable comme le fait d'être « le plus grand », « le meilleur » parmi les exemplaires d'une catégorie X donnée. La signification « être le dernier » ne fonctionne pas car cette appellation « être le Sceau de X » est portée par plusieurs personnes dont l'existence est attestée dans la littérature arabo-islamique (http://www.real-islam.org/khatim4.htm, consulté le 16/02/2015). Cela s'explique par le fait que la catégorie X en question n'est pas finie. Les exemples du Cheikh Kaluta Amri Abedi sont les suivants : *Khatam Auliyaa*

« le Sceau des Saints », *Khatamul Mufassiriin* « le Sceau des Exégètes », *Khatamush Shu'araa* « le Sceau des Poètes », *Khatamul Muhajiriin* « le Sceau des Pèlerins ». Ces quatre catégories, respectivement « Saints », « Poètes », « Exégètes » et « Pèlerins » ne sont pas des séries finies, sauf à considérer qu'il n'y aura plus de nouveau « Saints », « Poètes », « Exégètes » ou « Pèlerins » dans le monde. La notion de « Sceau » qui qualifie un exemplaire de la catégorie n'implique donc pas, dans ce raisonnement, que la catégorie soit finie. En résumé, la finitude d'une catégorie découle de la catégorie elle-même et n'est pas déductible de la notion de « Sceau » qui peut lui être associée. Ceci s'applique pour le Cheikh Kaluta Amri Abedi à la catégorie des « Prophètes » quand on lit « le Sceau des Prophètes » dans le Coran (33:41) à propos de Mahomet.

[80] Zanzibar Muslim Academy.

[81] Sw. *masuala* « les questions » (rare).

[82] Tanganyika African Association.

[83] *Hansard Report*, en anglais dans le texte.

[84] On se souvient que Tabora est à la fois une province administrative (*mkoa*) et un département ou district (*wilaya*). Il y a un « préfet » de province ou de district, *provincial commissioner* ou *district commissioner*, pour chaque échelon. La province est l'échelon supérieur composé de plusieurs districts. Le nominal *jimbo* (pl. *majimbo*) que l'on retrouve à plusieurs endroits du texte, est ambigu. Il signifie à la fois « circonscription », « diocèse » et « province » (*Cf. jimbo in* TUKI. *Kamusi ya Kiswahili-Kiingereza*). Dans le cas de l'organisation administrative, il peut désigner indifféremment la province ou le district en tant que « divisions administratives » (*majimbo*).

[85] Le journal du Cheikh Kaluta Amri Abedi reste inédit au moment d'écrire ces lignes (20/02/2015).

[86] Le texte original mentionne *Hijra,* de l'arabe hiǧra[h], « exil », « rupture », « séparation ». Ce nom en arabe est intégré tel quel au kiswahili. Il désigne l'ère de l'Islam qui commence à la fuite de Mahomet à Médine en 622 ap. J.-C. Le mot sert également, comme c'est le cas ici, à désigner « l'émigration » d'un musulman d'une terre de mécréance vers un pays musulman (Cette traduction relève

des références islamiques communes, source : hégire *in* dict. Larousse, *hijra* in Wikipédia).

[87] *Jamiatul Mubashirina*, c'est un centre de formation de niveau supérieur des missionnaires ahmadis.

[88] Sw. *Itikafu* « la réclusion ».

[89] Le texte original utilise le nom *maswaalihiin*. Le préfixe nominal de classe 6_{an} (ma-) précède un emprunt à l'arabe coranique, *swaalihiin* qui est un adjectif signifiant « juste, vertueux ».

[90] Sw. *Istighfar* « le Pardon ».

[91] *Daku*, dernier repas avant l'aube.

[92] La position d'Émir (*Amir*) est le sommet, à l'échelle d'un pays, de la hiérarchie mondiale de l'Ahmadiyya. L'Émir est le commandeur des croyants ahmadis sous la direction du chef suprême, le Calife. Actuellement, le chef spirituel de la Communauté islamique Ahmadiyya, est le cinquième Calife (*Khalifa*), Sa Sainteté, Hadhrat Mirza Masroor Ahmad. Il réside au Royaume-Uni. (http://www.alislam.org/introduction/index.html, consulté le 24/02/2015).

[93] C'est *Al-Kahf*, la caverne, la 18ème sourate du Coran. Je reprends partiellement la version française du *Coran* publiée par l'Ahmadiyya en 1985 par *The London Mosque*. Pour suivre l'auteur *d'Un diamant d'Afrique*, ma version a remplacé « que croie » par « qu'accepte » et « que ne croie pas » par « que refuse ». Le verset complet dans la version de l'Ahmadiyya est « Et dis : "*C'est* la vérité de la part de votre Seigneur ; ainsi, que croie celui qui le veut, et que ne croie pas celui qui ne le veut pas". En vérité, nous avons préparé pour les injustes un feu dont les murs les entoureront. Et s'ils crient au secours, ils seront secourus par de l'eau comme du plomb fondu qui *leur* brûlera le visage. Quel breuvage redoutable ! Et quel mauvais lieu de repos que le Feu ! ».

[94] Littéralement, *uhuru wa kujieleza*, « la liberté de s'expliquer ».

[95]Le nom *Uhuru* est traduit la plupart du temps par « Indépendance » dans ce contexte historico-politique. Mais c'est une abstraction fondée sur l'adjectif *huru*, qui signifie « libre, noble ». Le sens littéral d'*Uhuru* est « Liberté ». L'auteur parle d'évènements à venir et d'un processus en direction de l'Indépendance du Tanganyika, le nom « Libération » m'est donc apparu approprié.

[96] Le poète emploie un mot rare pour « porte(s) » : *abuwabu*.
[97] Le mot pour « prisonnier » est rare également : *mahabusi*.
[98] Le poète emploie le mot rare *mawahibu*. Ce sont les affaires du monde par opposition à celles de l'au-delà. Le dictionnaire de poésie de Wamitila donne *malimwengu* comme synonyme (WAMITILA, K., W., *Kamusi ya ushairi*. 2006).
[99] Cette notion de « personne » correspond au mot rare et poétique *unasi* dans le poème. *Unasi* est synonyme de *mtu* « personne » dans le dictionnaire cité ci-dessus.
[100] Sw. *ajinani*, rare, K. W. Wamitila donne cette définition : « *wingi wa jini* », « multitude de génies » (même source).
[101] Sw. *urasi* « direction », rare (même source).
[102] Sw. *kuwatulubu* « de les suivre », rare, poétique et archaïque. Wamitila donne un exemple issu du poème *Ras'l Ghuli* « la tête de goule » de Mgeni bin Faqihi, daté d'environ 1855 (même source).
[103] Sw. *tatasi* « problème », rare (même source).
[104] Sw. *harubu*, syn. de *harbi*, emprunts à l'arabe حرب *harb* « guerre » (SACLEUX, C., 1939 : 1066).
[105] Sw. *maponjoro* (sg. *ponjoro*), terme de mépris pour désigner les Indiens.
[106] Sw. *labibu* adj., rare, désigne une personne sage, intelligente, habile. Wamitila donne un exemple tiré du poème *Al-Inkishafi* qui date du XIX[ème] siècle (WAMITILA, K., W., *Kamusi ya ushairi*. 2006).
[107] Sw. *gharibu* « étranger », rare (même source).
[108] Sw. *wadarisi* « élèves d'une *madrassa* (école islamique) », rare (même source).
[109] Sw. *fafanusi*, « explications » (même source).
[110] C'est l'un des 99 attributs de Dieu. L'emprunt swahilisé à l'arabe est *Wahabu* « le Libéral », poét. de l'ar. وهب *wahaba* « donner » (SACLEUX, C., 1939 : 1090) ;
[111] Sw. *subu* déf. de K.W. Wamitila (*op.cit.*) : « blâmer, reprocher », rare.
[112] À la page 42 du livre, l'on trouve ces vers. Ils reprennent le modèle classique de l'*utenzi* mais en ajoutant un vers à chaque strophe, ainsi qu'une dimension graphique dans leur présentation :

Uadui ukizidi
Humpofusha maizi;
Ukamfanya hasidi
Mzushi na mchongezi;
Ukamfikisha hadi
Ya ujinga na uozi;
Mtu huadui mwezi
Akausema ni nyota.
Adui haoni wema
Japo tenda njema kazi;
Aizulie kilema
Japo yeye haiwezi;
Aipakaze lawama
Ya wongo na uchochezi;
Mtu huadui mwezi
Akausema ni nyota.

(ABEDI., K., A., Uongofu wa tafsiri ya Kurani Tukufu. Husuda ya Sheikh Abdullah Saleh, Upinzani umejibiwa: 42)

Est-ce ceci que l'auteur désigne par une « langue d'images » (*lugha ya picha*), que j'ai traduit par « une langue *graphique »*, et cette comparaison avec la façon de planter des rangées alignées de pommes de terre dans un monticule ? Aux pages xii, 8, 13, 22, 42, et 79 du même livre, on retrouve ces vers graphiques à cheval entre néo-classicisme et modernisme. C'est tout un pan méconnu de l'art poétique du Cheikh Kaluta Amri Abedi qui apparaît dans cet essai théologique où le basculement graphique de la poésie est nettement plus accentué. À titre de comparaison, le traité de métrique (*vide supra*) du Cheikh Kaluta Amri Abedi ne reprenait que les formes classiques.

[113] Sw. *maizi* correspond au verbo-nominal *kumaizi* « comprendre, discerner ». Je suppose que le préfixe de classe (ku-) est supprimé pour des raisons de balance métrique (*urari wa vina)*.

[114] Ar. *ahlan wa sahlan* « Sois le bienvenu ».

[115] Ar. *watan* « pays ».

[116] Sw. *bakhti*, pour le standard *bahati* « chance ».

[117] Le nominal swahili *Mufti* a la même origine arabe et la même orthographe qu'en français. La définition du dictionnaire Larousse

en ligne est « *Interprète officiel de la loi musulmane. Jurisconsulte, il rend des sentences, les fatwa* ».

118 Sw. *Jalali* « le Glorieux », *vide supra.*

119 Cette salutation islamique en arabe est très connue. Elle signifie « que la paix soit sur toi, la paix et la prière ». Le poète ouvre et referme sa composition par des formules en arabe.

120 Sw. *wacha Mungu*, « Ceux qui craignent Dieu ».

121 Le trajet d'Upanga à Buguruni représente environ 6 km. La première vague d'urbanisation de Dar-es-Salaam a été conçue pendant la colonisation allemande à la charnière du 19ème et du 20ème siècles. Le plan suit une séparation ethno-spatiale sur trois zones : des quartiers pour les Européens, confortables et bien rafraîchis au bord de l'océan sur la péninsule de Msasani, des quartiers pour les Asiatiques autour d'Upanga reproduisant l'architecture des immeubles des métropoles indiennes et des quartiers pour les Africains ailleurs, quartiers d'habitat précaire, de bidonvilles. Ce plan est encore perceptible dans la réalité actuelle de Dar-es-Salaam bien que les anciens quartiers africains fassent l'objet d'améliorations (transport public en voie propre, électricité, eau courante, internet, etc.). Les anciens quartiers européens se sont transformés en quartiers d'ambassades, de résidences et d'hôtels de luxe et une quatrième zone, très ancrée dans la modernité et la mondialisation du 21ème siècle, est en gestation au Sud de la ville, dans les parties au bord de l'océan après Kivukoni où passe un bac et maintenant un pont suspendu. La grande ville de Dar-es-Salaam se développe aussi très vite sous l'effet des contrats passés avec des sociétés de BTP chinoises mais il est fascinant d'observer les traces de ce plan initial.

122 Sw. *rakaa*, « prosternation(s) ».

123 Sw. *walii* (pl. *mawalii*), « sainte personne, saint, derviche, moine ».

124 Ar. *Masjid Salaam*, « la Mosquée de la Paix ».

125 Sw. *Mnazi Mmoja* « Un Cocotier », est le nom d'un hôpital de Dar-es-Salaam qui se trouve à 500 mètres de la mosquée centrale de l'Ahmadiyya, de l'autre côté de l'avenue Bibi Titi Mohammad. Les deux édifices sont en fonction et situés au même endroit en 2015.

[126] La TANU *(Tanganyika African National Union)* fut un des principaux mouvements de libération du Tanganyika.
[127] Le titre du livre vient d'une phrase en arabe utilisée pour exprimer la joie devant une réalisation heureuse, plus rarement pour se protéger du mauvais œil, de la malchance et de la jalousie. L'expression Mā shā' Allāh signifie littéralement « Quelle que soit la volonté de Dieu » (*Cf. Masha'Allah* in Wikipédia en anglais).
[128] Le livre du Messie Promis est disponible sur le site de l'Ahmadiyya sous le titre *Hutba Ilhamia.*
(https://alislam.org/library/browse/volume/Ruhani_Khazain/book/Khutba_Ilhamia/#page/1/mode/1up, consulté le 06/03/2015)
[129] L'entrée *mahdi* est dans le Larousse : *« Dans l'islam, membre de la famille du Prophète, qui doit venir à la fin des temps pour rétablir la foi corrompue et la justice sur la Terre. (Pour les chiites duodécimains, le mahdi est l'imam caché, disparu mystérieusement en 874, qui doit revenir à la fin des temps et libérera le monde.) ».*
[130] « *Musleh Maud* », de l'urdu, – le Réformateur Promis.
(https://www.alislam.org/library/articles/Musleh-Maud.pdf, consulté le 06/03/2015)
[131] Littéralement, *mfumo wa kuendesha mashitaka* « le système de conduite des plaintes ».
[132] *Kalima* ou déclaration de foi musulmane.
(https://www.alislam.org/books/religiousknowledge/sec1.html, consulté le 12 mars 2015)
[133] Le texte écrit *Kiyama*, c'est le jour du Jugement dernier.
[134] À cette époque le nom *Ikulu* désigne la résidence du gouverneur du Tanganyika à Dar-es-Salaam, devenue après l'Indépendance le Palais présidentiel. Elle donne sur Ocean Road renommée en 2013 avenue Dr Barack Obama, suite à la visite du président des États-Unis en Tanzanie.
[135] Je suppose qu'il s'agit du journal colonial en kiswahili *Taifa Leo* « la Nation aujourd'hui ». *Taifa Leo* a joué un grand rôle dans la diffusion du kiswahili et de la connaissance de la poésie d'expression swahilie à l'échelle du Tanganyika. De manière quasi-paradoxale il a préparé l'émergence d'une conscience tanganyikaise en lui donnant sa langue commune. Suite à la pénétration du kiswahili loin à l'intérieur du continent au 19ème siècle, le long des

routes des caravanes et dans les États arabo-swahilis du Congo, il a contribué à l'homogénéisation – par la diffusion et l'apprentissage d'une *lingua franca* swahilie – des différents groupes ethniques du territoire. Mais son contenu, bien entendu, était soigneusement revu par les autorités coloniales et ne préparait pas du tout à une union *contre* le colonisateur mandataire et par le biais du kiswahili. C'est pourtant ce qui allait arriver.

[136] C'est principalement le rameau de l'Aga Khan en Tanzanie.

[137] *Mapenzi ya Mungu* « L'Amour de Dieu ».

[138] Le poète traduit en kiswahili le nom du Cheikh Mubarak, soit sw. *Mbaraka*. Ceci avoisine le sens du nom français baraka avec l'ajout, en kiswahili, de la notion « d'être animé » avec le préfixe M- de la classe 1 devant cette racine sémantique commune d'origine arabe.

[139] Parmi d'autres langues d'écriture, Kanyama Chiume (1929-2007) a écrit en kiswahili. Ce livre n'est pas mentionné sur le site officiel www.kanyamachiume.com consulté le 13 mars 2013. Le titre du livre *Vituko vya Uhuru* pourrait être traduit par « Agitations de l'Indépendance ». Le nominal pluriel en classe 8 *vituko* signifie « agitations » comme en français, dans le sens politique ou psychologique, émotionnel. Il décrit en plus en kiswahili des évènements terrifiants ou surprenants ou leur ressenti intérieur par un individu : frayeur, horreur, etc. De manière plus positive *vituko* peut aussi correspondre à des caprices, des foucades, toujours pour le nom en kiswahili seul qui a donc un champ sémantique qui ne recouvre que partiellement celui du français « agitations ».

[140] *Vide supra,* chap. « LES LOIS DE LA COMPOSITION DE POÈMES ».

[141] Bâtiments situés juste en face de la mosquée centrale de l'Ahmadiyya à Dar-es-Salaam sur l'avenue Bibi Titi Mohamed. En 2015 la configuration et les noms de ces lieux demeurent inchangés.

[142] Sw. *Diwani* cl. 9/10, anthologie des poèmes d'un auteur, *vide supra*.

[143] C'est le nom de plume du poète, *Jitu Kali* « Méchant Ogre ».

[144] La matrice linguistique du poème est le kiswahili sanifu. Il comporte cependant de nombreux emprunts, lexicaux et grammaticaux, au kimvita (dialecte swahili de la ville de Mombasa). Ce qui en fait, pour reprendre le premier hémistiche du premier vers

de sa troisième strophe, un « Mystère labyrinthique » (*Mwanambiji mzingile*). Ce poème en forme « d'énigme » (*fumbo*) a un contenu politique anticolonial comme l'a indiqué le cheikh Bakri A. Kaluta.

[145] *Young Muumin* « Jeunes Croyants ».

[146] Tanganyika Broadcasting Corporation (TBC).

[147] Littéralement *shule ya kati – middle school* – école médiane, ce qui correspond à l'échelon entre l'école primaire et le lycée, c'est à dire le collège en France qui est le premier cycle des études secondaires.

[148] Sw. (rare) *asadi* « lion ».

[149] Sw. (rare) *biladi* « pays ».

[150] *Assalaam Alaikum Warahmattulah Wabarakatuhu* « Que la paix et la miséricorde et la bénédiction d'Allah soient sur toi » (https://22ndcenturymuslimah.wordpress.com/2012/07/23/hello-world/, consulté le 30 mars 2015)

[151] Terme péjoratif dérivé d'un des prénoms du Calife du Messie ?

[152] Sw. *Ngurumo*, « le tonnerre ».

[153] Sw. *Baragumu* « le clairon ».

[154] Sw. *Baraza* « le salon ; le conseil ».

[155] Sw. *Mwananchi* « le citoyen ».

[156] Sw. *Mwafrika* « l'Africain ».

[157] Sw. *Wadudi* « Dieu L'Aimé » *vide supra*.

[158] Sw. *Mizungu « instructions secrètes »,* d'après le dictionnaire Swahili/English TUKI 2004.

[159] « *Mkuki kwa nguruwe kwa binadamu mchungu »,* « la lance pour le cochon sauvage pour l'être humain est amère ». La signification de ce proverbe vise ceux qui décochent des flèches ou des lances aux autres et se plaignent d'être opprimés quand ils subissent le même traitement en retour.
(source, consultée le 8 avril 2015 : proverbe n°2897 http://swahiliproverbs.afrst.illinois.edu/kindness.html).

[160] Je suppose qu'il s'agit de faire appel à l'image de tuyaux d'orgue dans une Église.

[161] Cet extrait de poème décrit trois anomalies du christianisme au regard de la théologie islamique générale du péché du *shirk.* « Le *shirk*, ou *chirk* en transcription française, (arabe : شرك associé) consiste à associer d'autres dieux ou d'autres êtres à Dieu, en leur

accordant l'honneur et l'adoration qui ne devraient être dus qu'à Dieu seul.[...]Le *chirk* s'oppose au *tawhid*, la croyance en l'unicité de Dieu. L'utilisation du terme chirk sera ensuite étendue à d'autres communautés que les Arabes païens de la période préislamique » (Source consultée le 20 mai 2015, sous Licence Attribution-ShareAlike 3.0 Unported (CC BY-SA 3.0), sans modification, *Shirk*: http://fr.wikipedia.org/wiki/Shirk?oldid=112750504).
Je décris ces trois variations faites par le poète autour du thème du *shirk* dans le christianisme dans les trois notes suivantes. L'idée générale étant que le christianisme présenterait de manière plus ou moins diffuse des traits d'associationnisme. Cette argumentation est aussi utilisée fréquemment d'une branche de l'Islam contre l'autre, contre les autres monothéismes ou, naturellement, contre des religions réellement polythéistes. La communauté islamique Ahmadiyya faisait déjà l'objet de persécutions dans son foyer islamique d'origine à l'époque de composition de ce poème.
[162] La première manifestation du *shirk* au sein du christianisme vise le rite et la liturgie chrétienne. Leur caractère naturellement ostensible est assimilé à une association de Dieu avec d'autres objets.
[163] La deuxième manifestation du *shirk* au sein du christianisme se trouve dans la représentation de Dieu sous la forme du Christ nu sur la Croix. La représentation ajoute un objet à l'objet représenté et comporterait une association implicite et prohibée en ce qu'elle pourrait fournir le support à de l'idôlatrie.
[164] À la base du dogme islamique du monothéisme pur, se trouve inscrite en filigrane dans ce vers la 112ème sourate du Coran intitulée *Al-Ikhlas* ou sourate du « monothéisme pur ». Cette sourate équivaut à (mais ne remplace pas) un tiers du Coran selon le prophète Muhammad. Elle a été révélée à sa demande par Dieu et est absolument fondamentale dans l'Islam. Le poète Kaluta Amri Abedi souligne ici un point de divergence très net entre Islam et Christianisme où Jésus est le Fils de Dieu. Ce qui est impossible pour l'Islam. Comparons avec les cinq (numérotation de l'Ahmadiyya, d'autres versions ne notent pas le premier verset) versets de cette sourate :
Al-Ikhlas « monothéisme pur »

1. Au nom d'Allah, le Grâcieux, le Miséricordieux
2. Dis : « Il est Allah l'Unique ;
3. « Allah l'Indépendant, et Celui Que tous supplient.
4. « Il n'engendre pas, ni n'est-Il pas engendré ;
5. « Et il n'y a nul semblable à Lui. »
(http://www.alislam.org/quran/tafseer/?page=634&region=FR, consulté le 21 mai 2015)

[165] La troisième manifestation du *shirk* réside dans une confusion, étrangère au christianisme mais qui, ici, assimile la Sainte-Trinité à un tri-théisme. Il faut également noter que la notion de « Trinité » visée par ces vers du poème sous la forme de ses trois manifestations « le Père, le Fils et le Saint-Esprit », ne correspond pas en réalité à un dogme unifié au sein du christianisme, bien au contraire l'interprétation du dogme de la Trinité a donné naissance à des schismes d'envergure dans les temps anciens et modernes. Des courants minoritaires chrétiens comme l'arianisme au IV[ème] siècle, considéré comme hérétique à partir du Concile de Nicée de 325, où d'autres au moment de la Réforme et après ont même été unitaristes, au nom du monothéisme strict, de la question de la divinité et de la personne de Jésus, avec des arguments faisant écho aux vers de ce poème du Cheikh Kaluta Amri Abedi. Malgré les persécutions du XVI[ème] siècle quelques courants unitaristes ou unitarianistes se sont perpétués jusqu'à nos jours dans le monde. Les trois principales Églises (catholique romaine, orthodoxe et protestante) sont trinitaristes (synthèse de Wikipédia).

[166] « *Mcheza kwao hutunzwa* ». « Le joueur est récompensé chez eux », c'est à dire que les joueurs d'un instrument de musique ou les danseurs sont rémunérés en nature ou en espèces par le public quand ils se produisent (à Kigoma comme ailleurs en Tanzanie). Ces sont des cadeaux mis dans la poche pendant le concert ou une pluie de billets.

[167] C'est un plan de financement par le don des fidèles établi par la direction de l'Ahmadiyya. « Under Divine guidance in 1934, Hadhrat Musleh Maud, Khalifatul Masih II introduced a scheme called "Tehrik-i-Jadid" (New Scheme). The primary purpose of this scheme is to open new missions and construct mosques around the world ».

(https://www.alislam.org/tj/search.php, Tehrik-e-Jadid and Sacrifices, consulté le 30 avril 2015)

[168] De l'arabe, *Al-Istighfar* « le repentir » ou le fait de prier pour demander pardon auprès de Dieu. Cette traduction relève des références islamiques communes.

[169] Le texte original utilise le terme anglais « *Hansard* » qui désigne le registre où sont consignés les débats du parlement.

[170] Le terme original est *Wanegro* qui est une swahilisation du nom anglais *Negro*.

[171] « *Hali ya kuingwa », une situation exemplaire, « imitable », présentant un caractère de modèle. Le verbe à la forme active '*kuinga'* est absent des dictionnaires et semble s'apparenter à '*kuiga'* « imiter ».

[172] La locution originale est « *Mkuu wa Mkoa ».* La traduction littérale est « Le Chef de Région ». Cette fonction équivaut à celle du « préfet de région » dans l'organisation administrative française métropolitaine, de « commissaire de province » ou *Provincial Commissioner* dans l'administration coloniale britannique, de « commandant de zone » dans l'administration coloniale française (voir plus haut dans les notes).

[173] En 1962, les « *Makamishna wa Majimbo »* (=ang. « *Provincial Commisioners »,* fr. « Commissaires de Provinces ») sont remplacés, au plan terminologique mais c'est le même niveau du découpage territorial qui est visé la « province/région » (*jimbo/mkoa*), par les « *Wakuu wa Mikoa »,* les « Chefs de Régions ».

[174] *Nyanda za Juu Kusini,* « Hautes Terres du Sud ».

[175] *Watachoka* « Ils se fatigueront », nom de plume du poète.

[176] *Manani* « le Bienfaisant » est un attribut de Dieu qui le désigne.

[177] *Rabi* « le Maître » en parlant de Dieu, de l'arabe رب *rabb* « maître, seigneur » (SACLEUX, C., 1939, *op. cit.* : entrée *Rabbi* p. 769)

[178] *Wa tini wazaituni*, « Par le figuier et l'olivier ». C'est la version swahilisée de l'arabe coranique وَالتِّينِ وَالزَّيْتُونِ *wa t-tini wa z-zaytoun* du deuxième verset de la 95ème sourate du Coran nommée *Al-Tin* (ou *At-Tin*) « le figuier ». L'auteur du poème est, comme on l'a vu dans le chapitre sur « *LE VOL D'ÉPOUSES À RUFIJI »,* un Ahmadi et il

fait référence à ce verset important suivant la théologie de l'Ahmadiyya qui y voit, entre autres interprétations, le symbole du bouddhisme avec « le figuier » et celui de Jésus avec « l'olivier ». Suivent dans la sourate le symbole de Moïse « le mont Sinaï » (troisième verset) et celui de Muhammad « la cité sûre » (quatrième verset). Ce qui montre la succession en ligne continue des Prophètes, l'état de complétude de la révélation dans le Coran et, point qui fonde la légitimité du Messie Promis chez les Ahmadis, la nécessité de la perpétuation de l'envoi des Prophètes par Dieu. (http://www.alislam.org/quran/tafseer/?page=1281&region=EN, consulté le 12 mai 2015. *Cf* en particulier la note 3383.)

179 *Ghafiri* « L'Indulgent », est un attribut de Dieu par lequel on le désigne dans la poésie d'expression swahilie et la tradition islamique.

180 *Qadiri* « L'Évaluateur » est un attribut de Dieu par lequel on le désigne. Le poète utilise une orthographe non-standard du verbe swahili *kukadiri* « pouvoir, mesurer, estimer la valeur ». Elle est plus fidèle à l'étymologie arabe du mot en utilisant la lettre 'Q', absente de l'orthographe du kiswahili.

181 *Kahari* « le Puissant », attribut de Dieu qui sert à le désigner.

182 *Jalali* « le Sublime, le Majestueux », attribut de Dieu qui sert à le désigner.

183 Le nom original *wasi wasi* a un sens commun qui signifie « soucis, tracas » et un sens plus spécifiquement religieux en ce qu'il désigne les paroles que le Diable, un Djinn ou un homme murmure à l'oreille des hommes pour les inciter au Mal. Le contexte du poème étant religieux, c'est ce sens du mot que je tente de faire passer avec l'expression « chuchotements ».

184 Ce vers entier en *kiswahili* « *Na shari ya wasi wasi, Wa Khanasi kadhalika* » fait fortement écho, au cinquième et au sixième (numérotation de la traduction française du Coran de l'Ahmadiyya, d'autres versions découpent les versets autrement et ils portent alors respectivement les numéros 4 et 5) versets de la 114ème sourate du Coran intitulée *An-Nas* (ou *Al-Nas*) « les gens, les hommes » :

5. مِن شَرِّ الْوَسْوَاسِ الْخَنَّاسِ

Min sharri alwaswasi alkhannas**i**

Contre le mal du chuchoteur sournois

6. الَّذِي يُوَسْوِسُ فِي صُدُورِ النَّاسِ
Allathee yuwaswisu fee sudoori a**l**nnas**i**
Qui chuchote dans le cœur des hommes
(sources, consultées le 14 mai 2015 :
-Pour la traduction du Coran de l'Ahmadiyya :
http://www.alislam.org/quran/tafseer/?page=635&region=FR
-Texte en arabe : http://en.wikipedia.org/wiki/Al-Nas
-Transcription phonétique :
http://www.islam-fr.com/coran/phonetique/sourate-114-an-nas-les-gens.html)

[185] C'est la 114ème sourate du Coran de résistance aux suggestions du Malin *vide supra.*

[186] L'infinitif du verbe conjugué est *kupulika* « écouter », forme lexicale des dialectes swahilis du Nord.

[187] L'auteur utilise le terme arabe, swahilisé sous la forme *saduri* « cœurs » qui est très rare en kiswahili poétique et renvoie à l'arabe *sudoori* du 6ème verset de la 114ème sourate du Coran *vide supra.*

[188] Le nom utilisé pour « cœurs » est à présent *nyoyo*, la forme non-standard en dialecte du Nord du kiswahili, littéraire, qui correspond à la forme standard *mioyo.* Cette partie du poème *Maisha* « la vie » est particulièrement dense au plan des références intertextuelles, du Coran au corpus poétique classique de la poésie d'expression swahilie en dialectes swahilis du Nord (Régions actuelles de la Somalie et du Kenya).

[189] Le nom *Nigrani* est celui du texte original. Il vient de l'urdu *nigran* نگران où il signifie « intendant » en français dans ce contexte. (http://hamariweb.com/dictionaries/urdu-english-dictionary.aspx?eu=superintendent, consulté le 23 mai 2015)

[190] Sw. *mgosi* poétique, « l'ancien », syn. de *mzee Cf Kamusi ya Ushairi* « Dictionnaire de poésie » de K. W. WAMITILA.

[191] Sw. *madadi* « incitation à faire quelque chose » *idem.*

[192] *El-Kudusi* « le Saint », ce nom d'étymologie arabe est partiellement swahilisé. Il correspond à l'un des 99 attributs de Dieu qui servent à le désigner.

[193] *Habi !* est une interjection qui sert à apaiser ou à conjurer les mauvais esprits dans une cérémonie d'exorcisme.

[194] Le prénom du poète « Shaaban » est suivi dans tout ce poème de la voyelle i, ceci marque l'affection que lui porte le Cheikh Kaluta Amri Abedi.
[195] Littéralement *mlezi* désigne le parent qui élève l'enfant. Il dérive du verbe *kulea* « élever un enfant ». Il n'est donc pas dit *baba* qui signifie « père ». C'est cependant ce nom qui permet de traduire en un seul mot *mlezi* en français.
[196] Sw. *nui* « sorte, façon, type d'activité » *Cf* WAMITILA, *op. cit.* Je supprime cette nuance pour récupérer de la place dans le vers et y préciser qu'il s'agit de démonstrations « d'habileté », sens qui est porté par le verbe *kuranda* « parader, danser pour montrer son habileté » dans l'hémistiche précédent *Cf* RANDA *dict. swa.-fr.* LENSELAER.
[197] Sw. *thumma* « c'est alors, encore » *Cf* WAMITILA, *op. cit.*
[198] Sw. *Manani* « le Bon » attribut de Dieu qui sert à le désigner, *vide supra.*
[199] Sw. *Ilahi* « l'Un », sw. *Jalali* « le Majestueux », sont deux attributs de Dieu qui servent à le désigner.
[200] Ar. *Ijtimai ya Ansarullah* « le Congrès des Auxiliaires de Dieu », les deux mots sont en langue arabe en caractères latins dans le texte original.
[201] De la page 193 à la page 195, l'auteur reproduit à nouveau *in extenso* le poème de Mbungiro et la réponse composée le 17 juillet 1962 au Caire par le Cheikh Kaluta Amri Abedi que nous avons traduits ci-dessus dans le chapitre intitulé « LE CHEF DE LA RÉGION DE L'OUEST » où ces deux poèmes sont déjà reproduits intégralement.
[202] *Julius Kaisari* en kiswahili.
[203] MNYAMPALA, M., E., 1965, *Waadhi wa ushairi : kimetungwa na Mathias E. Mnyampala. Pamoja na utangulizi ulioandikwa na K., Amri Abedi,* coll. *Johari za Kiswahili* - Kampala : East African Literature Bureau, 1960- ; 7, Dar-es-Salaam : East African Literature Bureau, 87 p. – Traduction du titre : « Exhortation poétique - Composée par Mathias E. Mnyampala, avec une introduction écrite par K., Amri Abedi ». C'est un deuxième *Diwani,* ou anthologie poétique, de Mathias E. Mnyampala.
[204] Sw. *Sururi* « plaisir » *Cf* WAMITILA, *op. cit.*

[205] *L'Ilqaa* se définit comme une révélation « placée dans le cœur par Dieu ». Elle est proche de la certitude. (https://www.alislam.org/swahili/Barakat-Duaa.pdf, consulté le le 14 juillet 2015)

[206] ENTERO-VYOFORM est l'un des noms commerciaux d'une molécule effectivement considérée comme dangereuse et dont les effets secondaires correspondent avec ceux ressentis par le Cheikh Kaluta Amri Abedi : *« CHR500 CAS: 130-26-7 HR: 3 5-CHLORO-7-IODO-8-QUINOLINOL [...] SYNS: [...] ENTERO-VYOFORM [...] SAFETY PROFILE: Poison by ingestion. Moderately toxic by intraperitoneal route. Human systemic effects by ingestion: change in central nervous system electrical function, optic nerve damage, and changes in vision. Experimental teratogenic and reproductive effects. Human mutation data reported. »* (Richard J. Lewis, Sr., 2008, *Hazardous Chemicals Desk Reference*, éd. John Wiley & Sons : 334).

[207] *Huzur*, titre de respect en urdu, d'étymologie arabe حُضور « présence ». (http://hamariweb.com/names/muslim/arabic/boy/huzur-meaning_1659, consulté le 17 juillet 2015)

[208] L'auteur traduit en kiswahili le message de la voix « Safari ya Ahera ». Je laisse telle quelle la transcription du texte original.

[209] *Mapenzi ya Mungu* « l'Amour de Dieu », journal en kiswahili de la communauté islamique Ahmadiyya, *vide supra*.

[210] Akilimali Snow White est un grand poète tanzanien d'expression swahilie de la région de Kigoma dans le grand-Ouest tanzanien au bord du lac Tanganyika. Son nom de plume que nous lisons ici est la réunion d'un proverbe en kiswahili : « *Akili mali* », soit « l'intelligence est une richesse » et du nom du personnage bien connu « *Snow White* » soit « Blanche-Neige ».

[211] *Al-Ikhlas* ou sourate du « monothéisme pur », voir ci-dessus dans les notes. L'assemblée, en lisant cette sourate pour le défunt, le reconnait comme membre à part entière de la communauté islamique, sans les distinctions usuelles qui tendent à mettre de côté les membres de l'Ahmadiyya dont l'identité religieuse est pourtant musulmane (*Cf* ARIF, A., 2014, *L'Ahmadiyya : un Islam interdit -*

Histoire et persécutions d'une minorité au Pakistan, L'Harmattan, 308 pages).

212 *Ahlan wa Sahlan wa Mahraba*, formule de bienvenue en arabe, voir ci-dessus dans les notes.

213 L'auteur reproduit *in extenso* une deuxième fois le passage : « De Bonn, Amri m'a envoyé deux lettres qui étaient pleines d'amour et qu'il avait écrites de sa propre main. […] Ô Dieu Tout-Puissant, fais tomber Ta pluie de miséricorde sur sa sépulture et fais-le entrer dans la maison de Tes Bénédictions suivant Ta Bonté ».

214 Le poète n'utilise pas la forme standard *johari* « joyaux » mais une forme beaucoup plus proche de la langue arabe *jauhari* qui ressort de la langue poétique et a un effet au plan de la métrique en modifiant le décompte des syllabes dans le vers.

215 C'est la fin du livre. De façon géométrique, l'auteur répète une troisième fois une partie de la citation de Sir Muhammad Zafarullah Khan, premier ministre des Affaires étrangères du Pakistan. Et le livre se referme sur un poème du Cheikh Kaluta Amri Abedi sur le caractère fondamentalement évanescent, corruptible et trompeur de ce monde, qui contraste avec « l'Au-delà » (*Akhera*) où règne la justice divine, qu'il s'apprête à recevoir.

216 Le livre en kiswahili, *Almasi ya Afrika*, qui prend en français le titre *Un diamant d'Afrique,* a connu l'histoire éditoriale suivante : Il se base sur les matériaux textuel et documentaire de la thèse du Cheikh Bakri Abedi de fin d'études à l'université de théologie islamique de Rabwah au Pakistan. L'auteur de ces lignes suppose qu'elle a été rédigée en anglais. Le Cheikh Mubarak Ahmad la décrit par ailleurs comme faisant environ 500 pages et la considère comme un impressionnant travail qui doit être publié (*vide supra,* lettre du Cheikh Mubarak Ahmad). Décision fut alors prise d'offrir une version remaniée du texte de la thèse et publiée en anglais. C'est le livre intitulé *A Diamond of Africa* qui est paru pour la première fois en 2012 et a été écrit par C. Naseer Ahmad et le Cheikh Bakri Abedi. Le livre fait 99 pages et a été auto-publié. En parallèle, le Cheikh Bakri Abedi avait entrepris de faire paraître une version remaniée de sa thèse en kiswahili sur les presses de l'Ahmadiyya à Dar-es-Salaam en 2010. Il en résulta le livre *Almasi ya Afrika* qui comprend 246 pages. C'est ce dernier livre que j'ai traduit intégralement sans

me référer à la version anglaise, qui, il faut le signaler pour éviter un malentendu qui serait très naturel, ne lui correspond pas, ce dans le sens que le livre en anglais n'est pas une traduction du livre en kiswahili. Toutefois, le livre en kiswahili, comme celui en anglais, partent tous deux de la thèse du Cheikh Bakri Abedi. Ils portent tous deux également le même titre *A Diamond of Afrika/Almasi ya Afrika* qui provient de la citation attribuée à Sir Muhammad Zafarullah Khan qui voyait en Kaluta Amri Abedi un « diamant d'Afrique ». Ainsi, je suis heureux d'ajouter un diamant en français à la liste des livres qui répercutent le contenu de la thèse du Cheikh Bakri Abedi sur la vie de son père, le Cheikh Kaluta Bakri Abedi.
Le Cheikh Bakri Abedi a par ailleurs écrit le livre en kiswahili avec un autre auteur, Mahmoud Hamsin Mubiru, dont le nom n'apparaît pas sur la couverture ou la page de titre du livre, et, par voie de conséquence, dans les notices bibliographiques (voir la page x d'*Almasi ya Afrika*). Le livre en kiswahili est donc un projet différent du livre en anglais. Il donne lieu également à la manifestation d'un kiswahili élégant et reprenant de nombreux vers du Cheikh Kaluta Amri Abedi qui fut aussi un poète renommé d'expression swahilie.
Pour conclure cette longue note bibliographique il faut aussi souligner que la langue swahilie a beaucoup emprunté à l'arabe et que le livre en kiswahili, quand il aborde les questions religieuses, est aussi plus proche des concepts islamiques en arabe que ne l'est le livre en anglais. Car des mots en kiswahili reprennent directement les racines arabes, au plan phonétique mais aussi, et surtout, au plan conceptuel.